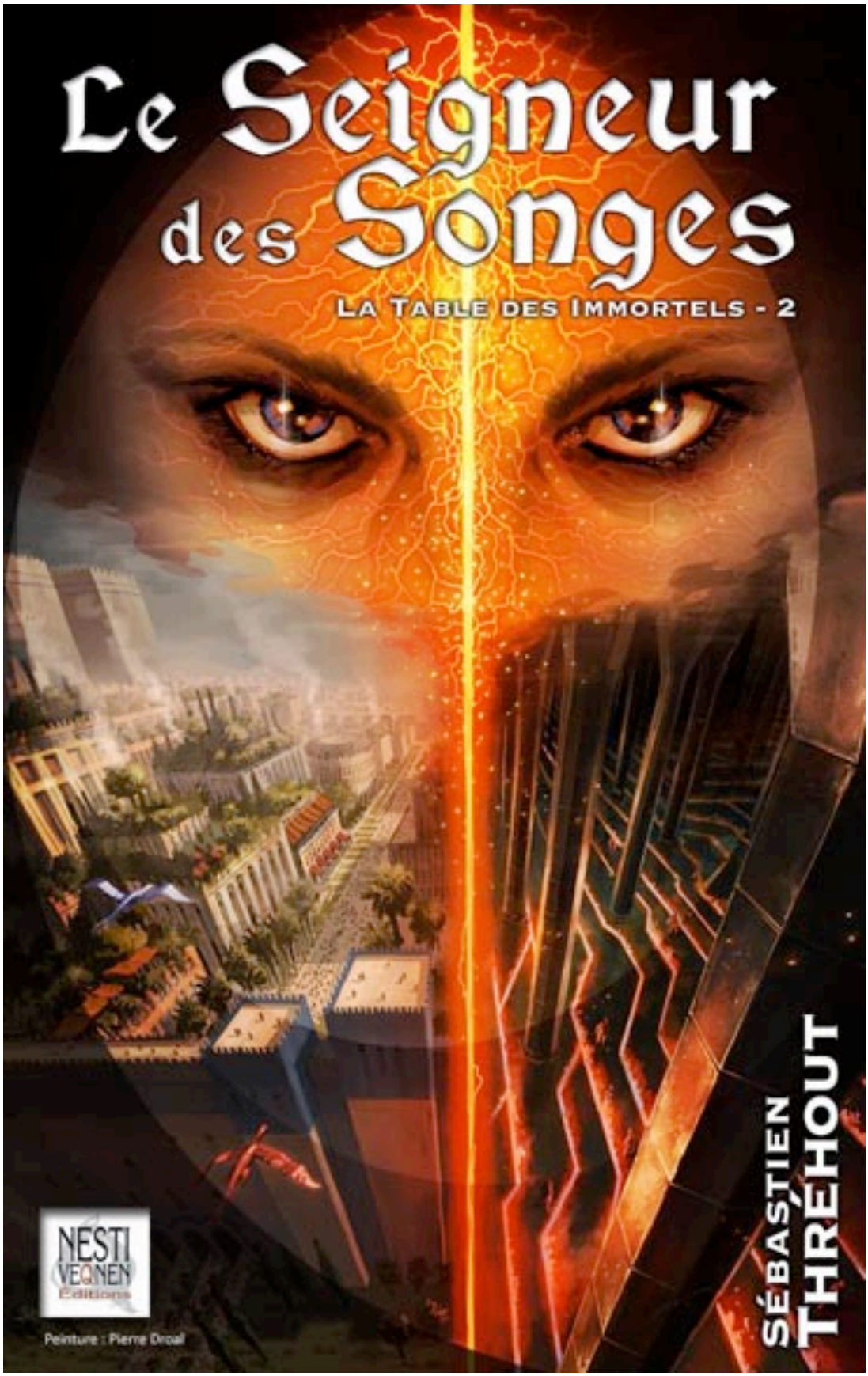

Le Seigneur des Songes
La Table des Immortels - 2
Sébastien Thréhout
Nesti Veqnen Editions
Peinture : Pierre Droal

Le Seigneur des Songes

La Table des Immortels – 2

Roman

Sébastien Thréhout

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

Trilogie, La Table des Immortels :

• Tome 1 – *La Reine de la Folie,* 2014
• Tome 2 – *Le Seigneur des Songes*, 2015
• Tome 3 – *Le Maître du Mensonge*, 2015

Couverture : Sambraze, fille de l'Immortel Sakrajka, contemplant les deux villes sur lesquelles règne son père : Meleter et Godondsor.

Le site de l'illustrateur, Pierre Droal : www.pierredroal.com

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
www.nestiveqnen.com

© Sébastien Thréhout, 2015

Tous droits réservés pour tous pays

À Jean-Luc, pour son exigence et sa poésie abrupte

Remerciements

Je remercie encore une fois ma famille et mes amis, pour toutes les raisons évoquées dans le tome précédent, plus toutes celles que je pourrais évoquer en dressant une liste interminable et complètement farfelue. Si je ne suis pas tatoué, c'est en partie grâce à eux !

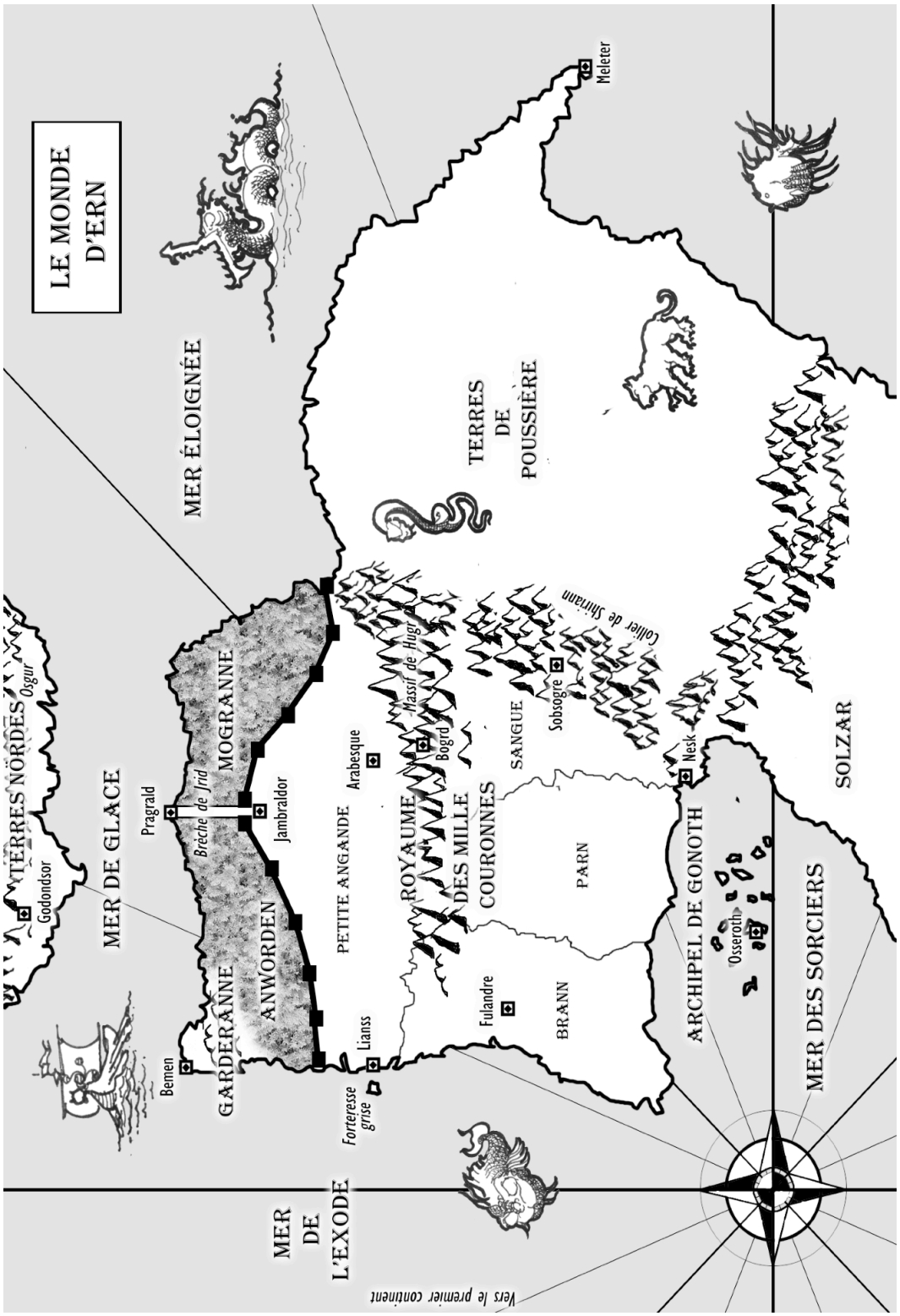
Je remercie ma fille d'avoir porté mon livre à bout de bras. (C'était dans une librairie, elle posait avec le tome 1 pour la photo.)

Je remercie toujours mes deux éditeurs pour leur soutien indéfectible et Chrystelle pour sa censure bienveillante.

Je remercie également les différents protagonistes de cette histoire à qui je fais faire parfois n'importe quoi. Qu'ils puissent me pardonner un jour.

Enfin, je ne remercierai jamais assez Stef, sans qui cette histoire ne serait pas cette histoire et Delphine dont l'esprit affûté et souvent moqueur me permet encore aujourd'hui d'avancer.

Carte du monde



Prologue

Printemps 1258 AE (Après l'Exode)
Massif de Hugr. Forteresse de Bogrd.
L'été approche. La guerre également. Une partie importante de l'armée du roi Parnemain a rejoint les troupes de Sangue afin de les seconder lors de la prise de la forteresse de Bogrd. Pragrald, un des alliés de la conspiration, a envoyé ses voleurs afin de s'y introduire. Si la forteresse était prise, la capitale ne serait plus qu'à une semaine de l'armée de la conspiration et, la presque totalité des troupes du haut-roi Caldric étant à l'ouest, il n'y aurait pas de résistance : Arabesque tomberait.

La forêt résonnait du barda des hommes et du cliquetis de leur armure. La colonne avançait parmi les épicéas bleutés sans qu'aucun mot ne fût échangé ; les visages aux traits tirés avaient ce regard absent de ceux qui marchent depuis des jours. À cette altitude, l'air était vif et la sueur, qui coulait le long de l'échine des soldats, était glacée. Beaucoup toussaient mais aucun n'avait flanché.

Accroupi près d'une grande fougère, Jandrin observait l'avant-garde de l'armée de la conspiration progresser avec régularité dans la pénombre. C'est elle qui donnerait l'assaut sur la forteresse, pendant que lui et ses compagnons tiendraient ouvertes les portes de Bogrd-l'Imprenable. La plupart portaient noué autour du biceps un bout d'étoffe rouge qui indiquait leur fidélité au prince Senyard Percesang. L'explication servie au prince Étorm – commandant des forces de Parn – comme quoi ils portaient ce signe distinctif pour ne jamais oublier qu'Yrann était emprisonné dans les geôles du haut-roi fou, était bien entendu fausse. Mais comment aurait-il pu deviner sa véritable utilité ? Jamais le commandant n'irait imaginer que ses alliés de Sangue allaient trahir la conspiration une fois la forteresse entre leurs mains et que tous les soldats qui n'arboreraient pas ce bout de tissu seraient massacrés.

La mèche d'un fouet claqua sur la croupe d'une mule qui s'était immobilisée dans un raidillon. Du coin de l'œil, Jandrin surveillait Bromar qui grimpait vers lui. C'était un ami fidèle et un guerrier accompli comme ses huit autres compagnons qui, peut-être pour la dernière fois, seraient à ses côtés dans cette folle entreprise. Parvenu auprès du colosse, le prince, redevenu simple chevalier par la volonté de l'usurpateur Gorgass, se laissa tomber au pied d'un conifère en soufflant.

— Les hommes sont fatigués, dit-il en grattant son crâne rasé de près.

Jandrin examina la figure ronde et osseuse de Bromar et sourit en reconnaissant la lueur bougonne.

— Tu râles encore ? demanda-t-il en reportant son attention sur la longue file de soldats.

— Bien sûr que non, je suis heureux ! Ça ne se voit pas ? Je n'ai pas dormi dans un vrai lit depuis près de vingt jours et pas pris plus de deux heures de repos d'affilée. Et celle-là… (il dégagea son épaisse hache de son anneau et l'agita devant lui) …celle-là,

elle est morte de soif ! Je suis obligé de la nourrir avec mon propre sang.

Il éclata de rire ce qui fit lever quelques têtes en contrebas et amena l'esquisse d'un sourire sur le visage de Jandrin.

— Il va falloir y aller, dit-il en cherchant Camerune à travers les branches. Va me chercher tout le monde.

— Bien. Ah tiens, le commandant parnéen veut te parler, ajouta-t-il avant de s'élancer sur la pente.

Réunie dans une clairière à l'écart de la route de montagne, la petite troupe était prête ; tous avaient revêtu des armures de cuir légères et s'étaient débarrassés de leur paquetage, ne gardant qu'une gourde d'eau, deux rations – quatre pour Bromar – et leurs armes. Le commandant Étorm regarda tour à tour les dix hommes, essayant vainement de se souvenir de leurs noms. Il soupira. À quoi bon ? Demain soir, la plupart seraient morts. Il s'arrêta sur Jandrin.

Le géant le fixait tranquillement de ses yeux bleus et durs en bouclant la dernière sangle de son armure. Les traits de son visage suivaient les lignes prononcées de son ossature et renforçaient son charisme guerrier qui impressionnait tant Étorm. Le pommeau de la formidable épée à deux mains dépassait à peine entre ses larges épaules et l'arme paraissait si légère sur son dos. Pourtant, elle pesait près de vingt kilos.

Un matin, il avait insisté pour s'entraîner avec lui alors que les soldats se reposaient. Bien que le commandant Étorm ne soit pas mauvais escrimeur et que son épée soit du meilleur acier, sa lame avait été brisée net lors du premier choc et son cou l'aurait été aussi si Jandrin n'avait retenu son arme au dernier moment ; le tranchant finement dentelé avait mordu la peau. Le plus humiliant n'avait pas été d'être battu au premier échange – il n'y avait eu aucun témoin – mais de s'être laissé aller au point de faire dans ses chausses. C'est qu'il avait cru mourir ! Jandrin avait fait semblant de ne rien remarquer et s'était éloigné sans un mot, le laissant seul avec son honneur souillé.

— Je voulais vous souhaiter bonne chance, commença-t-il, agacé par les regards indifférents des vétérans qu'il avait en face de lui. Et sachez…

— Merci pour ces chaleureux encouragements, le coupa Jandrin. Allons-y ! ordonna-t-il.

La lippe tremblante, le commandant Étorm bêla un « mais » hésitant tandis que le groupe mené par Jandrin partait au petit trot. Peut-être aurait-il dû insister pour que des soldats de Parn les accompagnent dans cette mission insensée mais il fallait reconnaître qu'aucun de ses soldats ou de ses chevaliers ne valait les neuf hommes du géant. Attaquer la tour de garde serait un jeu d'enfant pour eux, mais prendre la place des hommes de patrouille de Bogrd pour entrer dans la forteresse et en ouvrir les portes, même avec l'aide des voleurs de Pragrald, était insensé. Il valait mieux que ce soit ceux de Sangue qui fassent ce sale boulot. Le roi Horianss et le haut-roi Gorgass avaient exigé que les troupes de Parn soient présentes dans toutes les actions stratégiques ? Eh bien l'avant-garde, dont la tâche était de prendre pied dans la forteresse avant que Jandrin et ses hommes ne tombent, était constituée pour moitié de Parnéens et pour l'autre de Sanguéens, et le corps principal de l'armée, qui suivait à quelques jours derrière, également. Mais Étorm ne voyait pas vraiment pourquoi Sangue se serait retourné contre la conspiration. Leur roi Senyard Percesang voulait à coup sûr atteindre Arabesque au plus vite afin de libérer son fils Yrann des geôles de Caldric le fou, leur ennemi commun. Mais Bogrd n'était pas encore tombée.

En rejoignant la colonne de soldats, il s'amusa à imaginer le chevalier Jandrin succomber sous les coups ennemis et supplier en pleurant qu'on l'épargne. L'effet ne fut pas celui escompté ; à chaque tentative, c'est son propre visage, larmoyant, qui s'imposait.

La nuit n'était pas encore tombée quand Jandrin et ses hommes arrivèrent en vue du premier poste avancé de la forteresse de Bogrd, une tour trapue sans étage, à cheval sur le petit col qu'elle gardait. Derrière des créneaux qui lui arrivaient à la taille, une sentinelle montait la garde sur le toit, jetant de fréquents coups d'œil vers la pierrée en contrebas. Une cheminée sur le côté crachait une fumée grise tout de suite dissipée par le vent. Par habitude, Jandrin éprouva le fil de son poignard du pouce tout en observant le chemin de pierres tassées qui grimpait jusqu'au col.

— On attend que la patrouille arrive et on attaque. Rappelez-vous que le voleur de Pragrald doit être épargné ; il sera alité et ne bougera pas pendant l'attaque. Sans lui, Bogrd nous échappe, les avertit-il encore.

— Mouais, si je le reconnais, parce que je sais pas comment c'est un putain d'homme souffrant, c'est quand même vague, grommela Lossar en caressant la cicatrice en étoile qui le défigurait.

— C'est simple, tu ne frappes que ceux qui ont bonne mine, plaisanta le blond Hur, mais personne ne rit hormis son frère Pordian.

— C'est à lui de s'arranger pour que ça se voie, et arrête de frapper cet arbre ! Tu vas nous faire repérer, dit Jandrin.

Les chaînes du fléau s'enroulèrent l'une autour de l'autre en cliquetant quand il stoppa son geste et le jeune tronc cessa de trembler. À l'abri derrière le bosquet de sapins qui poussaient à la lisière du bois, ils attendirent que Camerune ait basculé de l'autre côté des pics qui bordaient la minuscule vallée. Dès que le dernier rayon frappa la crête, le bruit des petits animaux diurnes céda la place à un silence attentif et lugubre. Des torches furent allumées au sommet et aux alentours du poste de garde. Ils patientèrent encore, immobiles et sans qu'un mot ne fût échangé. Puis, des voix d'hommes et le bruit d'une porte qu'on ouvre leur parvinrent. La patrouille qui faisait l'aller-retour entre Bogrd et le poste de garde était arrivée.

— Yjkirian, tu couvres ce côté, déclara Jandrin.

Le guerrier acquiesça en clignant des yeux et engagea un carreau dans la rainure de son arbalète. Comme à son habitude, il n'avait pas prononcé un mot de la journée.

— Vandrain et Hektiard, vous m'escaladez cette tour, vous égorgez la sentinelle et vous attaquez par le haut ; Hur, tu te places en embuscade sur l'autre versant. Les autres, on défonce la porte et on entre.

Bromar tapota le bout du bélier improvisé sur lequel il était assis, un simple tronc dont les branches à demi coupées serviraient de poignée.

— On y va, conclut Jandrin, et il s'élança.

Cassés en deux, ils se faufilèrent hors du couvert des sapins, vers les falaises et leurs ombres rassurantes. Plus qu'un mince croissant dans le ciel, Sri éclipsait néanmoins la lumière des étoiles et auréolait leurs silhouettes d'argent. Parvenus au pied des parois en dévers, ils obliquèrent vers le col, progressant rapidement sur les plaques de roche inclinée. Régulièrement, Jandrin surveillait la silhouette du garde qui se chauffait les mains au-dessus d'un brasero, à peine visible dans l'embrasure du parapet. Le terrain

devenant trop accidenté, ils ralentirent sur les vingt derniers mètres et durent avancer dans un éboulis de pierres.

Un caillou roula sous le pied de Tarss qui jura. Retenant son souffle, Jandrin se figea le poing levé – tous s'immobilisèrent derrière lui – et les yeux braqués sur la sentinelle. Celle-ci chantonnait doucement un air de son pays en sautillant sur place de temps en temps. D'un geste sec du tranchant de la main, il fit signe de se remettre en marche. Un autre pied maladroit dérangea l'organisation chaotique du lit de pierres alors qu'ils passaient dans les flaques de lumière des torches disposées à proximité de la tour. La chanson s'éteignit soudain et la sentinelle tourna la tête. Au moment où elle découvrit les guerriers figés dans des poses ridicules, un « clac » lointain retentit plus bas dans la vallée, annonciateur du carreau qui lui perfora la tempe. Sans un bruit, le soldat s'affala sur un merlon, les bras ballant dans le vide. Immédiatement, Jandrin bondit et se colla contre le mur qu'il suivit jusqu'à la porte épaisse, prenant bien garde de passer sous les meurtrières. Inutile : les idiots les avaient bouchées, sûrement à cause du froid. Vandrain et Hektiard avaient commencé à grimper vers le sommet de la tour. Il entendit quelques éclats de voix suivis de rires gras. Jandrin rejoignit Bromar qui s'était placé à quelques pas de la porte avec le bélier et, après que Tarss et Lossar se furent positionnés derrière eux, ils se jetèrent en avant.

Sous la poussée des quatre hommes, la porte fut arrachée hors de ses gonds dans un vacarme d'acier tordu et de bois brisé. Sans ralentir sa course, Jandrin abandonna le petit tronc d'arbre et, un poignard dans chaque main, pénétra dans la pièce surchauffée et enfumée où les attendaient des hommes abasourdis. Entassés autour de la cheminée ou allongés sur les nombreux lits de camp, ils contemplaient les quatre démons qui se ruaient sur eux en poussant des cris bestiaux.

— Pour qui le sang, pour qui la mort ? hurla Jandrin en passant à côté d'un grand maigre qui mourut le crâne fendu en deux par la hache de Bromar.

— Pour eux la mort, pour nous le sang ! répondirent Vandrain et Hektiard qui, après avoir soulevé la trappe donnant sur le toit, s'étaient laissés tomber au milieu des soldats qui ne réagissaient toujours pas.

Tournant sur lui-même au centre de la mêlée, Jandrin essayait de repérer le voleur de Pragrald, priant l'Innomé que ce ne soit pas celui-là, qui gargouillait la gorge tranchée, ou celui-ci, qui venait de perdre sa mâchoire, emportée par l'une des boules tournoyantes du fléau de Lossar, ou encore cet autre qui, à genoux, se tenait le ventre à deux mains pour empêcher ses intestins de se répandre sur le sol. Près de l'échelle et profitant de la confusion, un Angande à quatre pattes avait attrapé une corne de brume et la portait à ses lèvres. Un corps inerte vola à travers la pièce et le masqua un instant à Jandrin.

— Par l'Innomé ! jura-t-il en parant un coup d'épée maladroit et en repoussant l'agresseur d'un violent coup de pied dans l'estomac. Un moment, il crut qu'ils avaient échoué mais aucun cor ne retentit pour avertir les autres postes avancés et, quand il put voir à nouveau la sentinelle, l'épée brise-lames de Hektiard lui ressortait par la bouche.

Le carnage prit fin avec un dernier coup d'épieu du jeune Murlan dans le dos d'un fuyard qui tentait de s'échapper.

Victorieux, ils s'entre-regardèrent, un sourire mauvais illuminant leur visage maculé de sang. Une vingtaine de cadavres jonchaient le sol dans une débauche de sang, de membres tranchés et d'entrailles fumantes. Une rafale glacée s'engouffra par l'entrée béante, chassant l'écœurante odeur.

— Il est où, ce fichu voleur ? gueula Jandrin en les regardant tour à tour. J'espère pour vous que vous ne me l'avez pas tué.

Surpris et vexés par la colère de leur chef, les hommes baissèrent les yeux ou regardèrent autour d'eux à la recherche d'un survivant.

— Je suis là, appela une voix terrorisée. Sous le lit.

En deux enjambées, Jandrin traversa la salle et fut près de la banquette ; son bras plongea dessous et sa main saisit une poignée de cheveux qu'il tira.

— Aïe ! se plaignit l'homme qu'il traînait hors de sa cachette.

Le visage comme froissé par la douleur, le voleur de Pragrald ruait pour essayer de se mettre debout, agrippant les poignets de Jandrin pour lui faire lâcher prise.

— Qui es-tu ? demanda Jandrin en le secouant.

— Magred, lâchez-moi !

— C'est quoi, un nom de canard ? dit Lossar, fier de sa plaisanterie et flattant son énorme bedaine d'une tape satisfaite.

— Va plutôt chercher Hur et Yjkirian, rétorqua durement Jandrin.

Le guerrier cracha par terre mais obtempéra, mobilisant sa lourde carcasse de mauvaise grâce.

— Et toi, tu vas me donner plus de précisions, si tu tiens à la vie, menaça Jandrin en tenant à bout de bras le dénommé Magred dont les jambes trop courtes fouettaient l'air dans une tentative désespérée pour reprendre pied.

Son nez poussait de travers sur sa figure toute ronde et dépourvue de personnalité, assez grand pour vous faire oublier ses yeux noirs fuyants. Comme tous ceux qui gisaient sur le sol, il avait enfilé la tunique aux trois couronnes du haut-roi Caldric par-dessus un épais gilet en peau de mouton qui le faisait paraître moins frêle qu'il ne l'était.

— Je suis Magred et je travaille pour maître Énoïr de Pragrald. Je suis aux ordres de la conspiration, déballa-t-il d'une traite, en grimaçant de plus belle.

Jandrin le relâcha et le voleur s'écroula, un cadavre amortissant sa chute à son plus grand déplaisir. Écœuré, il se remit debout et, pataugeant dans une flaque de sang, alla s'asseoir sur une banquette. Jandrin étudia le bonhomme maigrelet en se demandant s'il ne jouait pas la comédie. Les autres avaient pris leurs aises sans même prêter attention aux morts. Après avoir jeté une bûche dans le foyer, Bromar tisonnait les braises pour que le feu reprenne.

— Le plan, dit-il simplement.

Magred hésita, dévisageant tour à tour les brutes qui l'entouraient et qui, en moins d'une minute, avaient tué – non, massacré était plus juste – les soldats de Bogrd. Le seul problème, et il savait qu'il aurait du mal à l'expliquer à ce monstre de plus de deux mètres dont les yeux étaient pires que des couteaux, était justement leur taille : il n'avait tout simplement pas prévu qu'ils seraient aussi grands. Il y avait de fortes chances que l'une des sentinelles de la forteresse qui n'étaient pas de leur côté suspecte quelque chose.

— Le plan, répéta avec insistance Jandrin qui s'impatientait.

Les hommes du géant fixaient à présent le voleur, avec une lueur dans le regard qu'il n'aimait pas. L'homme qui était sorti revint avec deux autres soudards du même acabit.

— Il y a un problème, dit-il en rentrant instinctivement la tête entre les épaules.

— Lequel ? rugit Jandrin qui s'était approché dangereusement.

— Oh, tout doux, nous sommes alliés.

Il regretta amèrement ses paroles quand le géant le gifla à toute volée manquant de peu

de lui dévisser la tête. À moitié assommé, il s'y reprit à deux fois pour se hisser sur la banquette. Pas un des guerriers n'avait bougé à part celui au fléau qui se marrait entre deux gorgées d'eau de vie.

— Écoute-moi bien, petit voleur, je ne me répéterai pas, je ne veux pas entendre parler de problème, toi et tes amis, vous avez conçu un plan mystérieux, si mystérieux que ce crétin de Gorgass n'a pas voulu me le révéler. Alors, il a intérêt à être bon, très bon même, sinon, je brise tes os un par un. Les deux mains que Jandrin lui présenta étaient larges et fortes, même par rapport à son gabarit. Tu as compris ?

— Oui.

— Alors ce plan ?

Cette fois-ci, Jandrin posa la question sur un ton rassurant ; désormais, il était sûr que le voleur avait peur et qu'il ne lui cacherait plus rien.

— Il y a trois postes de garde, dont celui-ci, tous conçus de façon à ce que par beau temps, on puisse voir de l'un à l'autre, et assez proches pour que le son d'un cor soit entendu. Une patrouille… (d'un geste vague du bras, il engloba les morts par terre) part le matin de la forteresse de Bogrd, fait une courte halte en fin de matinée dans la première tour, et une autre dans la seconde, en milieu d'après-midi, avant de s'arrêter ici pour la nuit. Le lendemain matin, elle effectue le chemin inverse pour regagner Bogrd à la nuit tombée. Il fit une pause. Nous allons devoir nous emparer des deux dernières tours avant l'aube.

— Pourquoi ? demanda Bromar qui avait entrepris à l'aide de son couteau de rendre plus lisse encore son crâne déjà rasé. La lame crissait sur la peau tendue et irritée. C'est Jandrin qui répondit.

— Nous allons prendre la place de la patrouille et elle est censée revenir à Bogrd demain soir. Mais comme la dernière tour est visible depuis la forteresse, nous ne pouvons l'approcher de jour. Continue, ajouta-t-il à l'intention de Magred.

Celui-ci s'éclaircit la gorge ; l'attitude du géant lui laissait penser qu'il cachait quelque chose.

— Nous partirons en fin d'après-midi de la dernière tour, avec un peu de retard pour pouvoir bénéficier de l'obscurité à notre arrivée. L'un de nous boitera. Normalement, vos troupes nous auront rejoints mais elles attendront qu'il fasse nuit pour nous suivre. Une fois au pied des murs, on nous descendra le pont-levis. Bogrd n'est pas un château mais plutôt un gigantesque rempart percé de centaines de meurtrières et abritant une garnison de plus de quatre cents soldats. Le seul moyen d'y entrer est le tunnel qui le traverse de part en part. Pas de fenêtres extérieures et aucun chemin de ronde. L'ouverture des cinq herses qui jalonnent le tunnel et celle des deux ponts-levis est commandée depuis trois pièces le surplombant. Mes amis se sont arrangés pour être de garde dans celles-ci.

— Combien ? l'interrompit Jandrin qui avait fermé les yeux et croisé les bras.

— Il y a normalement cinq hommes par pièce – tous des nôtres si tout se passe bien – plus un sergent qui sera neutralisé quand nous arriverons.

— Seulement une vingtaine pour défendre l'accès de Bogrd ? s'étonna Jandrin. Tu n'oublierais pas un détail ?

Il connaissait la forteresse pour y être passé de nombreuses fois – c'était la route la plus courte entre Arabesque et Sangue – et le voleur ne lui apprenait rien sur les lieux. Mais des gaillards comme Lossar oubliaient vite et il était bon qu'on leur rafraîchisse la mémoire.

Magred toussa.

— Je n'oublie rien ; ça fait deux mois que nous sommes infiltrés et que nous préparons votre venue. Les flancs du tunnel sont percés de meurtrières derrière lesquelles une dizaine d'arbalétriers veillent. Sans compter que si l'alarme est donnée, le tunnel se transforme en souricière mortelle. De la poix enflammée, des hérissons d'acier, et j'en passe.

— Les arbalétriers sont de notre côté ? demanda le blond aux cheveux longs juste avant de croquer dans une pomme.

— Non. Mais malgré la guerre qui menace, la discipline s'est relâchée depuis que le nouveau commandant – un lointain cousin du haut-roi – a pris ses fonctions. Et nous serons déguisés, ajouta-t-il sur un ton peu convaincu.

— Le problème, murmura Jandrin. Je vois. Il regarda les cadavres sur le sol. Notre taille.

— Et le poison ? proposa Lossar.

Magred soupira de façon suffisante.

— C'est trop difficile. Il aurait fallu une substance qui agisse à retardement et avec assez de précision pour qu'ils ne se doutent de rien. Les Lorss ont refusé de nous aider.

— Tant mieux, grommela Bromar. Déjà que s'acoquiner avec…

— Ça suffit ! L'ordre claqua et le silence se fit, seulement troublé par les courants d'air glacé s'infiltrant entre le mur et la porte replacée sommairement devant l'entrée de la tour.

— On y va ou on fait un gueuleton ? grogna Lossar.

— Tu as raison, mon ami, acquiesça Jandrin. Nous en savons tous assez. Allons-y. Pour qui le sang ? Pour qui la mort ? cria-t-il en dégainant son épée à deux mains.

— Pour eux la mort ! Pour nous le sang ! s'époumonèrent-ils les yeux brillants.

Un sourire forcé en travers de son visage rond, Magred se demanda encore une fois qui étaient ces fous, puis il les suivit dans la nuit en se jurant qu'il trouverait le courage de leur dire de ne pas trop abîmer les gardes des deux tours, surtout leur cape et leur tunique.

Les deux tours tombèrent comme la première dans un bain de sang, de cris et de douleur. D'abord, celle du col suivant qui dominait un lac et la vallée qui menait à Bogrd. Puis, celle construite sur un éperon rocheux depuis laquelle il serait possible de voir la forteresse, quand Camerune se lèverait dans ce ciel pur que seules les étoiles les plus téméraires troublaient encore. Mais il n'y eut que Jandrin, au sommet du poste avancé, pour voir la forteresse émerger au matin ; ses compagnons étaient allés prendre quelques heures de repos.

De loin et dans la faible clarté de l'aube, Bogrd ressemblait à quelque créature gigantesque enterrée jusqu'aux épaules. Masqué d'ombre, le donjon carré et imposant ne disait rien de tous ses soldats retranchés à l'intérieur, non plus que le bâti principal ne révélait les redoutables mécanismes qui en défendaient l'accès. Puis, la lumière du jour dévoila peu à peu les formes dénuées d'élégance de l'imposante muraille dans les flancs de laquelle venaient mourir les crêtes acérées. À cette distance, il n'était pas possible de distinguer le détail de ses lignes brisées qui lui donnaient un aspect chaotique et effrayant, et seule la mémoire de Jandrin était capable de restituer les images des bastions aux museaux agressifs qui succédaient aux courtines, des mâchicoulis prêts à vomir sur l'ennemi quantité d'objets de mort et des centaines de meurtrières, comme autant d'yeux avides.

Imprenable, pensa Jandrin. C'est ce qu'ils vérifieraient le soir même. À reculons, il gagna l'échelle menant dans la tour et descendit. Ses troupes l'attendaient.

L'avant-garde de l'armée de la conspiration s'était installée dans la partie de la vallée invisible depuis Bogrd et attendait sans un bruit que l'ordre fût donné d'avancer sur la forteresse. Les hommes, épuisés par la marche forcée qu'ils avaient dû soutenir depuis huit jours, tentaient de trouver le sommeil dans la vallée rocailleuse et inhospitalière où nul vent ne soufflait et où l'astre Camerune, resplendissant dans le ciel sans nuage, tirait sur eux ses flèches les plus ardentes.

Jandrin passait parmi ceux de Sangue – reconnaissables aux foulards rouges noués autour de leur bras – pour leur communiquer un peu de son implacable volonté et leur donner assez de courage pour vaincre le spectre de Bogrd-l'Imprenable et, surtout, celui de commettre cette infamie : assassiner leurs alliés une fois la forteresse entre leurs mains. Mais l'aura du géant était telle qu'il suffisait d'un simple mot ou d'une tape sur l'épaule pour voir renaître dans les regards las cette flamme guerrière nécessaire à toute victoire. Il n'avait pu se résoudre à réconforter les Parnéens qu'il allait trahir. Pour se rassurer lui aussi, il repensa à Yrann, enfermé dans les geôles de Caldric, à ce fils qui ignorait qu'il était son père et qui valait bien qu'il sacrifiât son honneur. Et sa vie, s'il le fallait.

L'imitant, le commandant Étorm, de cette démarche précieuse qu'il affectait tant, essayait de raviver le moral de ses troupes mais n'obtenait au mieux que des grommellements polis. Vexé, il était retourné s'asseoir près du rocher où dormaient les frères d'armes de Jandrin.

— Je vois que vous avez tous revêtu l'uniforme des soldats de Bogrd, déclara-t-il ironiquement quand Jandrin vint le rejoindre.

Le mantel rouge, retenu à l'épaule par une broche grossièrement émaillée représentant un donjon sur un pic, avait dû être sommairement rallongé pour faire illusion et le résultat était loin d'être concluant. Il en allait de même pour la tunique, ornée du blason du haut-roi, qu'il avait enfilée par-dessus sa broigne. Au lieu de lui répondre, Jandrin le gratifia d'une œillade qui troubla Étorm et le fit taire ; le géant ne cessait de le surprendre.

Le reste de l'après-midi s'écoula dans cette atmosphère lourde et tendue qui précède une bataille et où chacun se met en paix avec sa conscience. Dans quelques heures, la petite armée courrait sous une pluie de projectiles, dans la pente menant aux portes de la citadelle et, si Jandrin et ses hommes tenaient toujours, s'y engouffrerait pour livrer un combat où chaque couloir, chaque porte, chaque escalier verrait des dizaines d'entre eux succomber. Et ceux de Sangue devaient vivre avec l'idée qu'après, ils retourneraient leurs épées contre leurs frères d'armes.

À la nuit tombante, tous assistèrent au départ des dix hommes vêtus de l'uniforme et des armes de l'ennemi ; les plus vieux – ceux qui savaient quel exploit ils allaient devoir accomplir – se levèrent et les saluèrent en brandissant silencieusement leur lance ou leur épée.

Magred à leur tête et Lossar dans une civière de fortune, leurs armes dissimulées dessous, ils contournèrent la tour et se dirigèrent vers la forteresse, conscients qu'à présent, les yeux derrière les meurtrières de la place forte à l'autre bout de la vallée étaient capables de les voir.

La capuche rabattue devant leur visage et engoncés dans leur manteau, de sorte à faire

croire qu'ils luttaient contre le froid mordant de la nuit, ils arrivèrent au pied de la citadelle.

De près, Bogrd les écrasait de sa masse, percée de centaines d'ouvertures derrière lesquelles brûlaient des torches, pâle écho des étoiles scintillant dans le ciel vide de lune.

La gorge sèche, Magred s'arrêta devant le fossé et l'huis clouté de fer du pont-levis.

— Qu'est-c' qui est arrivé ? demanda une voix traînante depuis une ouverture plus haut.

— C'est moi, Magred, avec la patrouille. Y a le sergent qui s'est pété la guibole. Allez ouvre, il commence à cailler et il faut qu'il voie le chirurgien, ajouta-t-il rapidement en grelottant vraiment.

Un « Ouais » précéda l'ordre d'ouverture. Derrière les murs, les hommes – si Magred disait vrai, il s'agissait de ses amis – s'activèrent et la lourde pièce de bois bascula lentement vers eux, dévoilant peu à peu le long tunnel qui traversait la forteresse et qu'éclairaient des torches fixées à intervalle régulier.

En avançant sur le pont qui venait de s'immobiliser, Jandrin distingua, à mi-chemin entre les deux extrémités du tunnel, l'entrée qui menait dans les étages supérieurs et, en face, la porte des écuries. Venant des meurtrières trouant les murs de chaque côté, d'autres voix les interpellèrent pour savoir ce qui s'était passé. La tête baissée et le dos voûté, ils répondirent par des haussements d'épaules ou des borborygmes et continuèrent jusqu'à la première herse.

— Il s'est coincé la cheville en allant pisser, les informa Magred en tapotant la jambe de Lossar qui grogna de façon convaincante.

Le sergent dans la pièce au-dessus d'eux – une de celles qu'ils devraient tenir – aboya un autre ordre. De nouveau, des chaînes coulissèrent dans les murs et la première grille de fer remonta par à-coups tandis que le pont-levis se refermait sur eux.

Cette fois-ci, ils ne pouvaient plus reculer. Selon les estimations de Jandrin, l'avant-garde restée en retrait s'était mise en route depuis un bon moment déjà et serait en mesure de donner l'assaut dans une grosse heure. Gardant les yeux fixés sur la pointe de ses bottes, il écoutait le voleur de Pragrald : pour faire diversion, Magred se mettait en avant et faisait le pitre, demandant à l'un si sa chaude-pisse avait empiré, à son compère si ce n'était pas lui qui la lui avait refilée, pour le plus grand plaisir des quelques gardes venus aux nouvelles derrière les meurtrières. Jandrin remercia l'Innomé et ses ancêtres d'avoir fait ces hommes aussi aveugles mais convint intérieurement que le voleur de Pragrald ne manquait pas de cran, ni de talent.

Dès que la première herse fut assez haute, ils passèrent en dessous et avancèrent jusqu'à la suivante.

Plus qu'une après celle-là, pensa Jandrin en s'efforçant de rester calme.

La grille se bloqua à mi-chemin, comme pour le narguer, pour repartir aussitôt, le laissant à nouveau respirer.

Parvenus devant l'ultime obstacle, qui, tout aussi capricieux que les précédents, paraissait ne jamais vouloir s'élever, une voix sur sa gauche l'apostropha en rigolant :

— Hé, qui es-tu toi ? T'es monté sur des échasses ?

Il rentra le menton un peu plus et ne broncha pas.

— Hé Magred, c'est marrant, j'ai l'impression qu'nos potes, z'ont sacrément poussé en une journée. Puis de nouveau à l'intention de Jandrin, sur un ton différent. Montre voir ta tête toi.

— Cours toujours, déclara Jandrin. Tu serais capable de tomber amoureux.

Sa répartie eut du succès et s'ensuivit une longue série de quolibets qui mirent à mal la fierté de celui qui avait parlé. Jandrin se força à un simulacre de rire, concentré sur la grille qui venait enfin de s'ébranler.

— C'est l'air des montagnes, plaisanta Magred en venant délibérément se planter devant la meurtrière.

— Hé, là-haut, stoppez tout ! beugla le curieux.

La grille eut comme un hoquet et se bloqua à dix centimètres du sol.

— Pourquoi ? interrogea une voix depuis l'un des trous qui perçaient le plafond du tunnel.

— Rien qu'une mauvaise blague, répondit Magred nerveusement.

— C'est pas c'que j'crois. Qu'ils montrent leur gueule et qu'tu nous dises pourquoi qu'y a qu'toi qui causes, voilà c'que j'veux, reprit l'autre, et Jandrin perçut clairement la corde qu'on tend sur l'arbalète.

Aussi immobile qu'une statue, il se prépara à recevoir un carreau et contracta ses muscles. Pour ne pas céder à la rage animale qui faisait bouillir ses veines, il se concentra sur leurs ombres qui dansaient au mur, portées par le rythme de la lueur des torches, onze grandes ombres sans bras ni jambe, se tortillant comme pour s'échapper de cette souricière. Pris au piège. Il serra les dents.

— Sergent, c'est stupide, ne l'écoutez pas. Vous me connaissez, plaida le voleur en levant les yeux et en écartant les mains, paumes tournées vers le haut. On a froid là, et on voudrait tous aller dormir, ponctua-t-il d'un bref haussement d'épaules.

— C'est qui qu'est blessé ? Y peut pas parler ?

— Il est inconscient et fiévreux ; faut qu'il voie le chirurgien.

— R'l'vez vos capuches, les gars et donnez vos noms. Faut qu'j'vérifie.

— C'est vrai qu'sont grands les bougres.

— Et pourquoi qu'y a qu'lui qui cause ?

Chaque meurtrière y allait de son commentaire et la tension grandissait, montant d'un cran à chaque claquement caractéristique d'une arbalète qu'on arme.

Magred mit deux doigts dans sa bouche et siffla, deux fois comme pour réclamer le silence. Cela dura une seconde, une seconde de flottement pendant laquelle plus personne ne parla. Une seconde. Tous attendaient ce qu'il allait dire mais c'est d'en haut que vint le mot tant redouté.

— Aler…

Une simple syllabe étouffée par une longue plainte suivie d'un gargouillement. Le temps que tous comprennent ce qui se passait, toutes les herses de la première portion du tunnel – celle qu'ils venaient de traverser – s'étaient remises en mouvement, tandis que le pont-levis qu'ils avaient franchi s'abaissait à nouveau dans un grincement horrible. Les voleurs de Pragrald avaient mis bas les masques et s'étaient emparés des pièces du haut.

— Aux armes ! commanda Jandrin en se ruant sur la civière.

En réponse, les cordes vibrèrent et les murs crachèrent à bout portant leur première salve. Une corne sonna, trois notes longues et lugubres. Comme on tire sa révérence, Magred se plia en deux, les mains sur le bas-ventre, et se releva brutalement quand un second carreau lui transperça le front, avant de s'écrouler sur le côté en vomissant du sang. Le plus jeune, Murlan, resta un moment debout, hébété et les yeux fixés sur sa poitrine où s'épanouissait une fleur rouge. Vandrain, fauché en plein élan, fut achevé

d'un tir dans la bouche. Un trait dans son énorme cuisse, Lossar ne s'arrêta pas pour hurler et retourna sa civière, renversant les armes de ses compagnons. Les soldats de la forteresse relayaient le cri d'alarme tout en rechargeant leurs armes. Bromar, une fois sa hache en main, rejoignit Jandrin qui attendait devant la grille qu'elle veuille bien se soulever assez pour qu'il se faufile en dessous.

— Dur et c'est pas la peine d'essayer de la forcer, dit-il entre ses dents en caressant son crâne lisse.

Une première herse s'immobilisa avant d'être imitée par toutes les autres. Lossar vint les rejoindre en boitant, ses chausses trempées de son sang et le visage très pâle. Un carreau ricocha sur l'un des barreaux et rebondit sans force sur son énorme ventre.

— Ils tirent mal, dit-il en se forçant à sourire. Comme des condamnés alignés dos au mur, les autres se placèrent à leurs côtés, essayant de parer les tirs comme ils le pouvaient.

— Je trouve que ça se passe plutôt bien, plaisanta Lossar en lâchant son fléau.

Il y eut une seconde salve croisée de tirs imprécis qui explosèrent avec violence contre les montants de fer et les murs de pierres. Un carreau pénétra profondément dans l'œil du maigre Hektiard qui s'écroula sans demander son reste. Dans le tunnel, les herses étaient toutes figées au ras du sol et, en tendant l'oreille, ils pouvaient entendre les bruits de lutte au-dessus d'eux.

— Je vais aller les insulter un peu.

Personne ne retint le gros Lossar quand il remonta le tunnel, les bras croisés derrière le dos comme à l'inspection ; tous avaient vu la flaque de sang s'élargir à ses pieds.

— Alors mes loupiotes, on sait plus viser ? les défia-t-il de sa voix de basse. On a les mains qui tremblent ? On a peur ?

Impressionnés par l'attitude de ce guerrier fou qui fanfaronnait sous leur nez, les arbalétriers s'étaient tus ; on n'entendait plus que le tonitruant Lossar, les ressorts des arbalètes qui se détendent et les tours qu'on remonte.

— Faudrait voir à vous appliquer parce que quand on va arriver, ça va faire du…

Un carreau se ficha de travers dans son ceinturon et un autre lui passa sous le nez, suffisamment près pour laisser une estafilade à la place de la moustache.

— Vous avez décidé de me foutre hors de moi. C'est ça ? Vous vous croyez à l'abri derrière vos murs ? continua Lossar en revenant sur ses pas et en haussant le ton. Quelques carreaux sifflèrent. Captivés par cette masse gesticulante de graisse et de muscles, les soldats ne visaient plus que lui.

La herse devant Jandrin et ses compagnons eut comme un frémissement et se remit en branle. Mais aucun des arbalétriers ne prêta l'oreille au ahanement métallique car subitement, Lossar s'était dirigé vers une meurtrière et avait plaqué son visage tout contre.

— Et là, ça ira là ? Tu crois que tu vas réussir à m'avoir ? Hein ? Et tout aussi rapidement, il se dégagea et enfonça son bras jusqu'à l'épaule dans l'ouverture comme pour attraper un lapin dans son terrier. Il y eut un cri de surprise lorsque sa main se referma sur un poignet, qui se mua en hurlement de douleur quand il le tordit sauvagement.

— Ça fait mal hein ? Et il donna un tour de plus au poignet. Il n'y eut plus de hurlement, seulement le craquement sinistre de l'articulation qui résonna longtemps dans le tunnel.

— Plus que quelques centimètres, murmura Jandrin après un coup d'œil à la herse.

Lossar laissa échapper une plainte ; les soldats s'étaient acharnés sur son bras et l'avaient forcé à lâcher prise. Un carreau l'atteignit dans le dos et le jeta à terre.

— Jandrin ! appela-t-il en tenant son avant-bras en charpie. Pour qui le sang, pour qui la mort ?

Jandrin prit une profonde inspiration, rouvrit les yeux et le vit à genoux, sa cicatrice en étoile luisant de ce sang qui lui barbouillait aussi la barbe.

— Pour nous le sang, pour eux la mort, parvint-il à dire alors qu'une volée de carreaux secouait le corps massif de Lossar et emportait son dernier souffle de vie.

— Pour nous le sang, pour eux la mort ! reprit Jandrin plus fort.

— C'est bon ! l'avertit Bromar en glissant sa puissante carcasse et sa hache sous les pointes de la grille.

Les autres n'attendirent pas que les arbalétriers aient repris leurs esprits ni rechargé leurs armes pour passer à leur tour. Déjà, des soldats jaillirent de l'escalier à gauche, l'épée au clair. Le premier, un moustachu maigrichon, eut la cage thoracique défoncée par un coup de taille que porta Bromar en se relevant. Le temps de dégager sa hache et d'esquiver la lame de l'ennemi suivant et il frappait à nouveau de haut en bas, fendant en deux casque et crâne. Le blond Hur se jeta sur eux l'épieu en avant, suivi par Pordian et bientôt Murlan qui soufflait, un poumon percé par un carreau. Les soldats adverses n'étaient pas nombreux et ne s'attendaient pas à une résistance aussi brutale.

Quand Jandrin roula sous la herse et se releva, il y avait une dizaine de corps couchés, morts ou gravement blessés. Les autres avaient fui sans demander leur reste. Maintenant protégés par cette herse qui les avait retenus prisonniers, ils s'observèrent, leurs visages fermés réclamant vengeance.

— Vite, nos alliés ne tiendront pas, dit Jandrin.

Leur parvenant par les trous percés dans le plafond, le choc du fer contre le fer, les cris et les herses encore une fois arrêtées indiquaient, qu'au-dessus, le combat avait repris. Bromar et les survivants de leur groupe s'écartèrent pour laisser passer Jandrin qui s'engouffra dans l'escalier et monta les marches quatre à quatre. L'itinéraire bien en tête, il n'hésita pas sur le palier et prit à gauche dans le couloir qui se présentait à lui. Quatre soldats menés par une caricature de chevalier, gros et essoufflé dans sa cotte de mailles vite enfilée, arrivaient en sens inverse.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-il en ralentissant à la vue de leur groupe. Le visage déformé par un rictus, Jandrin fondit sur lui et l'éventra avant même qu'il ne comprenne à qui il avait affaire. Sans s'arrêter, il continua sa charge en maintenant sa victime embrochée à bout de bras, hurlant comme un démon et renversant les quatre autres adversaires qui essayaient de faire front. Bromar et les autres les achevèrent en passant, criant à gorge déployée.

À l'intersection suivante, il prit à gauche et se retrouva à l'extrémité d'un long et étroit corridor bondé de soldats qui gesticulaient et poussaient pour atteindre une porte ouverte qui devait mener dans les pièces commandant l'ouverture des herses et du pont-levis. Le premier rang sur le pas de la porte frappait un adversaire invisible, ceux qui se trouvaient derrière usant de piques pour frapper par-dessus leurs camarades. Pris dans cette marée humaine, un chevalier qui avait eu le temps de revêtir un plastron et un heaume semblait mener l'assaut et les exhortait en agitant sa masse.

— Tuez-moi ces traîtres ! Frappez, il faut reprendre cette salle à tout prix ! Allez !

Jandrin se passa la langue sur les lèvres et goûta le sang salé. Les voleurs de Pragrald résistaient et surtout, au vu de cette défense mal ordonnée, il sut que la plus grande confusion régnait encore dans la forteresse. D'un coup de pied, il dégagea son imposante épée du ventre du chevalier et tendit à Bromar la lame souillée.

— Donne-moi ta hache, dit-il et, quand il sentit le manche rugueux dans sa main, il la brandit au plus haut. Pour Lossar, murmura-t-il presque religieusement. Alors, il commença à frapper dans la masse devant lui ; consciencieusement, il élimina les deux adversaires les plus proches qu'il enjamba avant de s'attaquer aux suivants.

— On est pris à revers ! eut le temps de crier le troisième avant d'avaler le picot en pointe de la hache. Le costaud à ses côtés n'eut pas plus de chance et perdit sa tête.

Jandrin s'appliquait tel un boucher à l'abattoir, ne s'arrêtant pas pour essuyer le sang qui lui coulait devant les yeux. Devant ce démon écarlate aux yeux d'un bleu froid et mortel, qui, telle la mort, moissonnait têtes et bras, les soldats terrifiés n'arrivaient pas à s'organiser et débandaient en vain, bloqués par ceux qui tentaient de pénétrer dans la salle tenue par les voleurs. Tout aussi implacable, Bromar utilisait l'épée à deux mains pour harponner ceux qui parvenaient à menacer son ami, insouciant des pointes acérées qui visaient un coup sa large poitrine, un coup sa tête. Ils ne voyaient qu'une chose : cette porte ouverte derrière laquelle battait le cœur de la forteresse. Les cris, les blessés, les corps qu'il foulait, l'odeur de sueur, de peur, les ventres ouverts et puants, les ordres contradictoires, la fatigue, rien ne comptait sinon cette porte.

Couvrant leurs arrières, Hur et Pordian fermaient la marche à reculons, le grand Yjkirian, Murlan dont la respiration sifflait de plus en plus et Tarss au centre, prêts à remplacer le premier qui flancherait. Chaque seconde, des renforts débouchaient au bout du couloir et se précipitaient sur les épieux à tête de faucon des deux frères ; très vite, ils furent aussi nombreux devant que derrière.

— Je crois que notre retraite est définitivement coupée, cria Hur en dégainant son épée. Personne ne répondit.

Le chevalier dirigeant l'attaque – ou la défense, c'était difficile à dire – se frayait un chemin vers ce géant qui était en train de ravager ses rangs.

— Je te connais ! lança-t-il en jouant des coudes pour avancer dans la cohue.

Les traits masqués par la visière de son heaume, Jandrin ne l'identifia qu'au phénix ciselé sur l'acier de son plastron. Mais qu'était un nom, ici ? Seule comptait la porte. Redoublant ses moulinets mortels, il profita de ce que l'idiot confonde champ de bataille et tournoi – il malmenait ses hommes dans le seul but qu'ils lui fassent de la place – pour en occire quelques-uns et se rapprocher un peu plus de son objectif. Les voleurs se battaient toujours.

— Reculez ! Laissez-moi passer !

De bonne grâce, les soldats tâchaient de faire de la place à ce noble qui voulait affronter le tueur à la hache. Ils se rejoignirent non loin de l'entrée où luttaient les voleurs, mais leur affrontement tourna court quand Jandrin trancha la main d'arme du chevalier.

— Pour qui le sang ? Pour qui la mort ? lui cracha-t-il à la face avant de le décapiter, puis, saisissant la tête encore casquée, il la jeta sur la masse grouillante de soldats qui hésitaient. POUR QUI ? hurla-t-il, les veines saillant sur son cou de taureau. POUR QUI ?

Comme réveillés par le cri de guerre, les six guerriers lui répondirent d'une seule voix où perçait la même rage :

— POUR NOUS LE SANG, POUR EUX LA MORT !

Pris de frénésie, ils se mirent à frapper avec encore plus de sauvagerie, insultant leurs ennemis et leur crachant dessus avant et après chaque coup. Ils progressèrent ainsi de plusieurs pas avant que les soldats ne reprennent courage et, plutôt que de mourir sans se défendre, n'essaient de tenir tête.

Hur prit un coup de lance au flanc et dut céder sa place à Tarss qui se lança dans la mêlée aussi furieusement, sa redoutable épée maniée par ses bras musculeux. Yjkirian avait récupéré une courte javeline et frappait leurs adversaires aux jambes.

Finalement, menés par Jandrin et sa hache dévastatrice, ils parvinrent à la porte.

Mettant à profit la soudaine attaque, les voleurs n'avaient pas cédé d'un pas.

— On est avec vous, vive le haut-roi Gorgass ! s'époumona Jandrin à contrecœur en portant le combat dans la seconde partie du couloir bondée de soldats.

Un voleur en uniforme, une entaille profonde sous l'œil, s'écarta et laissa entrer Hur, livide et chancelant, et Murlan qui crachait du sang. Yjkirian entra à son tour après avoir abandonné sa lance dans une panse ennemie, suivi de ses compères Tarss et Bromar qui se préparèrent à défendre l'entrée. Seuls restèrent Pordian – une longue dague dans chaque main – et Jandrin, dos à dos, chacun face à une moitié de couloir pleine d'ennemis.

— À trois, on entre ! cria Jandrin en taillant devant lui. Un ! Il fracassa l'épaule de son vis-à-vis et lui déplaça la mâchoire d'un coup de coude. Deux ! Le suivant n'eut pas le temps de lever son épée que le fer en biseau séparait son visage en deux parties presque égales. Trois !

Parfaitement synchronisés, ils abandonnèrent le couloir et s'engouffrèrent dans la pièce.

ooOoo

Le commandant de la forteresse, lointain cousin de Caldric, comme tous ceux qui avaient un poste important dans les Mille Couronnes, regarda tour à tour les visages baissés de ces princes dont les ancêtres n'étaient guère plus que des chevaliers. Un seul se tenait droit, seul aussi à être équipé de son haubert. Convoqués au sommet du donjon dans ses quartiers personnels dès que le cor avait sonné, ils n'avaient pas su – à part le plus jeune – lui expliquer clairement ce qui se passait. Puis les rapports avaient afflué et il apprenait à présent que le groupe d'ennemis prisonniers dans le tunnel avait survécu et se battait quelque part dans la forteresse ; ça, plus la trahison – si c'en était une ! – d'une vingtaine de soldats qui avaient pris possession des trois salles commandant l'ouverture des herses et des ponts-levis, il n'en fallait pas plus pour le mettre hors de lui. Sa forteresse était grande ouverte ! Mais ce n'était pas tout : les guetteurs affirmaient qu'une armée progressait rapidement vers eux. Dans moins d'une heure, elle serait là. Furieux, il se tourna vers la grande cheminée d'angle où sommeillaient quelques bûches rougeoyantes.

— Que fait-on maintenant ?

— Nous n'allons pas tarder à reprendre le contrôle des herses, ils ne sont guère plus qu'une vingtaine, déclara hardiment le plus jeune. Et le groupe qui est entré dans la forteresse compte moins de dix hommes ; ceux-là, nous n'en ferons qu'une bouchée, ajouta-t-il d'un air satisfait.

À cet instant, la porte s'ouvrit à la volée et un sergent entra, la mine défaite. Un instant, le commandant crut qu'il s'agissait de l'ennemi.

— Au nom de l'Innomé, on frappe ! le rabroua-t-il sévèrement.

— Seigneur, le groupe du tunnel a réussi à rejoindre les traîtres, annonça-t-il d'une voix hachée.

— Comment cela se peut-il ? Toute notre garnison essaie de reprendre ces salles ! Comment ont-ils pu se faufiler ?

— Ils ne se sont pas faufilés, ils sont passés en force.

— Passés en force, répéta bêtement le commandant.

— Oui, seigneur, ils sont menés par un géant de plus de deux mètres que rien ne semble pouvoir arrêter.

— Un géant de plus de deux mètres, ânonna-t-il. Par l'Innomé, ce ne peut être que le chevalier Jandrin, le champion du prince de Sangue. Les princes blêmirent. Ils sont une poignée. Envoyez toutes nos forces s'il le faut mais nous devons reprendre le contrôle de ces salles ! ordonna le commandant d'une voix atone.

ooOoo

Le plafond de la salle centrale était bas et noir de suie à l'endroit où les torches brûlaient. En plus de l'entrée qui donnait sur le couloir, deux autres corridors menaient aux pièces nord et sud qui commandaient l'ouverture des ponts-levis et des premières herses. Des trous en forme d'entonnoir avaient été pratiqués dans le dallage du sol, tous bouchés par des plaques circulaires de bois. Une vasque de fer, bleuie par la chaleur, trônait en plein milieu sur ses quatre pieds tordus, pleine de braises incandescentes, un gros tas de charbon non loin.

Les quatre survivants de Pragrald les avaient accueillis sans effusion de joie, trop épuisés et abattus par la défense héroïque qu'ils avaient menée. Assurant la relève, Bromar, qui avait repris sa hache poisseuse de sang, Tarss ainsi que le grand et maigre Yjkirian, s'étaient postés devant l'entrée et massacraient déjà les soldats qui, poussés par la masse dans le couloir, se jetaient sur leurs lames. La blessure de Hur étant plus sérieuse qu'il ne l'avait prétendu, ils avaient allongé le guerrier blond près d'un grand tour de chêne commandant l'ouverture de la herse en dessous. Non loin, l'un des nombreux barils entreposés avait éclaté dans la lutte et répandu son contenu de poix luisante et malodorante.

Le temps de visiter les trois salles en enfilade, d'ordonner aux voleurs de lever les herses, d'abaisser le pont-levis et de saboter les mécanismes d'ouverture, Jandrin était revenu aux côtés de ses compagnons devant lesquels s'entassaient déjà un monceau de cadavres.

Ils perdirent le compte du temps et leurs bras se firent plus lourds, leur prise sur la garde de leurs armes moins sûre. Et toujours, il en venait, et toujours, les soldats tombaient, corps agonisants ou déjà morts que les voleurs – qui avaient terminé leur tâche – accumulaient devant eux comme pour en faire un rempart, ou bien traînaient à l'écart quand ils devinrent trop nombreux.

Une lame avait entamé la main droite de Jandrin et il avait du mal à soulever son épée. Sa broigne était tailladée et percée en cent endroits et son sang chaud coulait le long de sa jambe d'appui. Il ne s'entendait plus pousser son cri de guerre, il ne voyait

plus rien que ces visages qui succédaient à d'autres visages, des gueules de vieux, de jeunes, des barbus, le teint cireux ou l'œil belliqueux et, invariablement, ce moment où le fer faisait jaillir le sang et les défigurait. Abruti par la fatigue du combat, il réalisa trop tard que l'ennemi avait changé de tactique et s'était mis à pousser, utilisant son nombre, sans se soucier des premiers qui étaient sacrifiés. Simple loi physique.

Aussi soudainement qu'une crue, l'ennemi les déborda et la salle fut envahie par une horde de soldats qui s'écroulaient les uns sur les autres. Sans leur laisser le temps de se relever ou de s'organiser, Jandrin hurla et commença à faire tournoyer sa longue et lourde épée à deux mains, l'abattant à gauche et à droite, sur un casque ou dans un dos à peine redressé. Bromar et les autres s'étaient vite ressaisis et essayaient de tuer tous ceux qui entraient, mais la porte ne cessait de vomir des hommes qu'une pression inexorable précipitait dans la salle.

— Regroupons-nous ! hurla Jandrin en cherchant ses compagnons.

Mais il était trop tard. Il vit la jeune silhouette de Murlan mettre élégamment un genou à terre quand une pique traversa son articulation ; il le vit encore faire éclater une tête avec la masse qu'il avait ramassée avant de succomber sous le nombre. Déporté vers le brasero, le grand Yjkirian, désarmé, assommait ses adversaires de claques sur la nuque ou bien jetait ses victimes encore vivantes dans le vaste lit de braises. Leurs cris de bête dominaient le vacarme ambiant une seconde puis, de nouveau, il ne s'agissait plus que du choc de l'acier contre l'acier, des appels à l'aide des blessés et des beuglements des sergents qui essayaient de réorganiser leurs troupes. Ni Pordian, ni Tarss, ni aucun des voleurs n'étaient visibles. Jandrin eut juste le temps d'apercevoir l'expression ahurie de Bromar quand un carreau transperça sa gueule épaisse d'une tempe à l'autre. Joué par le destin, Yjkirian versa à son tour dans l'énorme vasque mais les braises ne lui arrachèrent aucune plainte ; il était déjà mort.

Jandrin cria quand il comprit qu'ils allaient échouer. Yrann ne serait jamais libéré. Repoussé vers l'un des coins où étaient entreposés les barils, il faillit glisser sur le liquide gluant et épais. Reprenant son équilibre et évitant une pique qui fila tel un serpent sous son nez, il avisa une fois de plus les six tonneaux amoncelés les uns sur les autres.

— Pour qui la mort ? Pour qui le sang ? s'époumona-t-il en se dirigeant vers le brasero. Du coin de l'œil, il aperçut un sergent qui alignait des arbalétriers. Une pointe de fer le mordit à l'aine et une vague de douleur irradia dans tout son corps. C'était trop tard pour le tuer ; Jandrin savait ce qu'il allait faire. Avec une vitesse qui les surprit tous, il bondit sur l'un des énormes tours de chêne et sauta près de la vasque pleine de braises qui exhalait des odeurs de chair grillée. Sans se soucier des carreaux qui éclataient sur la pierre autour de lui, riant à s'en rendre fou, il s'accroupit, attrapa deux pieds de fer du brasero et souleva l'incroyable charge, arrachant les attaches rivées au sol. Les corps brûlés glissèrent à terre et, fugitivement, Jandrin put voir les traits calcinés d'Yjkirian. Dans un suprême effort, il souleva le brasero à bout de bras au-dessus de sa tête. Un soldat plus courageux que les autres hasarda un coup de lance dans le ventre exposé mais Jandrin éclata de rire.

— Alors ? Pour qui la mort ? Pour qui le sang ? lui cracha-t-il.

Il marcha vers eux comme s'il voulait les arroser de braises et ils reculèrent. Mais au dernier moment, il vira vers les barils et renversa les charbons ardents sur la nappe de poix qui s'enflamma en plusieurs endroits. Sans se soucier des brûlures, il se débarrassa du brasero sur les soldats les plus proches, saisit un baril et le fracassa à ses pieds. Les

flammes ronflèrent, s'élevèrent tandis qu'il escaladait la pyramide de cadavres et balançait un autre baril sur les soldats qui refluaient vers la porte. Puis un autre jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus et que la salle tout entière se soit embrasée. Insensible aux brûlures, il franchit le brasier en courant et poursuivit les soldats dans le couloir.

À présent, ils fuyaient devant ce géant dont la tunique et les cheveux avaient pris feu et qui riait toujours, criant à tue-tête.

— Vous voulez du sang ? Vous voulez mourir ? Il s'écroula quelques mètres plus loin. Une corne sonna loin au-dessus de l'abîme dans lequel il s'enfonçait.

ooOoo

Un soigneur s'occupait de la blessure du prince Nemeric qui dirigeait l'armée de Sangue ; une flèche avait percé son épaulière. Les combats avaient duré une partie de la nuit. Il était dans les quartiers du commandant – au sommet du donjon – qui gisait dans son sang près de la cheminée. Aucun prisonnier. Tels étaient ses ordres. Le prince – et tous les hommes de Sangue, il en était persuadé – se souviendraient toute leur vie des visages de leurs alliés quand, une fois la forteresse entre leurs mains, ils s'étaient retournés contre eux. Pas un Parnéen n'avait survécu, ni aucun des voleurs de Pragrald qui les avaient aidés à entrer.

— Comment va-t-il ? demanda-t-il.

Une odeur écœurante de chair brûlée et d'onguents provenait de la forme noircie allongée sur la table.

— Il vit, répondit le médecin, un homme habitué aux blessures de guerre. Je ne sais pas comment, mais il vit. Combien de temps, seuls les ancêtres le savent. Ma science est impuissante face à de telles blessures, continua-t-il, une nuance de respect et d'étonnement dans la voix.

Le prince se leva et s'approcha de Jandrin. On avait nettoyé sa peau craquelée, rougie par le sang. Le médecin et ses aides préparaient les bandages.

— Faites en sorte qu'il vive, ordonna le prince avant de sortir. Au moins jusqu'à mon retour d'Arabesque. Je veux qu'il sache avant de mourir si le haut-roi Caldric a accepté les termes du marché et consenti à libérer le jeune prince Yrann.

— Non, je viens avec toi, parvint à dire Jandrin. Un filet de voix à peine audible mais inflexible.

Chapitre 1 : Baldir

Fin du printemps 1258 AE (Après l'Exode)
Petite Angande. Arabesque.
La guerre a éclaté. La forteresse de Bogrd est tombée et à l'ouest de la Petite Angande, les premiers villages ont été pris par l'usurpateur et ses alliés. Dans la capitale, le peuple reste cloîtré chez lui et, dans la campagne, les paysans hésitent encore à se réfugier à l'abri des murs de granit d'Arabesque. La folie du haut-roi n'a cessé d'empirer et le peu de nouvelles qui parviennent du palais sont de plus en plus alarmantes : le sorcier de Caldric ferait des expériences sur les humains.

L'antichambre était pourvue en tout et pour tout d'un seul banc en bois et les volets de l'unique fenêtre étaient fermés. Le premier conseiller Asurbias regarda Nanss, essayant de garder son calme. Le commandant de la garde du roi le toisait sans sourciller, un sourire imbécile sur les lèvres. Cette grosse brute ne comprenait pas, elle ne pouvait pas comprendre.

— Répétez-moi ça, commandant, demanda froidement Asurbias. Non, non, ne dites rien, j'ai compris. Récupérez-le et tout de suite.

— Mais…, bredouilla Nanss, ahuri.

— Pas de mais, il me le faut et dans l'heure. Débrouillez-vous !

Il s'était retenu de crier avec peine. Les émissaires du prince Senyard Percesang qui attendaient dans la pièce à côté ne devaient pas savoir, surtout s'il était trop tard. Ils étaient arrivés la veille au soir, porteurs de la nouvelle de la chute de Bogrd et avaient tenu à voir le haut-roi dans l'instant. Mais Asurbias préférait que ces ambassadeurs restent à l'écart de Caldric et de sa folie contagieuse.

Le commandant le regardait toujours bouche bée.

— Par les ancêtres, dépêchez-vous, commandant, siffla Asurbias entre ses dents. Le royaume est entre vos mains.

— Mais c'est le bouffon qui le détient. Il est sûrement déjà mort, ou pire.

— Raison de plus pour vous hâter, le coupa sèchement Asurbias. Obéissez, Nanss ou je m'arrange pour que votre doigt soit tiré au sort quand le bouffon aura de nouveau besoin de chair fraîche, menaça-t-il froidement.

Le visage du commandant prit une teinte terreuse à la mention de ce jeu cruel né de l'esprit dément du haut-roi Caldric ; le vieux guerrier déglutit avec peine et tourna les talons.

Asurbias n'avait pas assisté personnellement à l'évasion sanglante du prince Jandrin mais elle avait été spectaculaire et avait renforcé la légende du géant. Il appréhendait la rencontre avec le guerrier bien que celui-ci soit gravement brûlé. Après tout, il était venu pour récupérer le fils Yrann. Selon Nemeric – le commandant en second de l'armée de Sangue qui accompagnait Jandrin – ils avaient dans leurs bagages la forteresse de Bogrd. Il n'y avait encore aucune confirmation mais Asurbias les imaginait mal bluffer, bien que

selon ses conseillers, il soit inconcevable qu'on puisse prendre la place forte par un assaut frontal. Alors comment avaient-ils réussi cet exploit ? Fallait-il y voir l'influence des sorciers de Gonoth dont la présence dans le royaume semblait se confirmer ? Les assassins du Sobsogre ? C'était peu probable, la famille Percesang était connue pour sa droiture et de telles alliances signifieraient pour eux le déshonneur.

Asurbias lissa ses cheveux sur le côté, tritura sa chaîne pour se donner du courage avant de prendre la porte entrouverte sur sa droite et d'entrer dans les quartiers où logeaient Jandrin et Nemeric.

La chambre était spacieuse. La vaste cheminée éteinte occupait tout le mur de gauche et un vitrail ouvert laissait pénétrer la douce chaleur printanière. Par la fenêtre étroite, on pouvait entendre les gardes contrôler le flot, ou plutôt le filet de citadins qui entraient et sortaient d'Arabesque. Un lit en bois et un grand coffre étaient les seuls meubles de ce logement spartiate. Leurs bagages, de lourdes sacoches de cuir poussiéreuses, étaient encore empilés dans le coin où ils les avaient laissés à leur arrivée. Leur escorte était cantonnée en dehors de la ville, dans une auberge des faubourgs, qu'un détachement de soldats tenait sous bonne garde.

Celui qui se nommait Nemeric était agenouillé à côté du lit. À part la tunique aux armes de son maître et le cuir en dessous, l'homme ne portait que du fer : capuche de mailles rabattue en arrière, haubert renforcé aux épaules et sur les jambes de plates, bottes et gants caparaçonnés, épée de chevalier au côté. Parfaitement rasé, le visage sévère d'un homme habitué à commander, il ne devait pas avoir plus de trente années. À voix basse, il essayait vraisemblablement de convaincre le prince Jandrin mais celui-ci, allongé sur le lit, secouait lentement la tête en signe de dénégation. Des auréoles brunes tachaient le linge blanc qui entortillait son corps du sommet du crâne à la plante des pieds. Le commandant Nemeric avait refusé l'aide d'un médecin autre que le leur, mais celui-ci était retenu – sur ordre d'Asurbias – avec leur escorte, hors de la ville, et c'était donc lui qui s'occupait du blessé. Même allongé, le géant étonnait par sa taille et sa corpulence. Son visage était une plaie couverte de croûtes foncées. Seuls ses yeux avaient été épargnés. D'un bleu calme, ils ne trahissaient aucune douleur. Pourtant le conseiller ne voyait ni remède ni médication.

Nemeric se tut quand il s'aperçut de la présence d'Asurbias.

— Voulez-vous que nous passions dans une autre pièce afin de laisser le prince Jandrin se reposer ?

Nemeric se releva.

— Non, le prince Jandrin tient absolument à participer à la… transaction.

Asurbias releva l'hésitation. Cet homme prenait sur lui et aurait préféré délivrer le prince Yrann à la pointe de son épée. Il devait le mépriser, mais qu'importe.

— Nous pourrions attendre demain que vous vous soyez reposés, proposa Asurbias d'un air détaché.

— Non, trancha Nemeric. Le prince Yrann ne peut attendre une minute de plus dans vos geôles puantes, dit-il d'un ton suffisant.

— Alors nous pouvons commencer à convenir d'un arrangement, le prince ne tardera pas. Du moins je l'espère. *Baldir les use si vite,* pensa-t-il nerveusement. Vous proposez donc de nous rendre la forteresse de Bogrd.

— Non, mon roi propose à votre roi sénile de lui garder sa forteresse. Nous la défendrons mieux que vous ne le ferez jamais.

— Ah, alors, un service en vaut un autre. Le haut-roi veillera personnellement sur

votre prince, mieux que vous ne le fîtes par le passé.

Le sang monta si violemment aux joues du commandant qu'Asurbias crut qu'il avait été trop loin et qu'il allait lui sauter dessus, mais le brûlé chuchota quelque chose. Nemeric se pencha vers lui et écouta longuement.

— La forteresse est à vous si vous nous livrez le prince, abandonna-t-il.

Asurbias alla tranquillement à la fenêtre. Des soldats inspectaient le contenu d'une charrette. Il sentait le prince bouillir d'impatience derrière lui. Ces guerriers n'avaient aucune finesse, décidément. Ça serait plutôt facile.

— Non, ce n'est pas si simple. La restitution de Bogrd n'est pas suffisante, dit-il sans se retourner, les mains négligemment croisées dans son dos.

— Comment pouvez-vous…, commença Nemeric.

— Le prince Percesang a trahi le haut-roi. Ce crime ne peut demeurer impuni. Asurbias détacha avec soin les mots « trahi » et « crime ».

Nemeric éclata.

— QUOI ?

Asurbias ne put s'empêcher de rentrer les épaules, attendant un coup qui ne vint jamais.

— Mais… c'est votre… Caldric qui a emprisonné le prince Yrann. Le prince Senyard ne pouvait tolérer cela, balbutia furieusement le prince.

Asurbias abandonna la contemplation des soldats tout à leur tâche, en contrebas, et fit face le plus calmement possible.

— Non, c'est parce que le haut-roi n'était plus sûr de ses vassaux qu'il a retenu leur famille.

Nemeric voulut protester mais Asurbias continua en faisant mine de s'emporter.

— Et si la réaction n'avait pas été si violente, si ces nobles princes dont fait partie votre roi n'avaient pas ourdi un complot aussi rapidement contre leur seigneur, alors ils ne croupiraient pas en prison. Ils seraient peut-être même dans leur demeure et la paix régnerait sur le royaume des Mille Couronnes. Vos piètres alliés ne plaident pas en votre faveur, prince Nemeric : Énoïr et ses coupe-jarrets, les mages de Gonoth et les assassins du Sobsogre, encore que ceux-là soient de chez nous.

— Suffit !

La voix étonnamment claire et forte de Jandrin les fit sursauter.

Il s'était redressé, grimaçant de douleur ; des taches sombres s'élargirent à vue d'œil, les croûtes sur son visage se craquelèrent et le sang perla. La colère de Nemeric était tombée d'un seul coup.

Décidément, ce chevalier Jandrin semble avoir beaucoup d'importance, songea Asurbias.

Nemeric voulut aider le brûlé mais celui-ci l'arrêta d'un geste et s'adressa au conseiller, le tutoyant comme s'il s'était agi d'un serviteur.

— Le prince Yrann nous sera rendu. Je l'ai promis à son père. Tu as besoin de Bogrd et surtout du soutien de mon roi. Tu es acculé et tu le sais. Ce bâtard de Brangue ne tiendra pas jusqu'à l'hiver, ton haut-roi est complètement fou. La conspiration, si triste soit-elle, n'en est pas moins redoutable. Je prédis qu'au prochain printemps, ta tête sera plantée au bout d'une pique.

La menace était presque tangible, Asurbias se força à sourire. Le résultat ne devait guère être probant. Cet homme possédait une force incroyable… mais ce n'était qu'un

homme.

— Il est hors de question que nous vous fassions confiance. Tant que vous n'aurez pas fait la preuve de votre bonne foi, nous garderons le prince Yrann. Il sera traité comme il sied à son rang.

— Tu n'as pas compris, conseiller.

Le brûlé rejeta l'édredon sur le sol de pierre et se leva péniblement, refusant une fois de plus le soutien de Nemeric. Asurbias ne céda pas à la panique. Son instinct lui commandait de fuir, un homme de plus de deux mètres, se vidant de son sang – les bandages en étaient complètement imbibés – s'avançait vers lui, une lueur meurtrière dans les yeux.

— Yrann repartira avec moi.

— Je pense que nous devrions reprendre cette discussion demain, vous ne semblez pas en état. Reposez-vous…, dit Asurbias, reculant afin de maintenir un écart suffisant entre eux.

Le brûlé arracha l'épée du fourreau de Nemeric et frappa aussi vivement qu'un serpent. Paralysé par la surprise, Asurbias cligna des yeux stupidement. La lame avait volé vers son cou à une vitesse ahurissante. Par réflexe mais avec un temps de retard, le baron Nemeric avait dégainé son poignard et essayait également de comprendre ce qui se passait. Non, le premier conseiller n'était pas mort.

— Tu ne quitteras pas cette pièce ou alors ce sera sans ta tête, misérable pourceau.

Asurbias sentait le fer lui mordre la peau juste en dessous de l'oreille. Il ne pouvait s'empêcher de trembler. Il en voulait à son corps qui le trahissait toujours dès qu'il était question de se battre. La rage succéda à la peur, la rage de ne pas avoir su se maîtriser une fois de plus.

Un homme, ce n'est qu'un homme, se persuada-t-il à nouveau.

— Si je perds ma tête, Yrann perdra la sienne, dit-il d'une voix encore mal assurée. Il soutint le regard du géant, le mettant au défi de le décapiter.

Nemeric observait les deux hommes, agitant de façon imbécile son poignard comme s'il ne savait pas quoi en faire. Puis, sans prévenir, le brûlé s'écroula de toute sa masse dans les bras de ce même Nemeric qui parvint à le rattraper de justesse. L'épée et la dague rebondirent sur la pierre. Asurbias souffla, respira à nouveau, ses muscles se détendirent.

Je suis vivant, pensa-t-il en regardant le jeune homme traîner avec difficulté la masse pesante du brûlé vers le lit. Il y avait du sang partout. Asurbias avait mis à terre le géant, il fallait maintenant l'achever.

— Le prince Senyard a eu tort de vous envoyer négocier la vie de son fils. Ce que je demanderai demain, vous me l'accorderez ou bien je ferai découper le prince Yrann en petits morceaux.

Il repensa au tirage au sort assez spécial qu'avait inventé Caldric pour déterminer qui des otages serait envoyé à Baldir. Comme tous les princes emprisonnés, l'héritier de Sangue avait eu un doigt coupé sur lequel le haut-roi avait fait graver son nom. Asurbias l'obtiendrait facilement. Il sourit.

— Je lui couperai moi-même un doigt dans l'heure et vous le ferai envoyer pour dîner. Commandant Nemeric, prince Jandrin, je vous salue.

Ce dernier gémissait, à demi-inconscient, l'autre fouillant à la hâte leurs bagages à la recherche de bandages frais, la mâchoire contractée. Il évitait de regarder le conseiller

sachant qu'il ne supporterait pas sa mine triomphante plus longtemps et risquerait de le tuerait sur-le-champ.

Content de lui, Asurbias sortit en claquant magistralement la lourde porte. Il savourait cette petite victoire en descendant quatre à quatre les escaliers. Dehors, il appela un garde. Un sergent joufflu, pressé de satisfaire le conseiller s'empressa d'arriver.

— Amène-moi mon cheval, vite !

— Bien, monseigneur.

Le pouvoir, voilà qui était bien plus redoutable que cette épée qui s'était tenue entre eux deux. Il ne restait plus qu'à espérer qu'Yrann vivait encore. Le garde revenait déjà, traînant l'énorme marteleur garderannais par le licol.

— Sergent, vous veillerez à ce qu'aucune aide ne parvienne à nos invités, pas même un seau d'eau, ne leur donnez que vos restes. Tant pis pour vos chiens.

— Bien, monseigneur, répondit l'obséquieux sergent.

Asurbias éclata de rire. Il enfourcha sa monture et l'éperonna, les sabots claquèrent sur les pavés. La douce chaleur du soleil sur ses épaules, les cris des quelques passants, terrorisés, s'écartant sur son passage, l'animal puissant et majestueux qu'il montait, son cœur qui battait plus vite que jamais, tout lui rappelait qu'il était en vie, encore en vie. Un tel sentiment l'enivrait, il exultait. Il remonta au galop la grande avenue des rois, presque déserte.

ooOoo

Le haut-roi Caldric, non content d'avoir fait jeter en prison la moitié de sa noblesse, avait eu la charmante idée d'y tenir sa cour. Cette ignoble parodie avait lieu presque chaque matin, pour le plus grand plaisir de celui qu'on nommait à présent Caldric le fou. La fosse où les princes avaient été jetés comme des criminels était une haute salle voûtée et nue où nulle lumière ne pénétrait jamais. On y accédait par un court escalier qui menait à une grande et large grille d'acier derrière laquelle se tenait habituellement le haut-roi. Par cruauté, aucune torche n'était allumée sinon quand, rarement, les geôliers leur apportaient cette infâme mixture qui plaisait tant aux légions de rats qui leur tenaient lieu de laquais.

Yrann avait vu le haut-roi exhiber l'un des nombreux pouces sans réagir et, à présent, comme tous les prisonniers qui avaient survécu à ces interminables semaines, il retenait son souffle en attendant que Caldric tente de déchiffrer le nom gravé dans la chair putrescente. L'imperturbable Monge se tenait dans l'ombre du haut-roi. Quelques gardes assistaient au spectacle, visiblement amusés par ce qu'ils voyaient. Le vieillard Caldric dansait d'un pied sur l'autre en criant un nom. Son nom, réalisa-t-il brusquement.

— Yrann, Yrann, prince Yrann, où es-tu ? Montre-toi, Yrann, Yrann.

La plupart des prisonniers remerciaient en silence leurs ancêtres de n'avoir pas été choisis, les plus jeunes pleuraient et les autres restaient prostrés sans bouger sur la paille dégoûtante. Il n'y avait pas eu de printemps pour eux, rien qu'un hiver qui avait marqué les visages et les corps d'une bien triste façon. Ils étaient encore une centaine à vivre dans cette crasse infecte, pas pour longtemps si le bouffon continuait à en prélever un chaque jour. Il était facile de compter.

Ça avait commencé quelques semaines plus tôt, le haut-roi leur avait annoncé en gloussant que son bouffon avait besoin de volontaires pour un petit travail. Voyant la

drôle de lueur dans ses yeux caves, il n'y en avait pas eu. De rage, il les avait menacés des pires maux mais, voyant qu'aucun ne bronchait, il avait alors eu cette idée qui l'avait mis de fort belle humeur. Pour les désigner, Caldric avait inventé un tirage au sort macabre où les petits papiers avaient été remplacés par les doigts des prisonniers.

Yrann se massa le moignon qui avait bien cicatrisé, c'était une chance. La gangrène avait emporté le preux Sandeliss deux jours auparavant. Les infections avaient été nombreuses, les doigts n'avaient pas toujours été proprement coupés et aucun soin n'avait été apporté aux mains torturées. Yrann se souvenait de ce jour où Monge les avait privés du pouce ; celui qu'ils surnommaient le bourreau avait broyé le pouce du fier Hogue qui avait essayé de rester digne jusqu'au bout, scié les doigts des jeunes jumelles Idraé et Filne devant leur mère rendue à moitié folle, déchiré à coup de burin celui du vieil Anatep, arraché avec des pinces celui du gros Sulip, parti rejoindre le bouffon depuis. Suivant l'humeur de son maître qui jubilait comme un gamin, Monge avait obéi sans rechigner. Une gigantesque farce.

Debout sur cette caricature de trône qu'il avait fait construire tout exprès pour se moquer d'eux, Caldric trépignait en modulant son nom d'une curieuse façon, imité par un des prisonniers qui, devenu fou lui aussi, s'était improvisé chambellan. Le prince, accoutré de nippes trop grandes pour lui, avait la tâche d'annoncer la venue de Caldric de deux coups d'un bâton illusoire sur le sol et de cette phrase qui les faisait tous trembler :

— Mes princes… LE HAUT-ROI.

Invariablement, Caldric le récompensait alors d'un bout de viande crue qu'il avait préparé à son intention.

Mais Yrann n'assisterait plus à cette scène tragique ; il était condamné à mourir de la main de ce bouffon que les indiscrétions des gardes avaient transformé en démon brutal et amateur de chair humaine. Le prince Jub vint poser une main réconfortante sur son épaule. Il connaissait bien son père et avait veillé sur lui.

— Courage, Yrann, montre-toi digne de ton nom, dit-il d'une voix affaiblie.

— Monge, Monge, il faudra songer à couper d'autres doigts, ceux-ci sont devenus presque illisibles, râla Caldric.

Monge acquiesça distraitement, les yeux attentifs au moindre mouvement.

Yrann s'avança vers le petit escalier de pierre qui menait à la grille. Il allait enfin savoir ce que le bouffon faisait réellement d'eux. Arrivé en haut, le geôlier lui ouvrit le portique. Deux gardes se saisirent de lui et l'amenèrent devant le haut-roi.

— Ah ! Voici mon fidèle sujet, Yrann Percesang. Percesang, Percesang.

Il répéta plusieurs fois le nom, jouant avec les sonorités, accentuant telle ou telle syllabe, faisant des mimiques avec sa bouche. Le visage de Caldric était secoué de tics dérangeants, il riait, s'amusait, mais ses yeux si fatigués et horriblement écarquillés révélaient une terreur sans nom. Sa peau était mutilée, atrocement grattée.

— Tu sais que ta famille me cause grand tort, oui grand tort. J'espère que mon bouffon te fera atrocement souffrir, oh oui, atrocement souffrir.

Il haussa la voix pour que tous entendent. Personne ne broncha. La cruauté du haut-roi n'avait pour limite que sa folie… Aucun d'entre eux ne voulut risquer d'être torturé, humilié plus qu'ils ne l'étaient déjà. Le vieux chambellan serrait les barreaux de ses deux mains, ouvrant et refermant la bouche tel un poisson hors de l'eau, guettant un mouvement de la main du monarque.

— Je te ferais bien étriper, mais le jeu est le jeu. Les ancêtres t'ont montré du doigt.

Caldric rit de sa plaisanterie. Oui du doigt, montrer du doigt, hi, hi, hi. Il se trémoussa sur son trône, une pauvre chaise sur laquelle on avait jeté de vieilles fourrures. Amenez-le à mon bouffon, vite, vite, nous perdons du temps.

Les deux gardes s'inclinèrent. L'un d'entre eux devait avoir son âge, l'autre le double. Mais tous deux étaient armés et bien nourris. Après des semaines de privation, Yrann arrivait à peine à se tenir debout. Ils le poussèrent en avant et remontèrent des entrailles du palais-forteresse par des escaliers qui lui parurent interminables – la tête lui tournait – puis empruntèrent des couloirs où il put deviner à travers les vitraux des fenêtres la lumière du jour. À l'idée de ne plus revoir ce fou de Caldric, de ne plus être le jouet de sa déraison, il se sentait déjà mieux.

Ils émergèrent dans une petite cour intérieure, Camerune l'aveugla. Il voulut s'arrêter mais le plus jeune des gardes le frappa aux côtes avec la hampe de sa lance et il s'effondra dans la poussière tandis que le plus vieux beuglait.

— Pourquoi qu't'as fait ça, tu veux des ennuis avec la bosse ?

— Et merde, Frig, y va crevailler d'façon, m'crie pas d'ssus, j'aime pas ça, rétorqua l'autre hargneusement.

Une jeune fille blonde, les cheveux coupés au carré, se tenait sur le pas de la porte. Elle le regardait de ses grands yeux noirs, un seau plein d'épluchures à la main. Elle portait une robe de paysanne, un tablier par-dessus. Le plus vieux l'aperçut.

— Et toi la morveuse, dégage !

Elle ne bougea pas, fixant toujours Yrann.

— Hé ! Tu as entendu c'que j't'ai dit ou tu veux qu'mon jeune gars y vienne t'l'expliquer ?

Un sourire grandit sur sa jeune frimousse tandis qu'elle étudiait sans aucune timidité son visage comme si elle y avait trouvé quelque chose. Une voix sèche l'appela de l'intérieur. Elle fit un pas en arrière et disparut dans l'ombre de la cuisine. Yrann se releva et ils le poussèrent vers une autre porte. Il était sûr qu'elle le regardait toujours.

— Va m'entendre, cette p'tite putain, j'vais lui fourrer ma bite dans son p'tit cul de pouliche, dit méchamment le vieux.

L'autre rigola.

— Ouais, on va s'en occuper ! Allez, avance, toi !

Il fila une vilaine tape sur la nuque d'Yrann. Celui-ci obtempéra. Ils descendirent vers les caves richement garnies de victuailles, Yrann saliva malgré lui, il avait si faim. Puis arrivèrent dans les celliers royaux ; des milliers de bouteilles alignées les unes à côté des autres, les uns sur les autres, pointaient leurs nez cachetés de cire dans les quatre caves voûtées. Dans la dernière, le bouffon les attendait à côté d'une trappe ouverte. Il tenait une petite lampe tempête et était simplement vêtu d'une tunique épaisse de laine bleutée, trop grande pour lui. Son visage d'enfant aux traits parfaits contrastait avec son corps difforme que les plis de son vêtement n'arrivaient pas à dissimuler. Les gardes s'arrêtèrent à quelques pas, louchant nerveusement sur la trappe béante.

— V'là vot' bonhomme, jeune et en bonne santé.

Le bouffon l'inspecta de la tête aux pieds.

— Oui, il fera l'affaire, vous pouvez remonter.

Les gardes partirent sans hésiter. Eux aussi craignaient le bouffon.

— N'aie pas peur, jeune prince. Quel est ton nom ?

Yrann se demandait s'il ne serait pas capable de tuer ce monstre, il n'avait qu'à saisir

une bouteille, la briser et la lui enfoncer dans la gorge.

— Je sais ce que tu penses. N'essaie même pas, tu t'en repentirais, dit gentiment le bouffon. Alors, me diras-tu ton nom ou dois-je t'en inventer un ?

Yrann lorgna la trappe, une échelle de bois était crochetée au rebord. C'était sûrement par là qu'avaient disparu ses prédécesseurs, songea-t-il.

— Tu dois avoir faim, je suppose, les autres étaient affamés.

Les autres… l'écho résonna dramatiquement sur les parois.

Le bouffon s'écarta et désigna une petite table à l'écart face à laquelle attendait une seule chaise. Un copieux repas avait été préparé.

— Vas-y, sers-toi, tu en auras sûrement besoin.

Un piège, ce devait être un piège ou un autre jeu cruel du haut-roi.

— Saucisson, poulet, pain, fromage, aucun poison, je veux juste que tu sois en forme, l'assura le bouffon.

— Pourquoi ? s'entendit dire Yrann.

— Ah, il parle, j'avais peur que Caldric ait décidé de tirer au sort des langues plutôt que des doigts. Tu me rassures. Mange et je te répondrai. Mange et tu vivras plus longtemps.

— Pourquoi mangerais-je alors que je vais mourir ?

— Jeune idiot, pourquoi as-tu mangé jusque-là, hein ? Tu pensais ne jamais mourir peut-être ? Tu ferais mieux d'être un peu plus malin si tu veux durer.

— Je veux savoir ce que vous avez fait des autres.

— Mange et je te le dirai.

Ils s'observèrent en silence. Lui, torturé par la faim et l'incertitude, le bouffon, un sourire narquois sur son beau visage. Son ventre gargouilla affreusement.

— Ta panse parle pour toi.

Yrann rougit.

— « Quand ton esprit doute, laisse ton corps faire ». C'est un bon dicton. De mon père, ajouta-t-il plus bas.

Yrann se résigna, il réfléchirait mieux le ventre plein. Il s'avança jusqu'à la table, s'assit et saisit fébrilement un morceau de poulet. Il salivait anormalement et peinait à se concentrer mais il remarqua que tout avait été découpé à l'avance, jusqu'aux os de la volaille qui avait été ôtés. Il n'y avait aucun couvert, pas même en bois. Le bouffon était précautionneux. Il n'était donc pas invulnérable. Mais à présent, ses mains ne lui appartenaient plus, elles enfournaient la nourriture dans sa bouche déjà pleine. Il manqua de s'étouffer.

— Calme, mon prince, calme, tu as tout ton temps. Ne mange pas trop d'un coup sinon tu vas être malade, l'avertit le bouffon. Je te veux au mieux de ta forme.

Une main lui flatta le cou, passa dans ses cheveux. Yrann se dégagea d'un mouvement d'épaule.

— Hé, garde tes forces, mon beau.

Soudain, la nourriture le dégoûta. Il se comportait comme un animal. Furieux, il recracha tout ce qu'il avait dans la bouche et se leva brusquement, renversant la table.

— Je refuse de manger et de vous aider. Tuez-moi si vous voulez.

— Oh, que c'est intelligent. Mais tu n'as pas le choix. Baldir remit la table en place, calmement, ramassant les différents mets qui jonchaient à présent la terre noire, sans cesser de lui parler. Tu veux qu'un autre te remplace ? Tu ne veux pas faire gagner du

temps à tes camarades de geôle ? Un véritable héros survivrait le plus longtemps possible pour préserver ceux qu'il aime, tu ne crois pas ?

Yrann cherchait en lui la force de sauter sur le nain difforme, de le bourrer de coups, de lui faire rendre gorge. Il essaya en vain de faire remonter la haine, les souvenirs de ces dernières semaines mais ne trouva rien d'autre que la peur et, bien plus humiliant, la volonté sauvage de croire le bouffon. Il ravala ses larmes, s'assit et se remit à manger mécaniquement. Un animal domestique, voilà tout ce qu'il était et le bouffon avait raison de le traiter comme tel.

— Bien, mon héros, c'est bien mieux, le cajola Baldir. Mange, tu vas en avoir besoin en bas. Les Phrages t'attendent, lui souffla méchamment Baldir dans l'oreille. Eux aussi ont faim.

Yrann n'écoutait plus, il voulait en finir.

ooOoo

Nanss arriva dans les caves, complètement essoufflé, il n'avait plus couru ainsi depuis des années, il n'avait jamais été aussi gros non plus. La trappe. La trappe. Il n'y avait plus personne. Il regarda, affolé, la longue chaîne accrochée à un anneau dans le mur, les restes du repas. Le prince Yrann était en bas avec le bouffon. Il s'approcha de l'échelle.

— Oh ! Baldir, prince Yrann, oh ! il y a quelqu'un ? cria Nanss.

Aucune réponse, aucune lumière. Il devait descendre et il n'aimait pas ça. Le conseiller Asurbias l'y enverrait de toute façon s'il ne ramenait pas le jeune prince. Il décrocha une torche dans le cellier et se dirigea vers l'échelle, un mauvais pressentiment lui nouant les tripes.

ooOoo

Précédant le jeune Yrann, Baldir trottinait dans un couloir étroit, la lanterne levée à hauteur d'yeux. Dans ce silence impressionnant, on n'entendait que le bruit de leurs pas qui résonnaient à peine. L'air était sec et la température fraîche et stable dans cette partie du labyrinthe. Le labyrinthe…

Beaucoup de choses avaient changé depuis l'incident des maçons, depuis qu'il avait découvert l'entrée et ce premier piège qui avait coûté la vie à trois hommes innocents. Tortueux et dangereux au possible, Baldir en avait déjoué les secrets et les trappes, du moins dans les premiers temps. Le bain d'acide qu'il avait bien failli prendre avait été un avertissement cuisant, surtout pour la plante de ses pieds qui le démangeait encore. À partir de ce moment-là, il avait décidé de ne plus prendre de risque et avait utilisé de petits animaux, mais, très vite, il s'était heurté aux Phrages à qui aucun rongeur n'était capable d'échapper ; rapidement, le recours à des humains s'était imposé.

Caldric s'était empressé de lui en procurer. La première victime humaine des Phrages avait été le petit Grine, à peine treize ans, toujours en train de pleurer. Baldir avait dû mettre des extraits de slat – une plante aux vertus calmantes – dans son eau pour le calmer. Malheureusement la plante, si elle avait un effet calmant, atténuait les réflexes et le petit Grine, qui décidément n'avait pas de chance, n'avait pas fait trois mètres qu'il rencontrait son premier Phrage, une boule informe et lisse, maintenue en l'air par six pattes-tentacules qui le reliaient aux murs, au sol et au plafond. Les appendices avaient

glissé silencieusement sur les parois, créant l'impression que le corps lévitait et Grine s'était figé, incapable de bouger. Baldir était à l'autre bout du couloir, près d'une porte-reflet. L'*Œil de Froz* ne lui avait rien dévoilé de plus que ce que ses yeux avaient pu voir. Un tentacule était venu avec douceur se coller sur le front de Grine. Les bras du garçon larmoyant étaient retombés le long de son corps et il avait lâché parchemin, fusain et lanterne. Le Phrage s'était immobilisé au niveau de la tête du gamin, ses tentacules ondulant puissamment comme la houle en haute mer. Grine était tombé sur les genoux, puis son corps avait penché dangereusement vers la droite ; il ne s'était pas affaissé totalement, le mur l'avait retenu. Son cœur avait battu à un rythme irrégulier, puis il s'était arrêté. Le gamin était mort.

Le deuxième prisonnier envoyé par Caldric était Jabik, un vieux rusé qui avait réussi à éviter les Phrages lors de ses deux premières tentatives. Baldir avait pu ainsi compléter le plan et avait appris d'après les dires du vieux qu'il y avait plus d'une créature. La troisième fois, il n'était pas revenu. Baldir avait interrogé un Karkss, ces esprits tordus et menteurs qui ne vivaient pas plus d'une minute une fois invoqués. Le peu qu'il en avait tiré, c'était : « Des Phrages, des Phrages, mange, mange, les Phrages, mange, mange » et le tout dans la vieille langue carnéenne, une horreur pour les tympans.

Le Karkss avait failli briser le cercle et Baldir se demanda s'il ne recourait pas trop à la magie ces derniers temps. C'était tellement enivrant.

Yrann était le seizième explorateur.

Ils arrivèrent à la deuxième scellée, une porte-reflet censée repousser tout ce qui voudrait sortir du labyrinthe. Elle brillait légèrement, comme un miroir.

Maudit labyrinthe. Des dizaines de culs-de-sac, la plupart mortels, des centaines de couloirs plus dangereux les uns que les autres et constitués de pierres de granit de plus de cent kilos et parfaitement ajustées.

— Bon, tu as compris, petit furet ?

Il l'avait appelé comme ça en mémoire des premières proies du labyrinthe. Bien dressées mais pas assez d'esprit d'initiative.

— Une croix sur le parchemin, c'est un croisement. Un T, c'est une simple bifurcation. Tu les prolonges par des lignes pour les couloirs. Tu y mets les annotations que tu jugeras nécessaire. Il te faut aussi récupérer le plan sur le… (il hésita) cadavre de Jabik. Après tout, il valait mieux qu'il sache ce qu'il risquait. Tu connaissais le prince ?

Yrann ne réagissait pas, il était plongé dans un état d'hébétude. Baldir le secoua un peu. Le jeune homme était taillé comme un taureau, une belle gueule, il aurait eu du succès avec les filles, celui-là. Yrann baissa les yeux vers lui, le regarda vaguement.

— Tu m'écoutes, jeune furet ? Le prince Jabik a réussi l'exploit de revenir de deux explorations. Il m'a dit que quand il voyait un Phrage, il essayait de ne plus penser et courait. Il mémorisait toujours son chemin de retour en prévision d'une telle fuite. Il sentait leur présence à un léger engourdissement des muscles. Si tu ressens la même chose, tu cours. Tu m'es plus précieux vivant que mort. Hein, tu m'entends ? Baldir le secoua à nouveau sans guère plus de résultat ; il signifia sa désapprobation d'un petit bruit de bouche. Comme tu veux. Allez, au boulot, petit furet.

Baldir lui montra le couloir d'un signe de tête. Yrann ne bougeait pas. Baldir s'énerva.

— Écoute petit, j'ai été patient jusque-là, gentil même. Je suis désolé que ce soit un gars bien comme toi qu'on m'ait envoyé. J'avais demandé des prisonniers. Caldric vous a envoyés. Ça lui fait plaisir. Il est devenu si… (il fit tourner son index au-dessus de sa tête

en sifflant) fantasque. Je n'ai pas pu lui faire changer d'avis, j'aurais mille fois préféré des criminels, je t'assure. Baldir avait honte de ce mensonge, la cour de Caldric fournissait de très bons éléments, des assassins, c'eût été une autre affaire. Mais il tient à sa lubie. Il est le roi après tout. Il fit une grimace en signe d'impuissance, essayant de gagner la sympathie du jeune prince. Si tu savais ce que j'ai subi avant d'arriver ici.

Yrann le foudroya du regard.

— Vous n'êtes qu'un monstre. Vous n'avez aucune excuse.

— Ah, il est encore en vie. Allez ouste, mon garçon, ou je t'inocule un ver Sephrid qui ira te brûler l'anus. Et pour les monstres, tu en verras bien assez tôt, crois-moi.

Baldir le poussa gentiment au-delà de la scellée. Yrann résista un peu et la traversa, il y eut un léger tintement de cristal. Il se retourna et vit son reflet.

— Ne t'inquiète pas, je la rouvrirai quand tu reviendras. Et n'oublie pas de laisser des marques sur le sol. Tu es dans un labyrinthe.

Yrann se sentit très seul. Il songea aux paroles du prince Jub, « digne de ton nom » et à celles du bouffon, « un vrai héros survivrait pour préserver ceux qu'il aime ». Il repensa à son père, à Jandrin. Il releva la tête le plus fièrement possible, redressa les épaules et regarda le miroir. Il crut distinguer la silhouette du bouffon au-delà. Il le toisa avec dédain et partit affronter le labyrinthe.

Baldir relisait ses notes, essayait de trouver un sens à ce foutu plan. Bien entendu, les cartes du palais-forteresse, obtenues à la guilde des bâtisseurs, n'avaient rien révélé du labyrinthe. Par les ancêtres, quel ouvrage ! Il avait délimité à ce jour trois secteurs différents, qu'il avait cloisonnés à l'aide de neuf portes-reflets. Il tendit l'oreille ; il avait cru entendre quelque chose. Son imagination lui jouait des tours, et il en fallait si peu dans cet endroit. Yrann était parti depuis plus d'une demi-heure. Peu de chance qu'il revienne. Il avait joué au héros, ça ne faisait pas de doute.

— …Baldir !…

Quelqu'un criait son nom et ce n'était pas Yrann. Le son provenait de l'entrée. Qui était assez fou pour s'aventurer dans le labyrinthe ? Il se redressa. Tant pis pour petit furet. Il saisit la lanterne et rebroussa chemin sur ses courtes jambes. Il lui fallait faire vite ou cet idiot allait déclencher une catastrophe.

— …le prince Yrann… Asurbias.

Baldir connaissait la voix. Nanss. Ce crétin gueulait comme un cochon qu'on égorge. Il apparut au détour d'un couloir. La frousse le faisait transpirer abondamment. Il courait presque, cet idiot, brandissant sa torche dans tous les sens. Il venait juste de le repérer.

— Ah, Baldir, par l'Innomé, quel est cet endroit ? dit Nanss en se précipitant vers lui.

— Commandant Nanss, je suis ravi de vous voir. C'est très gentil de venir me rendre visite. Prévenez la prochaine fois, je nous préparerai une légère collation.

Nanss ne releva pas le sarcasme.

— Non, bouff… euh Baldir, je suis venu chercher le prince Yrann. Où est-il ?

Il tournait la tête à droite et à gauche, complètement affolé. La torche manqua de peu d'embraser les cheveux de Baldir.

— Nanss, faites attention avec… (il esquiva la torche qui revenait, la flamme rugit à son oreille) cette torche. NANSS, le prince n'est pas ici ! cria-t-il.

— Hein ? Nanss s'arrêta et regarda Baldir comme s'il le voyait pour la première fois.

Mais où est-il alors ? questionna-t-il, désespéré. Il n'est pas mort ? Dis-moi qu'il n'est pas mort, Baldir, supplia Nanss.

— Pour être honnête, je n'en sais rien.

— Comment ça, tu n'en sais rien ? Il me le faut vivant, tu comprends Baldir, vivant.

— Et pourquoi ce gamin serait-il plus important vivant que mort ?

— Parce que le conseiller Asurbias veut l'échanger contre Bogrd.

Baldir comprenait. Asurbias lui avait parlé de leur défaite à Bogrd contre l'armée de la conspiration menée par les forces de Sangue. Petit furet devait être le fils du prince de Sangue, de Parn ou de Brann. Aïe !

— Où est-il, Baldir ?

Nanss avait recommencé son manège avec la torche. Baldir tendit la main et lui saisit le poignet.

— Calmez-vous, commandant Nanss, je vais vous conduire à l'endroit où j'ai laissé le jeune homme. Mais arrêtez de crier, s'il vous plaît.

Nanss baissa les yeux vers le bouffon qui lui agrippait le bras avec une force supérieure à la sienne. Il essayait de ne pas céder à la panique. Il détestait cet endroit.

— Allons-y, Baldir.

Ils rejoignirent rapidement la porte-reflet. Nanss remarqua le léger scintillement de la scellée, preuve – s'il en fallait une – que la magie était de retour dans les Mille Couronnes. Il ne fit aucun commentaire et regarda de l'autre côté de la barrière transparente.

— Yrann a pris tout droit juste après la première intersection. Depuis, plus de nouvelles…

Nanss l'interrompit.

— Là ! Il est là… mais qu'est-ce qu'il a… qu'est-ce que…

Baldir le voyait aussi et il savait ce qui se passait. Yrann avait surgi en courant, sa lanterne à bout de bras. En fait, il ne courait pas vraiment, il trottait en peinant. Un Phrage apparut quelques mètres derrière lui, son corps flottant entre ses tentacules qui se mouvaient avec grâce à la surface des murs. Il y avait une bonne vingtaine de mètres jusqu'à la porte-reflet. Jamais il n'y arriverait.

— Baldir, faites quelque chose.

— Je ne peux plus rien pour lui. Dommage.

Nanss bouscula Baldir et fonça à travers la porte. Le tintement de cristal ne l'arrêta pas.

Mais qu'avait bien pu dire Asurbias à ce grand pleutre pour qu'il fasse preuve d'autant de courage ? se demanda Baldir.

Nanss parcourut les vingt mètres avant que la créature ne rejoigne Yrann qui titubait à présent. Il rentra en collision avec le jeune homme, le jeta par-dessus lui comme un vulgaire paquet et s'en prit au Phrage avec sa torche. Le prince n'avait émis aucune résistance, ses muscles tétanisés sous l'influence des pouvoirs de la créature. Il s'écroula, à peine conscient, tenta de se relever mais retomba à quatre pattes, la main tendue vers Baldir. La flamme de la torche toucha l'une des tentacules qui se rétracta. Nanss commença à se replier, agitant sa torche devant lui.

— Kss ! Kss ! Tya ! Tya !

Il poussait de grands cris pour effrayer la créature comme s'il s'était agi d'un simple loup. Le Phrage, prudent, se tenait à bonne distance ; il attendait. Déjà, les mouvements

de Nanss étaient plus saccadés, moins vifs. Profitant de ce répit, Yrann avait quelque peu récupéré et rampait à présent le plus vite possible vers la porte. Baldir égrenait de la poudre de verre entre ses doigts pour maintenir l'*Œil de Froz* qui s'était ouvert sur son front. Il se concentra sur le cœur de Nanss, le dernier muscle qui céderait. Au moment où Yrann trouva la force de se mettre debout, Nanss mourait. Baldir avait compté jusqu'à huit, pas véritablement une performance. Son corps, entièrement détendu, fit un bruit sourd en s'effondrant. Avec une vélocité impressionnante, le Phrage se remit en mouvement. Baldir leva la protection d'un mot puissant qui lui vrilla la langue alors qu'Yrann se jetait à travers la scellée dans un dernier effort. Une autre formule tout aussi compliquée et la porte-reflet se remit en place. Agissant plus ou moins comme des miroirs, elles produisaient un effet d'inversion assez complexe, affectant le mouvement lui-même de celui qui tentait de les traverser. Il avait versé beaucoup de sang pour leur assurer une certaine permanence.

Baldir entraîna Yrann à bonne distance des pouvoirs de la créature.

— Par ici, mon prince, il vaut mieux ne pas traîner.

Le pauvre garçon n'en pouvait plus mais il ne put s'empêcher de regarder par-dessus son épaule ; le Phrage arrivait. Au moment de franchir la porte-reflet, il y eut un scintillement important et, obéissant au tintement de cristal caractéristique du sortilège, la boule argentée fit soudainement demi-tour, cherchant ses proies et agitant ses longs tentacules en tous sens. Ils la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle soit hors de vue.

— J'ai une bonne nouvelle pour toi, prince Yrann, c'est bien comme ça que tu t'appelles ?

Le jeune homme acquiesça, les traits tirés.

— Et bien, le conseiller Asurbias te veut vivant et en bonne santé, ce qui exclut donc toute participation à mes recherches, mais ne t'inquiète pas, je saurai te trouver un remplaçant.

Yrann contempla un instant la dépouille du commandant puis se tourna en direction de la sortie.

— Tu n'aurais pas retrouvé le plan du prince Jabik, par hasard ? demanda Baldir sur un ton désinvolte. Le jeune prince secoua la tête. Et tu as perdu le tien, je suppose ? Yrann acquiesça. Hmm, il faudra que je trouve un système, je perds trop de temps de cette façon, dit-il, songeur.

Baldir contemplait à nouveau le cadavre de Nanss qui gisait toujours à bonne distance de la porte-reflet.

Il s'était dépêché. La rigidité cadavérique avait un effet désastreux. Il avait trouvé deux soldats qui rôdaient autour des cuisines, les mêmes qui avaient amené le prince – sûrement en train de préparer un mauvais coup – et leur avait donné l'ordre de remettre Yrann au conseiller. Ils n'étaient pas très contents mais ils le craignaient assez pour obéir scrupuleusement.

La quarantaine pesait, les gardes du roi et les serviteurs étaient retenus dans le palais-forteresse depuis plus d'une saison. Aucune communication avec l'extérieur n'étant permise, ils vivaient en vase clos et l'ambiance s'en ressentait. C'était un euphémisme. Et cette histoire d'empoisonnement dix jours auparavant (plus d'une vingtaine de morts parmi les serviteurs et les soldats du roi) avait créé un état de psychose, accentué par la folie abyssale de Caldric. Enfin, le prince Yrann – petit furet –

était vivant même s'il était parti sans un mot ; l'ingratitude de la jeunesse. Il le remercierait plus tard de cette petite aventure. Pourquoi les gens prenaient-ils la vie avec autant de sérieux ?

Tantrelou aurait ri de tout cela. Ou presque. La magie du sang était un sujet qui le rendait susceptible. Baldir pensait de plus en plus souvent à lui, ces derniers temps.

Il chassa toutes ces pensées et se concentra sur le corps, il voulait essayer un sortilège sur le défunt Nanss. Cela faisait quelque temps qu'il y pensait et le haut-roi ne lui livrerait aucun prisonnier avant le lendemain matin, à moins qu'il ne l'exige.

Il tenait un ridicule os de poulet qu'il avait pris au passage. Il espérait que cela suffirait, sinon, et bien, sinon il verserait son dû au Père des Magiciens. Il avait repris les bonnes habitudes d'Osseroth et utilisait fréquemment son sang pour alimenter ses sortilèges. Il le supportait d'ailleurs de mieux en mieux.

Ce régime au mercure avait eu du bon, pensa-t-il.

Baldir prononça le nom de Nanss avec force, brisant et émiettant l'os dans sa main droite, des bouts aigus lui rentrant dans la chair ; un peu de son sang se mêla aux esquilles, renforçant l'incantation. Le cadavre se convulsa. Les pensées de Baldir s'infiltrèrent dans l'organisme moribond et il lui ordonna de se lever. Lentement, le corps se remit sur ses jambes vacillantes et fit demi-tour à pas traînants. Baldir ferma les yeux et accentua sa présence à l'intérieur de Nanss. Il avait l'impression d'être une main géante enfilant un gant de peau froide. La possession s'avéra désagréable. Les paupières mortes se soulevèrent et il vit, à travers les yeux du moribond, un monde sans profondeur et monochrome ; les murs, son corps de l'autre côté de la porte-reflet… tout avait pris une teinte laiteuse. Avec la main du commandant, il toucha maladroitement le mur. Aucune sensation. Il tenta de parler, des sons incohérents sortirent, déformés. Avec un peu d'exercice, il était sûr de pouvoir y remédier. Il marcha vers la porte-reflet, d'une démarche chaotique et lente qui manqua de le faire tomber à plusieurs reprises. Il examina l'image que lui renvoyait le miroir, opaque de ce côté.

Quel vilain bonhomme ce Nanss, pensa-t-il. *Je n'aimerais pas être dans sa peau.*

Il regretta qu'il n'y eût personne pour goûter ses plaisanteries. Il s'efforça de faire faire un clin d'œil à la dépouille, il n'obtint qu'une grimace grotesque et la paupière droite resta bloquée en position fermée. Il se retourna en se dandinant de manière fort peu élégante.

Un Phrage arrivait dans la direction opposée. Il se retira de Nanss sans précipitation ; il allait le contrôler à distance. La boule argentée franchit avec fluidité la portion de couloir qui la séparait du cadavre animé qu'était le défunt commandant. Baldir vit la suite de ses propres yeux. Il ne prêta pas attention à sa main qui le lançait douloureusement, à sa paume à vif, à ses muscles tétanisés, ni au goût du sang dans sa bouche. La créature s'était brusquement arrêtée, à deux mètres de cette nouvelle proie mais, au lieu d'attaquer, elle recula ; le mort-vivant avait un effet curieux sur elle. Baldir fouilla rapidement l'une de ses nombreuses poches à la recherche de la poudre de verre. L'*Œil de Froz* s'ouvrit. Rien.

Malgré la fatigue, il força Nanss à avancer. Celui-ci s'exécuta, ses pieds raclant le sol de granit. Le Phrage s'éloigna encore. Cette chose n'aimait pas les morts-vivants. Il sourit. Les prisonniers auraient peut-être un peu de mal à accepter de travailler avec un cadavre ambulant. Bah, ils s'y feraient, ils n'avaient pas vraiment le choix. Il cria un dernier ordre. Celui qui avait été Nanss revint se placer devant la porte-reflet. Une douleur fulgurante rappela à Baldir qu'il devait soigner sa main.

Chapitre 2 : Deïal

Fin du printemps 1258 AE (Après l'Exode)
Brèche de Jrid. Pragrald.
Dans les tavernes de Pragrald, les voleurs savent à présent qu'Énoïr s'est rangé dans le camp des conspirateurs. Nombre d'entre eux sont partis pour les Mille Couronnes afin de renseigner au mieux leurs alliés du Sud sur les mouvements des armées du haut-roi fou. La forteresse de Bogrd, qui devait être leur première victoire, s'est transformée en défaite avec la trahison de Sangue.

La traversée entre l'île de Bracellanne et le continent avait été souterraine, comme la première fois. Deïal et Skalgann n'avaient pas prononcé un mot dans ce tunnel éphémère que creusait pour eux la magie matgen.

Malgré les tonnes de terre qui s'abattaient derrière lui, Deïal n'avait cessé de ressasser ce qu'il s'était passé dans la grotte, la nuit suivant sa dernière entrevue avec Grond. Il avait repassé en boucle ce qu'il avait vu, ou plutôt ressenti, quand il avait essayé d'appeler son épée Ifral. Elle n'était pas venue. Par contre, lui avait basculé dans une réalité chaotique. Le monde qu'il connaissait avait semblé exploser en une myriade de points aveuglants. Incapable de supporter la vision de son corps qui se fragmentait, de sa conscience qui s'éparpillait, il avait cédé à la panique et s'était retrouvé à hurler dans la grotte. Combien de temps cette incursion dans une autre réalité avait-elle duré ? Il n'avait pas osé le demander à Skalgann. Un instant ? Une minute ? Cela lui avait semblé très court.

Au matin, ils avaient émergé de leur refuge et découvert une île luxuriante et parée de mille espèces de fleurs. Une véritable jungle dans laquelle ils avaient vécu, le temps que Deïal soit totalement remis. Il n'avait pas revu Grond.

L'expérience dans la grotte était présente dans son esprit, trop pour qu'il se sente le courage d'invoquer Ifral. Il savait qu'il plongerait à nouveau dans cette tempête cauchemardesque, mais seulement quand il serait prêt.

À présent, Skalgann et lui se tenaient face à face, sous le couvert des sapins de la forêt Mogranne, à une centaine de pas de la brèche de Jrid, à moins d'une demi-journée de marche de Pragrald. Assis sur ses pattes repliées, à la manière des Logranns, il était de la même taille que Deïal. Son pelage blanc couturé de cicatrices, sa virilité exposée, sa longue gueule de carnassier, son crâne étroit, ce treillis de muscles fins roulant sous les poils, tout le fascinait chez cette créature. Ses grands yeux hésitants, sous l'aube naissante, entre l'ombre et la lumière, le fixaient attentivement.

La voix râpeuse du Logrann brisa le silence qui s'était imposé entre eux depuis un bon moment.

— Que vas-tu faire, petit homme ?

— Je vais trouver un bateau et partir vers le nord. Grond m'a dit que le magicien Jielkin, avant de se faire posséder par Oboss, avait confié le Fragment à l'Immortel

Modredor. Je le trouverai avant le Dissimulateur.

Le Logrann s'esclaffa.

— Ainsi, tu veux toujours aller rendre visite à Modredor et à ses enfants, les Moens. C'est un long voyage. Comment vas-tu t'y prendre ?

Deïal sourit.

— Oui, un long voyage qui commence par Pragrald. J'y ai ce qui se rapproche le plus d'un ami mais je ne crois pas qu'il m'aidera. Il repensa à Jahald. Ça serait même plutôt le contraire.

— Un ami ? s'enquit Skalgann.

— Il appartient à l'ordre Gris. C'est un chevalier comme… (Deïal hésita) …c'est un chevalier Sadourak. J'ai désobéi, j'ai tué plusieurs mystiques et je n'ai plus mon armure. Le Bachar ne doit pas m'avoir en très haute estime. L'accès à la cité par la brèche de Jrid m'est sûrement interdit.

Il revit Jahald écumant de Sakt. Il imaginait facilement sa réaction s'ils venaient à se rencontrer.

Les babines du Logrann se retroussèrent ébauchant ce qui devait être un sourire sur sa gueule allongée.

— Je vais t'aider une dernière fois, petit homme.

— M'aider ? ironisa Deïal.

Skalgann ne releva pas et continua.

— Bien que Grond et les Matgens nous interdisent de la suivre, la voie du fer est de plus en plus populaire et certains de mes frères n'hésitent pas à récupérer les armes et armures sur le corps des gardiens. Il ricana. D'autres vont même jusqu'à commercer avec les inachevés de la cité des Sources. Il cracha par terre. Grond et les Matgens les ont tolérés jusqu'à présent pour une raison qui m'échappe.

— Que proposent les Logranns en échange des armes et des armures ?

— Des herbes rares. Je sais qu'ils allument un feu quelque part sur la côte pour avertir les contrebandiers de Pragrald. Suis la brèche de Jrid jusqu'à la cité des Sources, puis longe la côte vers l'est. Tu devrais trouver l'endroit où ils font les échanges. Les traces d'un feu. Prends bien soin de toi, inachevé. Que la Racine ne quitte jamais ton pas.

Les grands sapins bouchaient le ciel de leur robe d'aiguilles, seuls quelques rayons blafards trouaient leur ramure vert sombre. Deïal huma l'air frais et fort.

— Je veillerai sur moi. Merci Skalgann, dit-il d'une voix émue. Je reviendrai, assura-t-il.

Skalgann ricana.

— Peut-être, peut-être.

Le Logrann blanc hocha lentement la tête et partit. Il ne se retourna pas, la végétation de Mogranne l'enveloppa rapidement.

Resté seul, Deïal prit la direction de Pragrald, longeant le mur de Jrid à l'abri des arbres, assez loin pour ne pas recevoir de flèche de l'un des gardiens qui patrouillaient sur le chemin de ronde. De ce côté du mur, le risque de rencontrer des humains était faible. Il atteignit la côte sans encombre pour déboucher finalement sur une longue plage de sable noir. Sur sa gauche, jaillissant de la forêt, la brèche de Jrid s'avançait dans un dernier effort sur la mer grise et froide et, tel un cordon ombilical, venait nourrir Pragrald des

richesses des Mille Couronnes.

Trapue et ramassée sur elle-même, la cité restait invisible derrière ses digues en pente, formidables remparts contre la mer et les hommes. Des centaines de volutes de vapeur épaisses et d'un blanc immaculé montaient de la ville, donnant l'impression d'un grand incendie sans flamme. Il n'y avait ni tour élancée, ni bâtisse dominant les autres. C'était un bloc de pierre fermé. Les habitants vivaient pour la plupart sous terre à proximité des sources d'eau chaude, les maisons des plus riches et la citadelle profitant d'un système de canalisations ingénieux et coûteux, conduisant en surface cette eau précieuse.

Durant le trajet de la forteresse grise à la brèche, alors que Deïal arborait encore l'armure de fer-prié, Jahald lui avait raconté l'histoire de Pragrald.

La ville était née en même temps que la brèche et le mur emprisonnant les forêts Anworden et Mogranne. Conçue comme une cité fortifiée pouvant servir de refuge aux gardiens si jamais la brèche venait à être envahie par la horde, elle possédait un port qui lui assurait une certaine indépendance. Avec le temps et la sécurisation de la route coupant en deux la forêt, le commerce avec les Nördes avait pris une place de plus en plus importante.

Les voleurs avaient lentement gangréné Pragrald sous l'égide d'un mystérieux maître. Énoïr. Au début du règne de Caldric, la guilde de cet homme que personne n'avait jamais vu avait récolté le fruit pourrissant de ses machinations et avait déclaré Pragrald ville libre. La population s'était soulevée et emparée de la citadelle. Le haut-roi Caldric, alors jeune et violent, avait mené son armée contre les insurgés et remporté la victoire. La population avait durement été mise au pas, mais Énoïr était resté introuvable.

Une fois le haut-roi reparti, le prince en charge de la ville mourut d'une maladie inconnue. Ce ne fut pas le dernier. Lentement, Énoïr et ses voleurs reprirent le contrôle de Pragrald. Corruption, assassinat et chantage assurèrent à la guilde la mainmise sur la cité des Sources. Le haut-roi vieillissant, les Mille Couronnes de plus en plus divisées et l'éloignement de la cité avaient été autant d'atouts dans les mains de ce maître des voleurs dont seul le nom était connu. Désormais, le prince nommé pour gouverner Pragrald obéissait à Énoïr, préférant une vie rampante et luxueuse à une mort atroce et peu honorable.

Deïal imaginait mal Jahald respecter les préceptes de non-intervention de l'ordre en ce qui concernait les affaires humaines, dans ce haut-lieu de la corruption.

Il resta une heure sous la protection des arbres à contempler de loin la cité. Il observa le manège bruyant des cormorans qui plongeaient dans l'eau et remontaient, bredouilles ou un poisson coincé dans le bec. Quelques barques de pêcheurs vinrent disputer leurs prises. Un knarr nörde à voile orange sortit du port et s'éloigna vers le nord. Camerune disparaissait à l'ouest, les nuages diaphanes traînant ses dernières couleurs soufrées dans leur sillage quand il décida de suivre les conseils de Skalgann. Il prit la direction de l'est, à la recherche d'un feu récent.

La côte était bordée de plages de sable fin et de criques rocheuses idéales pour la contrebande. À la nuit tombante, il trouva les traces d'un feu sur la plage d'une petite anse protégée. La cendre était froide.

Parti dans les sous-bois ramasser de quoi rallumer le feu, il revint à la nuit tombée les bras chargés de bois sec. La température avait brutalement chuté. L'air était humide et salé. Il plaça la mousse sous les branches, à l'abri de la brise qui soufflait par intermittence et s'agenouilla. Skalgann lui avait confié une pierre à feu et une pierre de fer.

« Il suffit de les frotter l'une contre l'autre pour avoir des étincelles. Le reste est un jeu d'enfant », avait-il dit d'un air amusé.

Il inspira lentement puis se mit à frotter la pierre tranchante contre le morceau argenté. Des étincelles jaillirent mais la mousse ne prit pas.

— Par l'Innomé ! jura-t-il.

— Un petit coup de patte, étranger ? demanda une voix bourrue derrière lui.

— Ou autre chose ? continua une deuxième voix aux accents sauvages.

Il se retourna lentement, forçant son cœur et son esprit au calme. Quatre Logranns, leurs arcs bandés, se tenaient à la lisière. Deïal remarqua que les pointes de leurs flèches étaient barbelées de fer. Ils arboraient également des épaulettes du même métal et la lame de leur poignard n'était pas en silex. Ces jeunes guerriers suivaient la voie interdite. Skalgann ne s'était pas trompé.

Au moins, ceux qu'il avait devant lui parlaient le langage des Mille Couronnes.

— Je suis Deïal, ami de Skalgann le blanc et je suis sous la protection de Grond, dit-il en espérant que l'autorité du seigneur de Bracellanne le tirerait de ce mauvais pas.

Les hommes-loups s'entre-regardèrent fugitivement. Le Logrann sur sa droite grogna méchamment. Le plus grand se pourlécha les babines, le regard noir et menaçant.

— Skalgann le blanc, hein ? demanda-t-il.

Deïal acquiesça silencieusement, ce n'était pas vraiment une question. Les mâchoires claquèrent.

— Alors, inachevé, tu comprendras que nous ne pouvons te laisser vivre.

Les arcs se tendirent un peu plus, les pointes des flèches visant sa tête, son cœur ou son ventre.

Deïal songea à appeler Ifral mais une voix perça l'obscurité derrière lui, accompagnée d'un bruit de rames heurtant la surface de l'eau.

— Hola, amis Logranns, qu'est-ce que c'est ce foutoir, corne de merde !

Il entendit des hommes sauter hors de l'embarcation et la tirer sur la grève. Il ne relâcha pas son attention, le regard suspendu au moindre mouvement des quatre Logranns devant lui. Un petit bonhomme au visage carré le dépassa sur sa gauche et alla se placer entre lui et les mi-bêtes. Vêtu d'un justaucorps de cuir matelassé et de braies de laine épaisse et noire, il le dévisagea rapidement et se campa fermement devant les Logranns, hésitants. Deïal avait eu la nette impression que l'homme l'avait reconnu.

— Nous te saluons, ami Volz, lui répondit le grand mi-loup sans quitter Deïal de ses yeux dilatés.

— Ouais, ouais, moi aussi, je te salue, ami Opann, mais peux-tu m'expliquer qui c'est ce type et pourquoi j'ai l'impression que vous alliez le trucider ? interrogea Volz, furieux.

— Ce n'est pas un ami, il doit mourir, rétorqua Opann plaintivement, les oreilles couchées. C'est un espion, il va nous dénoncer aux Matgens. Nous ne…

— Depuis quand un humain espionne pour les Matgens, peux-tu m'expliquer ça ? le coupa sèchement Volz. Hein, je te le demande… Bon, tu as de la chance que je sois de bonne humeur, j'oublie tout ça et je te le rachète. C'est un humain, c'est à nous qu'il revient de décider de son sort. Pas de discussion.

Les Logranns grognèrent, découvrirent leurs crocs.

— Emmenez-le, ordonna Volz à ses hommes avant qu'ils ne puissent protester.

Deïal fut saisi aux épaules par deux voleurs musclés et tiré en arrière vers la barque. Il ne résista pas.

La chaloupe était solide et profonde, équipée de deux bancs et propulsée par quatre avirons ; trois caisses imposantes occupaient l'arrière. Six hommes accompagnaient Volz, les mains crochetées sur la garde de leur dague. Ils se tenaient de chaque côté de la barque, les pieds dans l'eau.

— Bon, cette affaire étant réglée, est-ce que tu m'as apporté ce que je t'avais demandé ? questionna Volz.

Le clapotis de l'eau et le vent s'emparèrent du court silence qui s'installa. Opann hésita puis fit un geste aux trois autres Logranns. La tension se relâcha. Ils remirent les flèches dans leur carquois et passèrent leur arc à l'épaule.

— Oui, tout est là, dit-il en désignant la forêt d'un mouvement de sa tête allongée.

— Et bien, enfin une bonne nouvelle, dit Volz en souriant, les yeux brillants. Moi aussi, j'apporte ce que tu nous avais demandé.

— Les armures de fer ? questionna Opann, le corps secoué par un frisson d'excitation. Les autres opinèrent de la tête, grognant leur satisfaction.

— Ouais, mon grand, deux beaux hauberts, quatre boucliers et deux, trois trucs. Que du fer. Du bon fer. Il y a même une épée de chevalier. Faudra faire attention à pas te blesser, mon beau.

Opann ignora la pique, trop absorbé par les hommes de Volz qui débarquaient deux lourdes caisses. Un cinquième Logrann sortit de la forêt, un sac en travers des épaules. Il le déposa au pied du chef des humains. Celui-ci ne prit pas la peine de l'ouvrir, il claqua des doigts ; un de ses hommes s'approcha et s'en empara. Il le chargea aussitôt sur la barque. Volz partit à reculons.

— À la prochaine, Opann, comme d'habitude. Il les salua d'un mouvement de la main.

Les Logranns s'acharnaient déjà sur les caisses, délogeant les clous avec leur dague. Opann salivait d'impatience, tournait autour en jappant. Il bouscula un Logrann pour se saisir d'une vieille et pesante tunique de mailles. Il hurla son plaisir en direction de Sri. Les hommes de Volz avaient rapidement poussé la barque à l'eau et les avirons frappèrent bientôt en rythme la surface de la mer. Ils souquèrent vigoureusement vers Pragrald qui brûlait de mille feux. Volz s'était assis aux côtés de Deïal, près de la barre.

— Eh bien, tu l'as échappé belle, mon gaillard, lui dit Volz en lui claquant l'épaule. Alors, ça fait du bien d'être en vie ?

— Oui, répondit simplement Deïal en jetant un dernier coup d'œil en direction de la plage.

— Pas bavard, hein ? insista Volz, son visage aux traits anguleux souriant plus que jamais.

— Non, répondit-il laconiquement.

Le vent chargé d'embruns s'infiltrait malicieusement sous sa pauvre tunique, pénétrant son corps par tous les pores de la peau. Il fixait la silhouette blanchâtre de la ville comme posée sur les flots de cette mer qu'on disait gelée en hiver. Des panaches de vapeur s'élevaient derrière ses remparts.

— Tu nous en dois une, désormais. Au fait, je ne connais même pas ton nom ? demanda encore Volz, le sourire figé au coin de la bouche.

Deïal prit une courte inspiration et répondit.

— Je suis É…dor

— Édor, tiens donc, s'étonna faussement Volz. Il semblait ne pas le croire. Pas d'autre… nom ?

— Non.

— Hmm, et bien É…dor, sois le bienvenu à Pragrald. Tu l'auras compris, nous ne sommes pas ce qu'on pourrait appeler des gens respectables. Mais je devine aisément que tu préfères nettement notre compagnie à celle des autorités, je me trompe ? demanda insidieusement Volz, le sourire de plus en plus grimaçant.

Deïal garda le silence, s'empêchant avec difficulté de claquer des dents.

— Ouais, ouais. On en reparlera au *Rat des Sources* après une bonne suée et un bon repas. Volz grommela quelques mots incompréhensibles et rejoignit Deïal dans son mutisme. On n'entendit bientôt plus que les rameurs pousser sous l'effort et la proue claquer sur le dos des vagues. Même le vent s'était tu.

La traversée dura moins d'une heure, mais Deïal ne sentait plus l'extrémité de ses doigts. Ils avaient ramé jusqu'au port, la petite embarcation passant facilement sous l'énorme chaîne qui en interdisait l'accès aux navires la nuit. Sans qu'une parole ne soit échangée, ils arrimèrent la chaloupe à une échelle d'appontage. Volz et un dénommé Asp l'aidèrent à se hisser sur le quai désert. Pour toute lumière, des braseros rougeoyaient sur les ponts des bateaux à gros tonnage et de rares lanternes se balançaient en grinçant sous les enseignes des quelques tavernes. En ville, les constructions comportaient rarement plus d'un niveau et les fenêtres ressemblaient plus à des meurtrières. Une atmosphère calfeutrée semblait régner sur la cité.

Ils l'entraînèrent vers l'une des grilles en fer d'où montaient d'épaisses fumées blanches. Asp et un voleur soulevèrent la plaque de métal et ils descendirent un à un. Quand ce fut au tour de Deïal, Volz lui tapota l'épaule.

— Bienvenu chez nous, Édor, bienvenu aux Sources.

Le bain de vapeur dans lequel ils plongèrent en descendant le réchauffa rapidement et douloureusement, et c'est en nage qu'il atteignit le bas de l'échelle rouillée. Des tunnels partaient dans quatre directions différentes ; la vapeur masquait chacun d'entre eux, noyant tout dans sa fumée étouffante. Asp le précédait de peu, tournant régulièrement la tête pour voir s'il suivait. Volz était juste derrière lui, l'aiguillonnant du doigt quand il faisait mine de ralentir. Les autres avaient disparu.

Ils empruntèrent bon nombre de passages, la chaleur oppressante laissant parfois place à une fraîcheur soudaine et glaçante quand ils passaient dans le courant d'air d'un croisement. Ils rencontrèrent des ombres discrètes qui s'effaçaient sur leur passage et laissèrent derrière eux des abris taillés dans la roche où brûlait une chandelle ou une lanterne. Des tuyaux de plomb couraient le long des plafonds d'où gouttait l'eau chaude des sources qu'ils charriaient. La cité des Sources, pudique et ombrageux reflet de Pragrald-la-Gelée, se cachait derrière un voile de vapeur.

Ils pénétrèrent enfin dans une taverne que nulle enseigne n'indiquait, plongeant dans une atmosphère surchauffée et fantomatique que la lumière diffuse des lanternes n'arrivait pas à dissiper. Seules des voix étouffées, avec parfois une exclamation ou un rire gras, perçaient le nuage de vapeur qui baignait l'endroit. Le sol en pierre était brûlant de l'eau qui dégoulinait sur les parois surchauffées. Une silhouette spectrale prit vie brutalement à moins d'un mètre, faisant sursauter Deïal, puis disparut à nouveau. Seules les odeurs fortes de graillon et d'hommes brisaient l'ambiance éthérée. Le corps couvert de sueur, Deïal s'assit sur le tabouret en pierre que lui indiquait Asp. Volz se plaça à ses côtés.

— Faim ? demanda celui qui l'avait sauvé en écartant une mèche noire collée en travers de ses yeux.

Deïal parla avec peine.

— Et soif.

Il avait la gorge sèche.

— Bien, Asp va s'en charger.

L'intéressé leva sa carcasse suante de croque-mitaine et s'éloigna ; les volutes de vapeur le happèrent voracement.

— Alors, Édor, diras-tu à l'ami Volz ce que tu faisais sur cette plage ? Il s'épongea le front avec sa manche.

Deïal essaya en vain de s'humecter la bouche, mais il n'avait plus de salive. Il regarda Volz. Le petit homme se jouait de lui. Pourtant, il devait bien faire confiance à quelqu'un et il ne connaissait que lui.

— Je dois me rendre dans les contrées nördes. Il me faut un bateau. Je n'ai pas une seule couronne sur moi, je ne possède rien de valeur, avoua-t-il.

Volz l'étudia longuement. Deïal savait qu'il observait son visage à la peau de nouveau-né, dépourvue de pilosité et légèrement décolorée par endroits. Le voleur avait déjoué son mensonge à propos de son nom, il devait donc connaître son identité. Asp revint avec trois brocs de bière débordants de mousse.

— Croc va v'nir 'vec la poiscaille, bougonna-t-il en s'asseyant.

— Et bien buvons à notre nouvel ami, dit Volz et il attrapa sa bière et la porta à ses lèvres.

Deïal l'imita, le second voleur suivant son geste attentivement. Le breuvage fort et tiède dévala dans sa gorge. L'alcool lui procura une sensation de bien-être immédiat. Il reposa le broc sur la table en pierre ravinée. Volz et Asp le regardaient fixement, le gros godet de ce dernier bloqué à mi-chemin entre la table et sa bouche au pli serré, tandis que celui de Volz restait posé sur sa lèvre inférieure. Deïal comprit trop tard. Déjà, son corps s'engourdissait.

« Ifral est la clef », avait dit Grond. Il essaya à nouveau de l'appeler. Comme la première fois, le monde explosa autour de lui en une myriade de points. La réalité avait éclaté et s'était éparpillée. Il n'y avait plus de Volz, plus d'Asp, plus de table, plus de mur, plus de taverne, plus de Pragrald, mais un seul tout fragmenté comme un gigantesque puzzle en morceaux. Et entre chaque particule de ce tableau se trouvaient des espaces remplis de vide. Le vide. Le Sakt. Pas celui contenu dans les armures mais celui que charriaient les mystiques en contemplation vers le fer-prié ; cette énergie qu'ils puisaient aux frontières de la Création existait également au sein de tout élément ; elle en était la structure. Le Sakt était omniprésent, il était l'épine dorsale soutenant le monde. Comment avait-il pu être aveugle pendant toutes ces années, comment l'ordre Sadourak avait-il pu ignorer une telle énormité ? À moins que les maîtres de la Forteresse l'aient toujours su.

Il chercha à retrouver Volz dans ce tableau complètement déstructuré qui n'avait pas de limite. Sa perception trop précise et l'absence de frontière nette entre les différents objets l'empêchaient de définir avec exactitude ce qui était le voleur et ce qui ne l'était pas. Les notions de distance et de taille étaient complètement altérées. Il n'y avait pas de barrière à sa perception. Il semblait pouvoir grossir et réduire à volonté chaque élément. La peur écrasa son esprit quand il réalisa que son corps ne le retenait plus.

Le monde était un tout dont il était difficile d'isoler les détails, une toile en trois dimensions qui ondulait lentement au gré des mouvements du Sakt et dans laquelle dérivait son esprit. Il savait à présent qu'il n'avait jamais appelé Ifral. Il l'avait créée en utilisant l'énergie du vide. Il comprenait pourquoi l'épée avait changé au cours des années. Il l'avait modelée à sa guise en puisant dans le Sakt présent près de lui. La roche avait grésillé et s'était à chaque fois affaissée autour de l'arme parce qu'il avait brisé son organisation et utilisé l'énergie qui la soutenait. Il pourrait recommencer, s'il le voulait, il pourrait arracher le Sakt qui composait la structure organique du voleur et l'utiliser pour créer Ifral ou autre chose. Un sentiment de puissance – différent de celui qu'il éprouvait lorsqu'il portait son armure – gonfla son esprit comme le vent une voile. Il se rappela alors qu'il avait été drogué. Il concentra son « regard » sur ce qu'il pensait être ses jambes, ses os, ses muscles, son ventre, son cœur, son bras – est-ce qu'il bougeait ? Il n'y avait pas de séparation nette entre l'air, les fibres de sa tunique, sa chair, la table toute proche, Volz. Tout semblait retenu par cette maille de Sakt qui fluctuait légèrement au gré des mouvements les plus infimes. Ici, tout paraissait si fragile.

Il avait pensé un instant plus tôt pouvoir voler le Sakt de Volz mais ce qu'il avait fait instinctivement avec Ifral le terrifiait, à présent. Il pouvait tout aussi bien se détruire lui-même. La panique, succédant à la grisante sensation éprouvée quelques secondes plus tôt, le submergea. Comme dans la grotte, son esprit s'affola et chercha à rompre le lien qui l'unissait à la terrifiante vision. Le monde redevint stable. Tout son être tremblait, les yeux clos par une terreur sans nom qui lui nouait le ventre. Deïal n'osait les rouvrir. Il n'entendit que la voix étonnée de Volz qui s'adressait à Asp.

— C'est la première fois que je vois une telle réaction au suc de Gist.

Deïal sentit qu'il perdait conscience, son organisme saturé de drogue ne résistait plus, il s'affaissa doucement, les dernières paroles de Volz tourbillonnant dans les ténèbres qui l'engloutissaient.

— Désolé, Édor, ou quel que soit ton nom, des gens influents veulent te causer.

Une voix qu'il connaissait l'accueillit à son réveil. Il se sentait légèrement étourdi mais bien vivant. Le suc de Gist qu'il se souvenait après coup avoir « vu » couler distinctement dans son sang n'avait pas laissé de séquelles. Il n'ouvrit pas les yeux tout de suite et continua de simuler le sommeil.

— …deviez le garder sous l'influence de votre… drogue. Il n'est même pas attaché. C'est une aberration qui possède certains pouvoirs sadouraks que vous devriez craindre. Ce n'est pas vos sbires avec leurs petites arbalètes qui pourraient l'arrêter. Et pourquoi m'avoir fait venir ici ? Vous deviez me le livrer à bord de notre navire.

Deïal n'eut pas de peine à identifier cette voix familière et colérique : Jahald.

Une autre voix, qui prenait apparemment plaisir à cet échange verbal, lui rétorqua :

— Je me rappelle surtout que vous en êtes un vous-même, de Sadourak. Je n'ai donc rien à craindre de notre invité. Et je voulais entendre ce qu'avait à dire cet autre chevalier Sadourak, continua la voix douce et sifflante. J'aimerais savoir pourquoi il n'a plus ses tatouages, ni son armure si chère aux chevaliers de la Forteresse Grise.

— Ce n'est plus un Sadourak, c'est un traître, l'interrompit Jahald hors de lui.

— Donc, c'est en quelque sorte un hors-la-loi, un peu comme moi, s'amusa la voix. Et dans ces conditions… (il prit son temps pour terminer sa phrase) comprenez que j'hésite à vous le livrer.

Deïal sentait sous ses avant-bras des accoudoirs de bois à la texture usée, sa tête était penchée sur la droite, coincée contre un des bords du haut dossier. Jahald haussa le ton d'un cran.

— C'est un renégat. Il nous appartient. Il devint menaçant. Ceci ne regarde que notre ordre. Ne vous dressez pas sur notre chemin, Énoïr. Nous savons qui vous êtes.

Énoïr, le maître des voleurs. Deïal n'avait pas ouvert les yeux mais, d'après la façon dont résonnaient les voix, il avait la sensation d'être dans un endroit confiné, ce qui expliquait en partie la rage de Jahald : il ne pourrait compter que sur le Sakt de son armure car les mystiques ne canalisaient l'énergie du vide que lorsqu'il n'y avait pas d'obstacles. Maintenant qu'il avait « vu » la manière dont le Sakt organisait la Création, il comprenait pourquoi les mystiques évitaient les endroits clos. L'éther et l'air devaient mieux supporter les altérations engendrées par le passage des colonnes de vide traversant la Création depuis ses confins. Son expérience avec Ifral allait dans ce sens.

Il frissonna à l'idée de ce qu'il avait vécu dans la taverne. Oserait-il de nouveau ouvrir ce troisième œil qui lui permettait de percevoir cette autre réalité ? Énoïr n'avait ici que son nom pour le protéger face au Sakt. L'ordre Gris ne se mêlait pas des affaires humaines mais il lui faudrait pourtant céder. Le maître des voleurs devait le savoir alors à quoi bon cette comédie ?

— Ah, je vois que notre ami est éveillé. Bienvenu dans le trou, vous pouvez ouvrir les yeux. Nulle lumière blessante ne vous agressera, si ce n'est celle qui brille dans le regard de notre… invité.

Deïal redressa la tête, obéissant au maître des voleurs. Il se tenait au centre d'une pièce aux murs irréguliers, blancs et nus, sans porte ni fenêtre. Une échelle en bois descendait d'un trou dans le plafond. Des traces sombres sur le sol inégal révélaient à quoi était destiné cet endroit : les voleurs n'étaient pas des tendres. Dans chaque coin se tenait un garde au visage vif et lugubre, le corps enfermé dans une armure de lames de cuir noires et souples. Ils les tenaient en joue, Jahald et lui, de leurs minuscules arbalètes, des jouets meurtriers pointant sur eux des carreaux enduits d'un poison luisant. À deux pas devant lui, le Sadourak et un petit homme se faisaient face. Ce dernier, dominé d'au moins deux têtes par Jahald et son armure imposante, se tenait prudemment en retrait. Cascadant jusqu'à ses pieds, une ample cape de soie noire lustrée ceignait ses épaules d'enfant, une capuche bordée de motifs argentés jetant une ombre impénétrable sur son visage. Énoïr, le maître de Pragrald, ne s'était manifestement pas imposé grâce à son physique.

À l'opposé, Jahald dominait la scène de sa taille et de sa présence. Les runes sur son crâne palpitaient dangereusement au rythme de sa fureur. Le Sakt auréolait les lourdes plaques articulées de l'armure. Les traits contractés, il retenait avec difficulté l'énergie du vide contenue dans sa carapace de métal. La vision du fer-prié révulsa Deïal et lui rappela qu'il était désormais libre.

— Une dernière fois, donnez-le-moi ou sinon…, menaça à nouveau Jahald.

— Reprenez-vous, chevalier, intima doucement mais fermement Énoïr. Vous êtes mon hôte, comportez-vous en tant que tel. Il se tourna vers Deïal. Quant à vous, mystérieux étranger qui venez de la non moins mystérieuse forêt de Mogranne, dites-moi ce qui m'inciterait à ne pas vous livrer à cet homme qui vous veut autant de bien. Qu'est-ce qui pourrait me pousser à me mettre à dos la Forteresse Grise ?

La voix ne trahissait aucune émotion. Deïal respira profondément, se forçant au calme. Il n'avait rien à proposer.

— Je suis Deïal. Je dois impérativement aller dans le nord, c'est important.

Énoïr gratta sa joue masquée par la capuche.

Jahald feint d'éclater de rire, un rire grossier et torturé.

— AH ! AH ! Voilà votre récompense, Énoïr. Il stoppa net et reprit d'un ton cassant et froid, la peau du visage animée de tics violents. Il n'a rien à vous offrir. Je le connais. Il fit un dernier effort pour parler. Livrez-le-moi.

Énoïr hocha de la tête.

— Oui, je crois que je n'ai pas d'autre choix.

Deïal s'humecta nerveusement les lèvres et se concentra sur un point devant lui. Encore une fois, la Création, obéissante, s'ouvrit à lui. Elle se déstructura et prit du volume comme s'il la regardait à travers un prisme grossissant : l'effet lui fit penser à ces pierres poreuses que l'eau, en gelant, faisait éclater. La peur était là mais il parvenait à la maintenir à distance.

Le plus déstabilisant était ce champ de vision élargi ; il pouvait « voir » tout autour de lui comme si son corps était couvert d'yeux. Non. Comme s'il n'était plus qu'un œil monstrueux capable de voir aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de cette enveloppe corporelle qui lui paraissait si étrangère. Seule sa pensée ne semblait pas affectée. Elle était cet œil, réalisa-t-il ! Il sentit diffusément qu'il pourrait la faire grossir mais il s'y refusa. La pièce – à laquelle lui, les voleurs, Jahald appartenaient désormais – était devenue un maelström de formes et de couleurs décomposées, donnant un mélange « visuel » difficile à appréhender ; mais, en faisant un effort, il réussissait à identifier les différentes parties de cette réalité en mouvement.

Des vagues de couleurs – les sons ? les odeurs ? – se mouvaient à travers l'air avec grâce avant de s'écraser sur les parties plus solides. Étrangement, il ne trouva aucune trace d'Énoïr. Le maître des voleurs avait-il trouvé le moyen de masquer sa présence ?

La danse lente et fragmentée de la flamme des torches le captiva un instant puis il se souvint que le temps devait s'écouler « ici » aussi. Il devait trouver une solution. L'idée d'agir sur le Sakt autour de lui devenait à chaque seconde plus présente. Ifral avait changé à mesure qu'il grandissait. Il l'avait façonnée selon ses désirs. L'éclat dispersé d'un bijou en or attira son attention. Il était connu que le métal précieux attirait les voleurs. Il allait donc leur en proposer en échange de leur aide. Ce pourrait-il que ça soit aussi simple. Il allait le savoir. Il observa la manière dont l'objet était organisé et essaya de l'imiter. Il choisit ce qui devait être le mur blanc en face de lui et, instinctivement, se mit à tirer sur le vide et les éléments qui le composaient, essayant de recréer de l'or. Toutes ses sensations n'avaient pas disparu car il ressentit des picotements dans ce qu'il imagina être les doigts de son esprit. Sa perception s'anima, une pulsation sourde, comme une respiration avec la sensation qu'il se gonflait et se dégonflait.

Pendant un instant qui lui parut une éternité, il ne se passa rien, puis il sembla que ce qu'il croyait être la pierre se liquéfiait au centre, formant peu à peu un lent tourbillon qui allait en s'agrandissant et vomissait une matière jaune en fusion. Le phénomène prit de l'ampleur et des lézardes de Sakt échappèrent à son contrôle et se propagèrent à travers l'espace autour de lui, précédé par une écume rageuse et scintillante. Des bulles dorées perlèrent un peu partout. Tout son environnement s'altérait. Sentant qu'il perdait le contrôle, Deïal rompit le lien qui l'unissait à sa vision et fut précipité dans le monde qu'il connaissait, dans un vacarme de cris et de sifflements.

Sa bouche émit un bruit de vieux soufflet quand il avala une grande goulée d'air pour

nourrir ses poumons asphyxiés ; il avait bloqué sa respiration sans s'en rendre compte. Il tremblait mais son expérience, même traumatisante, n'était rien comparée à ce que devait éprouver le voleur recroquevillé dans un des coins de la petite salle ; il agrippait en pleurant son bras droit d'où suintait de l'or. Tous le regardaient. Jahald horrifié, le fixait, son corps secoué de hoquets, ne se contenant plus qu'à grand-peine. Nul enseignement ne l'avait préparé à cela. Les trois autres gardes avaient abaissé leur arbalète et regardaient sans comprendre leur camarade geindre à terre, un moignon aux reflets dorés au bout duquel pendait une main flasque. Il était difficile de savoir s'il souffrait. Énoïr – qui bien qu'invisible dans le monde du Sakt était présent dans la pièce – ne laissait voir aucune de ses émotions mais son silence parlait pour lui. L'importante coulée de métal précieux dans le mur avait refroidi au contact de l'air et s'était lentement solidifiée en sifflant. La température dans la pièce – qui était montée de plusieurs degrés – revenait petit à petit à la normale.

— Je vous offre beaucoup d'or en échange de votre aide, balbutia Deïal.

Jahald secouait la tête négativement, les yeux blancs et brûlants.

— Tu n'iras nulle part, monstre, et personne ne t'aidera, assura-t-il. Tu as toujours été une abomination et maintenant il est temps que tu disparaisses.

Son corps se convulsa, le Sakt s'était mis à dégueuler de sa bouche, de ses yeux, de son nez, de ses oreilles, sa peau se fendillait sous la pression de la terrible énergie, son armure se gondolait, se fissurait, ses runes lui dévoraient l'os crânien ; le corps de Jahald n'était plus qu'une porte. Le ou les mystiques avaient décidé de se servir de lui comme ils avaient voulu utiliser Deïal sur Bracellanne et ils ne se souciaient pas de faire des victimes innocentes ; l'ordre Gris était prêt à tous les sacrifices pour se débarrasser d'un traître dangereux.

Le torrent invisible de Sakt canalisé par les mystiques traversa brutalement les constructions au-dessus d'eux, créant des éboulements à tous les étages et dans toute la pièce, et vint nourrir davantage l'armure de Jahald. Le fer-prié enfla d'un coup et le chevalier hurla quand il libéra d'imposantes décharges de feux brûlant autour de lui.

Terrorisés, les trois gardes couraient vers l'échelle. Énoïr était resté immobile, jaugeant tranquillement les deux adversaires.

À nouveau, l'esprit de Deïal bascula ; il éveilla ce troisième œil qui le reliait au monde du Sakt.

Il existait désormais au-delà et en deçà de son enveloppe corporelle, dans cet espace où il n'y avait plus ni son, ni odeur, ni consistance… seulement un agencement différent de la réalité qu'il lui était possible de comprendre et de modifier pour une raison qu'il ignorait. Il « regarda ».

Il vit la colonne de vide, pure et stable, qui descendait droit sur Jahald et se ramifiait en sortant de l'armure. Le fer-prié transformait le Sakt en un feu plus épais qui désorganisait tout ce qu'il touchait. L'esprit détaché et noyé dans ce kaléidoscope hallucinant qu'était devenue la Création, Deïal « vit » les langues de feu blanc dévorer voracement l'échelle, s'attaquer à la jambe du voleur blessé et s'approcher dangereusement de lui. Sans qu'il s'en rende compte, ses pensées s'étaient laissées emporter par les différents courants de force qui parcouraient la pièce et s'effilochaient. Paniqué, il s'ancra artificiellement à ce corps dont il avait du mal à définir les limites et essaya à nouveau d'utiliser le vide ; il tira de toute la force de son esprit dans cette lance d'énergie que les mystiques avaient plantée dans l'armure de Jahald. S'alimentant à la

même source que le Sadourak, Deïal créa une bulle de pierre qui enveloppa et isola ce qu'il pensait être son corps. Tout autour, le monde prenait une teinte luminescente et perdait contour, formes et couleurs à mesure que le feu brut se propageait et dénaturait ce qu'il rencontrait. Sa carapace improvisée faiblissait à vue d'œil et Deïal devait la renforcer sans cesse en prenant garde de ne pas tirer l'énergie qui organisait son précieux corps, toujours assis sur sa chaise. Les coulées de Sakt de plus en plus imposantes l'aveuglaient et il ne « voyait » plus, en dehors de son refuge de pierre, qu'une tache grise informe, agitée de soubresauts au milieu d'un océan de lumière.

Jahald se consumait mais tenait bon dans cette course qui consistait à détruire ce que Deïal créait. Il sentit que les mystiques intensifiaient leurs efforts et l'afflux de vide augmenta puis cessa d'un coup. L'organisme de Jahald avait cédé et le fer-prié de son armure s'était consumé, coupant le lien avec les sphères de pensée de la Forteresse. Prudent, Deïal ne réintégra pas son corps immédiatement.

L'esprit comme engourdi par l'effort, il attendait que les trop grandes quantités de Sakt libéré par le Sadourak finissent leur sinistre besogne, inquiet de se voir respirer avec de plus en plus de difficulté.

Dans le monde du Sakt, il n'y avait plus trace de la pièce. Plus de mur, plus d'échelle, plus de plafond, plus de voleurs mais un gigantesque trou d'air crépitant. Le feu de l'ordre Gris avait tout désorganisé. Il n'y avait plus qu'un magma blanc qui se résorbait et l'air scintillant qui s'enflammait au contact de ce néant. Il observa son cœur ralentir et comprit pourquoi : la pierre qu'il avait créée et qui l'avait protégé l'étouffait à présent.

Avec précaution, Deïal s'immisça dans la structure minérale et essaya de la rendre boueuse avec plus ou moins de réussite, assez pour pouvoir se libérer.

Il referma son troisième œil et il se retrouva dans un corps couvert de boue et envahi par une douleur qui irradiait depuis l'extrémité de sa jambe. Serrant les dents, il releva sa tunique et se nettoya comme il put pour voir ce qui l'avait blessé, priant l'Innomé que ce ne soit pas le Sakt. Une envie de vomir le saisit aux tripes quand il découvrit que des esquilles de roche grêlaient son mollet et son tibia et que deux de ses orteils avaient pris une texture minérale. Il ne maîtrisait pas son pouvoir et avait bien failli se tuer.

Pâle comme un linge, il se leva et prit réellement conscience de l'horreur qui l'entourait. Des flammes se tortillaient un peu partout autour de lui, jetant de pâles lueurs, avant de se contracter et de disparaître complètement. Allongé, Jahald ne bougeait plus, des résidus de Sakt rongeant ses restes de l'intérieur, tels de petits charognards. Ils se trouvaient tous deux au milieu d'un immense cratère de pierre grise et fumante, jonché de débris, d'un diamètre supérieur à celui d'un petit village. Autour d'eux, les parois découpées révélaient des portions de ruelles ou d'habitats de la cité des Sources ; des jets d'eau chaude crevaient les murs et formaient des dizaines de cascades fumantes sur les parois ; les cris des blessés, innombrables et poignants, hantaient les ténèbres de cette fourmilière humaine qu'un géant semblait avoir foulée du pied.

Deïal aperçut une femme à demi folle qui regardait ses bras sans mains et le Sakt qui remontait vers ses épaules, la dévorant vivante ; un homme ébouillanté hurlait près d'une canalisation éventrée ; d'autres, indemnes, n'osaient bouger et regardaient avec effroi dans sa direction. Plus haut, un trou d'une dizaine de mètres donnait en surface sur une rue de Pragrald. Des lanternes flottaient sur son pourtour, des ordres fusaient, des gardes dépassés hésitaient, essayaient de comprendre. Il leva les yeux, plus haut encore, les étoiles clignotaient, faisant pâlir le ciel, et une partie de Sri était visible. Il crut entendre

son nom.

— Deïal !

Jahald l'appelait.

Il se dirigea en boitant vers ce qui avait été le chevalier Jahald. On pouvait encore distinguer la tête du reste du corps, un simple crâne auquel était collée un peu de peau brûlée, les yeux intacts, étincelles grotesques de vie. Le reste n'était qu'un amas de viande informe d'où saillaient des parties du squelette et de maigres morceaux de ferprié. Il n'avait plus de bras, ni de jambes.

— Deïal, reviens à la Forteresse, nous devons parler, nous devons savoir, croassa la voix. Les mâchoires dépourvues de muscles s'étaient animées et les cordes vocales déchirées vibraient une dernière fois sous l'influence de la rune qui s'était mise à briller faiblement à la surface du crâne à nu. Un mystique maintenait encore le contact avec Jahald. Il devinait qu'il s'agissait du Saktar Mojin. Celui qui parlait devait être Hyass.

— Bachar…, Deïal hésita en utilisant son titre. Je n'appartiens plus à l'ordre Sadourak.

— Nous ne pouvons te laisser utiliser ce… pouvoir…

Un gargouillis informe remplaça la voix. Deïal détourna le regard, il ne pouvait supporter ces yeux à vif, par trop expressifs. Ce qui avait été Jahald mourut, la rune s'éteignit, sa carcasse se détendit, libérant des flots de sang.

En haut, on déroulait des cordes, l'une d'entre elles tomba à quelques pas, fouettant l'air.

Il ne voulait plus avoir affaire à l'énergie du vide, le prix en était trop élevé.

Il repéra un trou à son niveau, à une centaine de mètres, qui donnait sûrement sur la partie basse de la cité des Sources. Les sergents hurlaient sur leurs hommes qui refusaient de descendre. L'un d'entre eux lui cria un ordre. Il l'ignora. Cahin-caha, il se mit à courir vers l'ouverture. Une flèche s'écrasa à quelques pas derrière lui. Il disparut dans un nuage de vapeur d'eau.

Deïal était dans les bas-fonds de la cité des Sources, il avait retrouvé la taverne où l'avait amené Volz la première fois. *Le Rat des Sources*.

Seul à sa table, couvert de sueur, enveloppé d'un linceul d'eau en suspension, il regardait sans le voir un broc ébréché. Sa jambe le lançait atrocement mais il n'en avait cure. La nouvelle de la destruction d'une partie de Pragrald l'avait bien sûr précédé. Il ignorait comment, mais les quelques clients avaient dû le reconnaître et l'endroit s'était vidé lentement, prudemment. Le regard de toute une ville pesait sur ses épaules, Pragrald guettait la moindre de ses réactions. Un homme avait triomphé de la Forteresse Grise, l'avait mise en échec, tué l'un de ses chevaliers, dévasté leur ville, massacré des centaines d'innocents. Il était cet homme. Il aurait voulu leur dire qu'il n'avait fait qu'élever un mince mur de pierre pour se protéger, qu'il n'avait fait que résister à la fureur sadourak. Mais c'était faux, il le savait, il était l'unique responsable.

Il attendait sans savoir quoi, sans savoir pourquoi. Les pensées bruissaient, tourbillonnaient dans son crâne, harassaient son esprit. Tous ces morts. Cette puissance qu'il détenait le possédait. Des larmes de fatigue coulèrent sur ses joues, glissèrent jusqu'à ses lèvres. Il en goûta le sel distraitement. Devait-il se rendre et se sacrifier ? Devait-il poursuivre le but qu'il s'était fixé, trouver le Fragment avant l'Immortel Oboss ? Son rire, sinistre et désabusé, retentit dans le silence brumeux. Mais comment

pourrait-il affronter l'Immortel ? Il n'était même pas certain de survivre, la prochaine fois qu'il utiliserait son pouvoir. Les questions s'enchaînaient les unes derrière les autres et torturaient son esprit épuisé. Il frappa doucement du poing sur le bord de la table. Que devait-il faire ? Les Sadouraks le chasseraient tant qu'il ne serait pas éliminé. Jahald mort, il leur faudrait des semaines pour envoyer quelqu'un sur ses traces. Il devait réagir, bouger, il devait aller dans le nord, au-delà de la mer gelée, faire confiance à Grond.

Une idée stupide le troubla. Non, Oboss ne pouvait le posséder, nul ne le pouvait, le Sakt ne pervertissait pas le corps comme le faisait la magie, jamais un Sadourak n'avait succombé au Dissimulateur. Toutes les incarnations précédentes de l'Immortel étaient des magiciens. Jielkin, le premier d'entre eux, Nudrymia, la sorcière des terres froides, l'Alchimiste, avant de devenir l'entité Grond. Il lui fallait trouver un bateau et cesser de ruminer. Il était si fatigué. Se reposer un peu, juste un peu…

Volz le trouva assoupi sur sa chaise, la tête enfouie entre ses bras. Il s'approcha précautionneusement.

L' « événement » l'avait secoué. Le voleur avait bien failli y passer. Il n'avait dû sa survie qu'à ses jambes et à sa connaissance parfaite de la cité des Sources. Quand Ijerss avait débouché du trou, suivi de près par Huld, Quirss et l'éblouissante lumière blanche, son instinct lui avait soufflé qu'il lui restait peu de temps à vivre s'il ne prenait pas la bonne décision. Un plan de Pragrald s'était collé sur sa rétine, avec une seule pensée : monter, fuir plus haut. Une porte fermée ou condamnée, une échelle en mauvais état, une erreur et c'en aurait été fini de lui. La maudite lumière blanche avalait tout sur son passage. Dans le dernier conduit vertical qui menait dehors, la saleté lumineuse l'avait talonné de près : moins de deux échelons rouillés l'avaient séparé du monstre d'énergie. Il ne savait pas où il avait trouvé la force de soulever la plaque d'égout. Il avait atteint la cité supérieure avant la créature de feu. Les rares passants dans la rue l'avaient regardé comme s'il était fou puis eux aussi avaient compris, eux aussi avaient couru. Il avait grimpé le long d'une gouttière, enjambé le rebord pour se retrouver sur le toit, lorgnant le ciel, désespéré. Derrière lui, une partie de la rue pavée avait été happée. Le plus étrange, c'était ce silence, cette absence de sons, le monde s'écroulait et tout ce qu'il pouvait entendre, c'était un bruit d'air déchiré. La maison avait vacillé, un pan de la façade avait glissé. Il était tombé à genoux et avait prié ses ancêtres qu'il ne connaissait pas. Le souvenir le fit frissonner.

Corne de merde, encore un peu et c'est moi qu'on priait, pensa-t-il. Le monstre de lumière s'était arrêté à un mètre de lui.

Les dégâts s'avéraient considérables, la ville entière s'était réveillée en pleine nuit sous le choc. Les habitants en étaient encore à se demander ce qui s'était passé.

Énoïr voulait voir l'étranger rapidement. Il avait insisté pour que rien ne lui arrive et qu'on le lui amène au sanctuaire, en dessous de la vieille source.

Des centaines de personnes avaient sûrement perdu la vie, absorbées par cette maudite lumière blanche. Aucun corps n'avait été retrouvé. Niora et toutes les prostituées de la ratière, Asp qui n'avait donné aucun signe de vie, ses oncles qui avaient présenté Volz à Énoïr, ses amis, presque tout un quartier de la cité des Sources s'était volatilisé. Le responsable se tenait à moins d'un jet de dague de lui, Édor, celui qu'il avait sauvé et racheté aux Logranns. Volz porta la main à sa lame. Il frapperait sous l'omoplate gauche, l'acier ouvrirait le cœur de l'étranger et il mourrait avant même de se réveiller, ce n'était

que justice. Et c'était plus prudent si l'on considérait que cet homme était capable de dévaster une ville. Mais Énoïr le voulait dans le sanctuaire. On ne transgressait pas un tel ordre. Sa main quitta la garde en forme de croc et alla se poser doucement sur l'épaule de Deïal. Il sursauta.

— Énoïr vous attend dans le sanctuaire, lâcha méchamment Volz.

Deïal le fixa un moment. Ainsi, le maître des voleurs n'avait jamais été avec eux physiquement et il était vivant. Volz remarqua le doute dans les yeux gris puis la résignation. Deïal se leva sans hâte. Ils prirent le chemin de la vieille source.

Le sanctuaire dont avait parlé Volz devait se trouver sous le niveau de la mer. Ils descendirent un grand nombre d'escaliers et empruntèrent des tunnels déserts avant d'arriver devant une porte de cuivre. Ils n'avaient croisé aucun garde.

— Voilà l'entrée du sanctuaire, nous sommes arrivés, furent les premières paroles prononcées par Volz depuis la taverne. Il activa un volant qui commandait l'ouverture de la porte. Elle donnait sur un couloir aux parois surchauffées. Ce tunnel suintant passait vraisemblablement à travers une source et se terminait par une autre porte similaire. Des vannes garnissaient le plafond du boyau, menaçant de déverser sur l'indésirable, si elles s'ouvraient, des milliers de litres d'eau bouillante.

Les pas de Deïal et de Volz résonnèrent sur le cuivre. Le sas derrière eux se referma bientôt en grinçant. Le volant extérieur tourna de lui-même, les verrous regagnèrent leur logement. À l'opposé, l'opération inverse s'effectuait, les verrous invisibles se dégageant sans heurt de leurs pennes.

Deïal pensa à ces fameux maîtres des Sources qui avaient été à l'origine de toutes ces merveilles. Il savait peu de choses sur eux. Mais cet endroit était visiblement né de leur esprit ingénieux.

Ils pénétrèrent dans une grande pièce seulement éclairée par un lustre au centre du plafond. Des plaques de cuivre, emboîtées et rivetées les unes dans les autres couvraient chaque pouce de la salle, comme les écailles d'un monstre de métal. Deux portes, à peine visibles dans la pénombre, étaient ménagées sur la gauche et sur la droite. Au centre, une grande table de bois placée dans la lumière semblait occuper tout l'espace. Sa forme irrégulière et sa surface naturelle donnaient l'impression qu'il s'agissait d'une très vieille souche dont les racines s'enfonçaient dans le sol. Énoïr était assis sur l'une des six chaises de fer rouillées. Du plafond, deux filets de poudres colorées s'écoulaient de bouches cerclées d'or et allaient s'amonceler en tas à ses pieds. Deïal comprenait mieux à présent pourquoi le maître des voleurs était resté invisible dans le monde du Sakt : ce n'était pas lui mais une illusion qui avait reçu Jahald. Énoïr était magicien.

Les grincements de la porte de cuivre reprirent tandis qu'elle se refermait derrière lui. Le bruit des verrous heurtant le fond de leur logement résonna un moment dans la salle, laissant place à un silence métallique.

La petite voix rusée lui demanda de prendre place. Volz avait disparu. Deïal prit la chaise devant lui et s'assit. La capuche rabattue sur son visage masquait toujours les traits du maître des voleurs. Il émanait de cette ombre une force, une force ancienne que ne possédait pas l'illusion que Deïal avait vue. Les doigts de sa main droite tambourinaient sans bruit et en rythme sur la table. Il remarqua les ongles jaunis et taillés en pointe, les poils grisâtres et durs hérissant le dos de la main. Des effluves musqués et envahissants saturaient l'air chaud.

— Ne crains rien, jeune homme. Une vieille histoire comme moi ne peut te causer grand tort, au contraire. Pas à quelqu'un qui a résisté et vaincu l'un des chevaliers de la Forteresse Grise.

Deïal resta muet.

— Comment se porte… Menolphus ? demanda abruptement Énoïr.

Il trébucha sur le dernier mot. Le nom se répercuta sur les parois mates sans éveiller le moindre souvenir dans la mémoire de Deïal.

— Peut-être le connais-tu sous un autre nom ? Grond ?

Deïal dut se pencher en avant – les paroles d'Énoïr s'étaient transformées en un murmure chargé d'émotion – intrigué que le maître des voleurs lui parle du seigneur de Bracellanne.

— Les hommes l'ont appelé l'Alchimiste, puis Grond. Moi, je l'appelais Menolphus. Il continua sur un ton monocorde et rêveur. Nul magicien ne l'a jamais égalé et surtout pas ces puérils archimages de Gonoth et leurs démons stupides et cruels. Il ne vivait que par et pour la magie, ou plus exactement pour ce qu'elle représentait : un lien charnel avec l'Immortel Oboss. La haine de Menolphus à l'encontre des hommes était proportionnelle à l'amour qu'il vouait au Père des Magiciens ; il détestait ses ancêtres orgueilleux qui avaient tué Carn et chassé les autres seigneurs inhumains. Il prétendait que nous ne méritions pas de vivre. Oboss nous avait offert la magie et, en remerciement, Jielkin avait détruit l'enveloppe charnelle de l'Immortel, le vouant à errer de corps en corps, chassé par les héritiers de Sadourak. Menolphus voulait s'offrir au Maître de la Magie, se sacrifier au Dissimulateur et ainsi devenir l'outil de sa vengeance. « L'humanité doit expier ses fautes, elle mérite le châtiment que lui infligera Oboss », disait-il. Cette obsession le poussa à créer le vent lunaire. Le sacrifice de milliers d'hommes attirerait sûrement l'Immortel, purifierait et préparerait son corps, croyait-il. Je l'ai aidé, aveuglé par sa passion, et la mienne pour cet homme fabuleux. Voilà qui était Menolphus.

Deïal repensa à Grond, à la sagesse qui émanait de cette créature. Il ne restait plus grand-chose du Menolphus d'Énoïr.

— Et j'étais à ses côtés, comme toujours, la nuit où il conjura les vents d'emporter la poudre maudite sur la terre des hommes. Nous étions au sommet de la plus haute tour du donjon, à l'endroit même où fut construit le palais-forteresse d'Arabesque. L'hiver paralysait les anciens royaumes. Le froid m'étouffait, mes cheveux formaient un casque de glace sur ma tête, des gerçures torturaient ma peau, mon esprit était au ralenti. Le corps endurant de Menolphus ignorait ces conditions extrêmes, sa victoire l'isolait, le protégeait. Et *il* arriva pour me le voler. Les doigts d'Énoïr s'étaient immobilisés, sa voix s'était durcie. *Son* rire triomphant éclata alors que la poudre s'envolait, un rire qui s'amplifia, s'amplifia encore, encore. Énoïr fit une courte pause, les mots sortaient péniblement à présent. Menolphus se retourna, enfin, celui qui avait été Menolphus se retourna. *Il* me regarda longtemps, *ses* yeux disaient : « Regarde ce qu'il est devenu, contemple qui *je* suis, voilà ta récompense, fidèle serviteur ». La dernière image que je garde est celle d'un dieu ivre de vengeance, la haine déformant son cœur inhumain. Autour de nous, le vent tournait, hurlait la souffrance des âmes arrachées brutalement à leur corps humain ou animal pour être odieusement mélangés. L'orgie métamorphe se propagea dans les campagnes, n'épargnant aucun être vivant. Et la poudre lunaire m'emporta.

La main griffue d'Énoïr remonta au bord de sa capuche et la rabattit en arrière,

dévoilant son visage. Deïal comprit en même temps qu'il vit la peau fripée et cendrée couvrant l'ossature ni humaine, ni animale ; un museau s'avançait sur une bouche étroite garnie de vieilles dents pointues, un poil gris et dur poussait en divers endroits et deux têtes d'épingles noires, sans paupière, brillaient à la place des yeux.

— Comme tu le vois, j'ai survécu à la transformation. La folie, le froid, la faim, la guerre atroce que nous menèrent les hommes, me poussèrent vers le nord. Le rire atroce d'Oboss me poursuivait. Nous, les hybrides, les mi-bêtes avons connu l'horreur, sache-le, Deïal, ton peuple, mon peuple, avait oublié que nous étions en partie des hommes. J'ai appris à cette époque qu'un ours immense et un loup blanc menaient les hordes de mi-loups vers Anworden, une retraite difficile et sanglante. Je ne sus que des années plus tard qu'il s'agissait de Grond et de celui que l'on nomme Skalgann. Ils combattirent âprement contre le Sadourak Angandir et les rois qui s'étaient ralliés à lui. Alors que la horde était perdue, la vieille forêt de Shadrya Fêl les accueillit et les déroba à leurs ennemis. L'Immortelle sortit de sa retraite – imagine la réaction des hommes qui n'avaient pas vu d'Immortel depuis la guerre contre Carn – et s'interposa. Angandir trahit les Sadouraks pour la deuxième fois : le printemps arrivait, il fallait rebâtir les royaumes, ses armées étaient en piteux état ; il négocia avec la maîtresse d'Anworden. Je profitai du traité passé entre Angandir et Shadrya Fêl, soucieuse de préserver ses enfants, et me faufilai jusqu'à la naissante Pragrald.

D'autres mi-bêtes avaient pu survivre, pensa Deïal. Il essaya d'imaginer à quoi avait bien pu ressembler Énoïr mais n'y arriva pas, ses traits s'étaient noyés dans ceux de l'animal.

— Je n'étais plus le compagnon de Menolphus, comme Grond n'était plus l'Alchimiste, comme les Logranns n'étaient plus ni des loups ni des hommes ; je n'étais plus un humain, je n'étais plus un rat, j'étais un hybride, unique, la magie et quelques attributs dont j'avais hérité de mon autre moitié, cette nuit-là, m'avaient aidé à survivre. J'avais réussi à enfouir mon passé. Je prospérais dans l'ombre, luttant contre le jeune royaume des Mille Couronnes qu'avait bâti Angandir. Sa mort me causa le plus grand plaisir. Je crois que j'ai reporté le dégoût de moi-même sur Angandir et ses descendants. Il y a peu de temps, les Logranns amateurs de fer nous apprirent qu'un homme avait rejoint l'île de Bracellanne. Ce fut un choc pour moi. Grond. Menolphus. Quatre siècles n'avaient pas suffi pour que je l'oublie. J'ai essayé d'en savoir plus. Je n'étais pas le seul. Un dénommé Jahald, le représentant de la Forteresse Grise à Pragrald, cherchait un chevalier Sadourak sans armure, en provenance de Mogranne. J'ai associé naturellement ces deux faits. Ainsi, la Forteresse Grise avait essayé d'éliminer Grond, mais cela n'avait pas fonctionné comme ils l'avaient souhaité. Quand Volz me rapporta qu'il avait capturé un certain Édor à la peau de nouveau-né surgi de Mogranne, j'ai fait le rapprochement. Mon hésitation fut grande. Mais la curiosité l'a emporté sur des siècles de prudence, d'oubli. Il rit tristement. Je voulais savoir ce qu'était devenu Menolphus. Il fit à nouveau une pause, guettant une réaction qui ne vint pas. J'aimerais savoir ce que Grond t'a révélé.

Deïal resta muet. Il réfléchissait à ce qu'il pouvait confier à Énoïr quand celui-ci reprit d'une voix apaisante.

— Tu as besoin de mon aide, Deïal, et j'ai besoin de t'aider. Je veux juste avoir la confirmation que la part de Menolphus qui a survécu en Grond n'est pas celle qui a souhaité la destruction des hommes. Je veux juste savoir si je peux apaiser ma

conscience, réparer ce que j'ai accompli ce jour maudit où nous avons jeté ce sortilège sur le monde. J'en porte en partie la responsabilité. Je veux savoir s'il a trouvé un moyen de vaincre Oboss. Tu vois, j'aimerais me rapprocher de lui, ajouta plaintivement Énoïr.

Deïal ne parvenait pas à parler. La poudre, ocre à présent, ne cessait de s'écouler sans bruit des deux ouvertures du plafond. Les tas grossissaient aux pieds d'Énoïr. Ce dernier suivit son regard. Ses épaules s'affaissèrent. Son visage se fronça affreusement.

— Tu as probablement raison. Je suis un magicien et dans mes veines coule la volonté d'Oboss, ce sang corrompu par la magie qu'il nous a offerte. Tu ne peux me faire confiance, je ne peux me faire confiance. Mais réponds au moins à une seule question : est-ce que Menolphus, enfin Grond, a évoqué mon nom ?

Deïal garda le silence.

— Bien, ce n'est rien. Énoïr prenait sur lui pour cacher sa déception. De toute façon, je t'aiderai. Volz t'accompagnera. Il est à toi. Ne te soucie pas de l'or, tu en auras assez. J'oublierai même que tu es venu.

— Merci, fut la seule réponse de Deïal. Les volants se mirent à tourner sur eux-mêmes, la teinte des poudres vira au vert sombre alors qu'elles alimentaient un nouveau sortilège.

ooOoo

Le volubile Maskarij entretenait Volz depuis plus d'une heure sur ses voyages dans les terres nördes. Il n'avait pas son pareil pour lui casser les pieds avec ses histoires de marchands. Un gars efficace, l'ami Maskarij, toujours souriant, la bouche perpétuellement ouverte, mais aussi pénible qu'il puisse être à parler sans arrêt, il était bon marin. Cet énergumène était capable de mener son bateau à travers une tempête tout en vous contant ses dernières aventures. Volz répondait par des borborygmes ou de laconiques hochements de tête, laissant l'autre soliloquer. Ils étaient sur le petit château arrière. La mer soulevait la frêle nef au gré de vagues qui faisaient la moitié de sa taille. Quelques nuages hauts et blancs jouaient à cache-cache avec Camerune et gonflaient le ciel bleu de leur masse cotonneuse. Les marins s'affairaient sur le pont inférieur ou dans les cordages de la voilure. La grand-voile, rapiécée de toute part, les tirait vers leur destination, le vent captif faisant gémir toute la structure.

Volz observa Deïal, debout à la proue, face au nord. Aucun des membres de l'équipage n'osait l'approcher, même Maskarij évitait de lui parler, surtout depuis qu'il arborait l'épée blanche, blanche comme la lumière qui avait dévoré la cité des Sources. Elle oscillait indépendamment du vent, animée d'une vie propre et l'air grésillait autour d'elle.

— …verrez, Mendroldir est le parfait représentant des Nördes, une brute avide de sang aux coutumes désarmantes, oui, c'est ça, désarmantes. Oh, je m'y suis fait, je ne suis pas marchand pour rien. Et c'est un bon bougre. Et sa fille, elle ressemble comme deux gouttes d'eau à son père, un véritable monstre, pas une trace de féminité. Nigrumndr qu'elle s'appelle. Oh, oh, je plains le mari qui l'épousera, oh, oh…

Volz grommela un vague « ouais ». Il se demandait surtout pourquoi il n'avait pas éliminé le monstre qui se tenait à l'avant du navire. Il repensa à leur première rencontre dans la crique. Peut-être parce que Deïal l'intriguait ; il y avait quelque chose de touchant dans son regard.

— …pas causant votre ami. Ce n'est pas le genre de passager que je prends habituellement à bord. Mais pour qui vous savez, je ferais n'importe quoi.

— Ouais, répondit Volz.

Chapitre 3 : Tantrelou

Fin du printemps 1258 AE (Après l'Exode)
Arabesque.

Le royaume est malade, la capitale a sombré dans la folie. Le haut-roi torture ses plus nobles sujets et a pour bouffon un sorcier nécromant. Les princes se sont presque tous ralliés à la conspiration et à l'usurpateur Gorgass Fragor. Celui-ci leur a en échange redonné leurs anciens titres et prérogatives. Ses armées, appuyées par les sorciers de l'archipel de Gonoth, ont contourné le massif de Hugr qui coupe les Mille Couronnes en deux. Les premières batailles entre les troupes loyales à Caldric menées par le bâtard Brangue et celles des conspirateurs ont eu lieu. Seul allié dans le Sud, le prince de Sangue a offert la forteresse de Bogrd en échange de la vie de son fils retenu dans les geôles de Caldric.

Une vieille affiche voletait au-dessus des pavés, seul signe de vie sous les remparts. Bien que le printemps fût avancé et se parât déjà des attributs estivaux, l'atmosphère dans la ville était étouffante. Tantrelou n'était pas venu à Arabesque depuis l'automne. La maladie du haut-roi avait transformé et contaminé la capitale ; sa folie brisait hommes et femmes dans son entourage et condamnait les autres à se terrer et à survivre. La capitale donnait maintenant l'impression d'être une gigantesque prison dirigée par un geôlier cruel.

De son pas nonchalant, Tantrelou avait arpenté nombre de rues vides. Les grandes artères de la ville pompaient un cœur fatigué, charriaient un sang malade à travers ce gigantesque organisme agonisant, infectant toute la cité. Les chuchotements dans les tavernes avaient succédé aux cris, les ivrognes ne se battaient plus et le silence régnait en tyran. Les gardes vous torturaient de questions, cherchant le moindre prétexte pour vous brutaliser ou vous jeter dans une oubliette. Les princes qui avaient pu s'échapper avaient abandonné leur tour, plus désertes que jamais.

Tantrelou regarda une bande de chiens errants hurler sur une dizaine de gros rats qui refusaient de quitter la petite colline d'immondices qu'ils occupaient. Voilà ce qu'était devenue la plus grande cité des Mille Couronnes : une vieillarde folle et agonisante.

En deux jours, il en avait vu assez pour savoir qu'il ne devait pas traîner dans cette ville moribonde. Son inspection de la muraille s'était achevée devant la porte d'Angandir, principale entrée du palais-forteresse, une porte monumentale qui avait dû demander l'abattage d'une forêt entière. Autrefois, des allées et venues incessantes de courtisans, marchands, gardes et princes encombraient le passage ; une file interminable montait à l'assaut de la butte du roi et noircissait la chaussée, de sa naissance dans les remparts extérieurs à la statue d'Angandir, surplombant la porte à laquelle il donnait son nom. Désormais, l'entrée principale du palais était close et la foule absente. Tantrelou observait la partie la plus exposée des remparts, une main en coupe sur son front bombé protégeant ses yeux clairs de la lumière de Camerune, l'autre grattant l'abondante peau morte au

sommet de son crâne dégarni. Il devrait se procurer un chapeau sinon, son cerveau allait se mettre à bouillir.

Le chemin de ronde couvert était bien garni pour sa part, et tout ce qu'il pouvait apercevoir, c'était une valse incessante d'ombres défilant derrière les meurtrières. Le mur, de granit vert comme la plupart des ouvrages d'origine, atteignait près de trente mètres. Une petite porte s'ouvrit dans la grande et un garde en émergea, immédiatement suivi de deux autres.

— Hé ! Toi là ! Approche un peu, dit le premier d'un ton sans réplique.

Il avait le ventre flasque et l'allure d'un sergent imbu de son autorité. Les deux autres, portant lance et targe, une tunique de piètre qualité par-dessus la broigne renforcée des gardes du roi, restèrent en retrait. Derrière eux, les murs prirent vie. Tantrelou devina la crispation des doigts sur les gâchettes des arbalètes, les carreaux pointant derrière les meurtrières. Il entendit les pas des sentinelles marteler sourdement la pierre, les ordres fuser, les hommes prendre position et occuper leur poste. Le palais-forteresse respirait la peur, retenait son souffle… Pour un seul homme.

Bon comédien, Tantrelou prit un air étonné, jeta un coup d'œil à la ronde. Personne à moins de cent mètres, les volets et les portes des maisons les plus proches, de riches constructions de plusieurs étages, étaient condamnés. Leurs occupants, des marchands ou autres personnages influents, avaient été expulsés ou avaient fui. Les rues alentour étaient aussi désertes et silencieuses qu'un décor de théâtre abandonné.

— C'est à m…, commença Tantrelou d'un air étonné.

— Oui, c'est à toi qu'je parle. Fais pas l'idiot et approche, répondit le sergent mécontent. Il se plaça à une distance raisonnable de l'étranger qui venait les narguer. Qui es-tu ?

— Un voyageur venu admirer l'hommage fait au premier haut-roi.

Il désigna du menton, ou du nez, c'était difficile à dire, la statue renfoncée dans l'épaisse muraille. Le sergent regarda machinalement derrière lui, le premier haut-roi plissait ses yeux de pierre, le visage empreint de gravité, assis droit dans son trône. Il resta un court instant prisonnier de ce regard venu du passé.

— Ce quartier est interdit, dit le sergent revenant à l'intrus, ses petits yeux cherchant à deviner qui était cet homme couvert de poussière et habillé de hardes trop courtes. Son visage souriant était sympathique malgré ce nez et ce menton crochu qui menaçaient de se toucher à chaque mot qu'il prononçait. Il y a un poste de garde plus bas, comment ça s'fait qu'ils t'aient laissé passer ?

— Un poste de garde ? Je n'ai vu aucun poste de garde.

— Te moque pas de moi.

— Je ne me moque pas de vous, noble sergent, je vous taquine. J'ai en effet aperçu quelques gardes par-ci par-là, mais aucun ne m'a vu. Comment, dans ces conditions, auraient-ils pu me prévenir que ce quartier était interdit ? J'espère qu'ils ne seront pas blâmés pour une faute d'inattention aussi naturelle. De toute façon, je ne comptais guère rester dans les parages.

La phrase fut débitée d'un seul coup, ne laissant qu'un sourire contrit et sincère sur la face en quartier de lune de Tantrelou. Le sergent se tordit le cou pour apercevoir les hommes du dernier poste de garde mais la large avenue se terminait par un faux plat qui interdisait de voir plus bas. Son esprit simple n'admettait pas qu'on puisse échapper au dispositif de défense protégeant les quartiers bordant le palais-forteresse. Il cherchait en

vain à comprendre. Il regarda à droite et à gauche. Les rues étroites qui longeaient les murailles menaient à d'autres barrages, mais hors de vue.

— Puis-je partir ?

Le sergent allait répondre quand un garde invisible cria du chemin de ronde.

— Ouvrez les portes ! Le conseiller arrive.

Le bruit de la cavalcade précéda le cavalier de peu, le bois de la grande porte craqua, commença à s'ouvrir lentement. La silhouette du conseiller Asurbias se dévoila peu à peu à mesure que la déclivité diminuait. De noir et d'or vêtu, chevauchant un marteleur, il affichait un air réjoui. Les sabots de la fabuleuse monture soulevaient des gerbes de pierres à chacune de ses foulées. Il passa en trombe à côté du sergent qui fit un pas pour s'écarter, s'inclinant vaguement. Asurbias et son cheval se faufilèrent de justesse entre les gonds entrouverts. Immédiatement, les mécanismes s'inversèrent.

— Revenons à toi…

Le sergent fouilla désespérément des yeux l'espace qu'occupait quelques secondes auparavant Tantrelou, il se tourna vers les deux gardes tout aussi étonnés, chercha de l'aide derrière les murs ; ils restèrent silencieux. Les énormes battants claquèrent bruyamment l'un contre l'autre en se refermant. L'étrange bonhomme avait disparu, envolé.

ooOoo

Nelf et son vieux comparse, Frig, s'étaient arrangés avec le maître des cuisines. Dix couronnes de fer et la nouvelle, la petite blonde, croisée alors qu'ils amenaient le jeune nobliau au bouffon, était à eux pour la nuit. Frig avait payé une pièce de plus pour que le vieux père de la jeunette assiste au spectacle ; ça l'émoustillait, Frig, que le paternel le mate. C'était un sacré vicieux, mais Nelf l'aimait bien.

Ils étaient retournés en début de soirée dans la cuisine près de la cour. La petite et le vieux n'avaient fait aucune difficulté pour les suivre. Ils les avaient amenés en douce dans les quartiers d'une famille princière. Ils n'avaient pas intérêt à se faire prendre par le capitaine. Mais cette partie du palais était vide, le haut-roi avait chassé tout le monde. Et il fallait bien s'amuser un peu. Ils n'avaient même plus le droit d'aller baiser les filles de la rue droite, coincés qu'ils étaient dans ce foutu palais. Dire qu'il avait été fier d'être garde du roi. En plus, les troupes du faux haut-roi et ses alliés pourraient bien un jour assiéger la ville et là, ce serait la fin.

Il reporta son attention sur la fille. Elle devait être un peu attardée, elle n'arrêtait pas de sourire en vous regardant. Ou alors, elle aimait vraiment ça, et c'était une sacrée roulure. Et bien foutue avec ça ! Elle avait ôté sa robe de chanvre et son tablier, révélant son corps laiteux et musclé, pas trop de chair mais des sacrés petits seins et une fente entrouverte que surmontait une toison rase et blonde. Elle s'était allongée sur le lit à colonnes, les jambes écartées, souriant plus que jamais, ses grands yeux noirs brillaient. Pour sûr, ça l'excitait.

Maudits ancêtres, il n'aurait pas dû laisser cette ordure de Frig passer le premier. S'il n'y avait pas eu le père à surveiller… Le vieux, aussi bavard que sa progéniture, était debout près d'un des vitraux, non loin d'une commode aux tiroirs ouverts et vides ; tout avait été pillé et ils avaient été du nombre. Les cheveux blancs, coiffés en brosse, le visage impassible, les mêmes yeux que sa fille ou sa petite fille – Nelf ne savait pas dire

quel âge avait le vieux – il regardait distraitement ses pieds comme s'il se foutait de ce qui arrivait à la petite. Il n'aurait pas voulu avoir un abruti de père comme ça, valait mieux le sien, une brute mais pas un lâche. En tout cas, il n'avait pas bandé de la sorte depuis des années. Nelf passa la main dans ses braies et se mit à se branler consciencieusement, poussant des petits grognements de satisfaction.

Frig était monté sur le lit et s'approchait de la fille en lui susurrant de petits mots doux pour l'amadouer, tout en dénouant le gros ceinturon qui retenait ses chausses. Il s'était déjà débarrassé de sa broigne et avait passé par-dessus la tête sa chemise crasseuse. Son torse blanc et musclé était couvert de poils gris. Il se défit du reste maladroitement, révélant une érection légèrement oblique.

— Alors l'belle, t'souris, t'veux l'prendre bien profond, hein ? dit Frig haletant.

Ses mains agrippèrent Guillss sous les cuisses et l'attirèrent tout contre lui d'une seule traction.

Frig ne sut jamais comment il se retrouva le cou coincé contre le vagin mouillé de la jeune fille, ses jambes musclées l'étranglant impitoyablement. Il entendit un cri étouffé derrière lui. Ses yeux suivirent les courbes nerveuses du ventre, passèrent les seins aux pointes durcies par le plaisir, les muscles de ce cou de cygne tendus à se rompre, s'accrochèrent à ceux de la fille, plus noirs et brillants que jamais, qui se mordait sauvagement les lèvres. Avant qu'elle ne lui brise la nuque d'une simple torsion du corps, il la vit jouir. En silence.

ooOoo

Baldir avançait tranquillement le long du corridor menant au jardin des hauts-rois, dans la partie la plus haute du palais. Depuis peu, Caldric y avait élu domicile et passait le plus clair de son temps à jouer sous les pommiers comme un simple enfant. Il repensait au commandant Nanss ou plus exactement à sa dépouille qu'il avait animée. Les Phrages étaient neutralisés, Caldric serait ravi. Des bandages entouraient sa main ; le médecin de la garnison s'en était occupé. En plus d'être doué dans sa partie, il était doté de beaucoup de bon sens, et ne posait jamais de questions sur les diverses blessures qu'il venait lui présenter de plus en plus régulièrement.

En sifflotant, Baldir dépassa une succession de halls sur sa gauche et s'arrêta brusquement ; il avait cru apercevoir deux silhouettes à la périphérie de son champ de vision, au fond, dans le dernier couloir. Il tourna la tête et vérifia qu'il y avait bien deux hommes. L'un était très jeune, et l'autre ressemblait plus à une espèce de vétéran ; ils portaient la livrée des gardes du roi par-dessus leur broigne, armure réservée à la garde basse qui, normalement, surveillait les parties communes du palais. Immobiles. Ils n'auraient pas dû se trouver à cet étage. Il frotta un reste de poudre entre le pouce et l'index, et murmura un mot ; ses yeux se plissèrent et les gardes parurent se rapprocher. À présent, Baldir y voyait aussi bien qu'un aigle.

Le même éclat sombre dans leurs yeux braqués sur lui confirma ses premières craintes : deux assassins du Sobsogre ; avec toutes ces rumeurs, les empoisonnements, les assassinats, il avait fait le lien tout de suite. Ils durent comprendre qu'ils avaient été découverts car ils se mirent à courir vers lui. À galoper plutôt, pensa Baldir.

— Alerte ! cria-t-il en les regardant foncer sur lui.

Deux dagues mal équilibrées fendirent l'air dans sa direction avec une vigueur

étonnante si l'on tenait compte de la distance qui les séparait encore. Sans perdre plus de temps à essayer de comprendre ce qui donnait des ailes à ces deux lames qui l'avaient pris pour cible, Baldir se mordit la langue. L'incision profonde libéra un flot de sang – la plus efficace des poudres – qui lui emplit la bouche et alimenta sa magie. Ignorant la douleur, il souffla et aspergea l'air de gouttelettes qui ralentirent immédiatement leur course, s'éparpillant et tissant un filet palpitant et élastique dans lequel les dagues s'empêtrèrent pour finir par rebondir à ses pieds. Les adeptes d'Irssal, l'arbre-ancêtre que les assassins vénéraient, couraient toujours vers lui dans un silence irréel. Le blondinet qui, un instant auparavant, souriait, sûr de lui, avait un peu ralenti.

Ils n'avaient encore rien vu, et surtout pas son sang qui s'était infiltré entre deux carreaux de marbre, pensa Baldir.

Sa volonté se tendit et se répandit à la surface veinée de rouge du carrelage. Lui obéissant, le marbre se liquéfia rapidement, prenant la consistance de sables mouvants.

Les assassins ne poussèrent pas un cri quand le sol traître avala goulûment leurs pieds et les fit trébucher. Au lieu de tenter d'échapper à l'aspiration ou de se débattre pour se maintenir en surface, ils anticipèrent et se laissèrent happer par le sol mouvant. Surpris par leurs réactions, Baldir hésita tandis que de concert, ils levaient un bras, retenaient leur respiration et se pinçaient le nez tels des nageurs avant de plonger. Leurs corps glissèrent dans cette gaine boueuse avec une ridicule facilité, le marbre arrivant en peu de temps à hauteur de poitrine du plus jeune dont les jambes devaient déjà gigoter à l'étage en dessous.

Baldir déglutit difficilement, s'étouffant avec son propre sang, il inversa le sortilège, commandant au sol de reprendre son aspect originel. Le marbre se solidifiait à nouveau quand la main du vieux disparut dans un bruit de succion et le sol retrouva lentement son état premier, trop lentement. Ils avaient peut-être réussi à se libérer avant d'être emprisonnés et écrasés par le marbre.

Sans même réfléchir à ce qu'il faisait, il mit l'index et le majeur dans sa bouche, les humecta de sang et traça des signes d'invocation sur un des murs en granit vert du couloir. La formule correspondante lui revint facilement en mémoire. Il n'avait pas passé toutes ces heures penché sur les vieux grimoires des mages de l'Étoile pour rien. Sa langue blessée gêna sa prononciation, les mots d'appel lui brûlèrent les lèvres, lui arrachant un cri de douleur et de frustration. Il devrait s'en passer et ne compter que sur son sang. Sa main valide détacha un morceau de la pierre sur laquelle il avait inscrit les runes carnéennes. Elle avait à présent la consistance de l'argile, il la modela sommairement. Une petite créature couinante prit vie au creux de sa paume ; sa peau était du même vert et aussi dure que la pierre qui l'avait engendrée. Ses trois bras minuscules terminés par une seule griffe articulée se tendirent, tandis que sa petite tête sans yeux s'ouvrait en deux par le milieu, dévoilant de multiples rangées d'aiguillons mortels.

Baldir la lança devant lui et répéta l'opération, une fois, deux fois, trois fois… ; il faiblissait, ses mâchoires serrées à s'en déchausser les dents. Les petits démons – des Grolshs – grimpaient le long du mur et s'agglutinaient en grappe au plafond, attendant les ordres.

Oui, ils étaient heureux et impatients de servir le doux maître qui les avait éveillés. Quatre fois, cinq, six, sept. Baldir ne pouvait continuer, il lui fallait se reposer. Il tenta de leur implanter l'ordre de poursuivre et de tuer les assassins, mais de nouveau un gargouillis informe de sons et de sang sortit de sa bouche. Il recourut à une image qu'il

projeta dans leur esprit démoniaque et perverti. Quand leurs pensées malsaines affleurèrent, rentrèrent en contact avec les siennes, il faillit vomir de dégoût. Il n'avait plus invoqué de démons depuis bien longtemps, songea-t-il. Si Tantrelou avait été là…

Les Grolshs gloussèrent affreusement et obéirent. Ils filèrent vers l'escalier, devinant intuitivement le chemin qu'il fallait prendre. Ils se déplaçaient en s'agrippant au plafond, crochetant de leur griffe acérée sa surface rugueuse, passant les uns sous les autres, se balançant d'un point à un autre, jouant avec les ombres, lançant des cris haut perchés.

Épuisé, Baldir se traîna lamentablement jusqu'au jardin où devait se trouver Caldric ; essuyant son menton dégoulinant de sang du revers de sa manche, il aperçut dans un brouillard des gardes s'interposer. Monge dégainait son épée large. Sa vue se troubla, il perdit un instant connaissance. Des mains le soutinrent, l'amenèrent sous les arbres aux pommes naissantes.

— Bouffon, oh mon bouffon, que t'ont-ils fait ?

La voix plaintive tournait et retournait dans la tête de Baldir. Il réussit à balbutier le mot « assassin ». Il se demanda, avant de sombrer dans l'inconscience, s'ils avaient compris et se jura de remédier à sa faiblesse ; il lui fallait de plus grandes réserves de sang.

ooOoo

Tantrelou errait dans la partie supérieure du palais-forteresse, parcourant l'immense réseau de salles et de couloirs du palais. Il se savait proche de la salle du trône.

Il avait visité les cuisines – profitant de son passage pour s'y restaurer convenablement – les jardins inférieurs entourés des quartiers des hôtes de marque, les quartiers princiers, les prisons et leurs étages de misère, les deux baraquements occupés par la garde du haut-roi, les appartements de Caldric dans la tour carrée…

Le soleil s'était couché sans qu'il n'ait trouvé Baldir. Certaines parties du palais étaient si désertes qu'on pouvait s'y promener sans risquer de rencontrer autre chose qu'une patrouille. Toutes les issues étaient soit condamnées, soit étroitement surveillées. Les passages secrets étaient nombreux et fatigants. Il fallait parfois ramper, grimper, ce n'était pas un jeu pour les gens de son âge.

— Alerte ! Alerte !

Tantrelou tendit l'oreille, une patrouille arrivait dans l'autre sens. Il se jeta dans l'ombre d'une encoignure. Des gardes affolés approchaient en courant. Ils passèrent sans le voir, convergeant vers le grand escalier qui menait au niveau inférieur du palais. Les cris se firent à nouveau entendre à travers les couloirs. Sa curiosité le mena tout droit vers eux.

ooOoo

Guillss déboula dans une grande galerie couverte de tableaux représentant les hauts-rois. Le palais était en effervescence, toute la garde royale était sur le pied de guerre et elle pouvait entendre le parquet ciré craquer sous les pas de ses poursuivants. Elle traversa au pas de course le passage et s'engagea dans un couloir moins majestueux. Les dix gardes qui la talonnaient de près faisaient plus de bruit qu'un troupeau de marteleurs. La patrouille lui était tombée dessus au détour d'un couloir. Elle les avait laissés la

rattraper et maintenant, ils étaient à bout de souffle et à point. Elle jeta la poussière de diamant par-dessus son épaule, allongeant ses foulées, contrôlant sa respiration.

Haletants, les hommes passèrent dans le nuage scintillant et inhalèrent malgré eux la poudre mortelle dont les minuscules éclats, invisibles à l'œil nu, envahirent leurs poumons et déchirèrent les tissus pulmonaires. Immédiatement, ils ralentirent, une douleur intense dans la poitrine. Le premier à s'arrêter complètement, les mains sur les cuisses, la tête penchée en avant, toussa et cracha une salive rougie. Un autre s'écroula, les narines et la bouche pleines de sang. Ils s'asphyxieraient, fouetteraient l'air avec leurs bras, victimes d'hallucinations dues au manque d'oxygène dans leurs cerveaux puis, pour les plus robustes, essaieraient par tous les moyens de se débarrasser de la douleur, quitte à s'automutiler pour tuer la bête imaginaire qui les rongeait de l'intérieur. Après un dernier coup d'œil, elle accéléra ; elle devait s'échapper au plus vite.

Des larmes de rage coulaient le long de ses joues et elle avait du mal à se calmer. Elle repéra la porte dissimulée qui ouvrait sur un escalier au bout du corridor ; il menait en haut d'une des nombreuses tours qui poussaient sur les toits du palais inférieur. Son oncle et elle l'avaient visitée et préparée pour leur fuite mais elle seule en profiterait… Pourtant, tout s'était déroulé à merveille, les rats de la fouine s'étaient débrouillés pour empoisonner un nombre important de serviteurs et faire en sorte qu'ils soient sélectionnés pour remplacer un cuisinier et son aide. Le reste ne devait être qu'une formalité. Maudit bossu sorcier.

Sans ralentir, elle donna une claque à l'oiseau qui surmontait une fontaine blanche placée à côté de l'entrée secrète. Le faux mur s'ouvrit comme une porte. Leur seule erreur était d'avoir sous-estimé le bossu et de l'avoir attaqué. Elle se faufila dans le passage et avala d'un bond une première série de marches, la dernière vision de Yabsse flottant devant ses yeux : il pendait, les pieds encore agités de soubresauts, la tête et un bras prisonniers du plafond. Elle refoula ses larmes. Le bouffon mourrait, c'était la seule chose qui importait à présent. Elle grimpa sans s'arrêter aux étages. Arrivée sous les combles, elle souleva l'ardoise marquée d'un signe discret juste à côté de l'estampille royale, la déposa en douceur sur le sol près de la bouche d'escalier. Une brève impulsion et ses mains crochetèrent les rebords fragiles. Balançant son faible poids à droite et à gauche, elle se hissa dans l'ouverture, se rétablissant d'un bond souple sur le petit toit pointu et rond qui jouxtait la façade imposante de la partie supérieure du palais.

Une brise nocturne l'accueillit et sécha la sueur sur son front. Avec agilité, elle grimpa jusqu'à la flèche de fer forgé et s'y agrippa, reprenant son souffle en observant la ville plongée dans les ténèbres qu'un millier d'étoiles n'arrivait pas à dissiper. La nuit, pareille à un noir océan, avait englouti les rues et ne laissait émerger que les tours des princes, le palais et les remparts. Au-delà, la sombre campagne demeurait inaccessible au regard. Mais c'est vers l'est qu'elle fuirait.

Elle prit un court élan et bondit. Son corps flotta un instant entre ciel et terre puis ses bras enlacèrent de justesse l'encolure trapue d'une gargouille. Suspendue à son cou, les pieds dans le vide, Guillss regarda la face de granit au sourire lubrique, preuve que la bête semblait apprécier cette étreinte. Un balancement d'avant en arrière et elle se retrouva sans peine à califourchon sur la statue. Elle guetta un mouvement sur le toit qu'elle venait de quitter. Rien ne bougea. Les gardes au sommet des nombreuses tours de guet qui hérissaient la toiture n'avaient rien vu. Elle n'était qu'une ombre parmi les ombres.

ooOoo

Tantrelou maudissait celui ou ceux qui avaient déclenché tout ce ramdam. Le bougre aurait assassiné le haut-roi qu'il n'y aurait pas eu un tel chambardement. Il aurait pu fuir, même avec ces hommes d'armes à toutes les issues, mais il était curieux de savoir qui étaient ce ou ces mystérieux inconnus.

Encore une fois, il avait dû se résoudre à emprunter une porte dissimulée puis un escalier si étroit qu'il avait cru rester bloqué. À présent il avançait, les fesses sur les talons et de côté, à la façon des vieux crabes, le long d'un boyau obscur qui passait dans un plafond et surplombait une longue galerie vingt pieds en dessous. D'après la conversation entre les gardes affolés qui avait lieu sous ses pieds, ces derniers avaient trouvé les cadavres de plusieurs d'entre eux. Il colla laborieusement son œil à l'un des minuscules trous prévus à cet effet et découvrit plus bas des soldats du roi qui contemplaient neuf des leurs, allongés ou recroquevillés dans des postures laissant deviner d'intenses souffrances. Un dixième homme, un de ces nerveux dont le corps ne voulait jamais mourir, griffait encore sporadiquement sa poitrine, les yeux révulsés. Un sergent désigna une direction et aboya un ordre mais ses hommes, impressionnés par le spectacle de leurs compagnons, rechignaient à obéir.

Soudain, une ombre passa devant l'ouverture et lui boucha la vue. Il retira son œil à temps ; une seconde de plus et la griffe articulée de plus de trente centimètres, qui fouillait maintenant le trou à sa recherche, l'éborgnait. Elle se retira prestement.

— Oui, il y avait un vilain œil qui espionnait mais non, il n'avait pas la bonne odeur, couinèrent d'hideuses voix en carnéen.

Les soldats en dessous n'avaient rien entendu et s'éloignaient en laissant là leurs morts, inconscients du danger qui planait au-dessus de leur tête. Triturant l'anneau d'or à son index, Tantrelou s'écarta prudemment de l'œillet. Une couche peu épaisse de plâtre le séparait de démons qui, accrochés les uns aux autres aux frises du plafond, débattaient de son sort et de celui des corps couchés plus bas. Tantrelou n'avait jamais eu affaire à eux et, dans une autre situation, se serait moqué de leur manie de parler d'eux à la troisième personne et au passé.

— Peut-être avaient-ils le temps de chercher l'entrée du passage secret où se terrait le méchant curieux, proposèrent-ils dans la langue de leur père. *Non, il était plus sûr de dévorer les humains morts. Mais le maître serait mécontent s'ils ne rattrapaient pas leur proie.*

Un grattement frénétique juste sous l'endroit où il se tenait accompagnait leurs paroles. En rogne, Tantrelou intervint dans leur langage inhumain :

— Non, il n'était pas utile de manger un vieillard à la chair nerveuse et, oui, ils avaient intérêt à dégager sinon, il leur ferait leur affaire.

Un court silence suivit, puis le babille acéré et cruel reprit alors qu'ailleurs dans le palais sonnait une corne.

— Non, ils n'avaient pas le temps de dévorer l'humain qui parlait leur langue, ni la viande morte en dessous.

Tantrelou, qui commençait à avoir des crampes aux cuisses, n'attendit par leur verdict et reprit sa progression ; il détestait ce genre de situation totalement inconfortable. Les créatures repartirent enfin, évoluant en un paquet de griffes et de dents dans la même direction, mais bien plus vite. Tantrelou accéléra son allure. Il voulait trouver le ou les fauteurs de trouble avant les Grolshs.

ooOoo

Dans une cour, un garde en faction près d'une grande fontaine ne vit pas au-dessus de lui Guillss sauter lestement d'un toit à un autre. Il ne l'entendit pas retomber sur la toiture opposée, amortissant sa chute telle une plume, et continua à surveiller les diverses entrées sous le péristyle.

La jeune fille se reposa un instant, laissant son cœur retrouver un rythme moins rapide. La sueur collait ses cheveux de paille. Elle réajusta ses vêtements de garde puants qui la gênaient dans ses mouvements. Elle n'était plus loin des remparts qui tombaient directement sur la campagne. Arabesque était construite sur un plateau très incliné délimité au nord-ouest par des falaises. Les bâtisseurs avaient construit les murs dans le prolongement de ces à-pics qui culminaient à près de cent mètres de haut à l'arrière du palais-forteresse. Le peuple appelait vulgairement cette partie « le cul d'Arabesque ».

Le chemin de ronde étant complètement couvert, les gardes ne la verraient pas. Elle était bonne grimpeuse et une fois sur la paroi, elle serait sauvée. Elle inspira une grande goulée d'air frais.

Des grattements secs et précipités sur l'ardoise et des cris perçants la firent se retourner. Une bande de petites boules divisées en deux par une mâchoire horrible et propulsées par trois membres effilés s'étaient agglutinée autour d'une cheminée. Guillss ne se demanda pas quels pouvaient être ces monstres. C'était à coup sûr le sorcier bossu qui les avait lancés à sa poursuite. Courir, le seul moyen d'en réchapper, courir, fuir. Elle détala, transmettant à ses jambes la peur que les Grolshs lui inspiraient.

ooOoo

Tantrelou avait atteint les toits et suivait, loin sur la gauche et à une distance qu'il jugeait respectable, les Grolshs qui avaient sûrement connaissance de sa présence. À cause de cette multitude de toitures qui s'imbriquaient les unes dans les autres en dépit du bon sens, il les perdait régulièrement de vue. Les petits monstres n'ignoraient pas que le fuyard s'approchait de sa liberté, les falaises abruptes derrière le palais seraient pour eux synonyme d'échec. Le lien unissant les démons au mage – Baldir ? il chassa cette pensée – qui les avait invoqués, restreignait leur mobilité et les empêcherait d'aller plus loin ; ils souffraient en quelque sorte de l'absence du maître bien-aimé.

Parvenant au sommet d'un toit conique, Tantrelou repéra la silhouette du fugitif quand elle se découpa dans la lumière stellaire près d'une cheminée. Une frêle stature. Il aurait parié qu'elle appartenait à une femme. Consciente du danger, elle avait quitté la protection des ombres et s'était mise à courir vers les remparts et les falaises à l'est. La course-poursuite commença. Les muscles de Tantrelou condamnèrent immédiatement l'effort qu'il leur imposait mais sa volonté tint bon. Il manqua plusieurs fois de glisser ou de tomber quand son pied brisait l'une des fragiles ardoises, mais réussit à ne pas perdre trop de terrain. D'un bond peu élégant, il enjamba un faîtage doré et se retrouva sur la pente inclinée du toit qui couvrait le chemin de ronde. Après, c'était le grand saut. Près de l'à-pic, les Grolshs cernaient la jeune fille, calme et résolue malgré sa situation, dos au vide.

Tantrelou tritura l'ancienne amulette qu'il avait gardée, en contradiction avec son vœu le plus cher de ne plus jamais utiliser la magie du sang ; un lien profond l'unissait à

l'objet. C'était la seconde fois qu'il s'en servait. Il fallait croire que ses résolutions s'étaient émoussées avec le temps. Ses doigts longs et osseux épousèrent les cavités sculptées à leur intention, une vingtaine d'années auparavant. Il exerça une pression sur la surface en corne et s'entailla le doigt. L'amulette vibra et s'accorda à lui quand son sang coula ; une ancienne sensation lui parcourut les reins, infiltra ses os, trouva son cœur. Tantrelou l'abreuva de son énergie, éprouvant un réel et odieux plaisir à le faire. Le vent gonfla son manteau, le souleva de quelques centimètres au-dessus du toit. Plus bas, la curée avait commencé, il fallait faire vite.

Les monstrueuses gueules de pierre avaient rattrapé Guillss au bord des remparts et l'encerclaient en piaillant dans une langue étrangère qui vous écorchait les oreilles. Deux dagues tournoyant dans ses mains expertes, Guillss frappa et toucha l'une d'entre elles dans un jaillissement d'étincelles verdâtres, mais l'acier ripa sur la peau de granit sans dommage. Elle virevoltait, prenant garde de ne pas verser dans l'abîme qui s'ouvrait juste à côté et repoussait les créatures de ses lames ou d'un coup de talon. Celles-ci esquivaient ou battaient en retraite, s'amusant de la détresse de la jeune fille.

Elle sentit les membres griffus de l'une des créatures s'enfoncer dans sa chair ; une autre lui traversa le mollet droit et sa gueule se referma juste en dessous du genou, lui donnant l'impression que des centaines d'aiguilles brûlantes lui fouillaient l'os. Elle jeta ses lames inutiles et empoigna à pleine main la boule verte qui s'acharnait sur son tibia. Une de ses griffes lui lacéra l'avant-bras. Elle tira, ignorant la douleur, et la jeta dans le vide. Deux de ses sœurs, accrochées l'une à l'autre la rattrapèrent de justesse. Les autres créatures n'avaient pas attendu et s'étaient ruées sur elle, escaladant ses cuisses puis son dos, leurs pattes labourant le cuir de sa broigne ou déchirant la toile de sa chemise. Leurs cris montèrent crescendo quand sa jambe blessée se déroba sous elle, comme ankylosée. Du venin. Prise d'un vertige, elle tituba avec la sensation d'être tombée sur un tapis d'aiguilles.

De rage, elle essaya de se traîner vers le bord et de se jeter dans le vide tout proche mais elle était couchée sur le flanc, sa joue collée à l'ardoise froide, incapable de bouger. Son corps anesthésié par le poison tressautait comme de la viande morte sous les assauts des têtes griffues qui s'étaient jetées sur elle et mettaient sa chair et ses os à nu. Elle se concentra sur le paysage d'ombres qui laissait deviner forêts et champs. Indifférentes à son sort, les étoiles clignotaient l'une après l'autre dans le ciel noir à moins que ce ne soit le mouvement de ses paupières. Une gueule barbelée emplit son champ de vision et il n'y eut plus rien. Les cris inhumains cessèrent peu à peu, l'air doux fouettait agréablement son visage meurtri, apaisait ses blessures, la mort l'emportait et elle trouva cela agréable. Elle volait vers l'arbre Irssal, rejoindre ses ancêtres. Elle entendit la voix de Yabsse qui la soutenait et qui l'avait attendue pour faire le dernier voyage.

— Ouvre les yeux, mon petit, et profite, je ne vais pas faire ça souvent.

Le timbre de la voix n'était pas celui de son oncle. Malgré sa lassitude, elle obéit et découvrit la campagne qui défilait loin en dessous d'elle. Elle volait ou, plus exactement, son sauveur qui la portait volait au-dessus de ce qui semblait être une carte gigantesque des environs d'Arabesque, à une altitude difficilement concevable pour un être humain. Tels des oiseaux, ils suivaient le tracé brillant d'une large rivière qui paraissait figée. Les forêts alentour n'étaient que de petites taches plus sombres encore que la nuit, les villages si proches les uns des autres, d'autres taches moins difformes. Les routes et chemins, plus

clairs, découpaient la terre en parcelles. Elle voulut regarder en arrière.

— Ne bouge pas, petite. Tu saignes abondamment, tes blessures sont graves. Nous allons nous poser bientôt.

Elle écouta distraitement la voix rassurante, son esprit flottait dans du coton. Elle regretta les couleurs, la nuit lui volait une partie de son plaisir. Une légère euphorie la gagnait.

Les bras de Tantrelou commençaient à tétaniser. Il ne pourrait pas la porter beaucoup plus longtemps et de toute façon, les blessures de la petite demandaient des soins urgents. Il entama la descente. Il venait de repérer un hameau à l'écart du chemin, coincé entre une forêt de châtaigniers et un torrent tumultueux qui se déversait en cascade dans une carrière en aval. Ils se posèrent près d'une grange délabrée. Un chien aboya, un autre lui répondit. La maisonnée la plus proche s'animait déjà. Les habitants du hameau allaient vouloir découvrir les raisons de ce raffut. Il étendit la jeune fille à même l'herbe. L'amulette disparut dans une des poches cousues sur le revers de sa chemise. Elle le regardait de ses yeux d'onyx, un sourire béat éclairé par la pâle clarté des étoiles.

Merci, semblait-elle vouloir dire.

Il inspecta les plaies laissées par les griffes et les dents des Grolshs puis sortit deux fioles de poudres colorées.

Somir, un des mages de l'école de l'Anneau, avait coutume de dire que la magie appelait la magie. Son anneau d'or brilla un instant quand il prononça la première incantation.

Les Grolshs voyaient, impuissants, leur proie s'éloigner vers l'est quand une trappe s'ouvrit à une dizaine de pas dans le toit ; la tête d'une échelle émergea, puis un visage surmonté d'un casque suivi d'un bras.

— Qui va là ? cria l'humain en enjambant le dernier barreau, une lanterne à la main.

— *Oui, l'humain les rassasierait. Oui, un seul, le maître comprendrait.*

Derrière lui, d'autres soldats apparurent.

— J'ai entendu comme des rats ou des chats par-là, dit le premier en essayant de percer l'obscurité.

Les Grolshs hésitèrent puis se décidèrent.

— *Non, ils ne pouvaient laisser des humains leur prendre leur nourriture à chaque fois.*

Chapitre 4 : Baldir

Fin du printemps 1258 AE (Après l'Exode)
Arabesque.
L'alliance avec le prince de Sangue au sud redonne espoir aux partisans du haut-roi Caldric. Ce deuxième front ouvert sur les terres des conspirateurs a ralenti l'avancée des armées ennemies, mais si l'espoir renaît dans le nord des Mille Couronnes, la capitale demeure aux prises de la folie du haut-roi et des exactions du sorcier nécromant.

Baldir attendait le prisonnier avec impatience près de la trappe. Le labyrinthe et ses secrets le réclamaient. Les Grolshs se tenaient sous la voûte, leurs chuchotements agressifs l'agaçaient, il siffla et le silence revint.

Le chaos de la soirée, deux jours auparavant, occupait malgré lui toutes ses pensées. Que deux Lorss se soient introduits dans le palais pour assassiner le haut-roi était prévisible – ils avaient déjà éliminé sa fille – mais qu'ils se heurtent à lui par malchance l'était moins. Il avait dû subir, alors que le chirurgien lui recousait la langue, les pleurnicheries du haut-roi. Caldric l'adorait et son amour était encore monté d'un cran depuis qu'il lui avait sauvé la vie. Le souverain avait offert la somme insolente de dix mille couronnes pour la capture de l'intrus qui s'était échappé.

Il fit jouer sa langue dans sa bouche ; il pouvait parler, mais difficilement. Au moins, un des assassins était mort. Les serviteurs du palais avaient dû le décapiter pour dégager son corps. La tête de l'homme resterait prisonnière du marbre jusqu'à ce qu'elle se décompose. Piètre consolation. Ses Grolshs prétendaient qu'un sorcier avait aidé le plus jeune des assassins à s'enfuir. Littéralement envolé. L'Étoile de Gonoth, sûrement. Cette intervention des mages n'augurait rien de bon : il semblait que Bachul ne lui ait pas pardonné sa désertion. Il croqua distraitement dans une pomme. À moins que ce soit ce bon Tantrelou. Dans les deux cas, le problème n'était pas réglé.

Baldir aurait peut-être dû renvoyer les Grolshs. Asurbias, venu aux nouvelles la veille, lui avait appris que les sentinelles du rempart avaient été dévorées par d'ignobles bêtes. Stupides démons, ils avaient ingurgité au moins trois gardes du haut-roi. Il sourit. Il devait s'avouer qu'il aimait leur compagnie. Le conseiller n'avait pas été dupe mais il n'avait fait aucun commentaire. À croire qu'il misait secrètement sur ses recherches dans le labyrinthe pour ramener le haut-roi à la raison.

Avant de repartir, il l'avait informé d'un bien curieux événement : des marchands revenus de Pragrald racontaient partout qu'une partie de la ville avait été détruite par un combat opposant un Sadourak et un mage, et plus invraisemblable encore, que le mage avait triomphé. Gonoth et Énoïr avaient dû décider que la Forteresse Grise n'était plus la bienvenue dans la ville gelée. Les alliés de la conspiration avançaient leurs pions les uns après les autres. Baldir ne savait pas s'il devait se réjouir de la déconfiture de l'ordre Sadourak ou s'en soucier.

Les gardes arrivèrent enfin ; ils maintenaient fermement entre eux une femme au

visage buté. Il sut tout de suite en la voyant que ça n'allait pas être facile et que ses ennuis étaient loin d'être finis. Il jeta le trognon sur le sol, parmi les autres détritus. Il faudrait songer à faire venir des serviteurs, la puanteur soulevait le cœur.

Le rituel du repas débuta sans qu'une parole ne fût échangée. Elle se nommait Pyrenne, fille du prince de Menylphe, les gardes – ce n'étaient pas les mêmes que d'habitude – le lui avaient appris avant de repartir. Il se souvenait de sa mère ; elle avait disparu dans le labyrinthe une dizaine de jours plus tôt. Baldir avait dû s'y reprendre à plusieurs reprises avant de dissiper le sortilège qui avait envoyé sa pauvre génitrice dans un autre ailleurs, mortellement inhospitalier et c'était un euphémisme. Le labyrinthe n'avait pas pour but de décourager les intrus, mais bien de les tuer.

Pyrenne mastiquait chaque bouchée avec application, elle prenait son temps, ce qui n'était pas pour déplaire à Baldir. Il la regardait et imaginait que ses yeux verts, incrustés de paillettes d'or et dardant sur lui des éclairs meurtriers, s'adoucissaient, qu'il ôtait la broche en fer rouillé retenant ses cheveux bruns et épais, qu'il caressait la soie naturelle de sa peau au grain si fin, que son visage ovale, amaigri par les privations, s'approchait du sien, qu'il mordillait la chair blanche et tentatrice de son épaule dénudée avant de remonter embrasser son cou gracile, qu'il cassait dans le feu de l'action les dernières baleines intactes de sa robe de velours vert…

Il la laissa finir tranquillement son repas, ignorant – tout à sa rêverie – les efforts qu'elle faisait pour lui faire comprendre qu'elle le haïssait.

— Allons-y, princesse, dit-il d'une voix qu'il aurait souhaité plus dure.

Elle le précéda dans le trou. Elle le troublait. La libérer aurait été une erreur mais peut-être l'aiderait-il plus qu'il ne l'avait fait pour les précédents. L'idée lui plut.

— Vous allez visiter l'un des endroits les plus en vue du royaume. Tous les courtisans d'Arabesque s'y rendent au moins une fois, dit-il d'un ton badin pour détendre l'atmosphère.

Elle s'arrêta à mi-chemin de l'échelle, ses yeux couvant une véritable tempête qui lui fit regretter sa boutade.

— Allons, allons, nous avons perdu assez de temps, pressons, pressons, se reprit-il.

Les Grolshs se laissèrent tomber et suivirent le maître bossu.

— *Oui, la chair de la femme était appétissante*.

— *Non, ILS ne pouvaient pas bouffer la femme,* les avertit Baldir dans l'ancienne langue. Les mots claquèrent, moins désagréables qu'à l'accoutumée. Il se faisait peu à peu au carnéen et il trouvait amusante cette façon de parler.

Pyrenne avait sursauté. Elle les voyait pour la première fois. Quelle surprise ce serait pour elle que de découvrir, après des démons-bouches, un Nanss cadavérique qui lui servirait de compagnon. Oh oui, quelle ménagerie !

Pyrenne avançait lentement et voûtée, la lanterne des condamnés à hauteur des yeux. Les tunnels étaient étroits et bas. Nanss le mort-vivant la précédait de sa démarche de métronome. Baldir le lui avait présenté tout naturellement.

— Je vous présente feu l'ex-commandant Nanss, avait-il dit avant de préciser : Il a perdu son poste en même temps que la vie.

Comment le bossu pouvait-il plaisanter à propos de telles horreurs ? Et ces créatures au langage inhumain, auxquelles il répondait d'une voix aux inflexions graves et surnaturelles ? D'une seule traite, il lui avait posément expliqué qu'elle devait l'aider à

dresser un plan du labyrinthe, qu'il recelait de nombreux pièges, tous définitifs quant à leur issue, que le mort-vivant la protégerait des Phrages et que Nanss avait du sang-froid à revendre (un autre de ses jeux de mots morbides). Quand elle lui avait demandé ce qu'ils cherchaient, il avait haussé les épaules et fait la grimace.

— Si je le savais, avait-il répondu évasivement.

Les Phrages. Ses nerfs avaient failli lâcher quand elle les avait découverts. Heureusement, ils détestaient la présence du mort-vivant et restaient à présent hors de vue. Un léger picotement dans les jambes lui signifiait qu'ils étaient encore dans les parages. Le bouffon ne les avait pas suivis au-delà de la dernière porte-reflet, une autre bizarrerie censée protéger le palais contre les dangers du labyrinthe. Au premier embranchement, elle avait pris à droite. Maintenant, elle était seule avec le corps de Nanss et chacun de ses pas l'amenait plus avant dans le dédale. La terreur assiégeait son cœur, prête à l'emporter, ses dernières défenses vacillant dangereusement. Elle tenait ses bras bien droits pour les empêcher de trembler, les poings serrés, l'anse de la lanterne meurtrissant sa paume.

Le visage du bossu, cette beauté cruelle, dansait devant ses yeux. Son sourire enfantin la poursuivait.

Nanss s'arrêta brusquement, le mort oscilla dangereusement. Il se retourna lentement. Ses yeux blancs et inexpressifs la fixaient. Il lui parla.

— Vous… app… ré… ciez… le… voy… age…, prin… cesse ?… HA… HA.

C'en était trop. La panique l'emporta, les murs de sa raison tombèrent, soufflés par un rire sale et inhumain. Elle lâcha la lanterne et poussa un hurlement qui se répercuta de couloir en couloir.

Baldir avait investi le cadavre dès qu'il avait tourné le coin. Le froid répugnant avait engourdi son esprit et il s'était retrouvé à marcher devant la princesse de Menylphe. Par jeu, il avait imprimé au mort-vivant l'ordre de faire demi-tour. Celui-ci s'était exécuté, tanguant de droite à gauche. Sa volonté s'était concentrée dans les muscles de la mâchoire et de la langue, et le message avait été délivré syllabe après syllabe. Le résultat n'avait pas été celui qu'il espérait. Sa phrase était pourtant compréhensible. Pyrenne s'était enfuie dans la mauvaise direction en poussant des cris assourdissants. Il essayait à présent de la rattraper mais il n'obtenait du cadavre qu'une démarche poussive. La frontière entre le comique et le tragique lui parut si ténue qu'il se demanda s'il devait rire ou pleurer.

Elle courut dans le noir de toutes ses jambes sur une courte distance puis il y eut un grand choc et elle s'écroula sans savoir ce qui lui arrivait.

Baldir la trouva allongée au bout du couloir. Elle avait heurté de plein fouet le mur, la tête la première. Un piège auquel il n'aurait jamais pensé, la farce se poursuivait.

Les articulations de Nanss faillirent se coincer quand il le força à se baisser. Les deux bras rigides passèrent sous le corps frêle, le plus tendrement possible. Il la vit bouger à travers les yeux morts alors qu'il la ramassait. Les traits crispés, affadis par la vision post-mortem du mort-vivant, le bouleversèrent. Inquiet, il la ramena derrière la porte-reflet.

Elle retrouva ses esprits sur le trajet du retour. Ses yeux s'ouvrirent et se refermèrent immédiatement, ne pouvant supporter la vue du mort. Les mains glacées du commandant, refermées sur son épaule et sa cuisse afin d'affermir sa prise, faillirent lui faire perdre à nouveau le contrôle d'elle-même. Ils passèrent la porte-reflet dans un silence oppressant seulement troublé par le tintement cristallin. Le bouffon était assis, les yeux perdus dans le vague, le dos appuyé au mur de granit, un filet de sang

s'écoulant de son nez. Le mort déposa son fardeau le plus doucement possible et Baldir retrouva son enveloppe familière avec gêne. Pyrenne regardait le mort-vivant.

— Princesse…, l'appela-t-il.

L'effroi dans son regard l'attrista. Il se remit debout sur ses courtes jambes. Avec précaution, il se pencha sur elle, lui passa sa main sur la joue, écrasant une larme de son pouce. Elle eut un mouvement de recul. Une bosse avait fait irruption sur son front blanc, un anneau violacé à sa base.

Ils se regardèrent longuement. Cette fragile beauté, cette chair blessée faiblement éclairée par la flamme tremblotante de la lanterne éveillèrent en lui un désir brutal. Ses lèvres tombèrent vers les siennes, ourlées de velours et couleur de rubis. Il les écrasa passionnément tandis qu'elle tentait faiblement de se dérober. Il n'eut guère besoin de lutter longtemps. Elle céda d'un coup, ses mains fines passèrent autour de son corps grossier, agrippèrent sa bosse et l'attirèrent à elle alors qu'elle se laissait aller en arrière. Son torse torve et disgracieux se pressa sur le sien si désirable dans une ridicule étreinte, ses pieds à hauteur de ses genoux. Sa main passa sous sa robe et la remonta maladroitement, brisant les dernières baleines intactes, effleurant au passage sa peau réellement et merveilleusement douce. Sa bouche voulut descendre, à la rencontre de ce que sa main avait déjà découvert mais elle le ramena à son niveau, baisant ses joues, ses yeux, sa bouche, sanglotant de plaisir ou du moins, c'est ce que crut Baldir.

Il se sentait transporté, il était un autre homme, puissant et viril. Il ne désirait plus qu'une chose, la posséder, la pénétrer, là, dans le labyrinthe sous le regard absent du mort-vivant et celui des Grolshs insatiables qui, se méprenant sur ses gestes, couinaient pour se joindre à lui.

Qu'elle se livrât à lui alors qu'il avait envoyé sa mère à la mort et l'avait forcée à risquer sa vie dans un labyrinthe cauchemardesque, ne lui parut point insensé. Il tira avec rudesse sur la soie déchirée et dégagea son sein gauche, pesant et blanc, qu'il caressa. Elle tressaillit. Il voulut une nouvelle fois descendre, goûter cette vague tendre mais elle le retint encore. Leurs bouches se joignirent à nouveau.

La douleur le surprit alors que sa langue, forçant le passage, partait une nouvelle fois à la recherche de la sienne ; une douleur aiguë et fulgurante entre sa bosse et son omoplate. Il se rejeta en arrière en grimaçant, essayant, dans un réflexe, de saisir l'objet planté dans son dos.

— Qu'est-ce qu…

Pyrenne le regardait, elle avait le souffle court, les yeux flamboyant, les cheveux défaits, une cascade auburn encadrant un visage hystérique. C'était la broche retenant sa chevelure qui saillait de peu dans son dos. La surprise maintint la bouche de Baldir ouverte encore quelques secondes. Pyrenne riait nerveusement, elle avait replié ses jambes sous elle et pressait un pan de soie arraché sur son sein, à présent inaccessible.

— Nabot, tu croyais réellement qu'une femme puisse t'aimer ? dit-elle d'une voix brisée.

Les Grolshs apparurent à la lisière du cercle de lumière, entassés les uns sur les autres, quémandant la faveur de punir l'humaine.

— *Oui, ils allaient se vautrer dans cette viande traîtresse, il n'y avait aucun doute.*

Les huit mâchoires claquèrent de concert, leurs griffes aux reflets verts raclant le granit qui les avait enfantées.

L'excitation de Baldir était retombée, il hésitait. Combien de hurlements avait-il

entendus dans le labyrinthe ? Il leva le bras. Les Grolshs poussèrent une longue plainte dissonante. Pyrenne ferma les yeux et pria son ancêtre qu'il l'accueille vite sur Sri. Elle ne vit pas le bras retomber le long du corps du bouffon.

— Princesse, n'attendez pas de moi que je vous tue, ni moi, ni mes créatures. Le labyrinthe seul décidera de votre sort et vous verrez qu'il est bien plus cruel amant que je ne pourrais jamais l'être… Oui, bien plus cruel, répéta-t-il comme pour lui-même.

Il reprit, ignorant les jérémiades claquantes des Grolshs, furieux et menaçants.

— Je vous laisse à la garde de Nanss et vais fermer les portes-reflets derrière moi. Ne vous éloignez pas de ce brave commandant, il sera désormais votre unique compagnon. Habituez-vous à votre nouvelle demeure, vous n'en aurez plus d'autre.

Pyrenne regardait Baldir à travers ses paupières à demi closes. Il tenait la lanterne à hauteur de ses yeux, l'ombre de son corps difforme ondulait sur les parois du couloir au rythme de la flamme. La douleur et la tristesse se partageaient son visage fatigué et maculé de sang, ses boucles blondes collées à ses tempes par la sueur et la saleté. Ses petits monstres agglutinés en une boule de dents et de griffes se tenaient suspendus derrière lui, réclamant désespérément leur dû dans l'antique langage. Il attendit une réaction de la part de Pyrenne ; ils restèrent ainsi quelques longues secondes.

— Bien, puisque vous n'avez rien à ajouter, je vous dis à demain. Il se détourna d'elle et s'éloigna de quelques pas avant de s'arrêter. Ah, au fait, permettez que je ne vous rende votre broche que demain. Vous l'avez si bien égarée dans mon dos, qu'elle semble ne plus vouloir me quitter.

Elle resta immobile et silencieuse, même quand il s'éloigna avec l'unique source de lumière et sa marmaille démoniaque, la laissant seule et désarmée dans l'obscurité. Elle n'osait faire un mouvement de peur de toucher la statue de chair rigide et morte qui veillait sur elle. Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes jusqu'au sang pour s'empêcher de crier.

Baldir se hâta de regagner les caves royales, ignorant le harcèlement criard des Grolshs insatisfaits et la douleur lancinante dans son dos. Il saisit deux bouteilles au passage, il allait se saouler, l'alcool le délivrerait, diluerait cette amertume embarrassante dans une ivresse bienheureuse.

CHAPITRE 5 : DEÏAL

Fin du printemps 1258 AE (Après l'Exode)
Terre des Nördes.
Jusqu'à présent, les jylfgs faisaient le lien entre le peuple nörde et ses défunts sur Sri. Les ancêtres parlaient à travers leurs bouches possédées. Mais depuis quelque temps, les jylfgs délivrent les messages étranges d'anciens dont les noms ont été oubliés et les Nördes se plaignent de rêves hantés par des ombres glacées.

Le sous-bois humide était silencieux et sombre en cette fin d'après-midi ; agenouillé dans la mousse près d'un ruisseau au lit tranquille, Deïal observait l'épée fichée jusqu'à la garde dans la roche et les ondoiements à peine perceptibles et brusques qu'elle provoquait à sa base. La surface trouble sous la poignée d'Ifral semblait peiner à retrouver sa cohérence minérale et, à plusieurs reprises, s'était même légèrement affaissée. En soupirant, il se releva et arracha l'arme à l'étreinte du rocher – elle émit un léger chuintement – et la glissa dans l'anneau de son ceinturon. Dans un sifflement, le trou dans la pierre se referma partiellement alors que Deïal s'éloignait. Il ne s'était pas séparé de son épée depuis que, par défi, il l'avait invoquée, une fois quitté l'antre d'Énoïr. Et chaque matin et chaque soir, il s'isolait de son escorte nörde, du marchand et du voleur Volz pour essayer de percer son secret, une sorte de rituel qu'il s'imposait. Grond avait dit qu'elle était la clef. Mais pour ouvrir quelle porte ?

Les souvenirs de son affrontement contre Jahald vinrent assombrir son humeur déjà maussade ; il écarta violemment une des longues branches épineuses qui lui barraient la route.

Cela faisait vingt journées qu'il avait quitté Pragrald à bord du navire de Maskarij ; la traversée en avait pris cinq. Ils avaient rencontrés des Nördes dont le chef avait tenu à leur fournir des guerriers qui les guideraient vers Godondsor, la cité naine. Le volubile Maskarij avait appris, au cours de la seule nuit qu'ils avaient passée là-bas, qu'une autre expédition, menée par la fille du chef nörde, et convoyant un sarcophage et un jeune garçon à la peau mate, avait pris la direction du nord et du domaine des Nains, mais qu'elle n'était toujours pas revenue. Le chef nörde espérait secrètement qu'ils leur apporteraient des nouvelles de son seul enfant ; pour une raison inconnue, il n'en avait pas parlé à Deïal.

Cette histoire de sarcophage se dirigeant vers la cité naine où était gardé la Pierre Orpheline – le fragment de l'Ankérit qui, selon Grond, servirait à détruire la Table des Immortels – n'arrêtait pas de lui trotter dans la tête. Une coïncidence de plus ?

Il avait hâte de sortir de cette forêt immense et étouffante, de revoir le ciel et de quitter cette pénombre putrescente.

Le rire haut perché du marchand lui parvint alors qu'il se rapprochait de leur camp. Quelques instants plus tard, il pénétrait dans le cercle de lumière autour du feu, les faisant tous se taire ; c'était ainsi, tous le considéraient comme un paria. Camerune se couchait tard dans cette partie d'Ern mais déjà, la température avait chuté. Sans un mot, il s'approcha du feu et offrit ses mains à la douce chaleur.

Son corps encore convalescent n'avait toujours pas retrouvé tout son tonus et les muscles de ses jambes ne le menaient jamais très loin, les obligeant à faire de nombreuses

pauses.

Le sourire en biais sur son visage à angles droits, Volz le fixait, lui et son épée, en murmurant des mots incompréhensibles, les yeux étincelants de haine. Une haine qui n'avait cessé de se renforcer, tout comme les cauchemars du voleur qui étaient devenus de plus en plus violents, à tel point que celui qui était de garde était maintenant chargé de le réveiller dès qu'il s'agitait.

Discrètement, il passa en revue les visages autour de lui. Maskarij, sa face brunie par le soleil de Gonoth d'où il était originaire, d'habitude si enjouée, contemplait ses bottes de fourrure en se mordant les lèvres ; il avait tant insisté que Deïal avait finalement accepté sa présence ; le marchand comptait rétablir les relations commerciales avec les Nains. « Ce serait l'aboutissement d'une carrière de plus de trente années », avait-il dit.

Les Nördes se ressemblaient tous plus ou moins, de grands gabarits à la chevelure blonde ou noir corbeau, durs et austères comme la pierre et résistants au froid. Leur surnom lui avait cependant permis de les distinguer. Jiksoldr vieille hache et son arme redoutable qu'il ne quittait jamais, Hugrold l'adroit et ses talents d'archer, Gundrild langue de femme qui aimait conter des histoires pour le plus grand bonheur du marchand et Riuld le long, parti en reconnaissance, dont les jambes semblaient interminables et qui dominait tout le monde d'une bonne tête. Selon les dires de Maskarij, le peuple des Nördes était d'origine garderannaise. Des gilets de fourrure par-dessus leur haubert, un casque sur la tête, une ou deux haches pendues à leur ceinturon, on ne pouvait douter qu'ils fussent guerriers. Tous s'affairaient autour de l'âtre ou faisaient mine de le faire en attendant que quelqu'un dissipe le malaise de son arrivée.

— Je me demande bien à quoi ressemblent ces corrompus et ce troll qui les a asservis, lança le marchand à la ronde.

Tous parlaient le langage guttural des Nördes, ce qui se comprenait naturellement pour les grands guerriers qui n'en connaissaient pas d'autre et pour Maskarij qui commerçait régulièrement avec eux ; pour sa part, Deïal l'avait appris, avec le solzarade et le gonothin, à la Forteresse Grise ; quant à Volz… On pouvait supposer qu'il avait souvent eu affaire au peuple du Nord qui faisait escale à Pragrald.

— Il vaut mieux ne pas le savoir, répondit Gundrild après avoir toussé pour s'éclaircir la gorge.

— N'aie pas peur, marchand, nous avons un Sadourak pour nous protéger, se moqua méchamment Volz en étirant sa maigre carcasse. D'un coup de son épée magique, il les enverra tous là-haut, ajouta-il en désignant le ciel masqué par les branchages d'un vert profond. Il murmura autre chose en allongeant encore son sourire de travers et en s'éloignant pour pisser.

Le marchand toussota lui aussi :

— Dis-moi, Gundrild, tu as dit hier soir que le troll était un survivant de la bataille des Trois Cols qui avait opposé les Nains, les Nördes et les Sadouraks aux armées d'Oboss le Dissimulateur.

Le guerrier acquiesça tout en continuant d'éplucher un bulbe de gib, une racine qui répandaient une odeur de terre quand ils cuisaient.

— Oui.

Le marchand leva les yeux vers la voûte végétale en caressant distraitement son ventre.

— Pourquoi ton peuple n'a jamais monté d'expédition pour aller l'affronter puisqu'il

ne se cache plus et qu'il a même asservi un de vos clans ? demanda-t-il gêné.

Jiksoldr cessa de fendre du bois et Hugrold se rapprocha de Maskarij.

— Tu insinues que nous sommes des lâches ? demanda le guerrier qui ne devait pas avoir plus d'une vingtaine d'années.

Son visage gras et constellé de taches de rousseur paraissait bon enfant mais son regard furieux disait tout le contraire.

— Ah non ! s'exclama le marchand. Ici, c'est moi le couard, dit-il en mimant une peur grotesque, écarquillant les yeux et s'attrapant des deux mains la partie inférieure de la mâchoire.

Tous hormis Hugrold sourirent.

— Je voulais juste savoir pourquoi vous avez poursuivi tous les autres et pas celui-là, insista-t-il en reculant prudemment.

— Laisse-le, intervint Gundrild de sa voix grave. Et toi marchand, sache que le troll est une créature d'un autre temps comme il n'y en a plus dans cette partie d'Ern. Nous pouvons affronter les corrompus mais pas Scolphorg.

— Dans l'archipel de Gonoth, il est fréquent de croiser des démons monstrueux mais les mages les contrôlent. Ce troll, c'est un enfant de Carn aussi ?

— Ils le sont tous, déclara Deïal qui s'était assis en tailleur. Et nul sorcier, serait-ce Bachul l'archimage en personne, ne contrôle ces créatures. Ils ne servent que les Immortels.

Le silence qui s'ensuivit lui fit regretter d'avoir osé participer à la conversation ; il observa les flammes et écouta les bûches chanter en crépitant leur funeste destin. Quelquefois une langue de feu, comme aspirée, venait lécher la lame de son épée posée à plat sur le tapis d'aiguilles.

Jusqu'au repas, personne ne parla.

Le grand pisteur revint au milieu de la nuit et, après avoir réveillé Gundrild puis Deïal, leur confia qu'ils n'étaient plus très loin des montagnes et que la piste du chariot qui transportait le sarcophage de bronze menait toujours vers le nord. Ce qu'il leur annonça ensuite était plus inquiétant : il avait trouvé des ossements humains et une hache de pierre.

Au matin ils repartirent, une fois rassasiés et la méditation de Deïal terminée.

La forêt était toujours aussi muette en sa présence, jusqu'aux animaux qui n'osaient approcher d'Ifral ; tous, qu'ils soient hommes ou bêtes, le craignaient lui et son épée, symbole de ce pouvoir qu'il ne maîtrisait pas. Il n'avait pas osé ouvrir ce qu'il appelait désormais son troisième œil depuis Pragrald. Le danger était trop grand.

Ils avançaient en ligne, lui au centre, entre Volz, le visage cerné par sa nuit agitée, et le marchand, englouti dans son imposant manteau de vair qui paraissait si déplacé au milieu des grands conifères. Leur pisteur était parti en reconnaissance à l'aube.

Contrairement aux jours précédents, le marchand ne parlait pas à tort et à travers. Seul le bruit de leurs pas, la respiration hachée de Maskarij quand il s'agissait de grimper la pente d'un vallon, ou une branche morte qui craquait sous un pied venaient troubler le silence des sous-bois. Ils progressèrent ainsi toute la journée, profitant des rares trouées pour prendre du repos et un peu de la maigre chaleur à Camerune, pâle et effacé derrière les nuages blancs. En fin d'après-midi, ils installèrent le camp dans une petite clairière, près d'un amas de gros rochers moussus.

Les nuages avaient encore noirci et assombrissaient le ciel qui s'était mis à tonner

furieusement. Entre deux éclats, on pouvait entendre les pommes de pin se fendiller bruyamment l'une après l'autre dans l'âtre avant de s'enflammer en jetant des étincelles. Une bonne odeur de viande grillée parfumait l'air. Adossé à une vieille souche carbonisée, son sac posé près d'une racine brisée et ses deux poignards plantés dans la terre, Volz avalait sans les mâcher des morceaux de lièvre. Épuisé, Maskarij était allongé les bras en croix et les yeux clos dans l'herbe folle. Les Nördes, excepté Riuld parti en reconnaissance, dévoraient leur nourriture assis sur l'arbre foudroyé. Deïal, fourbu, mangeait lentement, perdu dans ses pensées.

Quand le long sifflement modulé leur parvint, les trois guerriers lâchèrent leur viande et bondirent sur leurs armes. Volz saisit ses dagues et, d'une bourrade dans le dos du marchand, l'envoya bouler en avant.

— Sous le tronc ! commanda-t-il.

Le cœur battant à tout rompre, Deïal se leva, se retourna et essaya de voir au-delà du rideau impénétrable que formaient les hautes ombres allongées des arbres et leurs ramures chargées. Sa main se referma sur la garde lisse et tiède d'Ifral et il la brandit devant lui ; il n'avait jamais combattu avec une épée, jugée inutile, comme toutes les armes, par les Sadouraks.

— Ils sont là, grogna Hugrold.

Les yeux plissés, le jeune guerrier tournait sur lui-même, son arc bandé et une flèche encochée, tandis que Gundrild et Jiksoldr s'étaient mis dos au feu, la hache brandie et le visage affichant un mélange de dureté et de résignation.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota le marchand tapis sous l'arbre mort.

Sa bouche produisit un bruit étranglé quand les corrompus s'avancèrent d'un même pas dans la clairière et s'arrêtèrent, les encerclant complètement.

Il y avait autant d'hommes que de femmes, des jeunes comme des vieux, et, leur massue ou leur hache ballant au bout de leur bras, ils ne semblaient pas vouloir attaquer. À demi dans l'ombre, leur nudité exagérément musclée apparaissait sillonnée de veines noires et gonflées, et leur peau tendue et brûlante semblait fumer légèrement. Une noirceur mauvaise, presque animale, obscurcissait leur regard et une faim sauvage crispait leur faciès bestial.

Un des corrompus pointa Deïal de sa lance couverte de suie et parla lentement, trébuchant sur les mots comme un enfant.

— Le seigneur Scolphorg veut te voir. Et de son arme, il indiqua la forêt derrière lui.

Un garçon à qui il manquait la moitié du visage et une femme aux seins tranchés s'écartèrent sur sa droite pour laisser un passage entre eux.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit Maskarij du fond de sa cachette improvisée, mais seul le ciel lui répondit en grondant longuement.

Tous interrogeaient Deïal du regard avec, pour Volz, une nuance de mépris qui semblait dire : « de toute façon, tu prendras une mauvaise décision ».

Et peut-être avait-il raison. La Forteresse Grise enseignait aux Sadouraks comment se faire obéir des hommes, en affirmant sa force, une manière brutale que n'appréciait pas Deïal. Il avait perdu le pouvoir de l'armure pour un autre, infiniment plus puissant, auquel il n'était pas préparé mais qui lui conférait ce même droit à décider d'autrui. Parce que, devaient-ils penser, excepté Volz, *il allait les protéger*. La vision du garde du corps d'Énoïr hurlant et de son bras qui suintait sang et or se superposa à celle présente de ces cinq vies qui dépendaient de lui. Il regretta de ne pas être seul en cet instant.

— Vous restez là, décida-t-il en se dirigeant vers le chef des corrompus.

Le « non » angoissé de Maskarij l'arrêta.

— Ils nous tueront et nous mangeront.

De grosses gouttes de pluie vinrent s'écraser sur le front et le nez de Deïal. Nördes, corrompus, marchand, voleur, tous attendaient qu'il parle. Ce fut le sourire du chef à la lance de suie et aux dents aiguisées qui le convainquirent.

— Venez, dit-il en se postant à côté du passage libéré par les deux corrompus.

Maskarij se précipita à quatre pattes sur son barda, s'en empara et se rua dans la brèche humaine, suivi des trois Nördes et de Volz qui s'arrêta, le temps de le toiser froidement.

— Sadourak, ça fait quoi d'avoir nos vies entre tes mains ? Et sans attendre la réponse, il s'engouffra dans la forêt à la suite des autres.

Le temps d'un éclair, Deïal avait pu percevoir comme une minuscule silhouette noire danser sur la rétine du voleur. À son tour, il passa entre les corrompus et les suivit.

L'averse les surprit peu avant qu'ils n'atteignent la frontière naturelle entre la forêt et la montagne. Épuisé et trempé, Deïal, imité par ses compagnons, s'arrêta devant cette pente ténébreuse qui menait aux contreforts fantastiques du domaine de Modredor et des Nains, ses enfants. Le ciel foudroyé révéla la masse distante de cette falaise, un horizon de pierre infranchissable, et la file des corrompus qui avaient déjà attaqué le dénivelé.

Une hampe le heurta aux flancs pour lui signifier de continuer, un coup violent qui manqua de le faire chuter. Sans un mot, il dégaina son épée blanche et, tombant à genou sur le sol détrempé, la planta par défi dans la boue.

— Relève-toi sinon…, fit une voix menaçante ; le reste de la phrase disparut dans un grondement titanesque.

Mais Deïal ne bougea pas, son esprit près d'une autre frontière, invisible celle-là. Une main lourde se posa sur son épaule puis se retira quand un ordre claqua.

Après avoir rapidement sacrifié à son rituel, il se releva en grelottant et rejoignit Gundrild, affalé contre un tronc noueux. Les autres s'étaient installés non loin, tous étroitement encerclés par ces corrompus qui ressemblaient à des démons immobiles et fumants. Le toit naturel constitué par les arbres n'étant pas capable d'absorber toute la pluie, l'eau gouttait abondement le long des aiguilles vertes des sapins et s'infiltrait entre les replis de leurs épaisses fourrures. Pourtant, aucun n'eut la force de faire du feu.

— Nous avons confiance en toi, lâcha le guerrier nörde emmitouflé avant d'étouffer la flamme de la torche.

Il n'y eut pas de tour de garde cette nuit-là et personne ne veilla sur Volz et ses cauchemars. Riuld ne se montra pas.

Au matin, c'est ce même Gundrild qui le réveilla en le secouant doucement.

— Il fait jour et le vent a lavé le ciel.

Lentement, il ouvrit les yeux, priant l'Innomé que les corrompus n'aient été qu'un rêve. Non. Ils étaient là, tout autour d'eux, soixante ou peut-être cent. Les couleurs claires et la luminosité du sous-bois contrastaient avec leur chair sombre et leurs traits martelés par cette faim que rien ne semblait pouvoir assouvir. Et, se mêlant à la puanteur qu'exhalait le sol en décomposition, celle du sang qui ne les quittait jamais.

Maskarij toussait en se tenant les côtes, soutenu par Volz qui lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Les Nördes attendaient, sac à l'épaule et armes en main, louchant du côté de leurs ennemis. Deïal espéra que Riuld le long les suivait. Machinalement, il mit la

main à sa ceinture mais Ifral était enfoncée dans la terre à l'endroit où il l'avait laissée. Des feuilles odorantes infusaient dans un petit chaudron. Il ramassa une timbale en fer et se servit. Les Nördes avaient fabriqué de nouvelles torches, la résine fraîchement recueillie embaumait l'air.

Après quelques exercices pour chasser la raideur de ses muscles et une fois son arme passée à la ceinture, il donna le signal du départ. Le chef à la lance de suie, qui ne l'avait jamais quitté des yeux, leva le bras et leur sauvage escorte se mit en mouvement.

Il se demanda ce qui se passerait si jamais il refusait de les suivre ; y aurait-il combat ? Mais il désirait voir ce troll qui n'ignorait rien de sa venue et connaissait son nom.

Grond, Énoïr et maintenant Scolphorg qui l'invitait, c'était beaucoup.

Le paysage à l'orée de la forêt n'était plus le même sous le ciel complètement dégagé et d'un bleu incroyablement pur. Camerune chauffa agréablement son épiderme et même ses os glacés. Il huma l'air frais et vivifiant. Les falaises paraissaient toujours aussi importantes mais nettement moins menaçantes, et derrière, on pouvait apercevoir les premiers sommets dont les plus pointus étaient barbouillés de neige. Osgur Mochur, la mâchoire du Monde, comme l'appelaient les Nördes.

À mi-pente, ils découvrirent la fissure qui balafrait l'à-pic de bas en haut et qui semblait être leur destination. Se retournant pour admirer la forêt qu'il découvrait pour la première fois dans sa globalité, il fut déçu de ne pas distinguer une mer bleue au-delà de cette succession infinie d'arbres.

À midi, ils atteignirent la faille et pénétrèrent dans l'étroit défilé qui s'enfonçait dans la montagne, laissant derrière eux la chaleur de Camerune pour une fraîcheur silencieuse et angoissante. Fiévreux, le marchand, soutenu à tour de rôle par un Nörde ou par Volz, n'avait pas arrêté de tousser et peinait à avancer.

ooOoo

— Mon père par le sang ! L'ennemi Sadourak approche.

La corrompue gardait la tête baissée devant celui qui l'avait transformée et la nourrissait. Le grand troll estima qu'elle était jeune pour sa race, encore une nouvelle génération asservie qui se reproduirait dans l'unique but de lui servir de repas et de fortifier son sang afin de s'en nourrir. Scolphorg ne se souvenait pas du nom de cette jeune guerrière, il ne se souvenait d'aucun. Il grogna son approbation, il n'aimait pas qu'on le tirât de sa bienheureuse torpeur. Son énorme bras noirci par le passage des siècles le lançait ; ses enfants tiraient son sang. Ses lourdes paupières se refermèrent. La Reine de la Folie exigeait beaucoup de lui, le souvenir du feu blanc était encore très présent, sa haine et sa peur des Sadouraks demeuraient. Mais nul, sinon ces stupides humains, ne désobéissait à l'ordre direct d'un Immortel. Il s'assoupit, laissant sa mémoire ancestrale et somnolente dériver vers une autre époque.

ooOoo

Le ciel se déroulait en un long ruban étoilé, loin au-dessus de leur tête. L'interminable couloir de pierre était humide et désertique ; seules quelques plantes piquantes et gonflées d'eau poussaient sur les parois.

Cette promiscuité forcée avec les corrompus durait depuis deux jours et affectait le

moral de Deïal et de ses compagnons ; l'état de Maskarij avait empiré au point qu'ils étaient obligés de le porter. Le ressentiment de Volz avait, comme ses cauchemars, encore augmenté en intensité et il était curieux et terrifiant de voir les corrompus se mettre à crier comme des bêtes pour l'imiter quand il hurlait dans son sommeil. Deïal avait pu les observer à loisir et voir à quel point ils étaient consumés par le sang démoniaque dont ils se nourrissaient, ce breuvage toujours brûlant quelle que fût la température et qui les plongeait dans une courte extase après l'avoir ingurgité. Mais, toujours, la faim réapparaissait sur leur visage et seule la chair humaine semblait capable de l'assouvir. C'est ainsi qu'ils avaient guetté chaque faux pas du marchand, s'étaient réjouis quand il était tombé et avaient jeté au ciel leur rage quand les Nördes l'avaient soustrait à leur féroce appétit. Les guerriers du Nord craignaient plus que tout cette corruption qui avait emporté leurs frères, et ne cessaient de psalmodier des prières à l'intention de leurs ancêtres. Ayant peu dormi, tous étaient à cran et la tension n'avait cessé de croître.

Au petit matin, ils dépassèrent des grottes les surplombant, des corrompus massés devant les entrées hideusement décorées de crânes humains. La passe se terminait sur une bouche monumentale dont la voûte était soutenue par des blocs de pierre empilés les uns sur les autres.

L'avant-garde se rangea de chaque côté de l'entrée et s'immobilisa. Le chef à la lance de suie s'écarta sur la gauche et les invita à poursuivre dans un silence inquiétant. Deïal ne s'arrêta pas et, docile, continua sans prêter attention au gigantisme de l'entrée. Tous le suivirent dans l'antre de la bête. Derrière eux, les corrompus avaient formé une haie et grognaient ou aboyaient, c'était difficile à dire. La caverne se poursuivait en une pente douce. La blancheur immaculée d'Ifral fournissait à peine de quoi voir où ils mettaient les pieds, mais les torches étaient épuisées, comme la plupart de leurs vivres. Bien que Riuld le pisteur ne soit plus avec eux, les Nördes avaient trouvé des traces anciennes de roues dans les deux sens, sûrement celles de la charrette transportant le sarcophage, indiquant qu'elle était entrée dans l'antre du troll puis ressortie. Une question le hantait depuis qu'il était avec les corrompus : devrait-il affronter Scolphorg et surtout, en était-il capable ? Et qu'arriverait-il s'il recourait à son pouvoir ?

La voix de Volz le ramena à la caverne.

— Sadourak, Maskarij a perdu connaissance.

— Portez-le. Nous ne pouvons le laisser.

Deïal n'avait pas ralenti pour répondre mais ils ne pouvaient se tromper sur le ton de sa voix : il commençait à avoir peur.

Le vaste boyau s'évasait de plus en plus à tel point qu'ils ne distinguèrent bientôt plus les parois. Des centaines de points lumineux luisaient au fond de l'immense espace qui s'ouvrait devant eux. Deïal en tête, ils mirent le cap sur cet essaim de lumières qui tremblotaient au loin. Un grondement sourd fit trembler la terre, puis se prolongea un peu avant de décroître. Ils avançaient lentement, l'air lourd et vicié les prenait à la gorge et irritait leurs yeux. La distance se réduisant, ils apercevaient à présent les centaines de lumignons incrustés dans des niches ou posés à même le sol et dont l'éclat des flammèches soulignait les contours d'une forme, de la taille d'une tour, assise sur un trône d'os et de pierre ; des dizaines de silhouettes entouraient cet être venu du fond des âges. En se rapprochant, ils purent distinguer les cages thoraciques et les crânes qu'elles portaient en armure. Autour du trône, des squelettes pendaient à l'extrémité de longues

cordes qui descendaient du plafond. Quelques corrompus s'affairaient sur un des bras du troll, tirant à l'aide de lancettes en os un liquide sombre et fumant : son sang.

Deïal s'arrêta à une vingtaine de pas, les autres l'imitèrent. La noirceur du troll était telle qu'il était impossible de voir autre chose qu'une ombre gigantesque, vaguement humanoïde et immobile ; nulle lumière ne semblait être capable de dévoiler les traits de son visage ni les détails de son corps inhumain. Quelques corrompus s'approchèrent en se dandinant et se léchant les babines avec des bruits de déglutition écœurants. Deïal entendit Volz jurer derrière lui, comme pour lui rappeler qu'il devait compter avec eux.

— Que me veux-tu, Troll ? demanda Deïal d'une voix chevrotante.

Le troll bougea un pied et le sol trembla à nouveau.

— Arrogante petite chose ! Sa bouche s'ouvrit sur des ténèbres encore plus profondes, son souffle brûlant passa sur le groupe de Deïal. Comment peux-tu me parler ainsi ?

Deïal essaya de trouver les yeux de la créature mais n'y parvint pas. Il réitéra sa question, plus fermement.

— Que me veux-tu, Troll ?

— Sadourak, je veux t'aider et tu essaies de m'humilier, votre orgueil finira par vous détruire, toi et ta Forteresse Grise.

— Pourquoi voudrais-tu m'aider et comment le pourrais-tu, Troll ? rétorqua Deïal en serrant et desserrant nerveusement les poings.

Scolphorg remua, os et pierres se détachèrent de l'assemblage hétéroclite qui constituait le trône et allèrent rouler entre les pieds des corrompus. Les saigneurs s'écartèrent du membre géant, l'un d'entre eux tomba sans crier, juste un bruit mou, il ne se releva pas.

— Aie un peu de respect pour le vieux seigneur que je suis, Sadourak !

La voix enfla laissant percer la colère.

— Je ne te respecte pas, Scolphorg, tu n'es rien pour moi et je te détruirais avec plaisir !

Deïal sentit son cœur s'emballer sous les effets conjugués de la peur et de l'adrénaline. Il savait au fond de lui-même qu'il pourrait le vaincre mais il ignorait le prix qu'il lui faudrait payer. Il regretta en cet instant d'avoir pris avec lui ses compagnons.

Les mains grosses comme des catapultes agrippèrent les accoudoirs grossiers, la pierre éclata, des fragments du trône volèrent dans tous les sens, un bout de tibia frappa la poitrine de Deïal, une esquille aiguë coupa la joue de Volz qui rétorqua par une autre insulte.

— Tu dépasses les limites, Sadourak. Scolphorg grogna longuement et se renfonça dans son trône, éprouvant l'édifice chaotique de sa masse. Mais je te pardonne, les élans de la jeunesse, sûrement. Je veux t'aider à atteindre Godondsor, mes enfants t'y conduiront.

— Pour quelles raisons m'aiderais-tu, Troll ?

Scolphorg gémit, la plainte insupportable et pestilentielle moucha la flamme des chandelles les plus proches. Deïal surmonta l'épreuve sans broncher. Maskarij avait sûrement repris conscience, car il pouvait l'entendre vomir.

— Je veux t'aider, Sadourak, parce que c'est ainsi. Et quel piège redouterais-tu, toi qui n'as pas peur de Scolphorg ? Te rends-tu compte de l'humiliation que j'endure à la seule fin de t'aider ?

— Tu ne réponds pas à ma question.

Le grand troll se pencha en avant, secouant dangereusement son trône et déclenchant

de nouveaux éboulements. Deïal se força à ne pas bouger.

— J'entrevois de grands bouleversements auxquels tu es intimement lié, je te vois triompher. Laisse-moi t'aider, tu ne le regretteras pas.

— Je trouverai seul les halls de Godondsor, je ne veux pas de ton aide.

Deïal entendit un de ses compagnons s'approcher dans son dos.

— Comme tu veux, Sadourak, je voulais juste être sûr que tu y arriverais. Tu es libre de repartir.

— Nous ne pouvons repartir, Sadourak, lui chuchota Gundrild dans le creux de l'oreille, le marchand est en piteux état, il lui faut des soins et du repos.

Deïal répugnait à demander quoi que ce soit au troll, il hésita.

— Nous resterons ici cette nuit, Troll, finit-il par dire.

— Autant que tu le veux, Sadourak, dit obséquieusement Scolphorg.

La frustration avait succédé à l'appréhension grisante du combat qui s'était peu à peu emparée de son être. Le troll ne lui avait rien révélé et, pire, le démon était devenu son hôte.

— Vous pouvez vous installer où bon vous semblera, mes enfants vous apporteront ce dont vous avez besoin, et ne me remercie pas, Sadourak.

Scolphorg triomphait, Deïal tourna brusquement les talons et s'éloigna d'un pas rageur, suivi par les Nördes soutenant Maskarij, et Volz le maudissant.

ooOoo

Riuld avait suivi leur piste sans aucun mal jusqu'à la faille ; les corrompus étaient peu prudents et se contentaient de surveiller leurs prisonniers. Encore fallait-il se demander si ce n'était pas l'étranger à l'épée blanche qui commandait car c'est lui qui décidait des pauses et de l'endroit où ils bivouaqueraient. La pâleur de Sri était impuissante face à l'obscurité de la faille. Le Nörde se déplaçait silencieusement, ignorant les cris provenant des grottes à flanc de paroi. Les corrompus lui facilitaient la tâche ; trop sûrs d'eux, ils n'avaient placé aucune sentinelle devant les entrées. Sa hache de lancer bien en main, il écoutait néanmoins chaque bruit et fouillait chaque ombre. Riuld se faufila ainsi entre les rochers jusqu'à la bouche béante de l'antre du troll et là, il jura entre ses dents. Des corrompus, épaule contre épaule, formaient une haie difficilement franchissable et les traces de ses compagnons y menaient tout droit. Il lui fallait absolument trouver un autre moyen d'entrer. Il se replia prudemment jusqu'à une cheminée naturelle qu'il avait repérée ; elle filait tout droit vers le sommet. Il accrocha sa hache à sa ceinture, vérifia son paquetage et les sangles de sa cotte de mailles. Ses mains s'introduisirent au fond de la fissure, il monta ses pieds presque au même niveau et commença son ascension.

Riuld arpentait depuis l'aube le plateau à l'aplomb de ce qu'il pensait être la caverne du troll. Des cailloux à perte de vue et du vent, voilà tout ce qu'il avait récolté. Il avait exploré trois trous sans succès. Un quatrième s'offrait à lui, et, avant d'y entrer, il adressa une prière à ses ancêtres. L'appel d'air était bon signe, le puits était profond. Il descendit les dix premiers mètres éclairé par Sri, puis le reste en aveugle. Quand ses pieds touchèrent le fond, il prit le risque d'allumer une torche. Un courant d'air qui provenait d'un boyau assez large fit vaciller la flamme. Le Nörde enleva son sac pour ne garder que ses armes et son armure et y pénétra la torche en avant. Le boyau se transforma vite en

chatière et il dut se mettre à ramper, son corps épais et musclé à l'étroit dans le boyau. La torche lui échappa et tomba un peu plus bas, hors d'atteinte. Le mauvais sort s'acharnait contre lui. Il avança lentement, se tirant avec les mains, poussant avec les pieds et, quand ses doigts rencontrèrent le vide, il poussa un soupir de soulagement. Il s'extirpa péniblement de son trou. Ses mains étaient engourdies et gonflées, son visage égratigné, il avait perdu le compte du temps et n'y voyait plus rien. Il se mit à quatre pattes sur le sol irrégulier et poursuivit ses recherches sur les genoux de peur de tomber dans un gouffre. Le réseau semblait devoir s'étendre dans toutes les directions. Riuld chuta plusieurs fois et s'ouvrit le front, il perdit une hache mal fixée en traversant un pont de pierre et manqua de peu de suivre le même chemin. Il n'aurait su dire où il était ; sous terre, son sens de l'orientation était faussé, nul ciel pour le guider. Il s'arrêta et dressa un petit monticule de pierres. Sur chacune, il grava à l'aide de son couteau le nom de son ancêtre, Aboldir sans blessure, et le pria de parler à la montagne en son nom. Puis il repartit.

ooOoo

Incapable de trouver le sommeil, Deïal veillait le dos appuyé sur la paroi dure et inégale. Volz et les Nördes somnolaient les uns à côté des autres tandis que Maskarij délirait. Ils s'étaient installés non loin de l'entrée, à bonne distance de l'aura empoisonnée du grand troll et avaient réussi à obtenir une graisse animale ou humaine qui s'avéra être un très mauvais combustible qui empuantissait l'air. Ils reçurent aussi de la viande crue et faisandée qu'Hugrold identifia avec dégoût. Ils avaient décidé de partir dès qu'ils se seraient reposés. Ensuite, ils se relaieraient pour porter le marchand s'ils n'avaient pas assez récupéré. Deïal allongea ses jambes. La fatigue l'abrutissait et il ne savait plus quelle décision prendre. S'il voulait tuer le troll, et il n'en était plus sûr, Ifral ne suffirait pas, il lui faudrait recourir à son pouvoir avec tous les risques qu'une telle action impliquait. Un hurlement, différent des précédents, déchira le silence pour la énième fois. Il provenait du fond de l'immense caverne. Jiksoldr se réveilla brusquement.

— Riuld, dit-il dans un souffle.

Les yeux écarquillés malgré l'absence de lumière, Riuld commençait à perdre courage, la soif le tenaillait et les quelques gouttes d'eau recueillies sous les stalactites n'avaient pas suffi à l'étancher. L'idée qu'il puisse être définitivement perdu lui effleura l'esprit quand il entendit un cri de souffrance. Il sortit une hache de lancer et continua de progresser en aveugle, tendant l'oreille, retenant sa respiration pour capter le moindre son.

Il perçut tout de suite la lumière diffuse. La lueur tremblotante ainsi que des gémissements et autres bruits d'origine inconnue émanaient d'une ouverture au ras du sol, à deux pas sur sa droite. Elle était assez importante pour qu'il puisse s'y glisser s'il le fallait. Il s'aplatit de tout son long et s'en approcha en s'aidant de ses coudes. Il vit en contrebas une grande salle faiblement éclairée par des bougies qui répandaient une odeur de graisse brûlée. Au centre, un Nain était écartelé entre le sol et le plafond par des liens de cuir tressé. Trois corrompus arborant des ossements humains en guise d'armure lui tournaient autour.

Riuld voyait un enfant de Modredor pour la première fois, mais il ne pouvait y avoir aucune erreur. Sa chevelure et sa barbe avaient l'aspect de la paille de fer. Sa peau rouge

comme la braise et d'une épaisseur supérieure à un pouce avait été tailladée en de multiples endroits et ses yeux métalliques bien ouverts suivaient ses tortionnaires. Un corrompu s'arrêta et lui planta un os taillé en pointe sous le genou. Le corps du Nain se contracta, tira sur ses liens, le visage raidi et figé dans la douleur. Le corrompu enfonça un peu plus la pointe et la fit tourner. De derrière leur masque macabre sortaient des glapissements cruels et animaux.

Riuld frissonna quand il vit que le Nain s'était brisé la plupart des dents à force de les serrer. Une partie sinistre et truquée se jouait dans cette pièce : les corrompus torturaient le Nain pour le plaisir de ses cris et lui, résistait pour les en priver. Au vu des blessures sur tout son corps dénudé, certaines avaient cicatrisé et d'autres semblaient récentes, le jeu durait depuis des semaines. Un deuxième corrompu vint remplacer le premier, il souleva son masque et mordit à pleines dents la partie charnue du ventre. Sans réfléchir, Riuld plongea dans l'ouverture la tête la première. Son corps s'enroula sur lui-même dans sa chute et il atterrit sur ses deux pieds, jambes fléchies, une hache dans chaque main. Un des corrompus l'avait vu et le fixait sans rien dire.

Une hache tournoya dans l'air suivie immédiatement d'une autre, le vrombissement léger des armes en mouvement fit tourner la tête aux deux autres. La première fracassa le masque en os du plus proche et se ficha entre ses deux yeux avec un craquement sec. Sa tête partit brutalement en arrière mais il ne tomba pas. La seconde atteignit celui qui avait mordu le Nain. Il avait un bout filandreux et rougi entre les dents. Le tranchant le heurta au cou par le travers, entre son armure et son masque. Le bruit fut amorti par la chair plus abondante à cet endroit, mais le sang gicla, noir et fumant. Mû par un réflexe idiot, le corrompu saisit la hache et la retira, libérant la carotide et un nouveau flot noirâtre.

Riuld avait roulé entre les deux blessés et se jetait sur le dernier. Sa hache à deux mains frappa le guerrier sombre au flanc, par en dessous, le fer brisant les os de l'armure comme du petit bois et, pour finir, s'enfonça dans sa chair jusqu'à la hampe. La force du coup souleva de terre le corrompu et lui coupa la respiration, l'empêchant de crier. Un geyser de sang, corrosif et bouillant, fusa et éclaboussa le Nörde au visage. Riuld donna un grand coup de botte dans son adversaire pour dégager sa hache, l'envoyant valdinguer dans un brasero.

Son oreille aiguisée l'avertit trop tard qu'on approchait par-derrière mais il donna un coup de pointe au jugé en se retournant. Une masse le percuta de plein fouet et l'accompagna dans sa chute. Il se reçut brutalement sur le dos, le corrompu l'écrasant de tout son poids. L'impact lui avait fait lâcher son arme et une douleur pulsait le long de sa colonne vertébrale. Étourdi et les yeux enflammés, il vit à travers un voile trouble la face grimaçante du corrompu, une entaille à vif la divisait en deux parties égales.

La figure bestiale disparut de son champ de vision sans qu'il comprenne pourquoi. Des dents aiguisées s'enfoncèrent dans son cou et une mâchoire puissante lui broya la jugulaire. Il cria quand le corrompu arracha une première bouchée. Son esprit abandonna son corps et se mit à dériver dans une brume de mouvements ralentis, de sons distendus et de sensations désagréables. Des mains surgies de nulle part s'étaient saisies de ses bras, des pointes acérées lui traversaient les paumes et les clouaient au sol, d'autres mains s'attaquaient à ses jambes. Son corps se débattait furieusement comme un animal pris au piège, déchirant ses propres chairs mais son esprit était déjà loin. Ses ancêtres sur Sri l'appelaient.

Quand les corrompus se jetèrent sur lui pour le manger vivant, son enveloppe

corporelle hurla sans qu'il n'y puisse rien. La lune l'attirait déjà vers elle. Une ombre, puis une seconde vinrent tourner autour de lui.

Les Nördes s'armaient sous les yeux alarmés de Volz qui essayait de les dissuader de porter secours à Riuld.

— Peut-être est-il déjà mort, dites-leur, Sadourak, ils vont se faire massacrer par Scolphorg.

— Ils ne m'écouteront pas.

Deïal les regarda et vit des guerriers aux visages fermés ; ils n'avaient gardé que leur armure de mailles, Jiksoldr et Gundrild leur grande hache et Hugrold, son arc. Ils jetèrent un dernier regard à Volz et Deïal et partirent sans dire un mot vers l'essaim de lumières.

— Restez avec Maskarij, Volz, je dois les accompagner, dit Deïal.

— Vous allez avec eux ? s'inquiéta Volz.

— Oui.

— Mais, et nous, qu'allons-nous devenir ? Vous nous laissez dans le noir, ceux des grottes vont nous tomber dessus.

— Pourquoi sauraient-ils que vous êtes là ? Ils penseront vraisemblablement que vous êtes avec nous.

— Mais…

— J'y vais, Volz, si vous voulez, suivez-moi sinon, restez, je ne laisserai pas Gundrild et les siens affronter seuls le troll.

Deïal n'attendit pas de connaître le choix du voleur et rattrapa les trois guerriers. Il entendit bientôt les pas de Volz derrière lui.

— Vous allez user de votre pouvoir, Sadourak ? demanda-t-il sur un ton chargé de mépris.

La silhouette des Nördes se découpait à la lisière de l'aura lumineuse d'Ifral, épaule contre épaule, ils chantaient doucement pour se donner du courage. Volz, n'arrivant pas à s'aligner sur la longue foulée de Deïal, devait trotter à côté de lui.

— Ne m'appelez plus Sadourak ou je ne vous répondrai pas, répondit-il sans le regarder.

— Et bien, allez-vous user de votre pouvoir ?

— Deïal, mon nom est Deïal, et… (il s'arrêta pour lui faire face) ce pouvoir, comme tu l'appelles, je ne l'ai pas voulu, et chaque fois que j'en ai usé, je l'ai regretté. Et il repartit.

Volz, méditatif, se laissa distancer. Deïal, ne voulant pas laisser les Nördes aborder Scolphorg, les dépassa et se mit à leur tête d'autorité. Ils ne bronchèrent pas. Les corrompus encore présents près du trône et du grand troll, se levèrent à leur approche. La créature gigantesque dormait, sa respiration lente et sourde soulevant sa poitrine massive. Sa noirceur dérangeante frappa à nouveau Deïal qui s'était arrêté, les Nördes derrière lui.

— Scolphorg, réveille-toi ! cria Deïal.

L'ombre bougea, la créature soupira.

— Que me veux-tu encore, Sadourak, je sens sourdre une certaine hostilité chez les insectes qui te suivent. Auriez-vous l'intention de m'affronter ?

— Rends-nous le Nörde que tu as capturé, vivant. S'il est mort tu en paier…

— ÇA SUFFIT, SADOURAK ! rugit Scolphorg en se levant, secouant la caverne tout entière de sa masse considérable.

Deïal fut projeté à terre et, les tympans assourdis, il vit que les autres avaient subi le

même sort. Étrangement, il avait reçu plusieurs coups à la tête et au dos, sans savoir qui les lui avait donnés. Il comprit quand il vit le sol jonché de pierres que des fragments du plafond s'étaient abattus sur eux.

Ses oreilles bourdonnaient encore. Scolphorg se dressait de toute sa taille devant eux, colonne de force pure dont le sommet disparaissait dans l'obscurité de la voûte. Le troll parla à nouveau et sa colère les frappa comme le tonnerre, ses paroles martelèrent l'air, les ondes de choc lui soulevèrent le cœur. Le nom de Sanne, la Reine de la Folie, résonna plusieurs fois.

Scolphorg fit un pas vers Deïal et quand il reposa brutalement son pied monstrueux, une force incroyable l'arracha au sol. Il vit avec stupeur Nördes et corrompus décoller à plus d'un mètre et retomber comme des sacs, sous une pluie de pierres bien plus drue qu'auparavant. Il se retrouva à quatre pattes, face à un Hugrold hébété et la tempe ensanglantée. La plupart des lumignons avaient été soufflés, quelques flaques de lumière subsistaient, dans lesquelles des formes humaines essayaient en vain de se remettre sur pied.

Un souffle précéda la main de Scolphorg, et Hugrold fut happé avant que Deïal n'ait pu reprendre ses esprits. Alors qu'il commençait de nouveau à entendre normalement et qu'il s'était rétabli sur ses deux jambes, ce qui avait été le Nörde s'écrasa devant lui comme une chose flasque dépourvue de squelette. Scolphorg l'avait pressé jusqu'à le transformer en une bouillie informe.

Deïal leva symboliquement les yeux vers le grand troll pour l'affronter. Il s'ouvrit à la Création qui dévoila alors pour son seul bénéfice sa véritable nature. L'air, la caverne, les Nördes, les corrompus, Volz, le troll, lui-même, tous appartenaient à la même entité, une chose unique en constante transformation, une tapisserie en trois dimensions constituée de milliers de particules reliées entre elles par le Sakt. L'énergie sacrée soutenait l'ensemble, équilibre fragile qu'il allait une fois de plus perturber. Deïal tira des corrompus le Sakt dont il avait besoin et leur corps, devenu instable, s'effondra sur lui-même comme un ballon qui se dégonfle. Des traînées pâles déchiraient l'air dans le sillage du Sakt brut et formaient une toile de feu. Le vide s'amassa aux extrémités des membres du grand troll qui, sous l'impulsion de Deïal, prirent les caractéristiques du fer, la première chose à laquelle il avait songé. Sous la colère, il puisa tout le Sakt qui soutenait les corrompus, les réduisant un par un à des agrégats instables, puis il pilla Scolphorg. Deïal avait pris garde de ne pas affecter autre chose que le grand troll et ses serviteurs mais il sentait qu'il perdait le contrôle ; il referma son « œil ».

L'afflux cessa, les traits blancs reliant les corrompus aux pieds et aux poings du grand troll se résorbèrent. L'opération n'avait pas pris plus de temps qu'un battement de cœur. Deux chocs sourds firent trembler la terre à peu d'intervalle ; un mur de métal se dressait à présent devant Deïal, un autre sur sa droite. Il avait failli mourir écrasé par sa propre bêtise. Il recula en regardant autour de lui, pour découvrir que tout n'était que chaos et obscurité, il dégaina Ifral et la brandit au-dessus de lui. Quatre gangues de fer remplaçaient les membres de Scolphorg et le maintenaient au sol. Sa force n'était plus suffisante pour qu'il puisse les lever. Des centaines de filaments de métal avaient envahi son organisme et hérissaient sa peau. Sa tête noire reposait à terre entre les deux blocs grossiers qui avaient été ses mains. Le Sakt crépitait encore par endroits.

— Sadourak, libère-moi, geignit le grand troll.

Deïal ne répondit pas, il cherchait Volz et les deux Nördes. Il les repéra rapidement.

Un rocher avait sonné le voleur qui titubait vers Gundrild en se massant la nuque. Le guerrier nörde s'était agenouillé à côté de Jiksoldr et ne bougeait plus. Deïal s'approcha d'eux.

— Sadourak, je meurs, le métal à l'intérieur de moi me ronge, je ne veux pas mourir ainsi, libère-moi.

Il prêta une attention distraite aux supplications de Scolphorg. Jiksoldr s'était vidé de l'intérieur et un serpent de feu blanc finissait de lui dévorer le bassin, son armure et tout ce qu'il portait s'était mélangé à ce qu'il restait de sa chair, des taches de métal brillant criblaient l'ensemble. Une souffrance indescriptible avait marqué son visage. Gundrild l'entendant approcher, s'écarta de la dépouille de Jiksoldr. Deïal s'attendit à une réaction violente de la part du Nörde, mais le guerrier blond lui tourna le dos et s'éloigna vers la sortie sans lui adresser un seul regard. Volz le suivit en traînant les pieds. Quand il passa devant Deïal, il lâcha d'un air dégoûté :

— Vous êtes un monstre, Sadourak.

Deïal baissa les yeux.

— Sadourak, délivre-moi. La voix du troll agonisant s'était encore affaiblie.

Deïal retourna devant l'énorme face noire aussi haute que lui et la frappa de son épée, il frappa, frappa encore et encore.

Deïal n'arrivait pas à ordonner ses pensées. Ils étaient sortis de la grotte du troll sans que les corrompus, apathiques depuis la mort de leur maître, ne leur causent aucun problème. Il fermait la marche de leur petite colonne qui se dirigeait vers la fin du défilé. Maskarij n'avait pas repris conscience et son mal empirait. Ils ne trouveraient pas de nourriture et ne pourraient faire de feu avant la forêt. Créer ou détruire, il avait essayé ; Hugrold, Riuld et Jiksoldr étaient morts, et le marchand n'en avait plus pour très longtemps.

Pour quel résultat ?

Peu lui importait que Scolphorg disparaisse ! Devait-il se séparer d'eux pour les préserver ? Mais qui le mènerait à Godondsor ? Il ne savait pas chasser, ignorait tout de la montagne, et n'avait aucune idée de la direction à prendre.

Il se souvenait de son départ du village quand le recruteur l'avait trouvé, le soulagement de sa famille quand ce Sadourak au bras de fer-prié leur avait demandé l'autorisation de l'emmener, il se rappelait son arrivée à la Forteresse Grise, sa longue initiation, cette attention toute particulière dont il avait fait l'objet, et l'interdiction formelle d'appeler Ifral et de contacter le vide. Il se remémorait ces punitions difficiles à supporter pour un enfant, et enfin cette armure qu'ils avaient espéré être sa prison et dont Grond l'avait libéré. Peut-être que Far Mehal avait raison de vouloir l'éliminer. Il laissait un sillage de morts et de haine derrière lui, et pourquoi ? Pour affronter Oboss, le Maître des Mensonges ? Sauver Ern des Immortels ?

Il se sentit seul, infiniment seul.

Chapitre 6 : Seianne

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Osseroth. Archipel de Gonoth.
Des cinq écoles de magie de l'archipel, seule celle d'Orth – l'Anneau d'or – s'oppose farouchement à l'archimage Bachul et à sa volonté de s'allier à l'usurpateur Gorgass Fragor. Le mage Zacra, maître de l'école d'Orth, a rendu publique la volonté de Bachul d'anéantir l'ordre Sadourak et essaie par tous les moyens de convaincre les trois autres écoles de refuser cette guerre contre l'ordre Gris et les Mille Couronnes.

Bien que les autochtones maintinssent qu'il y avait plusieurs saisons dans l'archipel, Seianne restait persuadé que ce n'était qu'un long été qui durait indéfiniment, et un des plus chauds qu'il ait jamais connu. Arrivé au début du printemps, il n'avait jamais senti une goutte de pluie ni même vu un nuage qui méritât ce nom. Camerune régnait en maître, flamboyant et étouffant.

Seianne écoutait distraitement Zacra lui expliquer la situation politique de l'archipel de Gonoth. Ils passaient la soirée sur la terrasse du jardin. Il tira sur le narguilé une bouffée de la poudre parfumée, les sons s'amplifièrent, acquirent plus de profondeur, les odeurs du jardin prirent plus de consistance, la statue au milieu de la fontaine semblait avoir adopté une pose comique.

Le démon Gabessor l'avait fait sortir de la tour de l'archimage comme il l'avait promis à Tantrelou, et personne n'en avait rien su, surtout pas Bachul qui dominait toutes les îles, s'il en croyait ce que disait le maître de maison. La découverte d'Osseroth avait été un choc ; la ville n'avait rien à envier aux plus grandes cités des Mille Couronnes et l'avait éclaboussé de ses innombrables merveilles. Les mages de l'Anneau d'or l'avaient accueilli comme un ami et jamais il ne s'était autant senti chez lui. Pourtant, la vue de l'anneau que lui avait confié Tantrelou les avait énormément attristés, comme s'il leur annonçait la mort de quelqu'un de proche.

— Mon garçon, tu ne devrais pas abuser du yuzt. Tu n'as pas encore l'habitude, ça te ramollit l'esprit qui l'est déjà bien assez, le sermonna Zacra de sa voix onctueuse.

Seianne laissa échapper un petit rire. L'image du gros Zacra l'amusait. Affalé dans un trône en rotin, opulent de sa personne comme de sa bourse, la peau grasse, complètement rasé, ses petites oreilles et son nez percé de multiples anneaux précieux, un long gilet de soie rouge ouvert sur son torse énorme et ses pieds baignant dans une vasque d'eau d'orange, il agitait son doigt boudiné de haut en bas et de bas en haut. Seianne était lui-même assis ou plutôt effondré sur un amas de coussins brodés, portant un peignoir doré, son corps trapu oint de lait d'amande douce et ses longs cheveux lavés et peignés. Une brise nocturne avait chassé la chaleur de la journée, il avait le ventre bien plein et le yuzt déliait la langue de Zacra. Comment aurait-il pu imaginer un tel bonheur, il y a à peine deux mois ?

— Seianne, tu me poses des questions et tu n'écoutes pas les réponses, le gronda

Zacra.

— Non, non, je suis tout ouïe. Vous parliez des cinq écoles de Gonoth et du conseil dirigé par Bachul, dit Seianne en prenant un air concentré.

Un des trois gardes du corps – des triplés aux curieuses manières – du maître de maison passa sans bruit sous la lumière d'une lanterne, attentif au moindre mouvement dans le jardin luxuriant. Comme ses frères, il avait un visage tout en pointe, un menton aigu, des yeux en amande très sombres, un nez fin et long ; sa chevelure en bataille était d'un rouge sombre comme tout ce qui l'habillait ; des favoris coulaient sur ses joues tels deux filets de sang sur sa peau aussi pâle qu'un suaire. Comme ses frères, il arborait une tunique épaisse d'une teinte rubis qui lui tombait jusqu'aux genoux ; la pointe de sa rapière dépassait de telle façon dans son dos que, dans le halo de la lanterne, on aurait dit une queue. Seianne n'aurait pu dire lequel des trois c'était, car ils étaient identiques. Zacra lui avait appris qu'ils venaient des Mille Couronnes et qu'ils étaient bien plus vieux qu'ils n'en avaient l'air. En tout cas, ils n'étaient jamais loin de leur maître et affichaient ouvertement leur mépris pour ce nouvel invité. Le garde rouge disparut dans la pénombre.

— Bachul a engagé l'archipel dans cette fameuse conspiration qui déstabilise les Mille Couronnes afin que nous, les magiciens, reprenions pied sur les terres dont nous avons été chassés. Les écoles d'Odorth, de Niriath, de Krinith, et d'Osseroth, bien sûr, veulent suivre l'archimage. Surtout qu'il leur a promis d'éliminer le problème des Sadouraks. Notre école de l'Anneau d'or, Orth, a bien sûr refusé de s'allier à Bachul.

Zacra s'arrêta un instant pour aspirer une bouffée de yuzt. Il la contint un instant dans ses poumons puis la relâcha en soufflant doucement. Seianne en profita pour lui poser une question.

— Mais, seigneur Zacra, pourquoi les Sadouraks en veulent-ils aux magiciens ?

— Cela remonte à l'Exode. Tu te rappelles, les humains avaient dû fuir le continent des origines à la mort de l'Immortel Carn. De chaque goutte de sang qu'il avait versée étaient nés les géants carnéens, ainsi que d'autres démons, d'ailleurs. Ces créatures immenses, capables de briser les montagnes avec leurs mains monstrueuses, étaient à même de nous causer grand tort, malgré les pouvoirs de la Table des Immortels.

Seianne le coupa :

— Mais qu'est devenue la Table ?

Zacra, exaspéré par ces interruptions intempestives se fâcha.

— Écoute, si tu me coupes à chaque détail, nous n'y arriverons jamais, que vous apprend-on dans le haut royaume d'Angande ? Devant l'air peiné de Seianne, il fit un drôle de bruit avec sa bouche, signifiant qu'il abandonnait la lutte. La Table fut emportée pendant l'Exode par des adeptes de Sadourak et on n'en entendit jamais plus parler, voilà, tu es satisfait ?

Seianne acquiesça.

— Bon, je reprends : aidés des Immortels, les hommes prirent donc la mer et voguèrent jusqu'au continent où nous sommes aujourd'hui et… (l'esprit embrumé, Zacra se concentra, un doigt entortillant un collier.) Où en étais-je, hmm…, oui, les Sadouraks condamnaient la magie comme tous les présents des seigneurs inhumains mais n'avaient pas encore cette influence qu'ils devaient acquérir plus tard. C'est Jielkin, le premier et le plus grand des magiciens qui leur donna l'occasion de nous pourchasser ; ce que tu nommes « la guerre des Sorciers ». Jielkin découvrit la trahison d'Oboss…

— Comment ? l'interrompit Seianne.

— Je ne sais pas, je sais seulement qu'Oboss avait l'intention de détruire la Table et avant que tu ne me poses la question, sache que j'ignore ce que le premier Magicien a trouvé comme preuve de cette trahison. En revanche, je sais qu'ils s'affrontèrent et Jielkin vainquit le Maître du Mensonge. Enfin, c'est ce que tout le monde crut. Les mystiques Sadouraks découvrirent que la réalité était plus complexe. L'Immortel avait bien été vaincu par Jielkin, mais à peine son enveloppe corporelle détruite, l'esprit d'Oboss pris possession du corps de Jielkin. Il fallut quelque temps avant qu'un mystique comprenne que le Maître des Mensonges n'avait pas réellement été battu. L'ordre Gris, avec notre aide, l'affronta et l'emporta, mais persuada ce qui constitue actuellement les Mille Couronnes de chasser tous les sorciers de leurs terres. C'est du moins la version que nous avons. Tout ceci est lointain.

— Mais pourquoi Oboss voulait-il détruire la Table ?

— Et bien je suppose qu'elle l'empêchait de venger la mort de son frère bien-aimé, Carn.

— Il a pourtant aidé Jielkin et les premiers hommes à la créer.

Zacra écarta les bras et haussa les épaules.

— Ça, jeune homme, je ne suis pas en mesure de te l'expliquer. Il savait qu'il ne pouvait s'opposer à l'Innomé, il a sûrement feint de s'allier aux hommes pour mieux les trahir ensuite. Mais quel est son plan, je ne le sais pas. Son esprit est immortel, la machination qu'il a mise au point semble vouloir s'étendre sur des siècles et des siècles. Pourquoi a-t-il choisi d'abandonner son corps au profit de celui de Jielkin ? nul ne le sait. Pourquoi Nudrymia, pourquoi l'Alchimiste, pourquoi autant de temps entre chaque incarnation, que devient-il alors ? Beaucoup de questions et peu de réponses. Il bâilla paresseusement. Allez, il est temps d'aller se coucher. À demain, jeune homme.

Un des gardes rouges surgit de l'ombre pour aider son maître à se lever.

— Merci, Isur.

Seianne détestait cette façon qu'ils avaient d'apparaître et de disparaître. Il n'aimait pas les savoir dans les parages, leur présence le terrifiait. Plusieurs fois, il les avait vus passer leur langue effilée sur leurs lèvres rouges en le regardant. À choisir, il préférait encore les nombreux démons qui vivaient à Osseroth.

Il se leva à son tour, s'étira et pénétra dans le palais par la porte en ogive qui donnait sur le jardin. Il lui faudrait attendre la prochaine soirée pour savoir quelle était cette guerre des magiciens. Il grimpa les escaliers monumentaux qui menaient à l'étage. Sa chambre était bien plus spacieuse et luxueuse qu'elle ne l'avait jamais été. Un singe apprivoisé avait tranquillement assis son postérieur sans poils sur le rebord de la fenêtre. Seianne claqua dans ses mains pour le chasser sans autre résultat que de lui faire découvrir les dents en un rictus moqueur et silencieux. Il prit le parti de l'ignorer. Sans même se déshabiller, il se coucha dans les draps soyeux et s'endormit aussitôt. Il rêva qu'il était un puissant mage de l'Anneau d'or redouté par les Sadouraks et qu'il corrigeait copieusement Bachul lui-même avec une énorme massue.

La chaleur et le bruit des serviteurs le réveillèrent. Il s'assit au bord du grand lit puis s'approcha de la fenêtre. Sa chambre donnait sur le toit couvrant la terrasse. Un mur d'enceinte isolait le jardin et le petit palais des rues agitées qui l'encerclaient. Un jardinier ratissait l'allée, un autre nettoyait les bassins. Un bouquet de longs palmiers

penchés cachait une des portes d'entrée. Les deux lanciers qui la gardaient discutaient dans l'idiome local. Le soleil dissimulait sa face brûlante derrière une gaze de brume. La ville blanche et plate s'étendait à perte de vue. Il se pencha un peu pour apercevoir le fleuve Rhugra charrier sa masse rougie par l'argile. Des pirogues alignées bordaient les berges, des gamins à demi nus jouaient sous les piles du pont, sous l'œil attentif de gros lézards cornus qui languissaient en amont. Décidément, cette ville ne cessait de l'enchanter.

Seianne passa la main dans sa masse de cheveux drus et décida d'aller se restaurer. Les serviteurs qu'il croisa baissèrent respectueusement les yeux. L'afflux de sang lui empourpra les joues quand il essaya de balbutier un « merci » qui ressemblait aussi à un « bonjour » ; il n'arrivait pas à s'habituer à son nouveau statut. Zacra avait décidé qu'il serait son assistant, occupation qui consistait à s'entraîner au maniement des armes le matin et à flâner le reste de la journée dans Osseroth.

Le cuisinier, un homme à la peau ridée par le soleil et boute-en-train à toute heure de la journée, lui servit une bouillie de mil et deux figues.

— Monseigneur a bien dormi ? s'enquit-il sur un ton moqueur, haussant ses gros sourcils plusieurs fois.

— Pourquoi dis-tu cela, il est tard ? demanda Seianne d'une voix ensommeillée.

— Les tours ont sonné deux fois depuis le lever du jour et Somir est passé voir deux fois si vous étiez levé.

Aïe ! La leçon risquait d'être plus dure que d'habitude, s'effraya-t-il.

Seianne s'empressa de finir son repas matinal et se dépêcha de gagner l'arrière-cour. Il traversa le palais en courant, manquant de renverser une servante et son plateau. Sa jeune beauté l'intrigua et, continuant sa course, il se promit de s'y intéresser dans l'après-midi.

Somir l'attendait, assis sur l'enclume du palefrenier. Il tirait sur une grande pipe dorée d'un air pénétré, soufflant de longs jets bleutés dans la cour où flottait une senteur musquée. À droite, l'écurie résonnait des hennissements des chevaux. Les deux gardes en faction devant la porte de service rigolèrent en le voyant débouler comme un fou furieux. C'était pareil tous les matins. Le maître d'armes était torse nu comme à son habitude. Somir avait un large poitrail qu'il aimait mettre en valeur. Il portait des culottes noires et bouffantes qui cachaient tant bien que mal ses cuisses puissantes. Des bras énormes achevaient ce corps de lutteur au visage anguleux. Une brosse noire et drue hérissait son crâne. Il tapa lentement sa pipe sur l'enclume pour la vider. Seianne s'arrêta devant lui, essoufflé par sa course, et grimaça en découvrant la mine sévère de Somir qui chassa complètement l'image de la fille au plateau.

— Excusez-moi, je ne me suis pas réveillé, j'ai discuté tard avec Zacr…, bredouilla-t-il dans un gonothin imparfait.

— Le maître s'est levé aux aurores et il a quatre fois ton âge, répliqua Somir. Il rangea sa pipe dans un étui en cuir de sa ceinture. Mais ce n'est rien, dit-il en se levant.

Il était plus petit que ne le laissait penser sa stature mais les deux bras de Seianne n'auraient pas suffi pour faire le tour de ce monstre.

— Nous passerons directement à la pratique pour rattraper le retard, dit-il en allant chercher les deux épées d'entraînement posées contre le mur.

Ces armes étaient inconnues dans le royaume des Mille Couronnes. Fines et longues, sans aucun tranchant, elles semblaient à première vue inoffensives et fragiles. Mais, une fois en main, elles prenaient vie et devenaient plus dangereuses qu'un serpent. Leur lame cinglait

l'air, fouettait votre adversaire au visage, lui infligeant des douleurs cuisantes, trouvait le défaut des armures, clouait les membres. Somir lui avait dit qu'elles avaient une autre utilité sans lui révéler laquelle.

Le maître d'armes lui proposa les deux épées à plat sur ses paumes, garde en avant mais le regard de Seianne s'attarda sur l'anneau d'or à l'auriculaire de sa main gauche. Somir était un magicien de l'école d'Orth, comme Zacra, comme Tantrelou.

— Tu te décides ou je décide pour toi ? s'impatienta Somir.

Seianne se concentra sur les épées. Si Somir lui demandait de choisir une des deux armes, c'est qu'il y avait une bonne raison. Il en prit une dans chaque main et les soupesa, testa leur équilibre et leur flexibilité. Le contact des armes le rassurait toujours, lui donnait une assurance qu'il n'avait pas autrement. Il semblait avoir un don pour l'escrime. Somir n'avait pu cacher son étonnement les premières fois qu'ils s'étaient entraînés. Ensuite, il s'était juste montré plus exigeant. Contrairement à ce qu'il avait cru, les deux épées n'étaient pas de banales armes d'entraînement comme celles qu'ils utilisaient habituellement. Une ombre ondoyait sous ou sur leur surface métallique, (Seianne n'aurait pu le déterminer avec exactitude) de la garde ouvragée à la pointe. Chaque mouvement de la lame souple accentuait cet effet.

Somir croisa ses gros bras sur sa poitrine.

— Ce sont les perce-mages d'Orth, il n'y en a plus que six. La tradition voulait que chaque mage portant l'anneau d'or en possédât un. Mais la paresse et le retour à l'usage du sang ont condamné la plupart de ces épées à l'oubli. Même Zacra a délaissé la sienne. En quelque sorte, ça les rend plus puissantes puisqu'elles partagent un seul et même pouvoir.

— Comment peut-on… (commença Seianne en se fendant à droite puis à gauche) perdre de telles épées ? termina-t-il une note admirative dans la voix.

Somir s'écarta prudemment.

— On ne les perd pas vraiment, elles ont en quelque sorte une vie propre. Elles se nourrissent de l'énergie que tu leur transmets.

— Pourquoi le nom de perce-mage ?

— Tu vas l'apprendre aujourd'hui. Allez, choisis-en une.

Seianne fit des moulinets rapides, les passa d'une main à l'autre, recommença, promena lentement chaque pouce des deux lames devant ses yeux.

— Celle-ci, dit-il sûr de lui et il lança l'autre à Somir. Celui-ci la rattrapa de justesse par la garde.

— Fais attention, jeune impertinent !

— Alors ai-je bien choisi ? demanda Seianne.

— Oui et non. Il n'y avait pas de piège ; celle que tu as se nomme Serss, elle a appartenu à Tantrelou. Il l'a délaissée ces dernières années, j'ai donc dû m'en occuper. Et maintenant… elle est à toi.

— Et l'autre ?

— C'est Lisselane, dit-il amoureusement. À ces mots, la lame ondula anormalement en bourdonnant. Il passa son pouce sur le fil pour la calmer. Elle retrouva sa rigidité.

— Et si j'avais choisi la vôtre ? demanda Seianne un peu jaloux.

— Impossible. Somir rit de bon cœur. Dis-moi pourquoi tu n'as pas pris Lisselane.

— Eh bien, elle m'a semblé trop lourde, moins maniable.

— Eh bien tu avais raison. Somir s'éloigna de quelques pas et se mit en garde, sa lame

à hauteur des yeux. Comme je te l'ai enseigné ce matin, il y a vingt et un points sur le corps d'un mage, tous…

— Mais vous ne m'avez rien appris ce matin ! s'insurgea Seianne.

— La prochaine fois, tu dormiras moins. Maintenant écoute et applique-toi.

Seianne se mit en garde en ronchonnant.

— Ces vingt et un points sont appelés nœuds arcans, ce sont des points d'accumulation qui, une fois rompus, entraînent des dysfonctionnements importants de la magie du sang. Seuls quatre de ces nœuds arcans sont vitaux. Les mages ont pour habitude de renforcer ces points faibles par des protections de toutes sortes. Mais rassure-toi, aucune ne résistera à la pointe de ta lame.

Les gardes s'étaient approchés pour voir le combat.

— Prêt ? demanda Somir en relevant le menton.

Seianne prononça un « prêt » sans conviction.

— Assaut, rugit Somir. Son bras fléchi se détendit, une douleur fulgura juste au-dessus de l'oreille de Seianne qui était toujours en garde. Nœud temporal, dit Somir en revenant à sa position de départ.

— Aïe ! Vous êtes fou ! se plaignit Seianne. Il toucha du doigt sa blessure en guignant du côté des gardes hilares. Il ramena du sang. Je saigne, dit-il en râlant.

Somir ignora ses jérémiades et se remit en garde.

— Nous allons travailler le premier des points vitaux. Prêt ?

— Et non, arrêtez, je ne suis pas prêt… ! hurla Seianne.

— Assaut, cria Somir. Sa lame fila sous le cœur en tournoyant. Seianne bondit en arrière, parant l'attaque de justesse d'une torsion du poignet. Les lames s'entrechoquèrent, glissèrent l'une sur l'autre, plièrent. Somir, la main gauche sur la hanche, le pressait sans relâche, forçant Seianne à reculer.

— Ta jambe d'appui, tu es trop raide, le corrigea Somir.

Les épaules de Seianne heurtèrent le mur des baraquements. Acculé, il n'avait plus assez d'espace pour parer. La pointe de Lisselane passa sous sa garde et traversa sa tunique, un peu à gauche du cœur. Somir pesa un peu sur son épée, la peau se déchira. Seianne avait écarté les bras et essayait désespérément de rentrer la poitrine.

— Aïe ! c'est bon, c'est bon !

— Le nœud Card, dit Somir. Fléchis les genoux, c'est ton talon gauche qui aurait dû toucher le mur pas tes épaules. Il dégagea son épée et retourna se placer en vue d'un troisième assaut.

— Nous allons faire les vingt et un points ? demanda Seianne, un soupçon d'inquiétude dans la voix.

— Prêt ? Assaut !

Seianne repéra le vieux Jalz et son visage rond et rouge, derrière son étal, à l'ombre d'une grande toile brune. La foule était toujours aussi importante sur la place de la tour qu'encombraient du matin au soir d'innombrables tentes, abritant chacune des quantités incroyables d'articles exotiques. Il laissa passer un démon repoussant, un Borsh, dont les grandes ailes membraneuses soulevaient la poussière rouge dans son sillage, au grand déplaisir de ses maîtres qui suivaient. Seianne se couvrit la bouche avec son turban. C'était sur cette place qu'il avait foulé pour la première fois Osseroth, porté par le répugnant Gabessor qui l'avait escorté en dehors de la tour, mais il faisait nuit alors et

l'endroit était désert.

Discrètement, il regarda du côté de la tour. La demeure de l'archimage Bachul dressait sa blancheur éclatante et lisse au centre de la ville de tentes. Les premières fenêtres se trouvaient à plus de dix mètres du sol et les dernières à une hauteur inimaginable ; aucun bâtiment n'était aussi haut dans les Mille Couronnes, pas même les flèches du palais-forteresse. Malgré la pénurie de places, aucun marchand n'aurait installé son échoppe à moins de cinquante pas de l'édifice. Un groupe de Ssirs, non loin de la porte, surveillait l'espace désolé et toujours ombragé quelle que soit la position de Camerune, leur petit corps ophidien à l'abri de leur chape noire. C'est Jalz qui lui avait fait comprendre ce qui le mettait mal à l'aise quand il contemplait la demeure de Bachul : la tour projetait son ombre dans toutes les directions. Il avait rencontré Jalz par hasard au cours d'une de ses balades de l'après-midi. Immédiatement, le petit vieillard avait deviné ce qu'il désirait.

Seianne joua des coudes pour rejoindre son commerce de potions, fier de l'épée qu'il portait au côté ; Somir lui avait permis de garder Serss, et jamais une arme n'avait battu aussi agréablement sur sa cuisse. La leçon avait été douloureuse, il pouvait encore sentir les vingt et un nœuds arcans, vingt et une blessures dont une fort peu élégante sous le nez. Heureusement, l'élixir que lui avait préparé Jalz pallierait tous ces petits désagréments. Il traversa la marée vivante, prenant bien garde de ne pas bousculer un démon, quelle que soit sa taille. Bien qu'il ne soit pas plus grand qu'un enfant, le marchand, qui ne cessait de l'étonner, l'avait repéré et l'attendait sur le pas de son échoppe au toit de toile. Il lui fit un grand sourire ivoirin.

— Bienvenue, petit maître, dit-il dans le langage d'Angande.

Seianne essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux du revers de la main et le salua à son tour. Jalz appartenait à l'école de Niriath, les maîtres des poudres. Sa grosse tête souriait constamment, découvrant sa dentition sépulcrale où toutes les dents avaient été remplacées par de petites sculptures en ivoire. Une épaisse couche de micr colorait sa peau et gommait ses rides. Les plis de sa trop longue robe s'amoncelaient sur ses sandales et le forçaient à la remonter quand il se déplaçait. Jalz l'invita de la main à rentrer dans sa boutique. Seianne s'inclina à nouveau et pénétra dans l'espace ombragé délimité par une simple corde aux fils de couleur. Il cligna des yeux plusieurs fois pour s'habituer à la pénombre. Des crapauds d'un vert fangeux s'agitaient en tous sens. Leurs bras sans muscle, terminés par de longs doigts préhensiles, rangeaient et déplaçaient les centaines d'objets répartis sur les tapis. Jalz en chassa un du pied.

— Va me chercher la potion pour le petit maître. La créature s'exécuta en pinaillant dans son atroce langage.

— Asseyez-vous, dit Jalz en désignant un billot de bois cendré.

Seianne accepta l'invitation et s'installa sur la pièce rugueuse. Une brise d'air frais vint lui caresser le visage, mais le plaisir fut de courte durée et la chaleur l'enveloppa à nouveau. Jalz lui tendit une coupe d'eau parfumée qu'il prit avidement. Il but d'un trait le liquide glacé qui lui monta à la tête et lui causa une violente douleur.

— Pas trop vite, dit le sorcier en remplissant à nouveau la coupe d'argile avec une petite jarre.

Seianne était fasciné par tous ces objets qui apparaissaient et disparaissaient dans les mains du magicien. Zacra et Somir n'avaient pas recours à ces tours fantastiques, à son grand regret. Le crapaud revint avec la potion, une fiole minuscule de cristal rose que Jalz lui arracha en le vilipendant dans sa langue incompréhensible. Le démon détala en criant.

Ses membres inférieurs de taille différente lui donnaient une démarche cahotante ; Seianne trouvait les petits batraciens assez drôles.

— Avec cette potion, aucune femme ne pourra vous résister. Elles se traîneront à vos pieds et vous supplieront de leur donner du plaisir, dit le vieux magicien malicieusement.

Seianne rougit fortement.

— Je ne suis pas sûr d'en vouloir autant.

Le magicien lui tendit l'objet convoité, Seianne posa sa coupe et le prit dans ses deux mains avec précaution.

— Alors il ne faut en avaler qu'une goutte, dit Jalz. Les effets seront plus discrets.

Une autre raison pour laquelle il aimait Jalz, c'était qu'il le prenait toujours au sérieux. Il repensa à la servante croisée le matin, aux femmes inconnues qui succomberaient à son nouveau charme, à ces corps qui allaient se dévoiler, à cette chair appétissante. Il ne put s'empêcher de sourire béatement. Les petits démons s'étaient immobilisés et l'observaient de leurs yeux écarlates. Il se ressaisit et glissa hâtivement la potion entre sa ceinture et sa tunique.

— Merci beaucoup Jalz et pour le…

Le magicien secoua sa tête.

— Un ami de Zacra ne me doit rien. Mais attention, c'est entre vous et moi, petit maître. Je veux rester discret.

— Oui, oui, bien sûr, au revoir Jalz.

Seianne se leva et s'apprêtait à sortir quand Jalz lui adressa une dernière recommandation :

— N'ouvrez et buvez ce breuvage qu'une fois la nuit tombée et Sri levée.

Seianne s'arrêta sur le seuil, déçu.

— Seulement ce soir ?

— Oui hélas, ses pouvoirs sont intimement liés au refuge de nos ancêtres. Devant son air déconfit, Jalz le rassura : Mais les effets perdureront jusqu'à la nuit suivante.

— Et bien d'accord, j'attendrai, dit Seianne en haussant les épaules.

Le brûlant Camerune et le vacarme du marché de la tour l'assaillirent quand il émergea de l'échoppe de Jalz. Il sentit une présence : de l'autre côté de l'allée, près d'un étalage de petits animaux en cage, un Ssir semblait l'observer. Malgré la chaleur, un frisson le parcourut de la tête au pied. Un groupe d'humains discutant et gesticulant bruyamment passèrent dans son champ de vision et l'empêchèrent de distinguer plus qu'un mouvement confus d'étoffe noire. Le Ssir s'était volatilisé et seule subsistait cette impression de froid surnaturel. D'un mouvement de ses jeunes et vigoureuses épaules, il chassa ce sentiment inquiétant et se dirigea vers le port d'Osseroth où il connaissait une taverne dans laquelle les marins des Mille Couronnes avaient coutume de dégourdir leur langue. Un équipage d'Angande avait débarqué la veille au soir et avec un peu de chance, il pourrait avoir des nouvelles du pays ; impatient, il pressa le pas.

La terrasse de *La Taverne du Nord* surplombait les docks et la mer des Sorciers. Un gigantesque manguier perçait le plancher en son milieu et abritait les clients du soleil ; quelques tables avaient même été disposées sur les branches les plus volumineuses. Seianne s'était adossé au coin de la rambarde tordue et observait le port d'Osseroth. Les nefs solzarades, plus rondes, étaient les plus nombreuses, il y avait ensuite les felouques légères des autres ports de l'archipel de Gonoth et même quelques-uns des longs knarrs

nördes. Le seul navire des Mille Couronnes à quai ne battait plus pavillon angande. Les armoiries avaient été remplacées par le poing ganté de fer de Parn, sa terre natale. Les anciens royaumes avaient retrouvé leurs armes et leur titre, au moins ceux du sud. Pour s'occuper, il compta les quelques piécettes que Somir avait bien voulu lui procurer, évitant le tavernier qui n'arrêtait pas de le lorgner de son œil unique et dégoûtant. Il voulait garder son peu d'or pour payer une tournée aux marins de son pays.

Les dernières charrettes à bras étaient arrivées il y a peu mais les marins, épuisés par la chaleur et le travail de toute une journée, prenaient leur temps pour les décharger et transbahuter les marchandises à bord. Le silence s'étendait peu à peu aux quais et on pouvait à présent entendre les gréements des bateaux craquer entre deux aboiements des quartiers-maîtres qui veillaient à ce que les lourdes portes des comptoirs soient fermées pour la nuit. Seianne avait peu de temps, il lui faudrait bientôt rentrer au palais. Ses doigts tâtonnèrent à la recherche du minuscule flacon tandis qu'il se demandait par quelle servante il allait commencer, la jeunette croisée le matin avec ses petits seins, ou la maigrichonne aux grands yeux qui lui préparait sa chambre, peut-être même, oserait-il entreprendre la matrone qui secondait le cuisinier.

Un concert de rire gras et de remarques graveleuses précéda les marins angandes et tira Seianne de ses rêveries. L'accent familier l'émut plus qu'il ne s'y attendait.

— … et j'y dis, va voir l'cap, comprendra, lui.

Ils arrivèrent en haut des marches en riant : trois hommes à la peau brunie par le soleil et rongée par le sel, dont les joues n'avaient pas vu un rasoir depuis bon nombre de semaines ; leur mise n'était pas plus brillante, qu'il s'agisse de ces chemises crasseuses collées à leur torse par la sueur persistante, de leurs pieds nus et noirs ou bien de ces culottes rapiécées qui s'arrêtaient au ras des genoux. Des couteaux étaient ostensiblement passés dans leur ceinture de cuir craquelé. Ils paraissaient tous avoir plus de trente ans. Ils jetèrent un coup d'œil inquisiteur à la terrasse vide avant de choisir une table près de la réserve. Le dernier, un petit maigre édenté, s'attarda un instant sur Seianne puis alla s'asseoir avec les autres. Le tavernier borgne traîna sa carcasse jusqu'à eux et demanda avec son accent gonothin.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Du fort en gueule ! cria le gros à la voix tonitruante.

— Qu'enlève le sel au-dedans ! cria de plus belle le petit maigre en tapant sur la table avec son poing.

— Et trouve donc à mâcher pour nos bonnes bouches ! enchaîna joyeusement le dernier en plantant profondément son couteau dans le bois gondolé de la table.

Le tavernier s'éloigna en grommelant. Il y eut un léger flottement, les marins s'étaient renversés sur leur chaise et attendaient. Seianne n'osait pas approcher. Le petit maigre édenté chuchota à son voisin en le montrant du doigt. Celui-ci, un brun aux cheveux longs retenus par un lacet de cuir se tourna vers un Seianne fort gêné.

— Hé, petit, y a un oiseau qui te démange ? demanda-t-il.

Tous le regardaient à présent. Il voulut parler mais les sons s'étranglèrent dans sa gorge.

— Tu es bien pâle pour Gonoth, tu serais pas de chez nous par hasard ? questionna de nouveau le grand.

— Moke, répondit Seianne

— Mok, Mok, Mok, fit le gros. Lui et le petit s'esclaffèrent.

— Ne vous moquez pas de moi, s'écria Seianne, la main sur la garde en forme de

conque de son perce-mage.

Tous s'arrêtèrent. Le gros se leva.

— Dis donc, petit œuf…

— Assieds-toi, Gros Lug, commanda le brun. On voulait pas te vexer. Viens donc t'asseoir avec nous.

Seianne s'approcha, partagé entre la colère et la curiosité.

— C'est moi qui vous offre la première tournée, dit-il d'une voix qu'il voulait ferme et aussi adulte que possible.

Le maigre fit un clin d'œil au gros.

— C'est bien de ta part.

Le grand brun lui tendit une main calleuse qu'il serra fortement.

— Tu peux m'appeler Pel. Et voici le Gros Lug, dit-il en tapotant l'épaule du marin au ventre énorme. Celui-ci sourit et rota. Ensuite, Pel désigna le petit maigre qui salua d'un rictus ravi qu'avait fui un bon nombre de dents. Lui, c'est Klaft l'édenté. Alors qu'est-ce qui pousse une belle mise comme toi à parler à de pauvres marins déguenillés ? questionna-t-il.

Seianne s'empourpra à nouveau. « Belle mise » ne pouvait être qu'une allusion à ses habits. Il portait une longue tunique d'un blanc éclatant, bordée au revers de petites étoiles d'or, serrée à la taille par une ceinture de soie, des culottes brodées le long des coutures et des sandales neuves, alors que leurs vêtements étaient crasseux et raccommodés de toute part.

— Oh, oh, oh, v'la qu'y s'vexe encore, tonna le gros.

Seianne allait lui répondre quand, Klaft, le petit maigre, lui attrapa le bras.

— Y a pas d'quoi, mon bonhomme. Tu devrais plutôt être bien heureux de te porter si bien.

— Ouya, te fâche pas, mooooooon seiiiiiiigneur, ajouta tout de même le Gros Lug en mimant une révérence. Seianne lui lança un regard noir.

— Je suis un homme du peuple comme vous, dit-il d'une voix serrée.

Le Gros Lug, le nez pincé, se mit à singer Seianne, appuyant chaque mot d'une génuflexion ridicule. « Du pooople, je suis un hoooomme du poooople mooooooooi » et, n'en pouvant plus devant le visage tremblant et blanc de Seianne, il retomba sur sa chaise en poussant des « oh, oh, oh » de plus en plus rapprochés, le corps secoué de larmes. Le petit Klaft et Pel essayèrent en vain de se retenir.

Seianne repoussa sa chaise d'un coup de pied et dégaina dans le même temps. Les ombres bleutées frémirent sur l'acier. Il fit un pas vers le Gros Lug qui était à terre et se tenait les côtes. Les deux autres s'étaient levés, le petit inquiet, le grand furieux. La pointe de l'épée trouva le double menton du marin et Seianne, d'un mouvement du poignet, le força à relever la tête. Le Gros Lug à genoux, à présent conscient de la méchante tournure que prenait sa farce, essayait de contenir son rire avec difficulté.

— Ne fais pas ça, ami de Moke, l'avertit Pel.

Seianne fulminait.

— On ne se moque pas de moi impunément !

Le tavernier était ressorti de sa réserve et se demandait vraisemblablement s'il devait appeler la garde.

— Tu es trop querelleur pour nous. Nous sommes des marins en sortie, pas plus, pas moins.

Le petit maigre, obéissant à un geste de Pel, contourna Seianne, le couteau passant d'une main dans l'autre. Seianne affermit sa prise sur la poignée et enfonça légèrement la pointe dans la gorge du Gros Lug qui s'était mis à pleurer doucement. Des gouttes de sang perlèrent.

— Retournez à vos places, c'est entre lui et moi.

Klaft hésita, le bras de Pel partit en arrière et se détendit comme un ressort. Son couteau heurta avec fracas la garde enveloppante du perce-mage. La violence du choc désarma Seianne. L'épée et le couteau gisaient sur le plancher.

— Et maintenant, mon bonhomme, que vas-tu faire, tu crois pas que tu devrais faire tes excuses à Gros Lug, le remercier pour t'avoir donné une leçon d'humilité et venir nous payer cette fameuse tournée ? dit Pel d'une voix calme.

Il tira sa chaise et s'y assit en poussant un long soupir de découragement. Le maigre ricana et le rejoignit à la table. Le Gros Lug s'était relevé et se massait le cou en râlant. Seianne resta interdit quelques instants, incapable de penser ni de bouger. Il s'en voulait de ne pas avoir su se contrôler, de s'être laissé désarmer aussi facilement et surtout d'avoir failli blesser le Gros Lug pour un excès de susceptibilité. Celui-ci attendait, une lueur de triomphe dans les yeux. Le tavernier était reparti dans sa réserve.

— Je…, commença Seianne, luttant contre la boule qui lui obstruait la gorge.

Le Gros Lug savourait sa victoire à sa façon. Il s'était mis sur la pointe des pieds et tendait son oreille d'un air débile. Ses compagnons rirent. Seianne réprima avec difficulté la colère qui montait de nouveau.

— Je te présente mes excuses pour t'avoir blessé, dit-il à toute vitesse les yeux baissés. Voilà, c'est fait, et il alla s'asseoir.

— Hmmf, fut la seule réponse du Gros Lug, visiblement déçu.

— Tu ramasses pas ta si belle épée ? demanda Pel. Seianne s'exécuta. Et prends mon couteau pendant que tu y es.

Serss émit un crissement aigu quand il la rangea dans son fourreau. Il prit le couteau au passage d'un geste rageur et retourna s'asseoir. Le Gros Lug n'avait pas bougé et se grattait la pointe du menton en regardant les branches du manguier.

— M'a pas remercié pour la l'çon d'milité, dit-il la mâchoire inférieure exagérément en avant.

— Ça suffit, reviens t'asseoir, dit Pel d'une voix traînante. Bon ça vient ces boissons ? cria-t-il.

Un autre groupe de marins du même bateau arrivèrent en haut de l'escalier. Ils saluèrent Pel et ses camarades avant de s'installer dans une des branches du manguier. Un petit gamin en haillons vint servir la table de Seianne. Il déposa un broc en terre cuite plein à ras bord, quatre chopes et un plat de tapoth, une gelée farineuse et sucrée. Seianne gardait la tête baissée, conscient du ridicule de la situation.

— Alors, Belle mise, nous diras-tu ton nom ? demanda Pel comme s'il ne s'était rien passé.

— Seianne.

Le Gros Lug gloussa, Seianne lui décocha un regard sinistre.

— Hmm, reprenons depuis le début. Qu'est-ce qui pousse une belle mise comme toi à venir titiller des gars comme nous ?

Le Gros Lug servit à boire à tous, avec juste une légère hésitation quand vint le tour de Seianne.

— Je… je voulais avoir des nouvelles des Mille Couronnes.

— Ah.

Ils burent tous en silence, appréciant l'alcool d'une mimique crispée. Quelques merlons à bec jaune vinrent se percher sur les branches les plus hautes. Peu à peu, les clients arrivaient, le gamin avait allumé les torches autour du manguier et sur les balustrades. La mer était plus calme, seulement perturbée par le Rhugra qui venait se déverser au bout des quais. Les premières étoiles se reflétaient sur sa surface miroitante. Les conversations étaient feutrées, comme respectueuses du spectacle que leur offrait la baie d'Osseroth. Seianne gardait le nez plongé dans sa chope. Plus un mot n'avait été échangé depuis ce laconique « ah » qu'avait lâché Pel. Ce dernier et Klaft le regardaient en sirotant leur alcool d'os, le Gros Lug, goguenard comme il semblait toujours devoir l'être, terminait le tapoth, raclant bien les bords du plat avec la cuillère en bois. Seianne savait que c'était à lui de briser le silence.

— Vous allez où après Osseroth ? fut ce qu'il trouva de mieux à dire.

— On tire directement vers Haderzath, sur la côte solzarade. Nous partons demain à l'aube, nous avons terminé de charger *Le Pervas*. Y'a pas d'avarie qui ne saurait attendre, alors… Pel fit le geste de décoller avec la main. Pfffffff, on s'envole vers le sud.

Les deux autres imitèrent son geste en riant, Seianne se surprit à sourire, l'alcool commençait à faire son effet.

— Alors que voulais-tu savoir sur les Mille Couronnes ? s'enquit gentiment Pel en levant deux doigts en direction du jeune serveur.

— Tout ! Ce qu'est devenu Caldric le fou, si le nouveau haut-roi Gorgass a envahi Arabesque…

— Eh bien, y'a deux semaines, quand nous sommes partis de Gaune, notre nouveau roi, Horianss Parnemain, levait encore des troupes pour attaquer Sangue.

— Sangue ? Mais le roi Senyard fait partie de la conspiration, non ?

— Plus maintenant. Il se serait allié au haut-roi Caldric après avoir trahi la conspiration et d'une bien belle façon ! Écoute voir, ça s'est passé dans le massif de Hugr, les troupes de la conspiration composées d'hommes de Parn et de Sangue devaient prendre la forteresse de Bogrd. Tu comprends, cette forteresse est le seul accès dans les montagnes pour une armée. C'est l'chevalier Jandrin qui l'a prise avec seulement – tiens-toi bien – dix hommes. Pel fit une courte pause afin de laisser Seianne apprécier l'exploit. Et après, ils ont attaqué les troupes de Parn et ont offert Bogrd à Caldric le fou.

— Pourquoi ?

Gros Lug lui répondit en se versant une longue rasade du nouveau broc qui venait d'être apporté.

— Le prince de Sangue voulait récupérer son fils.

— Maintenant, les Percesang gardent le Sud pour le haut-roi Caldric. Les troupes du Lion de Brann vont devoir faire le grand tour, termina Pel.

Klaft se pencha en avant, jeta un œil à droite et à gauche et dit sur le ton de la confidence :

— On chuchote que l'immonde bouffon de Caldric, Baldir, gouverne réellement les couronnes. Angande serait aux mains de ce magicien bossu et cruel. Les otages du haut-roi seraient torturés, tués puis ramenés de Sri pour servir le bossu. On dit même qu'il aurait mis dans sa couche une morte-vive.

Seianne buvait chaque mot, aussi fasciné par les nouvelles que par la langue de Klaft.

Elle allait et venait entre ses dents valides et lui donnait une diction de plus en plus chuintante à mesure qu'il s'emballait.

— Mais… et la Forteresse Grise ?

— Rien, elle est corrompue. Elle rampe aux pieds du bossu, répondit Klaft, devenu intarissable. Il se pourrait même que les Sadouraks aident le bossu à vaincre la conspiration. C'est sûr, je préfère encore… (il baissa d'un ton) les mages et leurs démons.

Pel rigola, suivi du Gros Lug qui trouva intelligent de faire la même chose.

— Ben quoi, qu'est-ce que j'ai dit ? s'indigna Klaft.

— T'as le cerveau plus froid qu'une sardine, c'est tout.

Le maigre édenté se renfrogna.

— Les Sadouraks ne peuvent pas être corrompus, ça ne sera jamais possible.

Un homme à une table voisine se mêla à la conversation.

— L'Sadouraks, c'est d'vieilles caisses d'fer qu'arrivent plus à rien.

Ses comparses acquiescèrent. La discussion devint générale, chacun voulut donner son avis. Seianne repensa à Tantrelou. Zacra lui avait dit qu'il était le plus grand, du moins au sein de l'Anneau d'or, même si à une époque, il avait failli en devenir l'ennemi principal. Il n'avait pas voulu en dire plus. Maintenant, il se demandait ce que Tantrelou était allé faire à Arabesque, sûrement une mission d'importance. Il se sentit seul au milieu des marins. L'obscurité était complète au-delà des torches, on ne voyait même plus la cime du manguier. Les esprits échauffés par l'alcool, ils criaient fort et leur voix résonnait sur la terrasse avant de disparaître dans la nuit, emportée par le vent du large. Il était question de la survie ou non des Mille Couronnes, est-ce qu'Angande allait disparaître au profit des anciens royaumes ? Seul Pel ne participait pas au brouhaha, observant Seianne. Il s'en aperçut.

— Je pensais à un… ami, crut-il bon de se justifier.

— Oui, permets-moi de te poser une question, Belle mise, demanda Pel en souriant. Que fais-tu à Osseroth ?

Seianne hésita, il ne pouvait quand même pas raconter qu'il avait franchi un des portails de la tour de l'archimage Bachul au côté d'un démon écorché de plus de deux mètres du nom de Gabessor pour apporter un anneau à un mage.

— Pel, j'appartiens à l'Anneau d'or, l'école d'Orth. Il est des secrets que je ne peux te révéler. Sa réponse ne sonna pas juste dans sa bouche, elle lui parut trop artificielle, trop solennelle.

Pel approuva de la tête.

— Je comprends, Belle mise, hmm, des secrets, tout le monde a des secrets, dit-il en lui faisant un clin d'œil. Ce qui m'étonne c'est qu'un membre de l'Étoile ne sache pas ce qui se passe en Angande, remarqua innocemment Pel. Seianne piqua un fard une fois de plus.

Klaft sortit Seianne de ce mauvais pas.

— Hé, Pel, t'y crois, toi, que la flotte solzarade au grand complet se regroupe en vue d'attaquer les Mille Couronnes ?

— Ouais, Pel, donne ton avis, l'apostropha un marin debout à la table voisine.

Pel regarda une dernière fois Seianne et répondit à ses compagnons. Seianne se leva, s'excusa et fila vers l'escalier. Il était en retard, Zacra allait le sermonner et il ne voulait pas répondre aux questions de Pel ou plutôt, il voulait par trop y répondre. Seul Pel le vit partir, les autres, trop absorbés par la discussion, ne prêtèrent pas attention à lui. Nul ne vit le Ssir glisser à sa suite.

La nocturne Osseroth avala les deux silhouettes qui quittaient le port, la première ignorant tout de la seconde qui la suivait. Seianne savait qu'il fallait éviter le bord du fleuve Rhugra – toutes sortes de créatures s'extirpaient de son lit vaseux à la nuit tombée et hantaient ses rives – et remonta donc les longues rues et ruelles parallèles. Au bout d'un moment, la terre sous ses semelles lui parut plus molle qu'à l'accoutumée, l'air plus humide, les sons plus distendus. Sri sortait peu à peu de sa somnolence et jetait sur la ville ses feux pâles. Les étoiles s'étaient effacées devant la majesté lugubre de la demeure des ancêtres et de Sanne, la Reine de la Folie.

Coincée entre sa ceinture et sa tunique, la fiole, comme en réponse à cette apparition, émit une douce chaleur qui se diffusa dans tout son corps à partir de son bas-ventre et, malgré la fraîcheur, il se mit à suer. Une sorte de transe s'était emparée de lui, il soufflait comme une vieille forge et n'arrivait plus à penser clairement ; il lui semblait qu'il tournait sur lui-même sans en être vraiment sûr mais il n'était plus certain de rien. Des images vulgaires de femmes provocantes et nues vinrent percuter son esprit avec une brutalité inouïe, lui coupant le souffle. Sous le choc, il recula. Affolé, il regarda autour de lui et chercha ces images fantasques qui avaient disparu aussi rapidement qu'elles étaient venues, mais seuls des rires et des gémissements de femme parvinrent à son esprit embrumé.

Sans grand résultat, il essaya de reprendre le contrôle de son corps qui s'était mis à danser. La seconde fois, les femmes revinrent en prenant leur temps ; provocantes et obscènes, la peau luisante de désir et le regard enflammé, elles émergeaient de l'ombre des murs, certaines rampant à même le sol, d'autres virevoltant, feulant ou chantonnant.

Un frisson de plaisir le parcourut sans qu'il puisse ou veuille l'empêcher, il ne savait pas s'il était la proie ou le chasseur, mais il commençait à adorer ce qui se passait. Il voulait se frotter à elles, toucher, sentir leur nudité. Il griffa l'air devant lui pour en attraper une mais elle se déroba au dernier moment ; déjà, une autre l'excitait dans son dos et, pris de folie, il lui courut après jusqu'à une fontaine derrière laquelle elle disparut. Avec une violence qu'il ne se connaissait pas, il s'entendit prononcer des injures à leur adresse et rire comme un dément, sans aucune raison. Sans cesse, elles lui échappaient et sans cesse, elles le provoquaient, l'appâtant par des gestes sans équivoque qui le faisaient foncer comme une bête en rut, rugissant ou hurlant. Ses mouvements devinrent moins vifs et il n'entendit bientôt plus que son cœur martelant douloureusement sa poitrine. Subitement, elles disparurent, le laissant les poumons en feu et agenouillé, couvert de poussière et l'air hébété.

Il était sur la place de la tour, vaste et déserte, les marchands ayant pour habitude de remballer jusqu'au piquet de leur abri de toile quand venait la nuit. Il ne savait combien de temps s'était écoulé. Sa vision délirante l'avait amené sous les fenêtres de l'archimage. Il leva les yeux. La demeure de Bachul brillait de la même blancheur lisse qu'en plein jour et écrasait l'esplanade de sa présence irréelle. Les membres de Seianne tremblaient, il était épuisé, vidé. Il éprouvait une sorte de langueur résignée. Il traversa la place d'une démarche fatiguée et prit la direction du palais de Zacra. Aucun rire ne vint le troubler et il n'eut plus aucune hallucination.

Les gardes le regardèrent de travers quand il se présenta à la porte du palais. Sa chemise pendait hors de sa ceinture, il était trempé de sueur, il frissonnait, et ses yeux fiévreux et hagards fixaient un point droit devant lui. Ils s'inquiétèrent de sa santé mais il ne répondit pas, passant entre eux sans les voir.

Une fois à l'abri derrière les murs du palais, un regain de force lui rendit un peu d'assurance. Le jardin lui procurait toujours une douce sensation de sécurité. Ses yeux s'allumèrent à nouveau et cette apathie inexplicable disparut presque complètement. Somir et un des triplés attendaient en haut de l'escalier principal. Ils formaient un contraste frappant : Somir, son corps ramassé et fortement musclé, le frère rouge, maigre et allongé. Sachant ce qui l'attendait, il gravit les marches en baissant la tête.

— Où étais-tu, Seianne ? demanda Somir de mauvaise humeur.

Isur ou Ligur ou Ersu, Seianne ne pouvait les distinguer les uns des autres, se réjouissait de la confrontation entre lui et le maître d'armes. Ou du moins, c'est ce que Seianne lut sur sa figure étroite. Ses yeux rusés se délectaient du spectacle et sa petite langue rouge passait et repassait sur ses lèvres fines, dévoilant des dents pointues et blanches.

Seianne grommela sa réponse à Somir.

— J'étais au port avec des marins des Mille Couronnes.

Le maître d'armes le saisit avec fermeté aux épaules.

— Tu as vu dans quel état tu es ! Cette ville n'est pas innocente, elle est le lieu d'un affrontement sérieux et nous y sommes mêlés.

Somir le secoua doucement.

— Regarde-moi, est-ce qu'il s'est passé quelque chose que je devrais savoir ?

Seianne se demanda s'il devait parler de l'incident sur le chemin du retour et conclut que Somir lui confisquerait sûrement la fiole pleine de promesse de femmes. Il n'avait qu'une envie, maintenant qu'il avait retrouvé une partie de son énergie : essayer, juste une goutte, de ce charme si puissant.

— Non, je suis juste tombé, mentit-il, penaud.

Le maître d'armes accepta l'excuse peu convaincante.

— Bon, eh bien, va manger un bout et va te coucher sans tarder. Demain, nous partirons.

— Nous partirons ?

— Oui, Osseroth n'est plus sûre, ni aucune île de Gonoth d'ailleurs.

— Pourquoi ? demanda Seianne.

— Nous sommes en minorité ici et des mages de notre école sont morts dans d'étranges circonstances. Ce n'est plus qu'une question de temps avant qu'ils n'essaient d'éliminer Zacra.

— Pourquoi ? répéta Seianne.

— Il a encore un peu d'influence et pourrait empêcher les écoles de s'engager aux côtés des insurgés d'Angande et surtout de se débarrasser des Sadouraks. Allez va, j'ai d'autres choses à régler avec Isur.

Soulagé, il dépassa les deux hommes et pénétra dans le palais. La voix aiguë du garde rouge le rattrapa.

— Vous êtes sûr, jeune homme qu'il ne vous est rien arrivé d'inhabituel, ce soir ?

Il sentit leur regard peser sur son dos.

— Rien qu'une chute sans gravité, j'ai un peu bu, dit-il sans se retourner.

— C'est bon, laissez-le, Isur, Zacra nous attend.

Seianne s'empressa de disparaître par la porte basse qui menait aux cuisines, obnubilé par l'idée de goûter le charme contenu dans la fiole.

Il se jeta sur son lit tout habillé et le ventre vide mais le cuisinier Irss était déjà couché et, de toute façon, il n'avait pas faim. Allongé sur le dos, les mains croisées derrière son

cou, il fixait le plafond peint. Ses pensées aboutissaient toujours à la même impasse, au même désir que ses visions avaient allumé. Une fois la fiole sortie, il s'aperçut que le cristal était chaud au toucher et que son contenu irradiait d'une lueur mauve. Songeur, Seianne l'enferma dans ses mains. Son hésitation ne dura pas longtemps. Les femmes l'attendaient. Il dévissa doucement le capuchon sous le regard craintif du petit singe qui l'observait depuis le rebord de la fenêtre en penchant sa tête d'un côté puis de l'autre. Une goutte, il n'allait prendre qu'une goutte. Seianne ferma les yeux. Le cri que poussa le singe avant de s'enfuir les lui fit rouvrir. Le liquide sortait en se tortillant de la fiole et se dirigeait lentement vers sa bouche, grande ouverte sous le coup de la surprise. La potion lui échappa des mains et se renversa sur le drap mais le liquide animé plongea dans sa gorge et étouffa son appel à l'aide.

— Ça y est, il est à moi, dit Jalz.

— Je l'espère pour vous, mage, Bachul ne tolère pas les échecs.

— Ne vous inquiétez pas, les sceaux de garde qui protègent la demeure de l'Anneau d'or seront bientôt tous levés, dit-il le front plissé.

— Parfait, dit le Ssir. Et ne laissez aucun survivant.

Un Nüldrath feula d'impatience au-dessus d'eux, d'autres enfants de Carn, éparpillés sur les toits alentour lui répondirent. Le Ssir siffla et ils se turent.

Seianne était prisonnier d'un corps qui ne lui appartenait plus. Il était possédé. Chaque fibre de son être paraissait anesthésiée par quelque force maléfique ; il ne ressentait plus rien, ni les bruits du jardin, ni les effluves parfumés des lampes à huile dans les couloirs, ni le contact soyeux de sa tunique. Il était complètement isolé. Par cruauté, l'esprit lui avait laissé l'usage de ses yeux après lui avoir susurré : « Vois et pleure ».

Après être sorti de sa chambre, son corps dont il avait perdu les commandes avait descendu l'escalier en spirale et s'était arrêté au rez-de-chaussée. Sri éclairait le hall de marbre par la baie, au-dessus de la porte d'entrée qui était close. Avec horreur, Seianne perçut l'autre qui fouillait sa mémoire à la recherche d'un renseignement, et, après une courte hésitation, la présence choisit de prendre le couloir situé à droite de l'entrée. En courant, ils dépassèrent la bibliothèque et le fumoir avec sa fontaine surmontée d'un dôme magnifique et tournèrent, pour se retrouver face à un escalier qui menait au sous-sol. Une grille solide et deux gardes – les seuls à l'intérieur même du palais – en interdisaient l'accès.

Zacra, lorsqu'il lui avait fait visiter sa majestueuse demeure, lui avait interdit d'aller au-delà. Devançant la question de Seianne, il avait ajouté que les défenses du palais se trouvaient en bas. Tel était l'objectif de son « hôte » et celui-ci allait réussir, grâce à sa bêtise. Seianne enragea d'être aussi impuissant. Il tenta une fois de plus et sans résultat de chasser l'esprit étranger.

Les deux hommes en faction l'avaient vu arriver sans broncher. Armés plus lourdement que d'habitude, ils avaient revêtu une brigandine, coiffé un casque et ils tenaient fermement de lourdes bardiches au tranchant affûté. Son corps s'arrêta à un pas d'eux. Seianne vit celui de droite remuer les lèvres et sourire.

— *As-tu déjà tué, non, assassiné un homme, jeune imbécile ?* demanda la présence, tandis que leur main commune dégainait le perce-mage et saluait, comme à l'exercice, les gardes qui rirent de bon cœur, le plus jeune se fendant d'un clin d'œil envers son

camarade. *Regarde comme c'est facile*.

À chaque fois que la lame passait sous leur nez, ils poussaient des « oh » silencieux, faisaient mine d'esquiver et d'avoir peur en levant les bras. Seianne essaya de ne pas voir mais c'était impossible, tout ce qu'il éprouvait n'existait plus réellement, comme cette envie de vomir que son corps lui refusait. L'homme de gauche ne broncha pas quand la pointe glissa dans son orbite et, quand l'arme ressortit, après avoir crevé l'œil et troué la cervelle, la victime souriait toujours. Le second garde leva sa hache pour se protéger du coup suivant tandis que l'autre s'effondrait sans vie. Impuissant, Seianne assistait à la sinistre pantomime, suppliant son hôte de lui rendre le contrôle de son corps.

— *Arrêtez !*

— *Arrêter ? Mais nous venons de commencer ; ne t'inquiète pas, je te le rendrai bientôt,* répondit l'autre en ferraillant contre le second garde.

Seianne vit avec horreur la fine lame passer par-dessous le fer de la hache d'armes et enfiler une maille au niveau du cœur. Le perce-mage le transperça, s'enfonçant jusqu'à la garde, et la bouche du garde s'ouvrit pour vomir du sang tandis que sa bardiche tombait sans bruit sur le marbre et, qu'agonisant, il essayait de se retenir à la grille de fer. Comme une aiguille, la pointe du perce-mage ressortit, pénétra dans sa bouche ouverte et réapparut derrière la nuque entre les barreaux. Les yeux se révulsèrent, il s'écroula et mourut. Seianne espérait que quelqu'un dans le palais avait entendu les bruits du combat, peut-être même qu'un des gardes avait crié, il n'aurait su le dire avec exactitude, tout lui semblait si irréel. Son corps enjamba l'un des cadavres en rengainant son épée et, sourd aux prières de Seianne, s'approcha de la grille. Son index s'introduisit en se déformant dans la serrure, se mit à tourner sur lui-même sans que le poignet ne suive, et se retira, sanguinolent. Des lambeaux de chair restèrent accrochés sur le pourtour du trou. Sa main gauche poussa la grille qui s'ouvrit sans résister et ils dévalèrent l'escalier en colimaçon pour arriver dans une pièce circulaire.

Au centre, en lévitation au-dessus d'un dais de pierre grise, des anneaux d'or tournaient sur eux-mêmes. Sans perdre de temps à étudier les circonvolutions compliquées des anneaux, ses mains les arrachèrent un à un et les lancèrent en direction des murs sur lesquels ils rebondirent pour finir par retomber au sol en tournoyant sur eux-mêmes.

Un dernier murmure dans son crâne :

— *Merci pour la balade, jeune homme,* et la présence disparut brusquement.

Seianne réintégra son corps violemment, comme si une digue s'était rompue et avait libéré une crue de sensations familières, le laissant pantelant et étourdi. Son doigt le lançait terriblement. Il bougea l'index endommagé et gonflé en réprimant d'avance un cri, mais celui-ci réagit correctement. En tremblant, il contempla les anneaux inertes et épars qui avaient perdu leur lueur dorée ; le palais était désormais vulnérable.

À l'étage, des cris de mauvais augure résonnèrent et glacèrent le sang de Seianne qui n'avait toujours pas bougé. Le palais était sûrement attaqué, il devait remonter pour aider Zacra et Somir. Alors qu'il se retournait vers l'escalier, un des frères rouges apparut.

— Toi ! Ça ne m'étonne pas ! dit-il, et, sans prendre le temps d'attendre une réponse, il attaqua.

Seianne dégaina en reculant. Le frère rouge enchaînait botte sur botte à une vitesse ahurissante. Seianne parait tant bien que mal, essayant de tourner autour de son adversaire pour éviter de se faire rabattre vers le mur. Les deux épées s'entrechoquaient avec de petits

tintements métalliques, les lames glissant parfois l'une sur l'autre dans un jaillissement d'étincelles, pour finir garde contre garde. Seianne ne savait pas qui, de son épée ou de son poignet, dirigeait le combat. Serss vivait dans sa main, mais cela ne suffisait pas : il fut vite acculé et incapable de se défendre correctement. La victoire proche se lisait sur le visage de son adversaire, ovale pâle et cruel cerné de rouge.

— Ce… (il bloqua au dernier moment une attaque qui visait son abdomen) …n'est… (il fléchit les genoux et la lame siffla au-dessus de lui ; il plongea la tête la première entre les jambes du frère rouge et se releva brusquement, le projetant derrière lui. Seianne fit volte-face et donna l'assaut mais son adversaire s'était déjà remis en position et le chargeait) …ce n'est pas moi, ce n'est pas moi !

Il se fendit trop tôt et la pointe adverse lui traversa l'avant-bras, la douleur manquant de lui faire lâcher l'arme qui pendait au bout de son membre engourdi. Le métal froid se retira et, un sourire fin et cruel illuminant son visage en pointe, le frère rouge porta l'estocade finale.

— …Possédé, possédé, hurla-t-il cédant à la panique et fermant les yeux.

Les fers se croisèrent une dernière fois. Son avant-bras et son doigt lui faisaient mal. Les battements de son cœur frappaient sa poitrine avec tant de force qu'il aurait tout aussi bien pu être piétiné par un troupeau de marteleurs. Peu à peu il retrouva son calme. Il était vivant.

Il rouvrit lentement les yeux. Le garde du corps de Zacra gisait sur le dos, un filet de sang coulant au coin de ses lèvres carmin. Serss, saillant à angle droit de sa poitrine, oscillait très légèrement en bourdonnant. D'une brève prière, il remercia ses ancêtres et son épée. Un cri horrible retentit au rez-de-chaussée. Seianne arracha le perce-mage à sa prison de chair et se pencha au-dessus du cadavre.

— Désolé, je suis désolé, dit-il au mort et il partit en courant vers l'étage.

Il grimpa les escaliers quatre à quatre. En haut, les deux cadavres n'avaient pas bougé et reposaient dans une large flaque de sang.

— À l'aide ! criait quelqu'un qu'il ne pouvait apercevoir.

Précautionneusement, il marcha jusqu'à l'endroit où le couloir faisait un coude et risqua un œil. Dans le hall d'entrée, au bout du corridor, une créature très sombre, de la taille d'un gros loup, affrontait trois gardes ; un quatrième était à terre et roulait dans tous les sens en criant et en tenant sa cuisse ruisselante de sang. Seianne s'apprêtait à leur venir en aide quand une seconde masse d'ombre tomba sur le dos d'un des gardes qui s'écroula sous le poids de la bête. Sa gueule s'étira et happa le bras le plus proche qu'elle croqua, le séparant proprement en deux. Quelqu'un cria. Terrorisé, Seianne battit en retraite et se plaqua contre le mur, essayant de trouver une solution pour sortir de là. L'un des deux morts le fixait sans ciller, les yeux écarquillés et la bouche ouverte, son cadavre exhalant une odeur prononcée.

— Calme-toi Seianne, calme-toi et tu t'en sortiras. Réfléchis ! dit-il à mi-voix pour s'encourager. Les créatures me barrent le chemin de la porte d'entrée mais il reste la porte du fumoir et celle de la bibli…

Une explosion ébranla les fondations du palais, des vitres éclatèrent, un objet lourd s'abattit quelque part dans la demeure et la fit à nouveau trembler. Au court silence qui s'ensuivit, succéda un long cri perçant puis d'autres qui venaient de l'extérieur. Une confusion totale régnait dans le palais et dans le jardin. Il prit une profonde inspiration et se jeta dans le couloir menant au hall d'entrée qu'une épaisse fumée avait envahi. Il tourna

à la première porte et s'engouffra dans le fumoir. La pièce donnait sur la terrasse où Zacra et lui avaient l'habitude de discuter et aspiraient la fumée du yuzt. Les serviteurs avaient rentré les larges fauteuils en rotin. La lumière de Sri, colorée par l'or au faîte du dôme, éclairait la fontaine en mosaïque où un garde décapité flottait, sa tête fichée sur une des nageoires du poisson qui crachait un jet d'eau cristallin. Seianne s'approcha de la terrasse en se courbant, essayant de voir par-delà les fins rideaux qu'une brise fantasque gonflait et dégonflait.

Lentement, il écarta un pan de toile et s'avança. Il crut entendre une discussion en gonothin qui lui redonna un peu d'espoir, surtout la voix de Somir qu'il avait identifiée parmi celles affolées des gardes. Le parapet étant tout proche et offrant une bonne protection, il se résolut à aller voir et, presque couché, s'élança jusqu'à la rambarde sculptée. Il allait risquer un œil quand un feulement sur la gauche lui glaça le sang. La gorge sèche, il fit un quart de tour, lentement, sûr de ce qu'il allait découvrir. Le Nüldrath était là, tout proche, tapi sur le bord de la terrasse, sa gueule d'ombre ouverte sur des ténèbres menaçantes. Son feulement très bas diminua progressivement et son cou s'étira, ses yeux opaques suivant Seianne qui, l'épée tendue devant lui, recula doucement vers l'escalier du jardin. La musculature noire du fauve roula quand il ramena ses pattes antérieures sous lui à la manière d'un chien qui s'apprête à bondir. Et c'est ce qu'il fit. Se jouant de son épée, le Nüldrath franchit d'un bond la distance qui les séparait et le heurta de plein fouet, ses quatre pattes griffues lui labourant épaules et cuisses avant qu'il ne chute dans l'escalier. Sans aucune souplesse, il roula sur les marches, pour finir par s'immobiliser dans l'allée avec l'impression d'avoir été bastonné par une dizaine de types armés de gourdins.

Le corps endolori, Seianne était étendu sur le gravier, des pétales de mériale que les serviteurs avaient répandus en début de soirée, voletaient autour de lui en répandant leur parfum capiteux. Ses jambes et ses épaules, humides de son sang chaud, le cuisaient et il n'était pas impossible qu'il se soit brisé un os ; en serrant les dents et priant ses ancêtres qu'il n'ait rien de cassé, il se redressa à demi, juste à temps pour voir la masse d'ombre efflanquée se déplacer avec une agilité surnaturelle le long de la rambarde. S'aidant de son épée comme d'une béquille, il se releva complètement et s'apprêta à recevoir la charge. La bête prenait son temps.

— Allez, finissons-en ! cria-t-il

Et, ignorant les vertiges, il se mit en garde, le bras souple et les jambes bien fléchies. En réponse à son défi, elle grogna puis prit son élan et lui sauta dessus. Au moment où Seianne criait pour se donner du courage, une forme humaine intercepta le fauve en plein vol. Les deux adversaires roulèrent pêle-mêle dans les parterres de fleurs. Interdit, Seianne reconnut le dos puissant et nu de Somir qui semblait avoir doublé de volume sous l'effort ; il venait de réussir à passer ses bras énormes sous le cou du Nüldrath et le chevauchait, enserrant ses flancs noirs avec ses jambes d'acier. Le maître d'armes tira de toutes ses forces, ses efforts surhumains transformant son visage en une grimace musculeuse. Il y eut un craquement sec qui dura, comme un arbre mort qui cède et qui tombe lentement, et pour finir un claquement sonore. Somir laissa la tête du démon retomber et souffla un bon coup.

— Les perce-mages n'ont que peu d'utilité contre les Nüldraths. Il n'y a rien d'autre à faire que de leur rompre l'échine, dit-il sérieusement. Bon, il faut fuir, en auras-tu la force ?

Seianne acquiesça de la tête.

— Bien, ne traînons pas.

Comme Seianne restait prostré, Somir insista.

— Dépêche-toi, il y a un magicien pas commode qui traîne dans les environs.

— Je ne peux pas, murmura Seianne.

— Quoi ?

— Je ne peux pas, répéta Seianne, un peu plus fort cette fois-ci.

Somir revint sur ses pas.

— Mon petit, tu ne pourras vraiment pas si tu restes ici, allez, ce n'est même pas sûr qu'on s'en sorte alors…

— C'est moi qui ai brisé les sceaux du palais et j'ai tué un des trois frères, avoua-il dans un souffle.

— As-tu une bonne explication pour tout ça ? demanda-t-il d'une voix dure.

Une larme coula sur la joue de Seianne.

— Écoute, petit, on en rediscutera plus tard. Pour l'instant, les Nüldraths veulent te tuer et ça me suffit pour te classer dans mon camp alors, tu me suis.

Sans plus un mot, il s'éloigna.

Distrait un instant par une voix aux inflexions inhumaines à laquelle répondirent des grognements proches, il ne suivit pas immédiatement le maître d'armes et le perdit de vue. En le cherchant des yeux, il eut juste le temps de voir la silhouette massive disparaître sous le couvert des arbres. Il essaya de le rattraper malgré ses blessures qui le forçaient à boiter curieusement des deux jambes. Les combats et les cris avaient cessé et laissé la place à un calme inquiétant et peu naturel. Seianne arriva dans l'allée qui bordait le mur d'enceinte sans avoir retrouvé Somir. Des bruits de pas lui firent tourner la tête.

— Tyrss. Zacra ne s'était donc pas trompé. La voix était celle de Somir.

Le maître d'armes était à la lisière du bosquet et lui tournait le dos. En face, de l'autre côté d'un bassin, Jalz approchait, flanqué par deux Nüldraths. Les fauves d'ombre feulaient doucement, attendant un signe du vieux magicien qui s'était joué de lui. Seianne s'accroupit instinctivement et porta la main à la garde de Serss.

— *Ne parle pas, ne bouge pas*.

La voix de Somir le fit sursauter.

Jalz, que le maître d'armes avait appelé Tyrss, s'arrêta au bord de la pièce d'eau qui le séparait de son ennemi ; un cadavre de garde flottait sur le ventre, des serpents aux écailles argentées troublant la surface autour de lui. Le sorcier exposa un instant son profil gauche à la lumière de Sri, révélant une brûlure macabre. Un trou dans la joue noircie dévoilait sa mâchoire inférieure jusqu'à l'os et ses horribles dents sculptées. Seianne avait la sensation que c'était lui que le vieux mage regardait et ce regard n'était plus celui du sympathique et compréhensif marchand qui lui avait vendu la fiole.

— *Ne t'inquiète pas, il n'y a que toi qui m'entends,* le rassura Somir. Sa main gauche était dissimulée dans son dos et de la poudre d'une couleur indistincte coulait de ses doigts épais.

— Somir, ce brave et fidèle Somir.

— Je n'en dirais pas autant de toi, traître !

— *Seianne, il va falloir que tu fuies, j'ai dissimulé ton aura physique et mentale au moyen d'un sortilège*. La voix de Somir retentit si fort que Seianne éprouva une nouvelle fois l'envie de fuir. Elle couvrait complètement la conversation qui avait lieu près du

bassin. *Zacra est mort, les gardes sont morts*. Seianne se crispa. *Bachul règne à présent sur Gonoth l'hypocrite. Tu dois fuir l'archipel au plus vite. Ne te reproche rien ; de toute façon, l'archimage aurait fini par nous éliminer, d'une façon ou d'une autre*. Les Nüldraths contournaient l'obstacle qui les séparait de leur proie. *C'est nous qui avons commis une erreur en te dissimulant certaines informations. Je n'ai pas le temps de tout t'expliquer. Si tu veux nous aider, trouve Inuhid, c'est un prêtre fou du Solzar, il vit au temple d'Ibnuz. Sinon, et bien, oublie-nous*.

— … choix est stupide. Mes Nüldraths vont devoir te tuer.

La voix de Jalz lui parvenait à nouveau. Il n'osait pas bouger.

— Tes… (Somir insista avec mépris sur le « tes ») Nüldraths sont ceux de Bachul et ils ne sont plus très nombreux.

Le sorcier ignora la remarque.

— Pourquoi caches-tu une main derrière ton dos ? Serait-ce un sortilège que tu nous prépares ? Ce n'est pourtant pas ton fort. L'Anneau d'or n'est pas très connu pour sa maîtrise de la magie.

— Tu es trop sûr de toi Jalz, dit Somir, et il doubla de taille en poussant un cri féroce. Il dépassait à présent les trois mètres, la sueur sur ses muscles luisait sous la lumière de l'astre mort. Les Nüldraths s'étaient arrêtés à quelques pas, prêts à bondir. *Par les ancêtres, fuis, Seianne ! Je ne pourrai te dissimuler plus longtemps*.

Seianne se leva à contrecœur. Quelle que soit la porte qu'il choisirait, et il penchait pour celle proche des écuries, il lui faudrait traverser une partie du jardin à découvert.

— *Le sortilège te protège, hâte-toi !*

— …m'impressionne beaucoup, l'illusion est… parfaite, se moqua Jalz. Le rire du sorcier lui parvint alors qu'il quittait la protection des arbres, incapable de regarder en direction de son ami qui faisait face aux Nüldraths et à leur maître. Tu m'étonnes, pensais-tu vraiment qu'une illusion de second ordre me tromperait ou les tromperait, eux ?

Les démons grognèrent comme pour confirmer ses dires. Seianne se concentrait sur l'angle sud-ouest du palais. S'il l'atteignait, il pourrait passer de l'autre côté, hors de vue de Jalz. Il marchait à moins de cinquante pas du sorcier et des démons, sous leurs yeux, s'obligeant à ne pas se mettre à courir à chaque fois que son pied crissait sur le gravier. Le venin sournois de la peur mettait ses nerfs à vif et lui tordait les tripes.

— Je ne pense pas Tyrss, j'agis.

Le cri de guerre, un mélange de haine et de courage, faillit le clouer sur place. Il avait parcouru la moitié de la distance et tous continuaient à l'ignorer. Il y eut un craquement retentissant et caractéristique, et une masse importante frappa la surface de l'eau de la fontaine. Encore trente pas. Seianne évita une traînée d'organes et de sang qui reliait un serviteur mort à ses jambes. Plus que quinze pas. Les incantations de Jalz s'amplifièrent et la nuit prit pour quelques instants une teinte violacée. Quelques sifflements aigus couvrirent les raclements sur le gravier, immédiatement suivis par une exclamation étouffée.

Arrivé au coin de la bâtisse, sa curiosité fut plus forte que sa peur et il tourna la tête. Face à face dans la clarté de Sri, Somir luttait avec le dernier Nüldrath, torse contre torse et bouche contre gueule, tous deux enfermés dans une étreinte compliquée, le fauve et l'homme, poussant l'un contre l'autre, pattes et bottes griffant le gravier sauvagement. Le maître d'armes avait écarté les pattes antérieures en passant ses bras puissants sous les

aisselles du monstre et ses mains étaient revenues se placer sous sa gorge par-dessus ses épaules noires. Les mâchoires verrouillées par l'effort, il faiblissait, et Seianne remarqua trois cratères boursouflés qui creusaient le flanc du maître d'armes. Jalz marmonna une nouvelle incantation, agitant ses vieilles mains devant lui en des passes compliquées, et ses dents brillèrent.

— *Fuis Seianne, fuis,* ordonna Somir dans son esprit.

La bouche du sorcier cracha une volée de dards d'un feu violet qui frappèrent le colosse aux jambes, le déstabilisant et donnant l'avantage au Nüldrath. Le fauve pesa de tout son poids et rapprocha sa gueule béante du visage ruisselant de sueur de Somir. À côté, le sorcier préparait déjà un sort qui, Seianne en était persuadé, serait fatal. Ignorant ses blessures, il se mit à courir vers les baraquements sans se retourner, entra en trombe dans le couloir central jonché de corps déchiquetés et le traversa. Il avait pris sa décision, il irait trouver ce prêtre du Solzar. De toute façon, où qu'il aille, quelqu'un le chercherait pour le tuer. Pel accepterait sûrement de le cacher à bord du *Pervas*.

Chapitre 7 : Baldir

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Arabesque.
Après la tentative d'assassinat sur la personne du haut-roi, toutes les portes du palais-forteresse ont été condamnées. Sur ordre de Caldric, la totalité des gardes royaux et des serviteurs ont été pendus. Bien que la menace des armées de la conspiration pèse sur la campagne alentour, de plus en plus de citadins fuient Arabesque et la folie du haut-roi.

Les murs épais du palais-forteresse isolaient le hall de la chaleur de Camerune qui, revêtu de ses atours estivaux, plombait la ville. Rarement les vitraux en hauteur n'avaient été aussi éblouissants de couleurs et si riches de détails sous la lumière de l'astre d'or. Mais Baldir, absorbé par ses pensées, revivait les vingt dernières journées et ignorait même que l'été soit si avancé ; cela faisait des jours qu'il n'avait pas quitté le palais et qu'il passait le plus clair de son temps dans le labyrinthe. Pyrenne s'avérait être une excellente collaboratrice, certes peu agréable, mais efficace.

Il ouvrit machinalement une porte masquée par un trompe-l'œil sur le mur de lambris et pénétra dans un minuscule boyau que sa taille lui permettait d'emprunter debout ; comme beaucoup d'autres passages du palais, d'ailleurs. Les Grolshs se traînaient derrière lui, leurs griffes rayant la pierre granitique constellée de minuscules taches vertes. Les ressorts de la porte se tendirent et elle se referma en claquant, plongeant le boyau dans le noir. Baldir ne prit pas la peine d'allumer la petite lanterne accrochée à son ceinturon, il connaissait par cœur le tracé qu'il fallait suivre jusqu'à son laboratoire.

Ses pensées suivaient un autre chemin. Il avait eu raison d'épargner Pyrenne. Intelligente et décidée, elle réagissait à merveille. Elle avait pourtant bien failli périr à plusieurs reprises, comme dans ce couloir que l'air avait fui en l'espace d'un battement de cœur, remplacé aussitôt après par un gaz empoisonné. Elle avait eu le réflexe de bloquer sa respiration.

Brave fille, pensa Baldir.

Une trappe toute simple qui s'ouvrait sur une fosse en entonnoir, le fond garni de pointes barbelées. Nanss s'était empalé sur une dizaine d'entre elles, son corps amortissant la chute de Pyrenne. C'est elle qui avait aidé, à contrecœur, à dégager le corps du mort-vivant en piteux état. Ce dernier l'avait ensuite saisie à la taille et lancée hors de la fosse. Elle n'avait eu pour toute blessure qu'une cheville foulée.

Ah oui ça, une brave fille.

Ils avaient bouclé le secteur des Phrages. Deux nouvelles portes-reflets avaient dû être installées, deux passages qui donnaient sur de nouvelles portions du labyrinthe. Les Phrages restaient son seul échec, il n'avait pu les neutraliser définitivement. Bien sûr, au début, Nanss avait dû corriger Pyrenne quelquefois pour la mettre au pas et lui faire abandonner son orgueil mais, dans l'ensemble, ils formaient une bonne équipe. Ces séances avaient appris à Pyrenne à canaliser sa haine contre le labyrinthe.

Baldir se félicitait régulièrement d'avoir animé la dépouille du gros Nanss et quand il l'avait raconté à Caldric, celui-ci avait beaucoup aimé l'usage qu'il avait fait de son commandant, trop peut-être. Il avait tenu à le voir, Baldir avait refusé. Sa magie devait rester discrète ; il y avait encore un Sadourak en ville et beaucoup trop de rumeurs couraient sur le palais. Même si les communications étaient interdites avec la ville, l'information avait circulé : un magicien était au service du haut-roi. Le conseiller Asurbias n'arrêtait pas de le mettre en garde. Mais Caldric ne s'en souciait guère et il s'était livré à son numéro écœurant de vieillard larmoyant et gâté, suppliant qu'on lui montre ce prodige. Baldir avait dû obtempérer de mauvaise grâce pour couper court à ces jérémiades pénibles. Il avait ramené Nanss d'en dessous, laissant Pyrenne enchaînée dans le cellier. Il préférait qu'elle reste dans le labyrinthe, c'était plus sûr, mais sans la protection et la surveillance de Nanss, elle eût péri.

Il traversa la galerie des glaces, communément appelée galerie des regrets, après s'être assuré qu'aucun garde du roi ne patrouillait dans cette partie du palais et s'arrêta un instant pour se mirer. Les tableaux dorés reproduisaient sa silhouette à l'infini par un jeu de miroirs habile : un nain bicéphale dont la plus grosse tête saillait en plein dans son dos émergeant de la pénombre, les Grolshs, amassés les uns sur les autres, apparaissant comme une seule entité cauchemardesque. Deux monstres. Les chandeliers de bois précieux, dépouillés de leurs feuilles d'or, gisaient en travers de la galerie. Les serviteurs du palais étaient livrés à l'autorité du nouveau commandant des gardes du roi, homme pour qui importait peu l'entretien du gigantesque édifice. La crasse envahissait peu à peu le palais, les bougies se consumaient à même le sol, des rats – de plus en plus nombreux – erraient librement ; les serviteurs et les gardes se soulageaient où bon leur semblait, se livraient au pillage dès qu'ils le pouvaient ; les fenêtres ayant été condamnées, l'atmosphère s'était viciée. La folie du haut-roi suintait de chaque pierre et corrompait tout le palais.

Baldir se secoua et s'avança vers le miroir qui lui faisait face. Une légère pression dans le coin gauche et la glace pivota sur elle-même, révélant un tunnel de plus. Il enjamba le rebord et s'y engouffra, laissant de nouveau son corps le piloter.

Oui, Caldric avait voulu voir Nanss danser comme un vulgaire pantin, il s'était amusé comme le fou qu'il était, riant aux mouvements désordonnés de cette marionnette macabre. Même Monge avait grimacé de dégoût. Le seul problème avec Nanss : il commençait à pourrir sur pied et le mauvais traitement que lui infligeait le labyrinthe n'arrangeait pas les choses. Enfin, grâce à son petit spectacle, Baldir avait obtenu de Caldric que Monge lui fournisse un cadavre frais de belle proportion.

Après plusieurs minutes, il arriva à son laboratoire, une vaste cache de pierre brute qu'il avait creusée lui-même, située sous la partie supérieure du palais et taillée dans la roche. Sa retraite ressemblait à une caverne aménagée que nul, en la voyant, n'aurait imaginée être sous le palais. Une litière de paille défraîchie disparaissait sous un drap maculé sur lequel avaient été abandonnés les restes des nombreux repas que Baldir avait pris ici. Une cruche d'eau et une vingtaine de bouteilles de vin vides occupaient l'un des quatre coins. Des tables retenues aux murs et au plafond par des chaînes bordaient la pièce. Un capharnaüm hétéroclite s'étalait sans retenue sur chacune d'entre elles : organes vifs flottant dans le liquide jaunâtre d'un bocal ou desséchés et pendus à un crochet, pierres vulgaires et précieuses amassées en tas, ossements humains ou animaux, pièces d'or, d'argent, de fer, lingots de cuivre, de plomb, d'étain, seau de charbon de bois, chicot de

surbe, racines vivantes de griolle, plantes rares ou communes, pigments naturels ou artificiels, furet famélique dans une cage étroite, gros rat disséqué cloué sur une planchette, parchemins couverts de symboles carnéens, bourses en cuir contenant les poudres déjà préparées, toutes marquées d'un signe les identifiant… L'ensemble était le reflet de son esprit : chaotique mais organisé. Une odeur de putréfaction tenace imprégnait l'air, un mélange désagréable et indéfinissable qui ne le gênait plus depuis longtemps. Sur l'un des murs était dessiné le plan du labyrinthe qu'il avait exploré, secteur par secteur, des cotes précises indiquant les pièges et les correspondances entre chacun d'entre eux. Un brûleur à alcool de belle taille, posé sur un trépied griffu en corne occupait le centre du laboratoire ; un mortier en bois de cœur était fixé au sol par des agrafes de fer près de l'entrée, un pilon taillé dans le même chêne posé en travers ; de minuscules lanternes pendues par des cordes quadrillaient la pièce à hauteur de nain. L'une d'entre elles brûlait, éclairant faiblement sa couche.

Les Grolshs l'avertirent de la présence d'un intrus au moment où il pénétrait dans la pièce, curieux de savoir qui s'était permis d'allumer une des lanternes.

Oui, oui, il s'agissait bien du magicien voleur d'assassin, s'excitaient les démons. Baldir fouilla une de ses nombreuses poches et en sortit une poudre jaune et douce au toucher. Il la frotta entre ses doigts, prononçant une seule syllabe. Les mèches de chacune des lanternes et des bougies s'enflammèrent, laissant une exhalaison légèrement soufrée envahir la pièce. Tantrelou était assis sur le coin d'une table et applaudissait sans bruit.

— Bravo Baldir, quelle économie de temps et de mouvement. Une joie rusée apparut sur son visage en croissant de lune. Et quelle belle brochette de petits démons.

Baldir calma les Grolshs d'un geste impérieux, sans même se retourner, allant directement s'asseoir sur un des tabourets à droite de l'entrée.

— Je suis fourbu. Alors, que me vaut le plaisir de ta visite ? dit-il, feignant de ne pas être surpris, rageant intérieurement contre ce sentiment de culpabilité qu'il éprouvait soudainement en face de Tantrelou ; cette visite le contrariait plus qu'elle ne le réjouissait. Finalement, il aurait souhaité qu'il ne vienne jamais. Alors me diras-tu pourquoi tu es venu ?

Tantrelou ignora la question.

— Un peu de ménage ne serait pas de trop, dit-il sur le ton de la plaisanterie, balayant la pièce de ses yeux brillants avant de les reporter sur Baldir. Ils s'observèrent dans un silence gêné.

— Tu n'as rien à me reprocher, geignit Baldir malgré lui.

Il s'était détourné du mage de l'Anneau d'or et pétrissait anxieusement une balle d'argile encore fraîche.

— L'ai-je fait ?

Baldir fit face, jetant à terre d'un geste rageur l'argile qu'il tenait encore dans ses mains.

— Allons, je ne sais que trop ce que tu penses, « la magie sans le sang », ne sont-ce pas les mots gravés à l'intérieur de ton anneau ? Il pinça les lèvres et singea Tantrelou. « La magie corrompt, Baldir, elle déforme le corps et l'esprit, ouvre le passage à des forces que tu ignores. » Il reprit, échauffé par le calme de celui qu'il avait considéré comme son ami et par sa grimace bienveillante et chaleureuse. Si je n'avais usé de mon sang, je serais sur Sri à gémir avec mes ancêtres. Et ne me parle pas d'amitié, tu m'as lâchement abandonné sans un mot.

— Je te rappelle que j'avais un Sadourak sur le dos et sans le sacrifice de Nypherias, je ne serais pas là, l'interrompit Tantrelou.

— Eh bien moi j'ai de bonnes raisons d'user de mon sang. Je suis tout près de réussir à percer le secret de ce foutu…, Baldir se mordit la lèvre inférieure.

— J'ai trouvé ta porte-reflet sous les caves. Ne t'inquiète pas, je n'ai pas voulu l'ouvrir, le rassura-t-il en voyant l'inquiétude passer sur le visage de Baldir. Un labyrinthe sous le palais, les bâtisseurs n'en avaient-ils pas assez de leur ville pour qu'ils en fassent un deuxième ?

Baldir écoutait à moitié, il pensait à Pyrenne. Heureusement, Tantrelou ne l'avait pas trouvée, il l'aurait sûrement délivrée et interrogée. Il se rendait bien compte qu'il aurait été incapable de se justifier, il ne voulait pas y penser, il ne devait pas y penser, le labyrinthe avant tout.

— Ton nom est célèbre, pas une personne qui ne le connaisse en ville. Le bouffon Baldir, le monstre qui sacrifie à quelques ancêtres obscurs les corps des princes retenus en otage. Si jamais les seigneurs de la conspiration prennent Arabesque, veille à être bien loin de ses murailles, en un royaume que tu n'aies point privé d'une de ses descendances ou ascendances. Le peuple en est même venu à croire que c'est toi qui es à l'origine de la maladie du haut-roi.

— Bah, ce ne sont pas affaires d'hommes du commun. Qu'ils se contentent d'ensemencer leurs terres et leurs femmes, c'est bien assez, répondit Baldir avec lassitude.

— Sais-tu au moins ce que tu cherches, ce pour quoi tu prends la vie de ces hommes, de ces femmes ou de ces enfants ? Sais-tu ce que tu vas trouver ? demanda Tantrelou plus sérieusement.

— Je ne veux pas en parler. Je te le dis, je suis fatigué.

Tantrelou fronça les sourcils, le nez se rapprocha du menton.

— Je t'observe depuis bien longtemps, bien avant que nous nous rencontrions en haut de cette tour. Tu le sais. Et avant toi, j'en ai surveillé d'autres. Moi-même, j'ai fait l'objet d'un tel intérêt. Tu n'es plus Baldir. Des démons te suivent partout, on chuchote dans le palais que tu lèves les morts. Et regarde-toi, depuis combien de temps n'as-tu point vu Camerune ? Il n'est nul hasard à ce que tu sois ici ! Reprends-toi !

La tête de Baldir lui tournait, bourdonnait, il ne voulait pas entendre mais il voyait la main tendue de Tantrelou qui s'approchait, promesse amicale.

— Tu dois abandonner, ce qu'il y a en bas ne doit pas être découvert, repars avec moi. Je t'aime comme un fils, je sais que tu peux l'emporter. Nous courrons les tavernes et les gueuses, plaisanta Tantrelou. Nous volerons la bourse des princes après avoir baisé leur femme : un bâtard pour une bourse. Il eut un rire ému et sincère. La mort et la folie ne te mèneront nulle part, rien ne te retient ici.

Baldir hésita, ses souvenirs se bousculaient, une ombre étouffait son cœur depuis trop longtemps, il avait l'impression de ne plus pouvoir respirer, tant de morts dont il était responsable. Pyrenne, qu'il avait tenté de violer et fait battre par un mort-vivant ; était-il devenu ce monstre sans remords dépeint par son vieil ami ? Il commençait à le penser. Tantrelou continuait, secouant la tête comme par dépit.

— Regarde comme ta bosse a forci ! Tes articulations ont durci, ton sang s'est épaissi : la magie exerce son emprise, elle prélève son tribut.

Tantrelou avait posé une main apaisante sur l'épaule surélevée de Baldir. Il se sentait

comme un enfant pris en faute.

— Viens avec moi, il n'est jamais trop tard.

— *NON !* Un chœur mécontent et inhumain brisa brutalement le charme. *Non, le maître ne devait pas écouter le magicien beau parleur.*

Tantrelou répliqua dans leur langue :

— *Suffit ! Stupides démons,* les faisant reculer mais non se taire.

— *Oui, le maître devait demander ce que ferait le magicien s'il rejetait son offre.*

Il se dirigea vers eux mais Baldir le retint par la manche, sans même tourner la tête, alors qu'il passait à côté de lui.

— C'est vrai ça. Et si je refuse ? demanda-t-il froidement.

Tantrelou le regarda.

Maudits démons, pensa-t-il.

Les Grolshs avaient reflué dans le couloir, dans le désordre le plus complet, ils ricanaient.

— Ne refuse pas, Baldir, et ta question n'aura plus de raison d'être posée, rétorqua-t-il plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu, jetant des coups d'œil haineux aux Grolshs.

— Non, dis-moi ce que tu ferais si je refusais, demanda à nouveau Baldir, les yeux dans le vague.

— Et bien je suppose que j'essaierais d'une façon ou d'une autre de t'empêcher de poursuivre tes recherches.

— Tu irais jusqu'à me tuer ?

Un blanc précéda la réponse de Tantrelou.

— S'il le fallait… oui.

Baldir ne broncha pas, il semblait ailleurs.

— Où est la femelle Lorss ?

— Je ne sais pas.

— En ville ? demanda-t-il en tirant plusieurs fois sur la manche.

Les Grolshs se rapprochaient.

— Peut-être, je ne saurais dire. Tantrelou soupira. Écoute-moi, pars avec moi et tu n'auras plus à te soucier de tout cela. Cette situation est ridicule.

— Dis-moi où elle est et je te laisserai peut-être aller. Une preuve de ta bonne foi.

— Regarde-moi, regarde-moi au nom de nos ancêtres, au nom de l'Innomé !

Baldir leva lentement les yeux vers Tantrelou. Du sang gouttait de son nez. Baldir continua.

— Allez, dis-moi où est cette garce de Lorss. Attention, je saurai si tu me mens. Et nous savons tous deux que je suis à présent bien meilleur que toi, ajouta-t-il.

Les Grolshs se rapprochèrent en roulant, faisant claquer joyeusement leurs mâchoires à tour de rôle, leurs centaines d'aiguillons s'ajustant parfaitement les uns dans les autres.

— Je ne te reconnais plus, Baldir, comment peux-tu imaginer que je trahirais la vie de cet enfant pour me sauver, moi ?

Une expression narquoise tordit sa bouche sur le côté.

— Tu m'étonnes, Tantrelou. Aurais-tu troqué ton sens de l'humour contre celui de l'honneur ? Parce que je ne te trouve plus drôle du tout. Il secoua la tête, le menton baissé, ses boucles brunes passant et repassant devant son visage. Pas drôle du tout. Les joues de Baldir gonflèrent quand il se mit à parler dans la langue de Carn. *Me livreras-tu la femelle pour preuve de ton amour ?*

Tantrelou se dégagea de la prise de Baldir qui s'était affermie, horrifié par le visage parcouru de tremblements qui le fixait intensément.

— Réponds-moi ! Celui que tu considères comme ton fils te prie de lui livrer la femelle qui a attenté à sa vie, le feras-tu ? hurla Baldir, des bulles de sang éclatant sur le pourtour de ses lèvres et sous son nez à mesure que sa respiration se faisait plus difficile.

Tantrelou écarta ses bras longs et maigres, les doigts étirés au maximum, et parla, les traits soudain durcis ; le langage originel ensanglanta son palais et de vieilles cicatrices se rouvrirent.

— Baldir, pour toi et contre toi, je romps la promesse qui me lie et rejette l'Anneau d'or. Puisqu'il le faut, mon sang affrontera ton sang, dit-il d'une voix solennelle.

Effrayés, les Grolshs se réfugièrent sous les tables. D'une ruade, Baldir rejeta le tabouret sur lequel il était assis et s'éleva à un mètre du sol, des spasmes effrayants le défigurant, la folie et la cruauté achevant de déformer la seule partie de lui qui ne l'était pas : son visage.

— Et bien, allons-y, mon vieil ami, combattons ! siffla-t-il, les mâchoires contractées par l'effort qu'il faisait pour contenir la douleur.

— Un autre jour, Baldir, un autre jour. Celui-ci ne me plaît guère, annonça Tantrelou dans la langue des Mille Couronnes sur un ton soudain radouci. Je t'aimais réellement, comme un père aime son fils. Il disparut.

Baldir ricana méchamment.

— Non, c'est tout de suite que nous allons combattre. Du sang perla au coin de ses yeux et il suivit Tantrelou.

Les Grolshs vinrent laper les quelques gouttes de sang sur le sol. *Oui, le maître avait bon goût.*

La seconde d'après, Baldir se retrouva en rase campagne, au milieu d'un champ labouré. Un paysan le regardait, stupéfait par l'apparition de ce bossu en vêtements de cour, des larmes de sang coulant sur ses joues pleines et enfantines. La bouche grande ouverte, il essayait distraitement de calmer le lourd cheval de trait affolé qui tirait sur la charrue. Nulle trace de Tantrelou, il s'était de nouveau téléporté. Baldir pouvait encore distinguer son empreinte irisée par les rares rayons du soleil, emportée par la brise. Il se ramassa sur lui-même et, au prix d'un peu de sang, il suivit sa piste.

Un sous-bois humide, des restes de pluie, un orage qui s'éloigne, un léger vertige dû au déplacement, Tantrelou n'était déjà plus là.

Un nouveau saut. Une forêt, peut-être la même, une voûte dense qui l'abritait d'une averse, les arbres qui tournaient autour de lui, l'étourdissement dura un peu plus longtemps, cette fois-ci. La preuve de sa présence était de plus en plus ténue, il lui échappait.

Son corps se précipita de nouveau vers une destination inconnue.

Il ne percevait plus aucun son, la terre et le ciel se tombaient dessus à toute vitesse. Son esprit se força à émerger de l'abîme vertigineux où il avait plongé. Il se trouvait au fond d'un vallon sauvage, les pentes envahies par des buissons de ronces, la lueur du jour obscurcie par des nuages couleur de suie. De multiples illusions de Tantrelou l'encerclaient, images floues et menaçantes. Malgré son affaiblissement, il réussit à rouler dans l'herbe haute et coupante pour éviter les projectiles qu'ils lui lançaient. Baldir était trop lent et les aiguilles trop nombreuses. Une piqûre à la nuque, une sensation froide et métallique, le liquide se mélangeait à son sang, l'infectait. Du mercure, le poison des magiciens, l'arme des mages de l'Anneau d'or. Tantrelou l'avait attiré dans un piège, il

avait su depuis le début qu'il le suivrait. Les bruits revinrent d'un coup, le vent fort, la voix triste de Tantrelou tout autour de lui.

— …suis désolé Baldir, crois-moi.

D'un bond, Baldir se remit sur pied et plongea la main dans le repli secret de sa bosse.

Bien sûr, mon vieil ami que tu es désolé, et moi je le suis encore plus, pensa-t-il.

Les Tantrelou se ruèrent à l'attaque, une dague dans chaque main, leurs mouvements décuplés par un sortilège de rapidité. Baldir ne pouvant faire face à tous les assauts, il se rua en avant. Il lui fallait gagner du temps. Les lames sifflèrent tout autour de lui, il baissa la tête, feinta à droite, à gauche. Des dagues le touchèrent mais une seule était réelle, la large lame entailla son épaule profondément, la force du coup déviant sa course. Déjà, deux Tantrelou lui barraient le chemin, deux autres le harcelaient sur ses flancs, les derniers cherchaient à le poignarder dans le dos. Il n'arrivait pas à savoir lequel était le vrai. Ses doigts trouvèrent la boule informe sous sa bosse et la sortirent à demi de sa cachette ; il ne s'était jamais résolu à se débarrasser du démon qui avait dévoré les maçons et qu'il avait emprisonné dans une bouteille de verre fondu. Il masqua son geste du mieux qu'il put tout en esquivant une dizaine de coups. Le pommeau l'atteignit au sommet du crâne et le projeta à terre, à moitié groggy mais il avait juste eu le temps d'extraire la boule de verre.

Tantrelou s'était laissé tomber sur le dos difforme de Baldir, emprisonnant son thorax entre ses genoux. Sa main d'oiseau de proie avait agrippé sa tignasse bouclée et tirait sa tête en arrière. Baldir imagina sans mal la dague qui prenait la direction de sa gorge ainsi exposée. Le temps sembla se figer. Il percevait la respiration de son adversaire hors d'haleine. Le front tiré et les yeux écarquillés, il regardait deux nuages d'un blanc immaculé se poursuivre dans le ciel obscur, une douce bruine mouillait son visage, son pourpoint était détrempé. Il pensa avec certitude qu'il ne pouvait mourir ainsi. L'image du labyrinthe se substitua peu à peu au paysage. Quelque chose qu'avait dit Tantrelou dans son laboratoire à son propos le troublait, quelque chose d'important sur lequel il n'arrivait pas à mettre le doigt. Il s'étonna de penser aussi calmement à un problème qui, vu les circonstances, n'avait plus toute son importance.

— Adieu, Baldir, chuchota Tantrelou.

— Non. Arrête ! cria-t-il avec conviction. Tantrelou hésita, son arme à mi-chemin. Baldir remercia les ancêtres et continua. Adieu, et désolé… Il marqua une pause, comme pour chercher son souffle.

Tantrelou avait cessé d'alimenter ses sorts de rapidité et d'illusion, le combat devenait plus égal même s'il ne pouvait toujours pas utiliser la magie du sang.

— Si tu souffres autant de me tuer, ne le fais pas, croassa Baldir avec difficulté, lorgnant un caillou de belle taille qui émergeait des hautes herbes à moins d'un pas. Sa main tenant la boule était coincée sous son ventre, il fit mine de se débattre pour la dégager. Tantrelou tira un peu plus la tête de Baldir en arrière, lui arrachant un cri. La pointe de la dague perça la peau juste sous l'oreille, le tranchant se posa délicatement sous le menton. Baldir déglutit avec peine.

— Ne crois pas que ce soit facile pour moi.

— Et pour moi, Tantrelou, crois-tu que ce soit facile ? Si tu veux, nous pouvons échanger les rôles. Toi tu fais l'égorgé, et moi l'égorgeur.

Baldir rua à nouveau, apparemment sans conviction, ce qui lui permit de ramener son bras droit le long du corps. Il y était presque. Le tranchant mordit la peau.

— Chht, calme-toi, ce ne sera pas long, Baldir.

Instinctivement, il contracta son œsophage.

— Je l'espère, dit-il. Et il frappa de toutes ses forces la pierre avec ce qui avait été une bouteille de vin.

— Qu'est-ce qu…

Le verre épais se brisa du premier coup, un éclat tailladant son pouce. La rune vif-argent s'éparpilla dans l'air et libéra un concert de chuchotements cruels. Le nuage argenté se déploya d'un coup, enveloppant les deux magiciens. Revenu de sa surprise, Tantrelou se détendit et bondit hors de la créature. Dans le mouvement, il laissa sa lame courir d'une oreille à l'autre. Baldir, libéré, roula sur la droite plusieurs fois, essayant d'oublier qu'il venait d'être égorgé. Il buta et s'empêtra à moitié dans un taillis de ronces. La masse éthérée, grouillante de vers, grossissait à vue d'œil et emplissait la presque totalité de la petite clairière. Tantrelou avait disparu de son champ de vision. Beaucoup de sang coulait sur son torse mais aucun point vital n'avait été touché. La lame n'avait pas entaillé assez profondément sa gorge.

Des appendices de fumée se déployaient dans toutes les directions. Les vers, suspendus à des bras sans consistance, se tortillaient comme excités par l'odeur du sang. Baldir pria les ancêtres pour que sa théorie soit la bonne. Il émit un petit rire nerveux quand il entendit un cri de rage sur sa droite.

— Débrouille-toi avec ça, Tantrelou !

Baldir serra les dents, quelques vers creusaient déjà sa chair. Mais au contact de la peau de Baldir, décelant la présence de mercure, les vers refluèrent. L'organisme gazeux siffla sa colère. Baldir exulta.

Merci, Tantrelou, finalement tu me sauves la vie, pensa-t-il.

Les collines obscurcies par l'ombre de lourds navires gris et noirs dérivant en altitude, les rideaux de pluie poussés par le vent… le monde se mettait de nouveau à exister pour lui. Il avait l'initiative, il devait en profiter. Il s'avança, vers ce qu'il pensait avoir été l'origine du cri de Tantrelou, chassant devant lui et sur les côtés la créature que le contact du vif-argent répugnait. Des mots carnéens éclatèrent sur sa gauche. La température chuta soudainement, l'air gela, emprisonnant la créature entièrement. Baldir s'immobilisa, bloqué par la gangue cristalline qui s'était constituée autour de lui. Le froid soudain le fit frissonner.

— Bien joué ! cria-t-il en claquant des dents.

Il distinguait à présent la silhouette de Tantrelou, déformée par le prisme de la glace. Il se tenait à la lisière et essayait de dégager à coups de dague une partie de son corps prise à son propre sort. Le pommeau heurtait la surface polie avec fracas. Les deux hommes s'observèrent à travers la masse translucide. Des lézardes se propagèrent en craquant. Bientôt, la glace fragile, incapable de maintenir sa cohésion, explosa. Baldir jura et se couvrit le visage pour se protéger des milliers d'échardes et de morceaux de la créature qui volaient en tous sens. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas l'un de l'autre. Tantrelou serrait son bras gauche, inerte et bizarrement gonflé. Une bouillie sanglante gouttait des orifices percés par les vers et s'écoulait le long de son bras inutile, puis de sa jambe, pour finir par tacher l'herbe verte. Il se vidait rapidement. Son visage livide, plus tordu que jamais, montrait à quel point il souffrait. Ses rares cheveux longs et filasse voletaient sur le côté. Son regard clair avait perdu de sa lucidité.

— Baldir, comprends-moi, dit-il d'une voix à peine audible.

Il tituba vers lui, essayant d'articuler la formule d'un sort de flamme, traçant de sa main valide un signe inexact. À l'endroit où sa main avait pressé son épaule, les doigts avaient laissé une empreinte profonde comme si sa chair n'avait eu guère plus de consistance qu'une pâte molle. Des veines éclatèrent sur son front et ses tempes et le sort avorta. Une bourrasque le fit chanceler. Tantrelou vacilla, mit un genou à terre, le menton rentré, la bouche ouverte, les yeux fixant le sol. Baldir sourit.

— C'était pourtant facile. Tu me déçois beaucoup, se moqua Baldir. Allez, essaie encore.

Il le contourna et passa derrière Tantrelou.

— Hmm, je crois que tu devines aisément ce qui va t'arriver.

La respiration du vieux mage était bruyante et ses forces l'avaient abandonné ; il se laissa glisser sur le tapis herbeux encore couvert par endroits de traces de givre. Tantrelou eut l'impression de tomber au ralenti et de rebondir sur la surface élastique. Son bras fit un bruit dégoûtant, des ondes de douleur parcoururent tout son être, lui arrachant des larmes. Il respira l'odeur de chlorophylle.

— Celui-là te conviendra parfaitement, dit Baldir d'une voix distante.

Tantrelou goûta à quelques instants de calme, il sentait avec une acuité toute particulière le moindre souffle sur son corps, la moindre goutte. Cela ne dura pas. Baldir revenait, gémissant sous l'effort comme s'il transportait un objet lourd. Le bruit de ses pas se rapprochait. Tantrelou faillit s'évanouir quand un pied écrasa son membre en charpie, fendant la peau, libérant des jets sanguinolents dans sa manche. Il se déchira les lèvres en essayant d'étouffer son cri.

— Excuse-moi, je suis maladroit.

Tantrelou essaya de tourner la tête vers son ancien ami, il bascula sur le dos en gémissant. Baldir se découpait nettement dans le ciel pluvieux, un rocher d'au moins vingt livres tenu à bout de bras au-dessus de lui.

— Je sais, c'est vraiment ridicule de te tuer ainsi, mais je tenais vraiment à écrabouiller ta misérable face. Ça va me faire énormément de bien.

— Tue-moi mais je t'en supplie, renonce à…, implora Tantrelou.

Baldir lâcha le petit rocher. Tantrelou eut à peine la force de détourner la tête. Les vingt livres s'écrasèrent sur le profil en demi-lune. La boîte crânienne craqua et sa tête s'enfonça un peu dans la terre meuble. Baldir souleva à nouveau le rocher, découvrant un horrible cratère, plein d'une mélasse de cheveux, de sang, d'esquilles d'os et de cervelle.

— Ah ! Tantrelou, je ne savais pas que j'éprouverais un tel soulagement.

Le rocher tomba à nouveau, la structure osseuse céda complètement, le crâne s'ouvrit comme une fleur, le poids de la pierre aplatit le cerveau, expulsant un œil de son orbite, éclaboussant les chausses de Baldir d'une matière visqueuse. Il regarda un instant l'homme qui l'avait trahi. À la place de sa tête, il y avait un rocher. Il leva les yeux vers le ciel obscur, l'orage gronda son approbation, la pluie s'intensifia, lava son visage, un éclair embrasa un chêne au sommet de la colline. Il attendit la nuit, immobile, goûtant au spectacle du ciel déchaîné.

Maintenant, cela lui revenait. La phrase de Tantrelou. Il la répéta à voix haute, contrefaisant la voix amusée du magicien d'Orth.

— Un labyrinthe. « Les bâtisseurs n'en avaient-ils pas assez de leur ville pour en bâtir un deuxième ? »

Il se remémora la vision d'Arabesque depuis la chambre de Caldric, le jour de son

arrivée. Ce dessin complexe, tortueux. C'était si simple, Guéneros, l'architecte sorcier avait conçu le labyrinthe à l'image de sa ville. Il détenait enfin la clef qui lui livrerait ses secrets.

Que de sacrifices consentis, d'amis perdus et d'ennemis trouvés pour une chose aussi évidente, pensa-t-il.

Il resta longtemps prostré, bien après que le mercure fut assimilé par son sang, bien après que les cieux eurent fini de lui rendre hommage, jusqu'à ce qu'il se sente purifié, jusqu'à ce qu'il sente l'odeur de la victoire. Et dans la nuit, perdu au milieu de collines dont il ignorait le nom, sous le regard inquiet de Sri, un bossu se mit à danser, riant à gorge déployée, faisant détaler une bande de chats sauvages attirés par l'odeur du cadavre.

Chapitre 8 : Le golem

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Petite Angande. Lianss.
La Forteresse Grise est de plus en plus isolée. Malgré sa puissance, le nombre diminuant de ses chevaliers et sa politique de non intervention dans les affaires des hommes restreignent sa sphère d'influence. Ses ennemis y voient un aveu de faiblesse et commencent à penser qu'elle n'est peut-être pas invincible. Des rumeurs de complot contre l'ordre Sadourak circulent jusque dans les tavernes du port de Lianss.

Le maître charpentier de marine plaqua sa main juste à temps sur les plans du navire pour les empêcher de s'envoler.

— Par Joub Dostre, mon vénéré ancêtre, ne peut-on m'apporter de vulgaires pierres pour coincer ces foutus plans ? tempêta-t-il.

En dépit de la saison, il grelottait en regardant Camerune passer derrière la masse grise de la forteresse Sadourak ; il avait toujours froid quelle que soit la température. Le vent soufflait des embruns sur le large quai, rougissant sa face, piquant ses yeux. En dépit de ce bon sens qu'il se flattait de posséder, Brim Dostre avait souhaité dresser sa table à dessin devant la nef qu'il devait modifier. Il le regrettait amèrement et sa fierté l'empêchait de demander à l'un des artisans de sa guilde de l'emporter dans la petite maison que les Sadouraks leur avaient allouée. Nul ne pouvait pénétrer dans la forteresse s'il n'était membre de l'ordre, les invités logeaient donc dans cette bâtisse de pierre, grise et rustique comme toutes les autres.

Une digue de plusieurs mètres de haut protégeait le petit port des assauts de la mer. Le quai pouvait accueillir la dizaine de bateaux de pêche du terne hameau de Vagre, qui ne comptait qu'une dizaine de tristes bicoques accolées les unes aux autres, et tout au plus deux nefs marchandes ou armées.

Il regarda encore le bateau, un bâtiment trapu et ventru qui, suivant le roulis, pesait de tout son tonnage sur les panses de porc rebondies d'eau accrochées le long du quai, ou tirait sur ses amarres, faisant gémir le bois de sa charpente. Les grandes voiles triangulaires étaient carguées, laissant la silhouette se détacher parfaitement sur le ciel pâlissant. Deux mâts à nu, chargés de vergues drapées de cordages en toile, oscillaient au rythme du pont, les châteaux en proue et en poupe, protégés par un lourd pavois, brisaient les lignes harmonieuses de sa coque, les deux rames gouvernail à l'arrière pendaient comme les deux nageoires formidables d'un monstre marin. *La Pensée Grise* était sortie des chantiers navals de Lianss il y a plus de dix ans, Brim l'avait conçue. C'étaient ses propres dessins qu'il étudiait à présent.

Un jeune apprenti vint le prévenir de l'arrivée du Bachar. Brim se redressa, la douleur dans le bas du dos lui arrachant un grognement. Le nouveau Bachar descendait la dernière partie de l'escalier extérieur qui menait à la forteresse. Brim leva les yeux sur la construction trapue au sommet du roc : un donjon énorme et carré soudé à la roche grise,

voilà tout, abritait les hommes parmi les plus puissants du monde. Depuis une journée qu'il était là, il n'en avait vu qu'un, le Bachar en personne, à croire qu'il vivait seul dans ce gigantesque édifice. Il se demandait ce qu'était devenu le Bachar Hyass et il ne pouvait compter sur les habitants du hameau pour le lui dire. Ils ne pipaient mot, ne buvaient pas et se couchaient tôt, l'esprit gris comme le fer de leur maître, comme le roc sur lequel ils habitaient, ni morts, ni vivants, simplement gris. Le choc du fer massif sur la pierre le ramena au Sadourak qui s'approchait. L'armure pesante et sans faille du Bachar Mehal enveloppait la presque totalité de son corps, le col de fer remontant jusqu'au menton. Sa tête semblait disproportionnée par rapport à l'armure. Les tempes creuses, l'ossature fortement apparente, les rides accentuées par l'absence de pilosité et les entrelacs sombres des runes de son ordre, ces yeux déroutants qui paraissaient avoir tout vu ; la physionomie du Bachar Mehal inspirait un respect mêlé de crainte.

— Bien le bonsoir, Bachar, dit Brim en se courbant peu de peur de réveiller à nouveau le mal qui lui tirait les reins.

— Quand commencerez-vous les travaux ? demanda le nouveau maître des Sadouraks.

Brim répondit en gardant les yeux baissés, moins par étiquette que par peur de subir le regard du Bachar.

— Mes charpentiers vont devoir le modifier en pleine eau, cela ne va pas être simple. À Lianss, la tâche fut plus aisée, si vous le…

— Ce n'est pas possible, Brim Dostre, le coupa Bachar Mehal.

Le Sadourak avait la fâcheuse manie de prononcer son nom entier dans presque chaque phrase, ce qui avait pour effet de le mettre mal à l'aise.

— Bien, euh, nous adapterons donc la nef à vos exigences dans ce même, euh… port.

Drôles d'exigences en vérité que celles posées par les Sadouraks. Ils voulaient que la quille et la carlingue soient renforcées afin de, et c'étaient les termes exacts du Bachar, « supporter un poids hors du commun en un espace réduit ». Ils n'avaient pas daigné apporter plus de précisions. Comment pouvait-on travailler dans ces conditions ?

Bachar Mehal le tira de sa rêverie.

— Combien de jours, Brim Dostre ?

Le maître artisan soupira, cette manie qu'ils avaient de vous prendre en faute, de toujours tout contrôler. Brim, les yeux rivés à ses gros souliers de cuir, répondit avec un temps de retard.

— C'est difficile à dire.

— Dites-le-moi, Brim Dostre.

— Et bien, il va falloir renforcer les couples transversaux, les varangues et les membrures, peut-être même toucher au brion. Nous avons le bois…

— Combien de jours ? répéta patiemment le Sadourak.

— Vingt jours.

— Travaillez la nuit, réduisez à dix jours.

— Impossible, je n'ai pas assez d'hommes.

— Faites-en venir, Brim Dostre.

Brim Dostre par-ci, Brim Dostre par-là, le Bachar lui échauffait les oreilles, comme s'il pouvait tout régler.

— Mais la guilde a d'autres commandes, rétorqua-il excédé, sans quitter des yeux le bout coqué de ses souliers.

Son expérience des Sadouraks lui avait appris qu'on ne pouvait à la fois négocier avec

eux et soutenir leur regard.

— Oubliez-les, Brim Dostre.

— Cela va coûter…

— L'or a peu d'importance. Le Bachar tourna les talons, coupant court à la conversation.

Brim releva la tête et le regarda s'éloigner. Le fer de ses solerets frappait la pierre grise de coups sourds, sans jamais résonner, comme si le métal adhérait parfaitement à sa peau. Une gifle de vent balaya ses plans. Mécontent, énervé, Brim se vengea sur son apprenti qui attendait bêtement une pierre dans chaque main.

— Mais rattrape-les, abruti !

Le jeune homme fila après les précieux parchemins.

— Joss ! … par ici ! appela-t-il.

Le second maître surveillait le déchargement du précieux bois apporté par le navire de la guilde, un bateau rond et disgracieux. Des palans avaient été fixés sur les quais. Il accourut, voyant bien que le maître charpentier était furieux.

— Dès que tu auras fini de décharger, appareille pour Lianss, réquisitionne tous les artisans de notre guilde, toute affaire cessante. Si Hulb Freyan fait des problèmes – *et il en fera sûrement,* pensa Brim – eh bien, dis-lui qu'il aille voir le Sadourak Khal… s'il en a le courage.

Le père et le fils rirent de bon cœur. Il y avait parfois du bon à travailler pour les Sadouraks, on ne vous refusait rien ; eût-il demandé mille hommes et cent navires, qu'il les aurait eus.

— Naviguez de nuit s'il le faut, je veux que vous soyez là pour le matin.

— Bien pèr… euh maître Dostre, rectifia Joss.

Brim aimait regarder son aîné, de trente ans plus jeune, les mêmes sourcils relevés sur les extrémités, le même nez rond, la même façon de penser à deux choses à la fois, le même amour du bois, des bateaux ; c'était un précieux miroir que son fils et qui avait cet inestimable avantage de vous rajeunir plutôt que de vous vieillir.

— Allez file, garçon, dit-il d'un ton affectueux.

Joss obtempéra, heureux de cette mission.

ooOoo

Les quatre prieurs étaient rassemblés dans la forge, au cœur de la forteresse. Pra Ryam, Pra Sorin, Pra Cluss et Pra Ilial, assis en tailleur dans leur écrin de pierre, dominaient la salle aux murs bombés. La robe des mystiques couvrait leur corps austère, ne laissant nus que les crânes et les visages, bouches à demi ouvertes, traits lâches et identiques, les yeux ailleurs ; les prieurs attendaient.

Hyass contemplait les quatre blocs de pierre disposés en carré au centre, et sur lesquels les armures sadouraks avaient pris leur forme légendaire au cours des derniers siècles ; leur surface était bosselée ou creusée par les torrents de Sakt qui avaient façonné le fer-prié. Des outils étaient suspendus à des chaînes fixées au plafond et ne manquaient aujourd'hui que les bras des forgerons et le métal. Son regard glissa vers une des extrémités de la forge. Les stocks de fer étaient entreposés dans la réserve, derrière l'une des deux lourdes portes qui donnaient sur la salle. Le forgeage du fer-prié ne demandait rien d'autre, ni four pour monter le fer à température, ni moule pour le former, ni bassin

pour le refroidir. Peu de membres de l'ordre connaissaient le secret du métal sacré, peu savaient les quantités astronomiques de minerai qu'il fallait pour une seule armure et le nombre de jours nécessaires à la création d'une simple jambière.

Quand il avait pris la charge de Far, il avait assisté à plusieurs journées de travail pendant lesquelles le précédent Bachar lui avait expliqué les différentes étapes du forgeage, les propriétés du métal sacré et l'effet des armures sur l'organisme. Il l'avait écouté en regardant les prieurs en lévitation guider précautionneusement le Sakt dans le fer impur, le désintégrant presque totalement, les forgerons jetant dans les creusets naturels des lingots de fer pour alimenter l'énergie du vide comme on jette des bûches dans un feu. Il avait vu le fer-prié se constituer sous ses yeux à demi aveuglés par l'éclat du Sakt. Il avait vu les forgerons saisir leur marteau et leur longue pince et façonner les différentes pièces de l'armure grise. Il s'était souvenu, à ce moment-là, de son intronisation, quand de vieux chevaliers avaient ajusté les différentes parties de fer-prié entre elles, à même sa peau nue, cette brûlure vorace et grisante. Depuis, le fer-prié n'avait cessé de dévorer sa chair comme il le faisait pour tous les chevaliers. Un Sadourak ne devenait un Sadourak que par le sacrifice. La douleur était familière, rassurante, elle l'avait accompagné au cours des cent dernières années. L'armure se nourrissait de son corps dévoué. Il ne regrettait rien, il avait servi l'Innomé.

Aujourd'hui, il ne venait pas assister à ce miracle comme il en avait l'habitude. Le bateau serait bientôt prêt, le rituel pouvait débuter. Hyass se tenait symboliquement entre les blocs de pierre. Levant son bras armuré, il donna le signal aux quatre Pra qui contactèrent le vide, leur corps se mettant en lévitation. Le Sakt commença à se déverser lentement dans son armure qui, telle une éponge gavée d'eau, gonfla jusqu'à un certain point ; ensuite, le fer-prié gorgé de l'énergie sacrée enfla vers l'intérieur, pénétrant en profondeur. Malgré toute sa volonté, le cri qu'il tentait de retenir en lui franchit ses lèvres exsangues et brisa le silence quand le métal s'arrima à son squelette. Avec horreur, il sentit son cou s'épaissir et se raidir, sa respiration, engorgée par le fer, se bloquer, son cœur pris dans un étau inexorable éclater et, finalement, l'incroyable douleur disparut. Le fer-prié comblait sa bouche, brouillait sa vue, lui donnait l'impression qu'il se noyait à l'intérieur de lui-même. Au prix d'un dernier effort, il chassa la peur et, animé par sa seule foi, se concentra pour insuffler la volonté qui animerait le golem auquel il sacrifiait son existence. Une volonté simple et destructrice.

L'image de Deïal s'imprima dans chaque élément de la masse de fer-prié.

ooOoo

Le chevalier Sadhroval, rappelé d'Arabesque pour sa nomination au rang de Far, venait de pénétrer dans la salle de l'ordre.

— Le rituel a débuté, dit-il.

Le Bachar Mehal, assis dans le trône de pierre, les bras posés sur les accoudoirs, le maintien rigide, acquiesça. Far Sadhroval pouvait voir à travers la baie le soleil fatigué tirant à lui la mer pour se couvrir. Des traînées jaune et pourpre fusaient à travers le ciel vers l'astre couchant.

— Pensez-vous qu'il va réussir ? demanda-t-il, ne pouvant cacher son inquiétude.

— C'est un ancien rituel, les risques sont grands. Le seul golem connu ne survécut que quelques heures. Tout est question de volonté.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Deïal. Il considère que c'est à lui de l'arrêter.

— Et le Saktar Mojin, qu'en pense-t-il ?

Le Bachar poussa un long soupir.

— Le Saktar ne sort plus de sa bulle de pensée. Cela fait plus de vingt jours qu'il est en contemplation et ses acolytes pensent qu'il ne réincorporera pas son enveloppe.

— Les têtes de l'ordre tombent, de nouvelles poussent.

— Oui.

— Pensez-vous que Hyass, enfin le golem, puisse vaincre Deïal ?

— Nous verrons. Il faut encore qu'il survive assez longtemps mais ce n'est plus de notre ressort. Il se leva et alla se poster devant la baie, ses mains gantées de fer croisées dans son dos, comme il avait vu faire le précédent Bachar. Cette attitude l'avait impressionné, il espérait qu'il en serait de même avec Sadhroval. Vous vouliez me parler du bouffon de Caldric.

— Oui, des rumeurs inquiétantes courent à son sujet.

— Lesquelles ?

— Il serait versé dans l'art de la magie et aurait charmé le haut-roi.

— Prêtez-vous foi à ces rumeurs ? dit-il en se retournant et en s'appuyant des deux mains sur le haut du dossier de pierre.

— Ce ne sont que ragots mais tout ragot possède son fond de vérité. J'allais m'y intéresser de plus près quand vous m'avez ordonné de rentrer pour ma nomination au rang de Far. Les mystiques ne peuvent-ils s'en occuper ?

Bachar Mehal regrettait cette charge qui lui incombait trop tôt, il envia Sadhroval et ses questions.

— Nous avons perdu beaucoup de mystiques lors des batailles de Bracellanne et de Pragrald. Un magicien dans les Mille Couronnes n'a plus rien d'étonnant en ces temps troublés, votre successeur à Arabesque se chargera de cette tâche. Je préfère que les mystiques surveillent les Immortels et cet archimage d'Osseroth, Bachul.

— Les Immortels ont-ils bougé ? s'inquiéta Sadhroval.

— Oui.

Mehal essaya de ne pas faire trembler sa voix, il était à la tête d'un ordre vacillant et ne pouvait pas avouer à son subordonné qu'il ne se sentait pas capable d'affronter cette situation.

— Pourquoi n'éliminerions-nous pas ce Bachul ? Ce n'est qu'un sorcier après tout, nous n'en ferions qu'une bouchée, fanfaronna Sadhroval.

Mehal se souvenait des nombreuses entrevues durant lesquelles il avait assommé Hyass avec ses diatribes guerrières. Son prédécesseur avait-il lui aussi ressenti cette solitude, cette responsabilité écrasante et paralysante ? Il baissa la tête.

— Nous attendons, Far Sadhroval, nous attendons.

— Pourquoi attendre, Bachar ? L'affaire peut être réglée en moins d'une semaine.

Le jeune Sadourak ne le respectait pas, ça se voyait dans son regard, et doutait de ses aptitudes à commander la destinée de l'ordre ; peut-être parce qu'ils avaient le même âge, à un an près.

— Revenez demain matin, nous en rediscuterons, je dois réfléchir. Et il poussa un de ces longs soupirs dont il avait pris l'habitude depuis qu'il avait été nommé Bachar.

Far Sadhroval acquiesça à contrecœur et quitta la pièce en maugréant. Mehal s'écroula

sur son siège, symbole de sa fonction. Il était incapable de prendre une décision.

ooOoo

Le bruit réveilla Brim Dostre. Couché dans un lit-cercueil, l'édredon remonté au-dessus du menton, le crâne bien à l'abri sous son luxueux bonnet de soie, il cligna plusieurs fois des yeux en fixant le plafond. La chambre était plongée dans le noir. La veille, un jeune Sadourak, ou tout au moins aussi jeune que puisse paraître un Sadourak, avait prévenu qu'aucune présence ne serait tolérée en dehors des maisons du bourg à partir de la mi-nuit et que les volets devaient être tenus fermés quoiqu'il arrive.

Eh bien, nous y sommes, pensa Brim.

Le bruit se répétait, sourd et puissant, selon un rythme régulier, comme le pas lent d'un homme. « Un poids hors du commun en un espace réduit. » La phrase du Bachar lui revint en mémoire. Les dix jours étaient à présent écoulés et il avait modifié le bateau dans les temps et selon le peu d'indications qu'il avait pu obtenir. La chose qui se déplaçait ou qu'on déplaçait à l'extérieur remua une fois de plus le rocher sur lequel était bâtie la forteresse. Brim se tourna sur le côté en grognant.

— Joss, réveille-toi, il se passe quelque chose. Son fils n'eut aucune réaction. Ah, le sommeil de la jeunesse, soupira-t-il en rejetant l'édredon.

Il grogna quand sa vieille carcasse raide lui opposa son grand âge et craqua comme une branche morte. Assis sur le bord du cadre en bois, il saisit le briquet à mèche sur la table de nuit et alluma la chandelle. La maison vacilla une fois de plus. À la lueur de la flamme, le vieil homme vit la poussière flotter en suspension dans la chambre vétuste.

— Mais comment peux-tu dormir dans un tel boucan… mais… L'autre lit était vide, son fils n'était plus là. Bon sang de mon sang ! s'exclama Brim. Où est ce garnement ?

Il chaussa ses savates de cuir et se leva. Les gémissements du plancher de bois gris furent couverts par le vacarme au dehors. Brim imaginait un gigantesque pilon rebondissant au ralenti sur l'escalier qui descendait de la forteresse, il ne voyait aucune autre explication sensée si tant est que celle-là le soit. Il se dirigea vers l'échelle qui menait au grenier, son fils y était monté la veille sans aucune raison précise. Grimper avec une seule main ne fut pas chose aisée mais, le bruit dehors se rapprochant, il se hâta. La trappe avait été soulevée, il se hissa à l'aide du bord.

— Père, éteignez cette chandelle, ils vont nous voir !

La voix impérative de son fils faillit le faire tomber.

— Joss, tu m'as fait peur, que fais-tu…

Il n'arrivait pas à distinguer son fils dans la pénombre.

— La chandelle !

Le ton suppliant l'emporta, Brim souffla la flamme qui chancela avant de s'éteindre.

— Venez jusqu'à moi.

Le temps que ses yeux fatigués s'habituent à l'obscurité et il tombait sur son fils.

La chose avait dû atteindre le bas de l'escalier ; les coups sourds étaient plus fréquents.

— Père, c'est incroyable, regardez !

À son tour, Brim colla son œil contre le trou. Sri était pleine et sa pâleur éclatante illuminait le petit port et l'escalier. À une trentaine de pas, une silhouette massive avançait vers le bateau, escortée par quatre Sadouraks. L'exposition de leur visage ne permettait pas à Brim de distinguer leurs traits.

— Mais qu'est-ce donc ? on dirait un Sadourak en plus gros !

Joss avait agrippé l'épaule de son père et le secouait doucement.

— Laissez-moi voir.

— Chtttt, Joss !

La chose née des entrailles de la forteresse s'arrêta à mi-chemin entre l'escalier et le bateau, immédiatement imitée par son escorte. Sa tête se tourna lentement vers la petite maison où se tenaient Brim et son fils Joss.

— Par l'Innomé ! dit Brim en se jetant en arrière.

— Qu'avez-vous vu ?

Brim lui saisit la manche.

— Allons nous coucher, ce n'est point là notre affaire, dit-il peu rassuré.

— Mais…

— Il n'y a pas de mais qui tienne, mon fils, obéis, un point c'est tout !

Joss obtempéra en rechignant. Brim ne put dormir cette nuit-là, même bien après que la chose eut embarqué et que le silence fut revenu. La vision de ce visage moulé dans le fer gris hantait son esprit, ce visage qu'il connaissait bien pour l'avoir vu maintes fois au cours des années précédentes. L'ancien Bachar Hyass. Il aurait voulu croire qu'il ne s'agissait que d'un masque mais son cœur lui soufflait le contraire, le fer sadourak avait pris possession de la chair de l'ancien Bachar. Et ce regard dominé par une haine infinie que lui avait lancée la créature, ça non plus il ne pourrait l'oublier. Ces yeux de fer implacables avaient fouillé son esprit à la recherche d'un autre visage qui, lui non plus, ne lui était pas étranger. Brim frissonna.

Chapitre 9 : Deïal

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Osgur Mochur, la mâchoire du Monde.
En paix jusqu'à présent, les clans nördes le long de la côte de la mer gelée sont de nouveau en guerre. Des alliances se font et les marchands rapportent avoir été témoins de nombreuses escarmouches. Plus inquiétant, des hommes et des femmes racontent être hantés par les ombres des ancêtres. Certains vont jusqu'à se suicider ou à assassiner sauvagement un voisin. La rumeur voudrait que le sarcophage de bronze escorté par un jeune étranger ait été porteur d'une malédiction.

Gundrild et Volz s'étaient arrêtés. La sortie de la passe s'ouvrait comme une fenêtre par laquelle ils voyaient la mer de conifères sous un ciel de nuages gris et sinistres. La pluie embrumait par endroits la frontière entre la barrière de roche et la forêt. Ils posèrent leur fardeau et s'assirent, exténués. Un vent vif et froid pénétrait dans la passe forçant Deïal à resserrer son col de fourrure. Leur marche n'avait été qu'un long silence entrecoupé par les plaintes du marchand.

— Nous devons prendre une décision, rappela Deïal. Gundrild ?

Le Nörde ne répondit pas.

— Volz ?

— Corne merde, à quoi bon nous demander notre avis, il n'y a qu'une solution !

Deïal la connaissait, Volz et Gundrild également et ils ne voulaient pas la prendre pour lui. Abandonner Maskarij, c'était le vouer à une mort certaine.

— Nous descendons jusqu'à l'orée de la forêt, nous resterons deux jours et ensuite… nous aviserons.

— Vous, Sadourak, vous aviserez. Volz prit une mine dégoûtée. Cet arrangement avec votre conscience est d'un pitoyable, vous me faites gerber.

Deïal ignora les propos blessants. Ils abordèrent la descente d'un pas traînant, Volz et Gundrild charriant le corps pesant et gémissant de Maskarij avec peine. L'averse les prit par surprise, une pluie glacée et forte qui acheva de miner leur moral déjà bas. Ils continuèrent ainsi jusqu'à la tombée de la nuit, essayant de ne pas être pris dans une coulée de boue, la foudre illuminant le ciel noir. Ils atteignirent la forêt, trempés et à bout de forces. Deïal aurait juré qu'à plusieurs reprises, Maskarij avait prononcé le nom de Sanne, comme s'il l'interpellait. L'Immortelle avait-elle contaminé Maskarij de sa folie, ainsi qu'elle l'avait fait avec Volz ? Il avait observé à plusieurs reprises Sri et il était certain que la tache noire sur l'astre s'était élargie. L'emprise de l'Immortelle sur la terre des ancêtres était de plus en plus grande.

Les sapins majestueux leur offrirent un abri précaire : l'eau ruisselait le long des branches et avait détrempé le sol ; les plaques de mousse en étaient gorgées. Un arbre brûlé par un éclair fumait encore. Partout, le ciel débordait sur la terre.

Sous la direction de Gundrild, ils dressèrent une tente à l'aide de branches et tirèrent le

corps fiévreux du marchand à l'intérieur. Le Nörde s'acharna à faire du feu ; ils grelottaient, ils avaient faim. Il y parvint alors que Volz et Deïal n'y croyaient plus. De petits ruisseaux s'étaient formés de chaque côté de leur abri improvisé. Le bois mouillé prit difficilement mais les flammes ronflèrent bientôt et cette petite victoire les revigora. Ils se tinrent collés les uns contre les autres jusqu'au soir. Des torrents, et non plus des ruisseaux, dévalaient furieusement la pente. Plus tard, la pluie cessa et le calme revint, avec en fond sonore, les grondements sourds de l'orage qui s'éloignait. Ils ne firent pas de tour de garde et s'endormirent les uns sur les autres.

Deïal se réveilla en claquant des dents. La lumière pâle de Sri entrait par le portillon de fortune. Volz et Gundrild dormaient profondément. Il chercha Maskarij mais ne le trouva pas. Il jeta deux branches dans l'âtre et souffla sur les braises qui rougeoyèrent. Une fois le feu ranimé, il sortit. Une fine couche de neige recouvrait les sous-bois. Maskarij se tenait à quelques pas, le dos tourné et les yeux levés vers le ciel. Deïal distingua à travers une trouée quelques rares étoiles scintillant faiblement et la face blafarde de Sri qui éclipsait la plupart d'entre elles.

— Je suis content que vous soyez remis, Maskarij, déclara Deïal en allant se placer à côté du marchand.

— Merci.

Ils contemplèrent ensemble la terre de leurs ancêtres, don empoisonné de Sanne, la Reine de la Folie selon ses anciens maîtres les mystiques. Mais Deïal se souvenait de la fresque sous la forteresse : il était persuadé que dans un premier temps, Sanne avait offert cette terre aux esprits des morts afin qu'ils se reposent non loin de leurs descendants sur Ern. La guerre sur Sri avait éclaté après la mort de Carn et l'Immortelle avait pris parti contre les humains. C'était sûrement à ce moment que le royaume de Sanne était devenu inhospitalier et que les premiers ancêtres avaient été corrompus.

Deïal examina le visage du marchand ; il avait maigri, ses joues n'étaient plus si rebondies et son absence de menton moins flagrante, ses yeux jadis si pétillants étaient à demi fermés.

— Je vais bien, ne vous inquiétez plus pour moi, je ne serai plus un poids pour vous.

— Ah, bien.

— Et je tiens toujours à voir les halls de Godondsor, vous ne me ferez pas changer d'avis.

— Vous avez déjà risqué votre v…

— Ce n'est pas discutable, s'il le faut, j'irai seul.

Deïal ne reconnaissait pas le ton sec et péremptoire.

— Vous avez déliré pendant plusieurs jours, vous avez même nommé un seigneur inhumain. Une chouette hulula. Sanne, pour tout dire, précisa Deïal.

Le marchand soupira.

— Peut-être, je ne me souviens pas de l'avoir fait, mais peut-être. Il fit face à Deïal. Je suis fatigué, je vais me reposer.

Deïal resta seul un moment. Cette suspicion qu'il éprouvait à l'égard du marchand l'agaçait. Il aurait voulu être heureux de sa guérison, soulagé qu'ils n'aient plus à l'abandonner. Au contraire, un doute supplémentaire venait s'ajouter aux autres.

Gundrild prédisait au moins une semaine de marche harassante avant d'arriver à Godondsor et les sous-bois tapissés de neige annonçaient un hiver précoce, même pour la région. N'ayant aucune envie de retourner dans leur abri, il fit quelques exercices pour se

réchauffer et, après avoir tenté de percer les secrets d'Ifral, les réveilla à l'aube. Une démonstration de joie de la part de Gundrild, de grandes claques assénées sur les épaules frêles du marchand, ramena un peu de bonne humeur sur le camp. Volz gratifia le marchand d'un sourire un brin trop complice pour Deïal.

ooOoo

Les jours suivants, l'ambiance retomba vite dans un silence morne et pesant. Le marchand n'était plus cet homme volubile que Deïal avait connu. Ils évitaient de se regarder les uns les autres et une gêne s'était installée entre eux. Maskarij et Volz déliraient dans leur sommeil et refusaient d'en parler. Le nom de Sanne revenait souvent. Le jour, ils marchaient de concert et semblaient comploter. Deïal aurait voulu les abandonner tous mais la montagne et ses lois qu'il ne connaissait pas l'effrayaient.

Gundrild n'avait guère de temps à leur consacrer ; il partait constamment en reconnaissance, se concentrait sur le problème de la nourriture et sur la recherche d'un abri pour les nuits de plus en plus froides. Osgur Mochur, la mâchoire du Monde, se révéla être un adversaire redoutable. Aussi belle que dangereuse, elle les éprouvait jour après jour. Ils ne se préoccupèrent bientôt plus que des obstacles qu'elle dressait devant eux. Le Nörde les guidait d'après les récits de ses pères car il n'avait jamais affronté la haute montagne et ses pièges meurtriers. Un orage soudain et violent les avait surpris en pleine ascension d'une paroi, sur le dos effilé d'une montagne, dans la montée d'un clapier ; ils s'étaient arrimés à la pierre et avaient subi l'assaut des éléments pendant des heures, vulnérables et humains. Deïal s'était surpris à prier quand la foudre s'était abattue à quelques mètres d'eux, quand des bourrasques violentes les avaient soulevés comme de simples feuilles, menaçant de les arracher aux rochers. En altitude, la neige avait succédé à la pluie, la végétation et l'air s'étaient raréfiés, le paysage était devenu rude et inhospitalier. Ils marchaient encordés la plupart du temps et suivaient le tracé d'arêtes tortueuses, lorgnant avec angoisse le ciel limpide à la recherche du moindre nuage. Ils passèrent des cols surplombant des lacs immobiles et franchirent des crevasses sur des ponts de neige incertains, assistèrent avec effroi aux glissements d'avalanches, raz de marée blancs et monstrueux, capables d'emporter tout un versant. Ils se perdirent dans des tempêtes de neige lentes et fantomatiques, égarés dans ces labyrinthes de murs blancs et cotonneux. Les conditions extrêmes auxquelles était soumis leur corps mal protégé et affamé avaient provoqué gerçures et engelures. Épuisés, ils avaient avancé parce qu'il n'y avait pas d'autre alternative. Le sentiment d'écrasement et d'impuissance face à cette nature hostile et inviolée les avait minés chaque jour un peu plus.

Ils étaient pelotonnés au fond d'une caverne depuis deux jours et deux nuits, dehors une tempête de neige rugissait. Deïal les regardait tour à tour à la lueur d'Ifral. Gundrild, le plus résistant d'entre eux, tenait bon, même s'il ne racontait plus ses histoires, et personne ne les lui réclamait. Volz était le plus marqué, il ne sentait plus ses doigts de pieds et des cernes profonds marquaient ses yeux haineux, des poils épars et noirs couvrant ses joues creusées ; il ne pourrait continuer longtemps dans son état. Maskarij semblait ailleurs et n'avait guère dit plus de deux ou trois mots depuis sa guérison. L'isolement dans lequel ils vivaient depuis la ville des Nördes était devenu naturel à Deïal. Il imaginait mal qu'il existât des villes, des contrées animées de vie, des guerres, et

se rappelait avec peine la raison qui l'avait poussé à aller à Godondsor. La montagne lui apparaissait bien plus mortelle que n'importe quel seigneur inhumain. La veille, Gundrild lui avait piteusement annoncé qu'ils étaient perdus. Deïal n'en avait rien dit au marchand ni à Volz. Cette grotte pourrait bien être leur tombe s'ils ne trouvaient pas une solution. La faim tenaillait leurs estomacs, ils en étaient réduits à mâchouiller les sangles de leurs sacs. Il se leva, les jambes tremblotantes.

— Je vais chercher de la nourriture, annonça-t-il sans les regarder.

Gundrild comprit le dernier ce qu'il entendait par « chercher » de la nourriture. Le ricanement méchant de Volz fut leur seule réaction. Il s'éloigna avec Ifral toujours à ses côtés, les laissant dans l'obscurité. Un long boyau menait vers la sortie. Les rafales de vent glacé avaient entamé la couche épaisse de neige fraîche qui barrait l'entrée étroite. À l'extérieur, la tourmente assourdissante engloutissait le ciel et la terre. Il ramassa des cailloux et en fit un tas maladroit au centre. Son pouvoir ne devait pas lui échapper, il devait apprendre à se concentrer. Deïal se détendit et s'ouvrit à la réalité complexe et saturée de Sakt de la Création, abandonnant ses cinq sens au profit d'un seul. Le tas de pierre n'était plus qu'un amas de points reliés entre eux par le Sakt et noyé dans un ensemble plus vaste dont son propre corps faisait partie. Des ondes se propageaient à travers l'air fragmenté, s'écrasant sur les objets plus denses, les couleurs éparpillées en surfaces fluctuantes traçaient les frontières naturelles de cet espace morcelé et baigné de lumière. Il tira sur le Sakt soutenant l'amoncellement de pierre, soucieux de ne rien affecter d'autre, et l'utilisa pour créer le premier aliment auquel il pensa. Les éléments de la pierre privés du Sakt s'effondrèrent, d'autres apparurent.

Dans l'atmosphère confinée de leur piètre refuge, ils mastiquaient en grimaçant la chose incolore et crayeuse qu'il leur avait apportée. Leur estomac semblait accepter cette nourriture unique et ils retrouvaient un peu de force à mesure qu'ils l'ingurgitaient. Deïal souriait, heureux d'avoir accompli un tel miracle. Certes, ce n'était pas la viande qu'il avait tenté de créer mais le résultat était comestible. Désormais, ils ne mourraient plus de faim. Le Nörde lui jetait des coups d'œil fréquents et respectueux, quand il croyait qu'il ne pourrait pas le surprendre. Cette fois-ci, il n'avait pas perdu le contrôle, et la structure des éléments environnant les cailloux avait été sauvegardée. Il avait aimé sentir le contact du Sakt, il s'était senti différent, et, une fois revenu dans cette réalité, son corps lui avait paru empesé et restreint. Seule la peur de le perdre l'avait empêché de trop s'en éloigner quand il était dans le monde du Sakt.

Maskarij et Gundrild s'assoupirent rapidement. Deïal ne trouva pas le sommeil tout de suite. Volz l'observait, sa face plate déformée par un rictus mauvais. Entre deux coups d'œil, il chuchotait des paroles incompréhensibles à son poignard dont il caressait amoureusement le tranchant. Persuadé que le voleur avait sombré dans la folie – ou pire, était tombé sous le joug de Sanne – il essaya de résister au sommeil. Mais les paupières plombées par la fatigue, Deïal finit par s'endormir. Sa dernière pensée fut qu'il devrait surveiller de près le voleur. Et le marchand.

Ce fut Gundrild qui le tira de son sommeil en lui tapotant doucement l'épaule.

— La tempête est partie, nous pouvons y aller, l'informa-t-il de sa voix bourrue.

— Hmm, quel temps Gundrild, dit-il d'une voix pâteuse, en rejetant sur le côté la peau épaisse qui le couvrait. Le froid lui fit immédiatement regretter son geste.

— Ciel clair, la température est basse. Venez, je veux vous montrer quelque chose.

— Basse ? Ses dents se mirent à claquer mais il suivit le Nörde vers la sortie. Plus basse qu'ici ? demanda-t-il encore en enjambant prudemment les corps du marchand et du voleur toujours endormis.

— Plus basse.

Dehors, le froid et la majesté du spectacle lui coupèrent le souffle. L'air pur et glacé s'engouffra douloureusement dans ses poumons. Comment étaient-ils parvenus ici ? Ils étaient au sommet d'un pic esseulé, si haut qu'il dominait la chaîne de montagnes qui les environnait. Le Nörde grimpa encore quelques mètres, ses pas crissant dans la neige fraîche, brisant le silence souverain en ces lieux.

— Ici, c'est mieux, déclara-t-il, haletant.

Deïal le suivit, il éprouvait quelques difficultés à respirer et ne pouvait guère se hâter sans avoir la tête qui tourne. Pendant la tempête, il avait mis ça sur le compte de la fatigue, mais il se sentait parfaitement reposé, étrangement reposé. Il rejoignit Gundrild. Dans quelque direction qu'il se tournât, la vision était la même. Osgur Mochur les tenait dans sa mâchoire de pierre ; ce n'étaient que pics acérés et arêtes dentelées, vallées profondes et inaccessibles. Un velours blanc et brillant sous la lumière matinale du soleil adoucissait la rudesse des sommets, ourlait les bords des plateaux, vagues de pierre écumantes de neige, déferlant l'une derrière l'autre.

— C'est magnifique. L'espace d'un instant, il oublia tout ce qui l'avait conduit là.

— Oui, répondit Gundrild d'une voix émue. Chacune de leurs paroles était suivie d'un petit nuage de vapeur. C'est l'œuvre du seigneur Modredor. Le guerrier nörde toussa pour s'éclaircir la gorge. Les Sadouraks et les sorciers ne font pas ce que vous avez fait hier ?

La question du Nörde surprit Deïal. Troublé, il regarda le grand guerrier blond, son manteau ouvert sur sa cotte de mailles étincelante et parfaitement ajustée, la hache en bandoulière, son visage franc et sérieux, le givre pris dans sa barbe et ses tresses, ses yeux d'un gris d'orage. Il attendait une réponse.

— Non, ils ne le font pas, du moins pas les Sadouraks ; pour les mages, je n'en suis pas aussi sûr.

— Vous combattez le Dissimulateur ?

— Oui. Je crois.

La réponse sembla suffire au Nörde.

— Bien.

Comme rassuré, Gundrild reporta son attention sur l'horizon. Deïal crut à tort qu'il avait terminé.

— Les ancêtres leur parlent dans leur sommeil.

Deïal sursauta presque, le ton était différent, détaché. Il le questionna prudemment :

— Comment, Gundrild, que veux-tu dire ? Qui parle à qui ?

Le Nörde continua sans que Deïal ne sache s'il lui répondait ou s'il poursuivait son monologue.

— Les Koropts au cœur glacé leur parlent au nom de leur reine, ils chuchotent les mots empoisonnés dictés par elle et le mensonge coule chaque nuit dans les oreilles endormies de Volz plein de haine et de Maskarij le presque mort.

Deïal regardait à nouveau Gundrild, l'énormité de ce qu'il disait se tenait. Les Koropts étaient les serviteurs de Sanne, des ancêtres qui avaient succombé à son pouvoir.

— La reine dont tu parles, c'est Sanne, n'est-ce pas ? hasarda-t-il doucement.

À présent, Gundrild clignait rapidement des paupières et les inflexions de sa voix

s'étaient faites de plus en plus lointaines.

— Elle n'est pas seule dans l'étreinte de glace noire, les esprits faibles cherchent la compagnie de sa langue de fiel, ta lutte est la nôtre, digne héritier de Sadourak, nous t'aiderons.

Avant qu'il ait pu poser une autre question, le Nörde secoua la tête comme s'il se réveillait d'un rêve.

— Vous avez vu, ami Deïal ? dit-il comme s'il ne s'était rien passé.

— Hein ?

Deïal fixait toujours le profil anguleux du grand guerrier.

— Là-bas.

Gundrild pointait du doigt une lointaine falaise hérissée de pics, guère différente des autres.

— Et bien ?

— À mi-hauteur, les taches jaunes.

Deïal plissa les yeux sans grand résultat. Il n'arrivait pas à se concentrer, les paroles troublantes du Nörde ne voulaient pas le quitter.

— Ce sont des flammes, ce sont les feux de Godondsor.

— Quoi ?

Cette fois-ci, il regarda attentivement, il y avait en effet trois jets de feu minuscules qui sortaient à l'horizontale de l'énorme paroi. Au vu de la distance qui les séparait de la montagne, ils devaient être de la taille de petits volcans. Gundrild lui donna une tape sur l'épaule.

— Nous sommes arrivés, ami Deïal, nous avons atteint les portes de Godondsor.

— Vous voulez dire que ces flammes sont les portes de Godondsor ? dit-il en notant que le Nörde l'avait appelé « ami » et nommé par son nom deux fois de suite.

Le désormais prolixe Gundrild rit de bon cœur.

— Non, les portes sont ailleurs mais nous les trouverons, le seigneur Modredor nous protège, sinon, comment serions-nous arrivés ici ?

Il accompagna ses dires d'un geste enveloppant des bras. Aucun chemin ne menait jusqu'à eux et il ne se souvenait pas avoir grimpé un à-pic aussi vertigineux. Le Nörde toussa ; plus bas, Volz et Maskarij sortaient à leur tour de la grotte. Ils ne prêtèrent pas attention au paysage, ils les cherchaient, le visage blanc et fatigué. La joie qu'avaient partagée un petit moment Gundrild et Deïal s'estompa quand leurs yeux malades les trouvèrent. Il savait qu'il ne pourrait les tuer froidement ou les abandonner, et pourtant, en les épargnant, il savait qu'il commettait une erreur.

La descente ne posa pas de problème, Gundrild leur fit emprunter une voie facile dans le versant sud. Seul le vertige causa quelques frayeurs à Deïal. Par temps clair, plusieurs centaines de mètres sous les pieds prenaient plus d'importance qu'en pleine tempête de neige. Ils étaient de nouveau plongés dans leur mutisme habituel.

Plus tard, Gundrild repéra la montagne en forme de hache qui selon les anciens abritait les halls de Godondsor. Ils étaient à moins d'une journée de marche de leur objectif. Deïal aurait aimé avoir le courage teinté d'insouciance du guerrier nörde. Lui, était condamné à livrer une guerre solitaire contre les Immortels, une guerre qu'Oboss, Sanne et peut-être d'autres Immortels avaient soigneusement préparée depuis des siècles et des siècles, une guerre dont il lui semblait ne pas pouvoir triompher. Deux Immortels au

moins étaient sortis de leur torpeur et ils s'apprêtaient à entrer dans le domaine d'un troisième. D'après le peuple du Nord, le jeune garçon et son étrange sarcophage venaient de la légendaire Meleter, cité du rêveur Sakrajka ; Maskarij et Volz subissaient vraisemblablement l'influence de Sanne, la Reine de Folie ; et tous convergeaient vers Godondsor, cité des Nains et de leur créateur, l'Immortel Modredor. Deïal était persuadé que la clef de l'énigme s'y trouvait, sous la forme du fragment de l'Ankerit. La Pierre Orpheline avait sûrement été l'objectif de la deuxième incarnation d'Oboss. On pouvait aussi ajouter Shadrya Fêl qui, par le biais du seigneur de Bracellanne, l'avait conduit dans ces contrées reculées. D'une façon ou d'une autre, les seigneurs inhumains comptaient l'utiliser pour se délivrer des pouvoirs de la Table ou bien pour empêcher qu'elle ne soit brisée. Les hommes ne s'étaient pas réellement affranchis de la tutelle de leurs aînés inhumains.

Ils firent une pause au milieu d'un grand champ de poudreuse, la neige leur montait jusqu'à la taille et ils ne sentaient plus leurs pieds. C'était l'infatigable Gundrild qui faisait la trace. Deïal surprit Volz et Maskarij qui le regardaient et acquiesçaient en souriant, il aurait juré à cet instant qu'ils lisaient dans son esprit.

Chapitre 10 : Sable

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Osgur Mochur, les halls de Godondsor.
Les Moens sont appelés Nains par de nombreux peuples en raison de leur morphologie, trapue à l'excès. Cependant, leurs tailles excèdent de loin celles des humains et ils n'ont en commun avec les enfants des Immortels que l'allure humanoïde. Leur cœur est une forge brûlante et leur corps, un alliage minéral et métallique irrigué par un ichor brûlant, que nombreux pensent être du métal en fusion.

Le bruit de pas paraissait léger en comparaison de cette éternité silencieuse qui imprégnait les murs de métal de Godondsor et que rien ne semblait pouvoir troubler. Pourtant, celui qui arrivait les arpentait depuis déjà une saison s'il avait bien compté, depuis que les corrompus l'avaient capturé et ramené dans l'antre du troll, auprès de Sambraze, toujours prisonnière du sarcophage.

« Sakrajka ne veut pas que tu meures, réjouis-toi l'humain que Sanne ait cédé devant son frère », lui avait annoncé l'hideux Scolphorg en le contemplant de ses yeux insondables.

Sur ordre de la créature, Sambraze et lui, escortés par une dizaine de corrompus, avaient pris le chemin de la cité des Nains et avaient atteint ses portes après une longue expédition à travers les montagnes d'Osgur Mochur.

Il regrettait les Nördes et surtout Nigrumndr, tous massacrés et dévorés par ces bêtes à peine humaines qu'étaient les corrompus. Pendant leur périple jusqu'aux portes de Godondsor, il avait cru mourir plusieurs fois de froid et de faim. Les guides corrompus avaient dû chasser et faire du feu rien que pour lui car, bien qu'affaibli, il avait toujours refusé de boire le sang dont ils se nourrissaient. Le souvenir de leur arrivée devant les formidables portes de Godondsor resterait à jamais gravé dans son esprit. Une voix était alors sortie de terre et avait empli le ciel, une voix menaçante et inhumaine qui avait déclaré :

« Pourquoi mon frère vient-il troubler ma retraite ? Viens-tu chercher la guerre ? »

Un rire doux et fragile que Sable connaissait avait précédé la réponse. Il s'était retourné pour voir le sarcophage se déliter en de longs tentacules mouvants et Sambraze s'en était extraite gracieusement, le bronze liquide se lovant sur son corps nu ou s'épanouissant autour d'elle comme les pétales d'une fleur. Elle avait rétorqué avec mépris à l'adresse de la voix immatérielle une phrase qu'il n'avait toujours pas comprise :

— Si guerre il y avait, tu l'aurais déjà perdue, mon frère. Non, tu as refusé de combattre à nos côtés dans le passé et tu as préféré l'oubli. Pour ton bien, tiens-t'en à ce premier choix et rendors-toi.

Pour toute réponse, le sol avait tremblé. L'air s'était ensuite radouci, des cors avaient sonné et le bruit de portes qui s'ouvraient s'était répercuté dans toute la vallée. Sable avait pleuré en voyant Sambraze. Seul dans le couloir d'ombre et de métal, des larmes

coulèrent à nouveau sur ses joues au souvenir de cette vision. Il s'essuya nerveusement du revers de la manche, incapable de chasser ces images douloureuses. Il voulait se remémorer chacun de ses mouvements. Elle avait marché vers lui, le bronze calquant ses ondulations sur ses pas. Elle était magnifiquement nue et lui ouvrait ses bras. Il avait compris en cet instant qu'il était à nouveau sous l'influence du songe de Sakrajka et, chuchotant son nom, il avait fermé les yeux. Il s'était retrouvé dans la vallée avec le sarcophage devant lui, hors du rêve. Un murmure avait alors franchi les frontières ténues et invisibles qui les séparaient :

Viens me rejoindre plus tard, mon aimé.

Les Nains étaient alors arrivés, les yeux révulsés et l'esprit vide, avançant à pas rigides comme des automates, à l'image de cet équipage de marins à demi vivants qui avait amené Sable sur les terres nördes. Il était évident que le rêve avait conquis Godondsor et que Sambraze régnait à présent en maîtresse incontestée. Sable était entré dans la cité, hors du rêve, sa main posée sur le sarcophage de bronze que tiraient les Nains. Il lui semblait que plusieurs années s'étaient écoulées depuis.

Aujourd'hui, Sable allait retrouver Pandrol, le seul Nain – quoique ce dernier dise que le vrai nom de son peuple était Moen – à avoir échappé au rêve. Le jeune garçon remontait un des halls de métal glacé de Godondsor, silhouette maigrichonne et insignifiante au sein du complexe titanesque. Seule son ombre tremblotante était à l'échelle de ces couloirs taillés pour des géants, et, comme pour s'en vanter, elle dansait au rythme des flammes éternelles produites par les becs de métal qui sortaient à intervalle régulier des murs. Les Nains avaient pour toute chose le sens du gigantisme. Les humains les avaient nommés « nains » par erreur. En réalité, ils étaient bien plus grands que la moyenne des humains et, chose extraordinaire, presque aussi larges que hauts ; leurs proportions étaient telles qu'ils semblaient petits quand on les voyait de loin. D'où leur nom. Sable trouvait amusante cette idée. Il passa rapidement sous deux Cohorms, ces statues grossièrement sculptées que Pandrol disait être les bâtisseurs endormis de Godondsor. Leur grosse tête vaguement humanoïde flirtait avec le haut plafond et les masses rondelettes qui faisaient office de ventre se touchaient presque, donnant l'impression qu'ils reposaient l'un sur l'autre. Il arriva à un croisement de couloirs démesurés et déserts : aucun meuble, aucun signe de vie si ce n'étaient toujours ces becs brûleurs que l'on retrouvait partout dans la cité. Personne ne les alimentait en huile ou en quoi que ce soit mais ils brûlaient ; de petites flammèches bleutées sifflaient à leur extrémité. Pandrol n'avait pas voulu lui révéler les secrets de son peuple et ce mystère en faisait partie.

Pandrol. Il était ou avait été le guide des Moens avant l'arrivée du sarcophage et malgré tous les efforts de Sable, se méfiait encore du jeune garçon, le suspectant ouvertement de l'espionner pour le compte de Sakrajka. Malgré ses explications, auxquelles lui-même ne croyait plus vraiment, le Nain ne démordait pas de l'idée que Sambraze n'était autre que l'émanation du rêveur et Sable, sa créature. Ce dernier prit à droite. Encore deux couloirs interminables et il serait arrivé. Le principe de l'architecture naine était l'éloignement et il fallait parcourir des distances invraisemblables pour aller d'un endroit à un autre, ce qui donnait au final un complexe étendu sur des lieues et des lieues. Paradoxalement, il se sentait à l'aise dans ce lieu étranger et vaste où il avait retrouvé de vieux repères. Mais quoi d'étonnant à ce que Meleter ressemble à cette cité ? Le pouvoir de Sakrajka, en la personne de sa fille Sambraze, s'exerçait de la même façon ici.

Il soupira. Possédant la faculté de se déplacer de la réalité à l'illusion et inversement, il était retourné de nombreuses fois dans le rêve. Il avait essayé de parler à Sambraze, ou Sakrajka, il ne savait plus vraiment. La réponse était toujours la même. Attendre. Il lui faudrait encore accomplir un voyage avant que Sambraze ne soit libérée. Une dernière mission. Il détestait cette Sambraze-là, celle qui parlait avec la voix de son père, celle qui ne se souciait pas du mal qu'elle causait aux Nains. Il désirait retrouver celle qui lui avait demandé de l'aide et priait chaque jour qu'elle ne soit pas simplement une illusion de plus comme le prétendait Pandrol.

Il atteignit enfin la porte à double battant sur laquelle il frappa deux coups brefs. La voix rude de Pandrol lui répondit comme à l'accoutumée.

— Qui c'est ?

— C'est moi. Sable.

La langue naine lui était venue naturellement comme celle des Nördes, comme toutes ces connaissances que Sakrajka lui avait insufflées au sommet de sa tour. C'était une langue dure comme la roche, et ses cordes vocales en avaient pâti. Il était resté enroué plus d'une semaine, ce qui n'avait pas facilité son premier contact avec Pandrol. Celui-ci refusait d'utiliser le langage des Nördes, pourtant plus aisé.

La poutre de métal glissa et un des battants s'entrouvrit. Sable sentit la chaleur qui émanait du corps bouillant du Nain. Son visage gros comme un tonnelet apparut dans l'ouverture.

— Hmm, c'est bien toi, entre vite.

Sable se faufila dans l'entrebâillure en prenant garde de ne pas se brûler au contact de Pandrol. Ce dernier barricada hâtivement la porte derrière lui, une hâte dont Sable se moqua gentiment.

— Tu ne devrais pas t'en faire autant, je t'ai déjà expliqué que cette pièce n'existe pas pour Sambraze.

— Pour sûr il sait, un Immortel sait plus de choses qu'il ne veut bien le dire. Tu penses qu'il ne connaît pas l'existence de cet endroit, moi, je pense qu'il n'a aucun pouvoir sur cet endroit. Il y a une grande différence. Toi, tu penses que tu ne crains rien quand tu n'es pas dans le rêve, moi je pense que lorsqu'il n'aura plus besoin de toi, il te reprendra ton ridicule pouvoir qui te donne tant d'importance. Ce qu'un Immortel donne, il peut le reprendre. Crois-moi, petit humain.

— Je vois que tu es d'aussi bonne humeur qu'hier.

— Hier, hier, tu éprouves encore le besoin d'aller voir Camerune se lever et se coucher. Si tu veux nous comprendre, nous les Moens, tu dois oublier l'astre pâle. Pense pierre et métal, et peut-être que Modredor te protégera le jour venu.

Avant de rencontrer le vieux guide Moen, Sable avait cru retrouver une autre Meleter, une autre solitude. Il s'était trompé, cette fois-ci, ils étaient deux à être seuls. C'est en explorant les halls qu'il avait vu cette porte et entendu un grommellement furieux. Il avait mis des jours et des jours à persuader l'irascible Nain qu'il n'était pas un espion de Sakrajka et ce n'est qu'à moitié mort de faim que le vieux têtu avait craqué. Pandrol lui avait indiqué les réserves d'odrôn, comme il nommait cette nourriture infecte à l'odeur forte que consommaient les Moens, et l'avait pressé d'aller en chercher. Au début de leur relation, le Nain se contentait de lui ouvrir et de prendre les horribles pains de pâte noire avant de lui claquer violemment la porte au nez. Apprivoiser le Nain avait été une tâche ardue et celui-ci n'avait consenti à le laisser entrer qu'au bout de plusieurs semaines.

— Oui, oui, la pierre est le cœur des Moens et le métal son esprit ; j'ai bien retenu la leçon.

Pandrol s'installa sous la statue de l'Immortel Modredor, au fond de la pièce rectangulaire ; représenté sous les traits d'un de ses enfants, le père des Moens, entièrement coulé dans ce métal dont les Nains avaient le secret, étincelait et semblait presque vivant. Il arborait une expression sévère, accentuée par ses mains carrées posées sur ses hanches, le menton relevé et le front plissé. Pandrol avait l'habitude de dresser sa table sur l'autel de son créateur. « Ainsi, disait-il, pas besoin de simagrées, la nourriture était immédiatement bénie. »

Sable se cala dans un des nombreux sièges de pierre qui faisaient face à l'effigie de l'Immortel et regarda avec plaisir son seul compagnon saluer brièvement ce dernier avant d'enfourner l'infecte pâte d'odrôn. Sa pilosité de fer poussait à la manière des piquants sur le dos d'un hérisson, plus longue et plus drue sur le crâne et le menton, courte et espacée sur le reste du corps. Au premier abord, Sable avait été effrayé par les Nains, leur peau d'un rouge intense, leurs vêtements en métal souple ou dur, leurs dents rocailleuses et leurs yeux argentés, mais depuis qu'il connaissait Pandrol, il les considérait autrement, plus humains peut-être. Le Nain s'attaqua à la dernière portion, qu'il croqua bruyamment, exhalant une fumée noire à l'odeur de brûlé, jusqu'à ce qu'elle fonde puis l'avala gloutonnement. Rassasié, il émit un petit rot enflammé pour le plus grand plaisir de Sable qui ne put retenir un gloussement.

— Pourquoi ris-tu à chaque fois que je mange ? demanda-t-il vexé.

— Vous les Nains, je veux dire les Moens, se reprit-il, vous êtes de véritables forges ambulantes.

— C'est un compliment ou une insulte ?

— Et bien, c'est amusant, non ?

— Pas du tout !

Pandrol s'approcha de Sable, sa corpulence déroutante le mettait toujours mal à l'aise ; de près, il le dominait d'au moins deux têtes si ce n'était plus, et il possédait une carrure au moins égale à sa taille. Et il y avait cette formidable chaleur qu'il dégageait ; c'était comme d'être à côté d'un feu de cheminée.

— Excuse-moi, je me moquais gentiment.

— Il n'y a pas lieu de rire, nous vivons une situation dangereuse.

— Et bien justement, quelques plaisanteries…

— Non, vous les humains, vous ne prenez rien au sérieux et comptez trop sur nous, les Moens, pour rattraper vos bêtises.

En colère, le Nain s'échauffait littéralement, sa peau prenait une teinte plus foncée et la température montait autour de lui. Sable se recroquevilla sur son siège.

— Et pourquoi tires-tu cette mine d'ourson apeuré ? Tu n'as quand même pas peur d'un vieux Moen comme moi, hein ?

— Non, non, répondit-il timidement.

— Ce qui se trame ici est très grave, vraiment très grave et il faut que tu le comprennes. Pandrol fixait la statue de l'Immortel Modredor avec intensité. Notre père nous avait avertis : « ils sont inconstants et mortels, ils manquent de sagesse et sont insouciants, ils réfléchissent bien moins qu'ils agissent et surtout ne sont pas conscients de leur fragilité ni de leur force, mais vous vous attacherez à eux car ils vous fascineront comme ils m'ont fasciné. »

— Mais où est Modredor ? Est-il mort ? Sable n'avait pu s'empêcher de poser une question et ce n'était pas la meilleure au vu de la colère qui saisissait de nouveau le Nain. Il rentra ses maigres épaules.

La voix de stentor éclata.

— Pourquoi voudrais-tu qu'il soit mort, c'est un Immortel, jeune idiot !

— Alors où est-il ?

Étrangement, la question calma Pandrol qui alla s'asseoir sur un des sièges à côté de la statue.

— Après la transformation de Carn et la fuite des humains vers le continent où ils vivent aujourd'hui, Modredor a abandonné le corps que lui avait donné l'Innomé. Une grande tristesse s'est abattue sur lui car il aimait votre peuple mais il ne pouvait oublier que vous aviez brisé son frère. Il a choisi de disparaître sous la montagne.

— Mais la voix que j'ai entendue aux portes de Godondsor ?

— Tu ne te contentes jamais d'une seule réponse ?

Sable rougit sans qu'il sache si Pandrol l'avait vu. Il n'y avait que quelques becs brûleurs mais le vieux ronchon semblait voir comme en plein jour.

— Sakrajka et Modredor ne sont pas en très bons termes, ils ont fait des choix différents.

— Est-ce que Modredor est plus fort que Sakrajka ?

Pandrol prit une longue inspiration, sa poitrine et son visage se gonflèrent. Sable se replia un peu plus sur lui-même, mais le Nain souffla tout l'air qu'il avait dans les poumons, ses épaules s'affaissèrent.

— J'abandonne, tu l'emportes, tu as trop de questions et moi, pas assez de réponses. Il dut voir la déception de Sable car il répondit quand même. Il ne s'agit pas de savoir qui est le plus fort, c'est, je te le répète, un choix, un choix difficile. Je suis fatigué, laisse-moi, reviens plus tard.

Sans attendre que Sable ait quitté la pièce, Pandrol alla s'allonger sur l'autel aux maints usages et à peine ses paupières closes, s'endormit. Il n'entendit pas – ou fit tout comme – le jeune humain qui s'installait dans un siège proche pour bénéficier de sa chaleur. Bientôt, ils étaient assoupis, comme deux amis.

ooOoo

Seul être conscient dans la salle du trône de Godondsor, Sable contemplait le sarcophage en bronze dans lequel dormait le vrai corps de Sambraze. Les Nains l'avaient déposé sur les marches menant au trône d'or clouté d'argent où se tenait habituellement le roi des Moens. Son regard erra de corps endormis en corps endormis, détaillant ces Nains qui avaient perdu leur chaleur et dont la peau avait pris une teinte noire ; allongés sur le sol froid, là où ils étaient tombés quand le songe de Sakrajka s'était emparé d'eux, ils ne brûlaient plus, le fer de leur chevelure et de leur barbe ne brillait plus, ils étaient contaminés par le rêve. Hormis le sifflement des becs brûleurs, la salle immense où, selon Pandrol, régna longtemps Modredor, avait pris l'allure d'un tombeau. Leurs voix, de l'autre côté, dans le rêve, hantaient ce lieu froid et abandonné. La vénération que ses congénères vouaient à Sambraze rendait fou de colère Pandrol. « Une humaine, fulminait-il souvent, une humaine et une gamine qui plus est, je préférerais encore un troll. »

Le sentiment de Sable pour Sambraze était réel, c'était la seule chose qui le reliât à son

existence passée à Meleter, ce pourquoi il avait parcouru ces mers immenses et ces terres inhospitalières. Pandrol avait beau le mettre en garde contre les mensonges du Maître des Illusions, il restait persuadé qu'elle existait et qu'elle pouvait être sauvée comme lui l'avait été. Qu'ils soient tous deux manipulés par l'Immortel, c'était peut-être vrai – sur ce point, Pandrol devait avoir raison – mais il se refusait à croire qu'elle ne soit qu'une chimère.

— *Sable, rejoins-moi*.

La pensée de Sambraze s'imposa en douceur à son esprit. Il détestait ne pas savoir s'il s'agissait de l'Immortel qui l'appelait ou de sa fille.

— *Viens*.

La vision de son amour éblouissant de beauté lui revint en mémoire, ce jour où il l'avait rencontrée la première fois alors qu'il ne s'était pas encore « éveillé ». Sa main caressa le bronze qui vibra sous sa paume. En soupirant, il ferma les yeux et écarta le voile.

Son cœur d'enfant battant plus vite, il passa de la pénombre à la lumière, de l'atmosphère glacée de la réalité à celle surchauffée du rêve, du silence morbide au vacarme tonitruant de la cour qui entourait la nouvelle reine de Godondsor. Elle siégeait sur un trône, rehaussé de pierreries chatoyantes et plus adapté à sa taille fine et menue. Une robe de soie métallique découvrait par endroits l'ivoire mat de sa peau, de massifs bracelets de platine soulignaient la délicatesse de ses chevilles et de ses poignets, et son sourire, véritable joyau, illuminait la beauté sereine de son visage. Un dais de pierre sur lequel triomphait la statue de l'Immortel Sakrajka dominait l'arrière-plan. Sable regarda machinalement autour de lui, rien n'avait changé depuis sa dernière visite. Des colonnes de feu tombaient du plafond en rugissant et disparaissaient dans des bouches de métal à même le sol, dispensant une chaleur impressionnante dans toute la salle. Une double haie de gardes nains en armure d'apparat formait une croix de fer dont les extrémités étaient les trois portes d'entrée et le trône. Les halls de Godondsor étincelaient à nouveau, pour le plus grand plaisir des Nains.

Gambir, le nouveau guide des Nains, à genoux sur une des plus basses marches du trône, dévorait de ses yeux d'argent sa jeune reine. Sable essayait toujours de trouver un détail, une preuve qui révélerait la supercherie, mais l'illusion était parfaite. Il remarqua Hobriom le forgeron, la mine soucieuse, attendant, en retrait avec d'autres, que Sambraze leur accorde une audience. Il n'y avait aucune Naine et, interrogé sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres, Pandrol était resté vague. « Vous êtes mortels, nous ne le sommes pas », avait été sa seule réponse.

Gambir et quelques Nains sursautèrent quand il apparut. Les gardes les plus proches avaient pointé leur lance vers lui par réflexe mais, le reconnaissant, ils regagnèrent leur place. Ayant tout pouvoir sur le rêve, Sambraze s'amusait à le vêtir à chaque fois différemment. Cette fois-ci, il portait des pantalons bouffants noirs et une chaîne en or tombait sur son torse nu et plus musclé qu'à l'habitude, ce qui le vexa. Une étoffe rouge ceignait sa taille et retenait un fourreau et son poignard. Ses longs cheveux noirs étaient peignés et lavés et son corps parfumé. Elle pouffa comme une gamine quand elle le découvrit. Il détestait cette manie qu'elle avait de l'habiller comme s'il était un vulgaire jouet de bois. La sueur perlait déjà à la surface de sa peau.

— Ma reine, oserais-je vous mettre en garde contre ce démon à figure humaine que vous invoquez si régulièrement, susurra Gambir, plus jaloux que jamais.

— N'osez rien, lui répondit doucement Sambraze sans quitter Sable des yeux.

Gambir se confondit en excuses tandis que derrière lui, le gros Hobriom grommelait quelques jurons bien sentis sur ce guide si veule qu'ils avaient la malchance d'avoir ; Gambir le foudroya du regard, déclenchant un simple haussement d'épaules en réaction. Malgré l'amour qu'ils lui portaient, beaucoup de Nains ne comprenaient pas que leur souveraine humaine ait choisi le pire d'entre eux pour remplacer Pandrol mais, chose étrange, – l'était-ce vraiment ? – aucun ne posait de questions sur la disparition de ce dernier.

— Sable, des visiteurs vont arriver dans un jour ou deux. Sambraze n'avait pas adopté le système des cycles de Godondsor, elle restait fidèle à Camerune. Parmi eux, il y a un homme qui souhaite voler le fragment de l'Ankerit.

Des cris de protestations indignées éclatèrent dans la grande salle, des gardes quittèrent leur rang.

— Nous allons l'écraser, laissez-nous sortir, ma reine ! déclara Hobriom en tapant son marteau contre sa paume rouge.

Elle attendit que le calme revienne.

— Je sais où tu vas souvent te réfugier et qui tu vois. Cela ne me gêne pas. Mais cet individu est dangereux. Sable savait qui parlait à présent, ce n'était plus Sambraze. Tu es mon fils, elle est ma fille, je vous unirai le moment venu comme je te l'ai promis. Je compte encore et toujours sur vous deux. Mais sache que ma sœur a prévu de te remplacer, elle se défie de toi. Alors si tu ne veux pas me perdre…

Sable gémit intérieurement, il ne supportait pas qu'ils parlent tous deux avec la même bouche. Sambraze continua.

— Ignore cet homme et n'interviens en aucune façon. Ainsi, nous survivrons à cette épreuve.

La tendresse de son sourire était celle d'un père pour son enfant, insupportable pour Sable. Il fuit le rêve et se retrouva allongé sur une des dalles froides de l'autre Godondsor, agité de spasmes nerveux. Cela paraissait si vrai à chaque fois, si réel. Il alla s'effondrer sur le sarcophage comme il l'avait fait des semaines durant à bord du navire nörde ; la voix de Sambraze lui parvint, éloignée. Cette fois, c'était elle. Il la reconnaissait.

« Je n'ai que toi, ne m'abandonne pas. »

Il irait trouver Pandrol, il saurait quoi faire. Le Nain serait ravi d'apprendre qu'il n'était en rien un obstacle à Sakrajka. Il le calmerait.

Pandrol était fâché. Prendre conseil auprès de lui avait été une bien mauvaise idée, pensa Sable en se tassant sur un siège à l'écart des va-et-vient du Nain. La conversation avait pris un mauvais tour. De la stupéfiante allégresse qui l'avait saisi à l'annonce de l'arrivée du mystérieux visiteur, le Nain était passé à l'étonnement puis à la colère quand il avait appris le refus de Sable de lui amener l'homme en question. Il ne voulait pas comprendre que l'avertissement de Sakrajka était réel, le seigneur inhumain aimait Sable et Sambraze à sa façon, Sable en était persuadé.

— Il faut que je lui parle, lui seul peut nous aider, si tu refuses de me l'amener, et bien, j'irai.

— Mais, Pandrol, tu ne peux pas sortir de cette pièce, tu tomberais comme les autres sous la domination de… (il faillit dire « Sambraze » mais se retint) Sakrajka.

— Alors apporte son corps ici, le père des Moens le délivrera.

— Je ne peux pas.

Le Nain qui ne cessait depuis le début de la conversation d'arpenter la salle en long et en large se figea à mi-chemin.

— C'est une attitude déraisonnable et enfantine, Sable. Ton… amour pour cette illusion t'égare. Tu ne prends pas la mesure de ce qui se passe ici.

— Explique-le-moi, osa demander Sable, intimidé par cette éruption furieuse.

Il ne l'avait jamais vu dans cet état : le Nain le fixait intensément de ses yeux d'argent liquide, ses cheveux et sa barbe de fer dressaient une forêt d'épis sur son crâne et son menton, son visage écarlate tordu par la rage menaçait de fondre à tout moment et ses grosses mains froissaient violemment les pans de sa lourde robe de métal. Visiblement, Pandrol faisait des efforts considérables pour se calmer.

— Et bien soit, jeune impudent, je vais t'expliquer une ou deux choses, je vais accéder à tes désirs puérils et céder à ton ignoble chantage.

— Ce n'est pas du chantage, Pandrol, il s'agit de Sambraze, et elle existe bel et bien. Elle seule compte et rien d'autre, protesta Sable faiblement.

— Ah, je vois, toi qui disais que tu avais enfin trouvé un ami et moi, vieux Moen stupide, je t'ai cru. On ne peut pas compter sur un humain, si petit soit-il !

— Je ne voulais pas dire que tu n'étais pas mon ami mais il faut me comprendre, ce que tu me demandes est trop dur.

— Trop dur, trop dur ! Mais imagines-tu ce qui va se passer si Agyamar est forgé ?

Sable n'osa pas l'interrompre pour savoir ce qu'était Agyamar, surtout qu'il en avait une vague idée. Il avait visité les forges de Godondsor, il avait vu Hobriom et les autres forgerons nains œuvrer au milieu des rivières de feu, martelant jour après jour la même pierre. Il les avait vus, ombres d'eux-mêmes, prisonniers de la triste réalité, figures éteintes et sans force comme les marins qui avaient mené son navire jusqu'à la mer de Glace, et dans le rêve, fiers forgerons au bras sûr et au cœur brûlant, leurs chants graves couvrant le ronflement infernal des flammes ardentes. Pandrol avait piqué une de ses crises habituelles quand Sable lui avait décrit ce qu'il avait vu. « Les fous osent façonner la Pierre Orpheline », avait-il jeté avant de se renfermer dans son silence.

Agyamar était donc le nom qu'il donnait à l'objet qu'ils fabriquaient.

Quelle drôle d'idée de nommer à l'avance une chose dont on ne veut pas qu'elle existe, pensa Sable.

— Tu m'écoutes, jeune étourdi ? Ne vois-tu pas ce que veut en faire le Dissimulateur ? Crois-tu que tu survivras à sa vengeance une fois qu'il aura brisé la Table ? Ignores-tu la haine qui dévore le cœur de ces trois Immortels ? Sanne, Oboss et Sakrajka veulent votre destruction, de vous les humains, et le Maître des Mensonges sait où est…

Sa tirade resta en suspens, un son puissant retentit à travers les halls vides et glacés de Godondsor, ébranlant la montagne tout entière. Les cors géants de la cité annonçaient, pour la deuxième fois en moins d'une année, des visiteurs à ses portes. Sable profita de la surprise de Pandrol pour filer, ignorant les récriminations que sa fuite provoquait.

— Reviens, Sable, reviens, sale gamin, par Modredor et Buzin, si je t'attrape…

ooOoo

Deïal, Volz, Maskarij et Gundrild regardaient la montagne s'ouvrir dans un fracas

mécanique invraisemblable. Les portes hautes comme des murailles se mouvaient, poussées par une force invisible, dévoilant un tunnel de métal étincelant. Des paquets de neige tombèrent des parois secouées par la gigantesque machinerie, le sol trembla une dernière fois et ce fut le silence. Ils remarquèrent le groupe de Nains, petites silhouettes de fer et de feu encadrées par les deux grands battants de pierre. Gundrild et Deïal échangèrent un regard entendu. Ils étaient arrivés.

Un Nain, vêtu d'une robe aux reflets cuivrés et estampillée d'une montagne stylisée, se détacha du groupe et vint à leur rencontre. Un large sourire de pierre tordait sa face rubiconde et il avançait en tapotant ses doigts fumants les uns contre les autres. Deïal fit un pas en avant pour se distinguer et affirmer son autorité sur ce groupe qu'il était censé diriger. Le Nain s'arrêta à mi-chemin ; même à cette distance, il était flagrant que la créature de Modredor le dominait de façon surprenante, autant en hauteur qu'en largeur et il aurait facilement pu l'écraser entre ses deux bras épais et puissants alors que l'inverse était impossible. Seuls les membres de ce qui semblait être son escorte étaient armés, ils arboraient de longues vouges aux lames courbes percées d'yeux féroces et portaient de lourdes armures noires aux plaques finement imbriquées les unes dans les autres et bordées d'or. Deïal s'éclaircit la voix.

— Mes compagnons et moi venons en amis. Nous demandons asile aux Nains de Godondsor. Me comprenez-vous ?

Deïal avait parlé en nörde. Le Nain ricana, un bruit de gorge grave.

— Penses-tu, humain, que les Moens n'ont pas l'intelligence nécessaire pour apprendre vos langues mesquines ? Je suis le guide des Moens, je suis le feu qui brûle dans leur cœur et la terre sous leurs pieds, je suis le fer et la pierre, je suis le serviteur de Modredor et celui de sa fille, la bien-aimée reine Sambraze. Moi, Gambir, t'offre l'hospitalité en son nom et en notre nom à tous.

Il ricana à nouveau, ses yeux d'argent indéchiffrables.

— Je te remercie, Gambir, guide des Moens.

— Ne me remercie pas tout de suite, humain. Et il ajouta quelques mots en nain qui le firent rire, ainsi que Volz et Maskarij.

Deïal éprouva un sentiment de malaise à voir le marchand et le voleur afficher le même sourire malade, le même regard plein de haine fixé sur lui ; un regard et un sourire, il l'aurait juré sur l'Innomé, qui n'étaient pas les leurs. Sans compter qu'aucun des deux, à sa connaissance, ne comprenait un traître mot du langage du peuple nain. Gundrild, fidèle à son tempérament, restait impassible.

— Allons, trêve de bavardage, humain. La reine Sambraze daigne t'accorder une audience, il ne faut pas la faire attendre, dit-il d'une voix caverneuse avant de lui tourner le dos sans plus de cérémonie.

Maskarij et Volz lui emboîtèrent le pas, leurs visages à présent dociles et éteints.

Deïal hésita, l'accueil des Nains n'était pas celui qu'il attendait. Un frisson le parcourut et instinctivement, il leva les yeux vers le ciel, où Camerune, en partie caché par les monts alentour, n'arrivait pas à réchauffer l'étroite vallée dans laquelle il se tenait. Un oiseau de proie de belle envergure traversait lentement le bleu glacial dans un silence irréel. Deïal resta prostré ainsi durant ce qui lui parut être une éternité, essayant de comprendre ce qui n'allait pas. Quand il décida de suivre les Nains, il sut au fond de lui qu'il s'était fait piéger mais n'arrivait pas à définir comment.

Les quatre Nains de l'escorte les encadrèrent, lui et Gundrild, deux sur chaque flanc,

comme s'ils étaient prisonniers, et ils pénétrèrent au cœur de la montagne. Volz et Maskarij suivaient tranquillement, complètements libres de leurs mouvements. Immédiatement, les lourds battants se remirent en mouvement, faisant ronronner le sol de métal sur lequel ils marchaient à présent et se refermèrent sur un claquement sec qui mit longtemps à mourir.

Les lueurs de Godondsor avaient remplacé celles du jour, des becs sifflant et crachant des flammes bleutées à intervalle régulier et qui dispensaient une clarté à peine suffisante pour leurs yeux humains. Ils suivirent un hall démesuré, tapissé de plaques de ce même métal omniprésent dans la cité naine, qui brillait légèrement aussi bien dans l'ombre que dans la lumière. Ils progressèrent ainsi dans ce monde étranger sans échanger une parole, les solerets de fer des gardes nains rythmant leur allure. Plusieurs fois, ils entendirent un vacarme assourdissant derrière les murs de métal, qui allait en croissant puis en décroissant, comme si des créatures invisibles longeaient l'interminable hall en suivant un tunnel secret. Deïal remarqua que les flammes bleutées augmentaient soudain en intensité quand le bruit se rapprochait puis décroissaient à mesure qu'il s'éloignait.

Ils dépassèrent deux croisements donnant sur des couloirs sans fin et déserts, ne rencontrèrent rien hormis quelques paires de statues imposantes dont les ventres rebondis reposaient l'un sur l'autre, constituant ainsi des arches grossières.

Deïal ne savait pas avec exactitude depuis combien de temps ils marchaient ainsi, mais ses jambes étaient lourdes quand ils virent la fin du couloir. À leur approche, les gardes en faction manœuvrèrent les lourdes portes de ce qui s'avéra être la salle du trône et ils purent entendre un héraut les annoncer. Deïal prit conscience de la chaleur et de la lumière aveuglante qui régnait dans la salle une fois les portes ouvertes. Il plissa ses yeux habitués à la pénombre pour se protéger ; Gundrild, à ses côtés, avait mis sa main en visière. Un souffle chaud les accueillit à leur entrée, asséchant leur palais.

Ils remontèrent l'allée derrière Gambir, entre deux haies de Nains, épaules contre épaules, colosses de près de deux mètres aux regards imperturbables qui les suivaient, attentifs aux moindres de leurs gestes. Ils atteignirent la traverse centrale sans que Deïal ait pu distinguer autre chose de la pièce que ces deux murs vivants de gardes armurés des pieds à la tête.

Quelques pas plus loin, il distingua, à travers les volutes de chaleur, le trône et son occupante. Malgré lui, il s'arrêta, terrassé par la beauté de la jeune femme qui y siégeait et remarqua à peine Gundrild, Volz et Maskarij qui en avaient fait autant. Il n'écouta pas ce que Gambir annonçait à sa reine.

Une humaine, les Nains avaient pour reine une humaine. Cette pensée ne le choqua pas, elle était secondaire. Il était subjugué par le charme de cette femme-enfant.

Euphorique et le feu aux joues, il mit un genou à terre, prêt à donner sa vie pour elle. Il allait lui rendre hommage quand il réalisa ce qu'il était en train de faire. Les oreilles bourdonnantes, il secoua plusieurs fois la tête.

— Eh bien, que vous arrive-t-il, étranger ? Elle s'adressait à lui sur un ton amusé. Je m'attendais à autre chose. Je ne vois pas pourquoi ma sœur a si peur de vous.

Deïal réalisa que l'armure de fer-prié l'avait protégé de nombreuses agressions, l'avait isolé du monde des hommes et de certaines réalités. Tremblant de désir, il ressentait à présent toute la faiblesse de sa chair et les limites qu'elle lui imposait. Abusé par l'illusion, il ne se rappela pas que son sexe avait été phagocyté par le fer-prié et qu'il ne pouvait plus éprouver de telles sensations. Un sentiment de honte pour ce corps si fragile

aviva son ego, il se leva et s'avança vers elle, le buste droit et les yeux rivés aux siens, deux lunes noires et énigmatiques que de longs cils éclipsaient avec une douce régularité. Quand il posa un pied sur l'une des marches qui menaient au trône, des lances se croisèrent devant lui, leur tranchant affilé crissant l'un sur l'autre dans une gerbe d'étincelles. Les gardes avaient à peine bougé.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il, essayant de ne pas prêter attention aux lames, à quelques pouces de son cou.

— Qui je suis ? Elle rit, quelques notes tristes et claires. Je suis la reine Sambraze et toi… un sujet comme les autres.

Deïal ne contint pas la colère qui montait, une rage mêlée de frustration à laquelle il laissa libre cours. Instinctivement, il savait que c'était le seul moyen de lutter contre l'emprise de cette humaine.

— Ma réponse ne semble pas te plaire.

— Où est le Fragment ? dit-il sèchement. Il me semble qu'il n'est plus en sécurité à Godondsor, je le prends avec moi.

Il ignora le tumulte qui grandissait derrière le rideau des gardes.

— Je ne pense pas, Deïal. C'est ton nom, n'est-ce pas ?

— Prends garde, reine Sambraze, tu ignores tout du pouvoir que je possède.

Les mots étaient chargés de doute, malgré ses efforts pour affermir cette voix de soupirant éconduit.

— Et toi, Deïal, tu ignores tout du mien, dit-elle en se cambrant un peu plus.

— Me donneras-tu le Fragment ou devrais-je m'en charger moi-même ?

— C'en est assez, laissez-nous châtier ce misérable humain, reine Sambraze.

Deïal crut reconnaître la voix de Gambir dominant le brouhaha qu'il avait à nouveau déclenché. Sambraze leva son bras nu et blanc pour réclamer le silence, le lourd bracelet de platine glissa jusqu'à son coude. Elle semblait attendrie par la réaction des Nains. Une fois le calme rétabli, elle prit à nouveau la parole.

— J'aimerais beaucoup voir comment tu vas t'y prendre, Deïal, demanda-t-elle sincèrement.

— Bien. Un sourire qu'il espérait triomphant naquit sur son visage glabre. Ou plutôt, laissez-moi vous contempler telle que vous êtes réellement, laissez-moi voir… votre Sakt, ajouta-t-il entre ses dents.

Et il commuta vers une dimension plus complexe, son esprit heureux de pouvoir à nouveau baigner dans l'énergie créatrice.

Sambraze pouffa quand elle vit son air décontenancé. Il n'avait pas réussi à atteindre le Sakt, il n'avait pu se libérer de son corps, il était toujours soumis à la pesanteur de la réalité, plus vulnérable que jamais.

— Alors ? le taquina Sambraze. Où est ce fameux pouvoir que tu dis posséder ?

Il se concentra en vain. Il essaya de rassembler ses cinq sens en un seul comme il l'avait fait la première fois à Pragrald. Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes tandis que des frissons glacés parcouraient sa peau trempée de sueur. Rien. La bouche de plus en plus sèche et l'esprit brûlant d'un doute terrible, il tenta de se calmer. Avait-il perdu son pouvoir ? Il se souvint alors d'Ifral, porta sa main au côté et ne rencontra que l'anneau vide accroché à sa large ceinture. L'épée blanche avait disparu. Sans qu'il puisse l'empêcher, ses doigts coururent sur l'étoffe et se posèrent sur cette virilité qui témoignait ardemment de son désir pour cette humaine et qui n'aurait jamais dû s'y trouver.

— Mon pauvre Deïal, te voir dans cet état m'attriste énormément. Que puis-je faire pour te réconforter, toi qui as fait tant de chemin pour… rien ? dit-elle, sa tête inclinée sur le côté comme pour l'étudier plus facilement.

Pour se donner quelques instants de répit et tenter de comprendre quelle était cette force qui l'avait vaincu et dont il ignorait tout, il baissa la tête et, comme prostré, contempla stupidement les pieds fins et chargés de platine de cette reine qui se moquait de lui.

— Qui es-tu réellement ?

La question presque inaudible franchit ses lèvres sans qu'il ne lève le regard sur elle.

— Ne t'ai-je pas déjà répondu ? Elle prit un air faussement accablé et théâtral. Je suis celle qu'on nomme Sambraze, reine de Godondsor et tous ceux qui y vivent me doivent obéissance.

Ses paumes à vif lui cuisaient et il n'arrivait pas à réagir, il était comme paralysé, tournant et retournant dans sa tête les quelques solutions qui s'offraient à lui. Les Nains auraient vite fait de les neutraliser ou de les tuer. Il était désarmé et Gundrild ne pèserait pas lourd devant ces guerriers suréquipés et possédant la force de plusieurs hommes. Fuir était tout aussi impensable, plus de cent d'entre eux les entouraient. Ils étaient prisonniers de Godondsor. Et Grond dans tout cela ? N'avait-il pas été à l'origine de son voyage vers le nord ? Le maître de Bracellanne œuvrait-il contre l'humanité ? Mais dans quel but ? Avait-il voulu le livrer vivant à cette puissance capable de neutraliser son pouvoir ? Cela ne tenait pas. La force qui était à l'œuvre ici devait agir pour Oboss. D'une façon ou d'une autre.

— Je vois que tu as compris, Deïal, que tu es vaincu. Gardes, amenez le guerrier nörde et l'humain Deïal dans les quartiers des hôtes, qu'ils puissent se restaurer et se reposer, ils en ont bien besoin.

Deïal se laissa emmener par les Nains sans broncher après avoir affronté du regard une dernière fois la reine Sambraze, droite et souveraine sur son trône d'or et d'argent. Volz ricana quand Deïal passa à côté de lui.

— Tu as perdu, Deïal…

ooOoo

Sable contemplait le corps des étrangers, couchés sur le sol de métal étincelant à quelques pas de la porte monumentale, quatre silhouettes endormies et captives du songe de Sakrajka, abandonnées au froid des halls de Godondsor pendant que leur esprit rêvait sous le joug de l'Immortel. Le premier, avec sa peau flasque, avait l'allure d'un gros qui aurait trop vite maigri. Le petit à côté avait un nez écrasé dans un visage plat et figé en une grimace de haine et, surtout, ses yeux étaient grands ouverts. Plus imposant, un guerrier nörde qu'il avait déjà aperçu lors de son passage à Joskuldr, les dépassait tous d'au moins une tête. Le dernier, avec sa silhouette ascétique engoncée dans un vieux manteau de fourrure élimée et trop grand pour lui, avec sa peau couturée de cicatrices rosâtres et sa drôle d'épée de lumière blanche flottant et grésillant à ses côtés, retint son regard.

Ce doit être lui dont Sambraze m'a parlé et que veut voir Pandrol, pensa tristement Sable.

Chapitre 11 : Guillss

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Petite Angande.
La Petite Angande est le plus riche des anciens royaumes mais aussi celui qui a le plus à craindre des Hommes-Bêtes, car la forêt Mogranne constitue une partie de sa frontière nord. C'est pour cette raison que les gardiens du mur encerclant les forêts des Logranns et de l'Immortelle Shadrya Fêl sont recrutés dans cet ancien royaume. Ces hommes fiers qui donnent leur vie pour repousser la horde chaque hiver savent que s'ils échouent, les premiers à tomber seront leurs familles.

Excepté les deux Lorss, tous sursautèrent quand le poing ganté de fer s'abattit violemment sur la planche de bois que soutenaient deux fragiles tréteaux. Gorgass Fragor, les traits déformés par la rage, balaya de la main une partie des figurines représentant les collines et son armée. Nul n'osa les ramasser.

— Dis-moi que ce n'est pas possible, Pyune, dis-le-moi ou par ce putain d'Innomé, je te fais écorcher, ragea-t-il.

La jeune Guillss observa le conseiller tressaillir à nouveau et baisser les yeux, se demandant si c'était le blasphème ou la menace d'être pelé qui l'avait ainsi remué, ou plus simplement, la souffrance de voir son monarque soumis à la torture.

— Messire, nous sommes encerclés, lâcha à contrecœur le fidèle et honnête conseiller.

Dehors, les flèches claquaient avec régularité sur les boucliers des lignes de défenseurs qui protégeaient le camp. Certaines s'empêtraient dans le toit de toile de la tente où ils se tenaient. Quelquefois, de plus en plus rarement, le cri de douleur d'un malchanceux couvrait les bruits du campement. Guillss surprit le conseiller qui les observait. Elle s'imagina ce que l'avorton devait voir : deux Lorss, en retrait, qui affichaient cet air énigmatique et cruel si particulier à leur famille, tous deux vêtus pareillement d'un pourpoint et de chausses de laine sombre enserrant étroitement leur silhouette anguleuse. Il s'attarda sur la frimousse piquetée de taches de rousseur de Guillss, se demandant, comme tous avant lui, comment une jeunette, aussi frêle et innocente, pouvait être dangereuse. À dessein, elle se passa lentement la langue sur la lèvre supérieure, ses petits yeux noirs si intensément fixés sur lui qu'il le remarqua, et se focalisa à nouveau sur sa carte.

Plus d'un mois avait été nécessaire pour qu'elle récupère de ses blessures infligées par les démons de pierre du sorcier Baldir et ce, grâce aux bons soins de ce charmant couple de fermiers et aux onguents de son mystérieux sauveteur.

Je n'ai perdu qu'un doigt, pensa-t-elle en se massant le moignon, *un seul.*

L'homme et la femme n'avaient posé aucune question, se contentant de répéter que si Tantrelou – son mystérieux sauveur – se portait garant d'elle alors, il n'y avait pas de problème. Elle était persuadée qu'aucun des deux n'avait su qui elle était. Et ils ne le sauraient jamais. Par un matin chaud et heureux, Galok l'aveugle était arrivé. Il avait

simplement frappé à la porte jusqu'à ce que la fermière vienne lui ouvrir, puis il les avait assassinés sans un mot. Ensuite, ils étaient partis tous deux rejoindre Gorgass et ses troupes qui, à ce moment-là, n'avaient pas encore franchi le fleuve et entamé cette stupide chevauchée qui les avait conduits ici.

L'arbre-ancêtre exigeait que la famille voyage par paire et comme l'esprit de son oncle Yabsse avait rejoint son sinistre feuillage, il avait envoyé un autre de ses aînés. Malgré son âge et ses yeux aveugles, le vieux salaud était encore le plus efficace des Lorss quand il s'agissait de tuer. Elle l'observa discrètement. Sans cœur et aussi tordu que sa pauvre et maigre carcasse, son oncle et mentor ne bougeait pas d'un cil, attentif au moindre son, à la moindre respiration. Ils avaient été envoyés pour calmer le haut-roi et le rassurer quant à l'échec de la tentative d'assassinat contre Caldric, mais l'opération semblait mal s'annoncer. L'issue de cette bataille paraissait plus qu'incertaine.

Et tous sous la tente le savaient.

Les trois barons qui avaient accompagné leur nouveau souverain, regrettaient à présent cette couronne d'argent ceignant leur front luisant de peur. Figés dans un harnois pesant et incrusté d'or et de pierreries, leurs armoiries fièrement cousues sur leur tunique de soie, la tête dépassant à peine du colletin, le regard abattu, les trois arrogants seigneurs, qui fanfaronnaient deux jours plus tôt, ne savaient pas s'ils seraient encore vivants à l'aube. Moins froussard, le peut-être futur roi de Sangue, Hedegin, protégé d'un simple haubert, songeait sûrement à sa guerre dans le sud – contre le traître Senyard Percesang – qui devrait attendre, se maudissant d'être venu en personne demander de l'aide au haut-roi Gorgass avec lequel il ne s'imaginait pas partager un tel sort.

— Pyune, combien avons-nous d'hommes ? demanda Gorgass qui, penché en avant, les mains posées à plat entre deux collines, cherchait sur la carte une improbable solution.

— Près de huit mille chevaliers et leurs écuyers, monseigneur. Et quarante mille fantassins à deux jours derrière nous.

Le haut-roi grommela un vague :

— Deux jours, c'est trop !

Le conseiller Pyune tressaillit comme si le reproche lui était adressé directement et agrippa nerveusement le rebord parcheminé de la carte en relief posée sur la table. La plupart des pions représentant les armées étaient éparpillés, premières victimes de la fureur du haut-roi.

Contre toute attente, la conspiration piétinait et avait essuyé de nombreux revers. D'abord, le retournement des forces de Sangue avec en cadeau à Caldric la forteresse de Bogrd contre la libération du fils du prince Senyard Percesang. Et, à peine sorti des geôles du haut-roi, le jeune Yrann, épaulé par le géant Jandrin, avait ouvert un second front au sud. Le pire était que le fat Horianss Parnemain perdait du terrain contre le jeune prince et ce en dépit de sa supériorité numérique. Le baron Hedegin, un ancien vassal qui avait trahi Senyard Percesang contre la promesse de la couronne de Sangue, avait bien rallié à lui quelques seigneurs mais leurs hommes avaient déserté pour rejoindre la bannière du jeune prince.

Cette trahison du roi Percesang avait soulagé le bâtard Brangue et lui avait permis de concentrer ses forces à l'ouest contre Brann, fief de Gorgass Fragor. L'auto-proclamé haut-roi s'était ainsi retrouvé seul à affronter les troupes de Caldric, seul à représenter cette conspiration qui semblait déjà s'essouffler. La trahison de Sangue n'avait pas été la plus douloureuse, non. Celle qui risquait de causer la défaite et peut-être la mort de

Gorgass Fragor venait des voleurs de Pragrald.

Le bâtard Brangue – ou bien le premier conseiller Asurbias – avait une fois de plus fait preuve d'une traîtrise et d'une habilité peu commune. Le pont-forteresse d'Ymral qui protégeait la frontière naturelle du fleuve Hep était facilement tombé entre les mains avides de Gorgass. Trop facilement, selon le conseiller Pyune. Avec la route ouverte vers Arabesque et sur la foi des renseignements fournis par les voleurs de Pragrald qui assurèrent que Brangue fuyait vers la capitale avec seulement trois mille hommes, Gorgass avait voulu pousser son avantage. Laissant le gros de son armée en arrière, il avait poursuivi le bâtard et ses troupes avec l'ensemble de sa cavalerie, cherchant à tout prix à les rattraper avant qu'ils n'atteignent Arabesque et se réfugient derrière ses remparts. Une proie facile.

Mais, ce que les voleurs de Pragrald – passés entre-temps à l'ennemi – avaient caché au Lion de Brann, c'était que Brangue avait secrètement ordonné aux commandants des garnisons en bordure de Mogranne d'abandonner le mur et de se préparer à faire route vers le sud afin de couper la retraite de Gorgass. Au lieu de se retrouver face à une armée épuisée et diminuée, il devait à présent affronter un ennemi trois à quatre fois plus nombreux.

Stratégiquement, l'idée paraissait stupide : Brangue ouvrait les Mille Couronnes aux cruels Logranns, en plus de sacrifier sa défense contre la conspiration en leur livrant le pont-forteresse et l'accès direct à la Petite Angande. Le bâtard avait compté sur le fait qu'il ferait un appât irrésistible pour l'orgueilleux Lion de Brann qui, rassuré par les informations de Pragrald, essaierait de l'avaler avant qu'il ne parvienne à s'enfuir.

Encore fallait-il, pour que son plan réussisse, qu'une fois pris au piège, l'usurpateur Gorgass meure. C'est pourquoi les aboyeurs de Brangue avaient promis plus de cent mille or à l'ami ou l'ennemi qui décollerait la tête de l'usurpateur, c'était proprement exorbitant.

*Et presque tentant, s*ongea Guillss en souriant de plus belle et en étudiant Gorgass qui lui tournait le dos. Ce serait si facile, mais Kalssir, la voix de l'arbre-ancêtre et le plus ancien des Lorss encore vivants, tenait à leur alliance ; la conspiration n'avait pas dit son dernier mot. Dans l'ombre, l'archimage Bachul et les écoles de magie de l'archipel de Gonoth préparaient la chute des Mille Couronnes, n'attendant qu'une chose pour agir véritablement : que la Forteresse Grise soit anéantie. Le temps était compté pour les Sadouraks.

— Maudits magiciens, jamais là quand on a besoin d'eux, s'emporta encore une fois Gorgass dont les pensées semblaient avoir suivi le même chemin.

Tous paraissaient obnubilés par la carte militaire et par la petite figurine représentant un étendard qui indiquait leur position et qui était cerné par une dizaine d'autres pions menaçants. Un long moment passa sans que personne ne parle. Un silence insoutenable que le petit conseiller ne supportait que difficilement. Il était l'éminence grise de Gorgass. Guillss appréciait Pyune pour son courage qui égalait sa lâcheté. Il appartenait à cette race d'hommes capables de jouer leur vie sur une idée alors que la simple vue d'une dague les paralysait.

L'imposant souverain frappa à nouveau du poing sur la table avec moins de vivacité que la première fois.

— Pyune, sors-nous de là !

Surpris par le ton désespéré, le conseiller manqua de s'étrangler mais, à voir ce sourire

idiot qui commençait à se dessiner dans la chair molle de son visage, une telle marque de confiance le ravissait.

Gorgass le fixait de ses yeux froids, les narines pincées par la colère, une simple robe de lin immaculée protégeant son corps puissant sur lequel un lion d'or rugissait, une couronne d'or et de diamants posée sur son crâne épais et rasé. Ce port altier et cette vigueur sauvage qu'il dégageait impressionnèrent une fois de plus le pauvre Pyune qui ne put soutenir le regard d'acier. Toussant pour s'éclaircir la gorge, le conseiller se concentra sur la carte.

— Comme je vous le disais, monseigneur, les trois mille hommes de Brangue et surtout les trente mille gardiens des murs nous encerclent. Nous n'avons que vos huit mille chevaliers, et nos chevaux sont épuisés. Le terrain ne nous est pas favorable et… (excité, Pyune avait ramassé les pions et les parties du relief qui avaient subi la colère du haut-roi, et les remettait en place sur la carte au fur et à mesure, s'arrêtant quelquefois pour juger de l'exactitude de son travail) …ils vont attaquer, ce n'est qu'une question d'heures, mais Brangue voulant votre tête, il préférera attendre le lever du jour. Sans votre mort, le plan qu'il a conçu ne vaut rien. Il se massa le menton, étudiant les pions qu'il venait de placer. Nous allons mener une charge cette nuit, dans moins d'une heure…

Le baron Ulvas protesta.

— Mais c'est inconcevable, nous ne pouvons charger de nuit, les fossés qu'ils ont creusés, nous ne les verrons pas…

— Silence, chien ! Tu aboieras quand je te le dirai ! l'interrompit le haut-roi sans quitter des yeux son conseiller.

Guillss remarqua l'air triomphant de Pyune ; pour un peu, il aurait remué la queue. Il reprit.

— Nous mènerons trois charges simultanées, une vers la vallée boisée au nord, une autre vers la rivière à l'ouest et la dernière vers le sud. Le baron Samiorn attaquera le nord, le baron Erthiral conduira l'attaque sur la rivière. Baron Ulvas, vous prendrez la tête des chevaliers de Fulandre et vous dirigerez l'assaut au sud. Le haut-roi vous accordera l'insigne honneur de revêtir son armure et sa couronne.

Galok l'aveugle gloussa discrètement. Guillss savait que ce n'était pas le stratagème en lui-même qui plaisait tant au vieil assassin mais les réactions qui allaient s'ensuivre.

— Mais c'est du suicide, nous ne tiendrons jamais et… et… (le baron Ulvas réalisa enfin ce que voulait le conseiller) ils vont vouloir me tuer !

Il était plus étonné qu'en colère.

— Vous tiendrez le temps que notre bien-aimé haut-roi puisse se frayer un passage, vous tiendrez puis vous vous rendrez, lui répondit Pyune sur un ton méprisant et tout content de sa trouvaille.

Venait-il d'élaborer ce plan ou les avait-il fait mijoter aussi longtemps volontairement ? Guillss avait méjugé le conseiller ; il était bien plus rusé qu'il ne le paraissait.

— Mais, Brangue sera fou de colère quand il découvrira la supercherie, il nous livrera à son frère fou et à son malveillant bouffon.

— Alors ne rendez pas les armes et combattez jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Jamais le conseiller n'avait été aussi hardi et les barons aussi déconfits. Il tenait leur destin entre ses mains et jubilait.

— Vous nous demandez donc de nous sacrifier, et pas seulement nous, mais tous les chevaliers du royaume de Brann, c'est bien ce que vous sous-entendez, conseiller, demanda froidement le baron Erthiral, puis il se tourna vers le haut-roi : Allez-vous permettre cela ?

Gorgass Fragor regardait attentivement son conseiller, son visage rude sur lequel flottait l'ombre des torches restait imperturbable. Dehors, sous un ciel noir mais paisible, le campement bruissait doucement, les chevaliers de Brann attendant avec anxiété de savoir quel serait leur sort.

— Pyune, ce que tu me proposes, c'est de fuir en me déguisant en simple chevalier et de laisser la fine fleur des familles de Brann se sacrifier pour que je réussisse. Et le baron Ulvas prendra ma place, attirant ainsi tous les coups sur lui. Ai-je bien compris ton plan ?

Le conseiller, désarçonné par la réaction de Gorgass, déglutit et chercha de l'aide autour de lui.

— Regarde-moi ! cria Gorgass Fragor. Penses-tu que je serais assez lâche pour agir ainsi, pour laisser le soin à un autre, serait-il le plus fidèle de mes barons, de se faire occire en mon nom ?

Les seigneurs reprirent confiance et l'espoir chassa la pâleur de leur peau.

— Vous avez raison, monseigneur, il est allé trop loin, flagorna le baron Ulvas.

Le haut-roi ignora le baron.

— Imagines-tu, conseiller, que j'accorderais un tel honneur à ces bruyants flatteurs qui me doivent tout, crois-tu que je les laisserais verser leur noble sang pour épargner le mien ?

La silhouette puissante et arrogante faisait le tour de la table et Pyune, connaissant les colères de son souverain, s'était mis à trembler. Quand le haut-roi arriva à la hauteur du baron Ulvas, il passa familièrement son bras droit autour des épaules de celui-ci et avec le gauche tapa affectueusement son plastron, ses phalanges tambourinant sur le métal.

— Mon bon vassal que voici ne voudrait pour rien au monde me prendre ce qui me revient de droit. Il étreignit un peu plus fortement le baron Ulvas, sa main libre attrapa sa joue poudrée et la tordit. Hein baron, que vous ne voudriez pas me voler cette mort ?

— Non, non, votre… majesté.

Le baron Ulvas essayait de garder bonne contenance et souriait bêtement. Guillss vit les autres, qui n'étaient plus sûrs de rien, se jeter des regards interrogateurs et inquiets, mais le haut-roi Gorgass Fragor le relâcha et marcha vers Pyune qui n'était qu'à deux pas. Le baron Ulvas, soulagé et livide, libéra l'air qu'il retenait dans ses poumons.

— Mon bon Pyune… (le ton s'était fait plus doux) …je sais que tu ne veux que mon bien mais tu ne connais pas l'âme humaine comme moi je la connais. Il fit un nouvel arrêt pour étudier sa grande lame suspendue à un des piquets de la tente. Non, tu ne la connais pas.

La tension monta d'un cran et Galok posa doucement une main crochue sur l'épaule de Guillss ; il avait senti le sang et en était tout excité. De son côté, le baron Hedegin se mangeait nerveusement la lèvre inférieure, la dextre sur la garde de sa longue épée tandis que les barons fixaient l'arme à deux mains de leur souverain.

— Et, bien sûr, tu as commis une erreur de jugement.

Gorgass émit un petit bruit désapprobateur avec sa langue et saisit l'épée. La lame de plus d'un mètre glissa en silence hors du baudrier. Ses deux larges mains sur lesquelles serpentaient de grosses veines roses agrippant avec dextérité la garde hérissée de clous de

fer, il l'amena à la verticale devant lui, ses yeux montant et descendant amoureusement le long du fil.

— Tu estimes que tout homme devrait vouloir donner sa vie à son souverain ? N'est-ce pas, conseiller ?

La réponse de Pyune fut inaudible.

— Je ne t'ai pas entendu, fidèle conseiller.

— Oui, monseigneur, balbutia Pyune.

Le haut-roi fit volte-face et franchit la courte distance qui le séparait de son conseiller en une enjambée. La vessie de Pyune le lâcha, il pissa dans ses chausses mais ne fit pas un geste. Des sanglots lui échappèrent.

— Tu sais que mes chers barons, surtout ce bon Ulvas, aimeraient que je fasse jaillir une fontaine de sang de ton cou, hein, mon bon conseiller, tu le sais ?

Pyune tressaillit de la tête au pied quand le haut-roi posa le plat de la lame sur son épaule, le tranchant frotta contre son cou gras et blanc, une goutte de sang perla. Guillss eut pitié de ce conseiller livré à cette comédie aussi cruelle qu'inutile.

— Mais savais-tu qu'il est difficile de décapiter un homme d'un seul coup ? Cela demande de l'adresse.

— Montrez-nous, sire, il le mérite, ne put s'empêcher d'intervenir le baron Ulvas.

Le haut-roi baissa la tête et un sourire effilé s'étira sur son visage rude.

— Avec plaisir, baron Ulvas, avec grand plaisir.

Guillss sentit la pression de la main de son oncle s'accentuer sur son épaule, inutilement, car elle était parfaitement calme. Le haut-roi pivota rapidement sur lui-même, la grande épée à bout de bras et frappa ; la lame maniée avec dextérité et force trancha la joue du baron Ulvas et fit éclater sa pommette et une partie de sa mâchoire supérieure pour finir par se coincer de travers dans la petite tête aux yeux écarquillés par la surprise. Un sang bien rouge avait giclé et éclaboussé ses nobles voisins qui s'étaient vivement écartés de leur pair. Le baron Hedegin triturait de plus en plus nerveusement la garde de son épée et s'était mordu la lèvre jusqu'au sang. Le conseiller Pyune rouvrit prudemment les yeux, surpris d'être encore en vie. Le baron Ulvas, les yeux révulsés, maintenu debout par la force du haut-roi, était secoué de spasmes violents.

— Vous voyez, conseiller, comme il est dur de décapiter un homme, la moindre erreur et c'est un désastre.

Il dégagea son épée d'une torsion des poignets, séparant un peu plus la calotte crânienne du bas de la tête. Le craquement fit frémir Pyune et les barons. Des bouts de cervelle et des esquilles d'os étaient restés accrochés au tranchant ensanglanté. Le baron s'écroula lourdement sur le côté.

— Le plus pénible… (l'épée tournoya entre les mains expertes du haut-roi et se plaça, pointe en bas, au-dessus du corps) c'est quand il faut achever la pauvre victime, c'est souvent… (le visage du haut-roi se contracta sous l'effort quand il appuya de tout son poids sur le pommeau et, le fer, un instant freiné par l'armure, transperça de part en part le baron qui poussa un long râle) une véritable boucherie. Voilà c'est terminé. Je détestais cet homme. Il s'essuya les mains sur sa robe de lin déjà tachée de sang. Bien, Pyune, j'aime votre plan, mais je préférerais que ce soit ce bon baron Erthiral qui prenne ma place, il l'a bien méritée. Le baron Erthiral serra les poings mais ne broncha pas. Le baron Samiorn mènera l'assaut au nord comme prévu. Nous trouverons bien un de mes chevaliers pour mener celui sur la rivière. Ah ! Et mes chers Lorss, j'aimerais que vous

ne quittiez pas des yeux mes deux barons qui, si loyaux qu'ils soient, pourraient vouloir rejoindre ce vieux fou de Caldric de leur plein gré. Pour la suite… et bien, je gage que deux Lorss n'auront pas de mal à s'en sortir et que je ne tarderai pas à me voir servi la tête du jeune Yrann sur un plateau.

Bien que Guillss sache son oncle outragé qu'on le commande de la sorte, l'aveugle se contenta d'un bref hochement de tête. Ainsi, sa vengeance contre le bossu devrait attendre qu'ils se soient occupés du jeune roi Yrann. Kalssir avait été clair : il fallait satisfaire le nouveau haut-roi.

Les deux jeunes barons leur jetèrent un coup d'œil angoissé, conscients qu'ils ne pourraient pas s'échapper, tandis que le haut-roi continuait d'une voix gaillarde.

— Me trahir semble être devenu un passe-temps fort apprécié des puissants de ce monde. Bon, nous n'avons guère de temps, Pyune, trouvez donc une armure qui me sied et dans laquelle personne ne me reconnaîtra et une autre pour le baron Hedegin qui m'accompagnera.

Pyune, encore sous le choc, s'inclina maladroitement.

— Conseiller, je vous apprécie assez pour que vous trouviez un moyen de vous en sortir vivant, vous aussi. Et changez vos braies, vous allez prendre froid.

Les gardes devant le portique de la tente furent heureux d'entendre leur souverain rire aux éclats, c'était un bon présage.

Chapitre 12 : Brangue

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Royaume des Mille Couronnes. Petite Angande.
Même si personne n'ose le clamer, il est de notoriété publique que le royaume d'Angande est désormais gouverné par le bâtard Brangue et le premier conseiller, le prince Asurbias. Le haut-roi Caldric, consumé par une folie à l'origine inconnue, est reclus dans le palais forteresse. En revanche, peu savent que la brèche et les murs sont à présent dégarnis et que des bandes dispersées de Logranns foulent déjà les terres des hommes, faisant leurs premières victimes. La route vers Pragrald est désormais coupée, excepté pour les voleurs d'Énoïr qui semblent pouvoir circuler en toute liberté.

Malgré la fraîcheur, Brangue avait fait installer sa table au sommet de la colline, juste devant sa tente de commandement. Il voulait avoir un œil en permanence sur le camp de l'usurpateur Gorgass de Brann. Depuis peu, l'ordre avait été donné aux archers de cesser de harceler l'ennemi et la nuit était à nouveau calme. Une ronde de braseros, alimentés régulièrement par ses deux fidèles hommes de main, entourait et réchauffait le frère illégitime du haut-roi Caldric et ses invités. Virn et Hurn, deux crapules à qui le titre de chevalier seyait autant que celui de roi à un cochon, veillaient sur Brangue depuis des années. Ils goûtaient tous les plats, lui préparaient sa couche, lui trouvaient ses femmes, assistaient à ses ébats, se débarrassaient des cadavres, l'épouillaient quand il le désirait, l'harnachaient avant la bataille, le vêtaient chaque matin et le déshabillaient chaque soir, fouillaient les visiteurs, tuaient ou torturaient à sa demande : ils étaient ses bras, là où il n'en avait pas.

Assis dans des chaises de campagne, attentifs au moindre mouvement dans le camp adverse, les trois invités que Brangue avait conviés à sa table attendaient. Guldirion, un des lieutenants d'Énoïr, de petite taille et légèrement voûté, une profonde expression d'ennui marquant son visage fade et sans âge, jouait avec une coupe en fer ; Brangue se méfiait de cet homme qui passait d'une intrigue à l'autre avec l'aisance et la nonchalance d'un chat. À sa gauche, le vieux et encore robuste chevalier Luarn demeurait muet. Commandant en second nommé avec l'accord d'Asurbias, il était intelligent mais par-dessus tout, il estimait et admirait chaque jour un peu plus le génie militaire de son chef, une saine flatterie à laquelle Brangue n'était pas insensible. Le troisième homme était le premier gardien Édorn, responsable de la défense de la brèche de Jrid et des murs qui isolaient les forêts de Mogranne et d'Anworden.

— Gorgass va tenter quelque chose cette nuit, que tous vos hommes soient prêts, Édorn, et les vôtres aussi, Luarn.

Brangue parlait la majeure partie du temps avec la bouche pleine, ponctuant chaque phrase d'un rot généreux qui choquait beaucoup Édorn, pour son plus grand plaisir. Son poids était monumental et la rumeur voulait qu'aucune des femmes qui avaient la malchance de devenir l'une de ses maîtresses ne survive à son étreinte pesante. Elles

mouraient toutes, étouffées de plaisir, aimait dire Brangue. Ses batteurs d'armure se devaient de lui procurer un nouveau harnois à chaque saison depuis plusieurs années et ses cuisiniers travaillaient jour et nuit sans relâche pour satisfaire son appétit d'ogre. Brangue se tortilla sur sa chaise spécialement renforcée.

— Ne vous inquiétez pas pour mes hommes, Brangue, ils savent ce qu'ils ont à faire, vos aboyeurs ont bien fait leur travail, rétorqua durement le premier gardien Édorn.

Installé à la droite du bâtard, celui qui commandait aux trente mille gardiens ne manquait jamais d'afficher son mépris pour Brangue, à qui il devait malheureusement obéissance. Son bras amputé au ras de l'épaule et les quatre sillons blanchâtres courant d'une tempe à l'autre témoignaient des nombreux hivers passés à défendre le mur contre les assauts des Logranns et des Matgens.

— Cette haine vous va bien, mon brave Édorn, mais veillez à ce qu'elle ne vous égare pas. Vous m'en voulez encore pour vous avoir forcé à quitter votre belle forteresse de Jambraldor ?

— J'ai déjà dit ce que je pensais de votre manœuvre au conseiller, le prince Asurbias.

Brangue se donna une claque sur son énorme cuisse.

— Ce brave Asurbias, je ne sais comment il s'y prend pour faire avaler toutes ses machinations tortueuses et retourner ainsi les hommes. Oui, il n'y a pas à dire, il sait y faire, le conseiller de mon frère.

Le vent s'empara des derniers mots du bâtard, laissant un silence froid et inamical. Guldirion se leva et alla se placer devant l'un des braseros, les mains à plat au-dessus de la braise rougeoyante.

— Guldirion, vous ne voulez vraiment pas nous dire ce qu'a bien pu inventer le conseiller pour convaincre Pragrald de trahir ce gredin de Gorgass ? demanda Brangue en dévorant l'aile juteuse d'une généreuse poularde.

Le voleur se tourna légèrement de côté pour répondre.

— Je regrette, prince commandant Brangue, je ne sais rien.

— Oh, oh, je ne vous crois pas. Mais je ne vous en veux pas, rassurez-vous, je n'en veux jamais à ceux qui font précéder mon triste nom d'un titre aussi fameux. Et puis sans la trahison de Pragrald, nous n'aurions jamais pu tromper ce crétin de Gorgass. Et quelle discipline dans votre armée de l'ombre, j'en suis venu à admirer votre Énoïr.

Guldirion infléchit respectueusement son maigre buste.

— Merci du compliment. Je le lui rapporterai.

— Non, non, il n'y a rien de plus vrai. Sur un geste de Brangue, Hurn vint essuyer son menton dégoulinant de graisse. Il eut suffi d'un seul homme pour avertir le Lion, un marchand, un mendiant, un gardien un peu… véreux… (Brangue jeta un coup d'œil amusé au premier gardien Édorn qui se contenait avec peine) …n'importe qui. Vous avez brillamment contrôlé l'information, personne n'a su que nous dégarnissions la brèche et les murs. Et maintenant, regardez-les ces fiers chevaliers de Brann, ils sont tous là, de la bonne viande prête à s'embrocher sur nos piques.

Édorn, furieux, se leva.

— Mais à quel prix ? Les Logranns ont certainement déjà franchi le mur au sud de Mogranne et ravagent nos campagnes. Nous entendrons bientôt leurs hurlements. Vous n'imaginez pas la férocité de ces bêtes, s'emporta le premier gardien.

— Tout doux, Édorn, je ne disais pas cela pour vous blesser et rassurez-vous, dès que Gorgass perdra sa tête, vous serez libre de regagner Jambraldor et d'assurer la défense de la

brèche et des autres murs.

— Ce sera trop tard ! Il faudra une seconde guerre pour les chasser à nouveau.

— N'est-ce pas une bonne chose que de se débarrasser définitivement de ces bêtes ? Plutôt que de les parquer dans leur forêt ? demanda doucement Brangue.

Avant qu'Édorn puisse répondre, le chevalier Luarn se leva et les interrompit, le doigt tendu vers le campement ennemi.

— Prince Brangue, ils bougent !

Ce dernier se mit debout avec l'aide d'Hurn et de Virn.

— Le Lion fuit, que les hommes se préparent, aucun d'entre eux ne doit s'échapper. Guldirion, j'espère que vos voleurs surveillent les environs.

— Oui, l'assura le petit homme.

— Bien bien, alors, que le spectacle commence.

ooOoo

Hedegin n'aimait pas les harnois, peu adaptés à sa stature et bien trop encombrants à son goût. Les sangles retenant les plates n'avaient pas toutes été serrées, volontairement, afin qu'il puisse se dégager rapidement de la pesante armure. Il en allait de même pour Gorgass et pour les lourdes protections de leurs chevaux. Le haut-roi se tenait à ses côtés, un heaume gris surmonté d'une épée emplumée masquant son visage, le bouclier levé au-dessus de lui, la main droite tenant fermement la grande lance de frêne. Entre leurs jambes couvertes de fer trépignaient de fiers destriers. Leurs voisins ne leur prêtaient pas d'attention particulière. Nul ne savait, dans leur entourage proche, qui étaient réellement ces deux chevaliers, et peu s'en souciaient, seul le combat à venir occupait leurs esprits.

Les cris fusaient d'un bout à l'autre du camp, les trois groupes se formaient lentement et dans la confusion la plus totale. L'ordre fut donné d'éteindre toutes les torches et, le temps s'étant couvert, ils ne furent bientôt plus pour l'ennemi qu'une succession de rangées d'ombres lourdes et bruyantes. Les archers tiraient à nouveau ; dans l'obscurité, il était angoissant d'entendre le bourdonnement des nuées de flèches qui se rapprochait et enflait, jusqu'au crépitement soudain des centaines de traits se brisant sur les armures, se fichant dans la chair ou dans la terre. Hedegin jura quand l'une d'entre elles perça son épaulière et se prit dans les mailles de sa cotte. Il l'arracha en jurant à nouveau. Ils étaient sous les ordres d'un petit baron du nom de Colirm. Celui-ci caracolait sur sa monture quelque part sur leur droite et menait ses troupes vers les collines du nord au son de ses aboiements rauques.

Le terrain ne leur laissait que peu d'espace pour charger et la nuit d'encre ne leur faciliterait pas la tâche. Seules les innombrables torches piquetant les collines où s'était retranchée l'armée de Brangue pourraient les guider. Ils avançaient en ligne, si proches que leurs armures s'entrechoquaient, un mur de fer et de muscles tendus avançant au pas sous un déluge de projectiles aveugles. Déjà, des dizaines d'écuyers, de chevaliers ou de montures s'étaient écroulés, touchés par un trait mortel. Les chevaux renâclaient bruyamment, leur corps puissant et bardé de métal prêt à fouler l'ennemi, les lances dressées se baissèrent sur un ordre du baron, les visières furent rabattues. La voix du baron Colirm, invisible dans l'obscurité, ordonna la charge. Hedegin regarda dans la direction supposée de Sri, masquée par les nuages, et adressa une dernière prière à ses ancêtres. Deux fossés fraîchement creusés par les assiégeants les attendaient avec

derrière, des milliers de piques qui éventreraient leurs chevaux, des milliers de dagues qui trouveraient le défaut de leurs armures. Il éperonna les flancs de sa monture, un cri immense jaillit des centaines de poitrines qui constituaient leur front et la terre se mit à trembler.

ooOoo

Brangue s'agita nerveusement sur sa chaise renforcée quand les torches adverses furent mouchées. Il avait cru repérer Gorgass dirigeant une partie de ses chevaliers vers le sud.

— Quelle folie ! dit-il la bouche pleine.

Sa main grasse plongea vers le tas de victuailles récemment renouvelé et attrapa un pâté qu'il engloutit machinalement. Seuls Hurn et Virn étaient encore à ses côtés, surveillant passivement les événements.

— Mes enfants, j'aurais donné cher pour avoir un peu de lumière. Ces nuages soudains et cette sombre idée de vouloir se dissimuler à nos yeux ne me plaisent pas…

Une immense clameur couvrit ses derniers mots et des milliers de sabots secouèrent le sol comme un vulgaire tamis. Les deux hommes de main de Brangue ouvrirent grand leur bouche de soudard, une lueur d'incompréhension chassant un instant la malignité de leur regard. Un plateau d'argent chargé de mets glissa lentement vers le bord de la petite table sur laquelle il était posé. Brangue exulta.

— Oh oui, que n'aurais-je donné pour voir ça en plein jour.

ooOoo

Gonflé d'adrénaline, Hedegin hurla à pleins poumons quand sa monture franchit le premier fossé. Son destrier s'envolant, il vit par les deux fentes de son heaume la foule de piquiers affolés se préparer à recevoir leur charge. La rudesse de la réception manqua de le faire démonter et il dut enfoncer profondément ses éperons dans les flancs de son cheval afin de sauvegarder son élan. Seulement une dizaine de pas séparaient les deux fossés. Une autre impulsion et ils passèrent le second obstacle, accueillis de l'autre côté par des piques dressées qui, heureusement, se brisèrent sur le poitrail de fer de sa monture ou sur son bouclier. Hedegin s'arc-bouta sur ses étriers, le bois de la lance ploya et un choc rude se répercuta depuis son poignet jusqu'à son épaule ; la pointe s'était introduite dans la gorge d'un soldat comme le fil dans le chas d'une aiguille. Il l'abandonna et, criant de plus belle pour se donner du courage, dégagea son épée du fourreau de selle et tailla dans la tumultueuse marée humaine. Quand des mains s'agrippèrent à ses jambes et tirèrent, il les sectionna d'un revers de lame et poussa son cheval dans la pente, poursuivant plus loin sa moisson de membres. Il aperçut un chevalier sur sa droite qui le suivait de près, massacrant à tour de bras les piquiers qui osaient l'approcher. Essoufflé, Hedegin crut reconnaître le cimier en forme d'épée du Lion de Brann. Englué dans la mêlée, priant pour que son cheval ne cède pas, Hedegin tenta de le rejoindre, mais un mouvement de cette mer vociférante et armée le déporta sur la gauche.

La furie guerrière qui l'avait porté jusque-là disparut et un besoin impératif de survivre lui succéda. Malgré ses muscles roides, il batailla de plus belle pour avancer. L'obscurité avait transformé les assaillants en ombres grimaçantes et hurlantes. Il sentait à travers son

poignet chaque coup qu'il donnait et savait distinguer quand la lame touchait l'os ou le fer, la chair ou le cuir. Sous lui, son cheval foulait les blessés et les morts, hennissant furieusement à chaque fois qu'une dague ou que le fer acéré d'une pique perçait ses défenses.

Hedegin avait tué ou blessé nombre d'ennemis mais il en venait toujours plus, son épée se faisait lourde et il n'arrivait plus à soulever son bouclier.

Il fendait une tête nue quand un des spécialistes de la mise à mort, un charognard adroit, profita de son abattement pour enfourcher sa monture juste derrière lui. Instinctivement, la bête se cabra, sans grand résultat. Le bras de son adversaire s'enroula autour de son cou et fit pivoter son heaume mal fixé, bloquant sa vue. Des grappes de mains profitèrent de cet instant de faiblesse pour le tirer. Les voix pressées et débordantes de haine de ses assaillants sonnaient la curée tout autour de lui.

— Sus, sus, l'est fait !

— Frappez, compagnons, frappez !

— L'rênes, pr'nez l'rênes du ch'val !

Une dague experte s'introduisit entre les plates de son armure et força la cotte de mailles. La panique s'empara de son esprit confiné. Aveugle et affolé, il frappa au jugé un coup sans force. Une voix familière aux inflexions féroces précéda de peu l'arrivée en trombe de son propriétaire.

— Alors, baron, on faiblit ?

Une force invisible, accompagnée du son caractéristique d'un corps qu'on embroche, arracha d'un coup l'homme accroché à son dos. Les mains le lâchèrent alors que des coups sourds et meurtriers se faisaient entendre tout autour de lui. Des gémissements et des plaintes remplacèrent les voix hargneuses. Hedegin, libre, réajusta son heaume et releva sa visière, goûtant avec délectation cet air frais qui venait caresser son visage couvert de sueur.

Les yeux écarquillés, il tourna la tête dans tous les sens. La bataille faisait rage à une quinzaine de pas derrière eux et nul ennemi ne faisait mine de vouloir les rejoindre. Dans une grande confusion de sang et de cris, ils avaient réussi à forcer la barrière de fer et de chair, et se retrouvaient à proximité du camp des assiégeants. Gorgass retira son épée du cœur d'un des piquiers qui l'avaient suivi jusque-là, quatre autres gisaient autour d'Hedegin.

— Allons, prince, ressaisissez-vous. Ils peuvent encore nous voir.

Gorgass Fragor menait déjà son cheval entre les tentes quand Hedegin saisit les rênes de sa monture et grimpa en selle. Il le suivit non sans avoir remercié son ancêtre pour ce miracle.

ooOoo

Brangue empoigna la tête exsangue par les cheveux et la balança à hauteur de la sienne.

— L'usurpateur, vous dites que c'est l'usurpateur !

Il s'approcha du baron Luarn. Ce dernier encaissait sans broncher la colère du frère du haut-roi, le visage blême et couvert de sang. Les autres princes s'étaient retranchés derrière lui en priant pour que Brangue ne s'en prenne pas à eux. La bataille s'était terminée avec l'annonce de la mort de l'usurpateur, ses chevaliers et princes s'étant

rendus avant de se faire massacrer. Dans la petite plaine, la troupe en liesse pillait et rançonnait allègrement, ignorant tout du stratagème.

— C'est ce crétin de prince Erthiral, voilà ce que vous m'amenez, la tête d'un crétin ! Ses mentons de gélatine tressautaient à chaque mot qu'il beuglait. Voilà ce que j'en fais de votre tête d'usurpateur !

Il la projeta avec force sur l'épais tapis, sur lequel elle rebondit mollement. Fou de rage, Brangue commença à l'écraser avec son pied et à l'insulter.

— Saleté de Gorgass ! Je te le ferai payer, enfant de putain.

Le crâne craqua hideusement en cédant sous les coups. Brangue rejeta sa grosse tête en arrière, ses yeux minuscules réduits à une seule expression, la haine.

— Et alors ! Vous voulez que je fasse de même avec la vôtre ? Retrouvez-le ou je vous jure par l'Innomé et tous mes salopards d'ancêtres que je m'occuperai personnellement de chacun de vos os. Allez, interrogez chaque prisonnier, envoyez des patrouilles vers l'ouest, il va essayer de faire la jonction avec le reste de son armée, bougez-vous, bande d'abrutis ! Nous devons lever le camp avant l'aube… Et exécutez-moi tous les prisonniers, ils nous ralentiraient. Pas de discussion !

Luarn salua Brangue avec une sobriété toute militaire et se retourna pour transmettre ses ordres, impeccable traduction de la volonté de son prince. Les renforts en toile de son siège gémirent quand Brangue laissa sa masse volumineuse tomber dessus. Rassurés, Hurn et Virn ramassèrent la vaisselle éparse et redressèrent le mobilier de campagne ; des serviteurs accoururent avec des mets fumants. La main boudinée de Brangue fourragea dans un plat en sauce.

— Guldirion !

Le petit homme émergea de l'ombre à la lisière des braseros.

— Oui.

— Ah, vous voilà, voleur ! dit-il en mâchouillant. Bien, c'est à vous de jouer. Il doit avoir une heure d'avance tout au plus.

— J'ai déjà donné mes ordres.

— Enfin un peu d'intelligence ! Nous finirons peut-être par sauver ce foutu royaume ! dit-il avant de roter bruyamment.

ooOoo

Hedegin et Gorgass s'étaient débarrassés de leur harnois une heure après avoir quitté le camp et avaient fait de même avec les protections de plate de leurs montures. Leur chevauchée nocturne les avait menés vers l'ouest, vers leur armée qui marchait à leur rencontre. Camerune s'était levé peu de temps auparavant, vite masqué par les orgueilleux nuages blancs qui croisaient dans le ciel. Le peu de luminosité arrangeait les deux hommes en fuite dans cette campagne dorée qui semblait ne pas vouloir s'éveiller. La guerre menait ses affaires non loin et chacun le savait, les hommes comme les animaux. Les vastes champs de blé et les carrés de terre brune portant les stigmates des socs de charrues découpaient le paysage en parcelles allongées. Aucun troupeau ne paissait, seule la fumée terne des rares fermes et des hameaux témoignait de la présence des sujets de Caldric.

Ils empruntaient les petits chemins de terre, mettant à profit chaque bois et bosquet, afin d'éviter au mieux les habitations humaines. Aucune patrouille n'avait croisé leur route de

près ou de loin. Mais Hedegin s'attendait à voir surgir à tout moment les soldats de Brangue. Heureusement, cette partie de la Petite Angande était plate comme un galet de rivière et, malgré le mauvais temps, leurs regards portaient loin.

Depuis une heure, ils chevauchaient au pas pour économiser leur monture, le haut-roi en tête. Possédant un sens déplorable de l'orientation, Hedegin se fiait à celui du monarque. Celui-ci lui avait expliqué tôt le matin quelle passion il avait pour la chasse.

— Dites voir, profitons de ce moment de tranquillité pour parler de vos affaires dans le sud. Le haut-roi avait tourné sa tête de côté pour parler. Où en êtes-vous avec vos barons, roi Hedegin ? Gorgass appuya sur le titre et un demi-sourire carnassier naquit sur son profil félin. Ne sont-ils pas assez nombreux, ceux que vous avez soumis à ma couronne pour que cette guerre contre ce traître de Senyard Percesang finisse enfin ?

Hedegin répondit sans cesser de surveiller les alentours.

— Si le roi de Parn voulait bien m'écouter ou vous écouter, la guerre serait terminée, haut-roi !

— Ah, c'est donc ce Parnemain qui est la cause de tout. Hmm, ça ne m'étonne pas, il a si peu le désir des armes qu'il a fait émousser son épée de peur de se blesser. Gorgass se tourna complètement, une main sur la croupe de son cheval. Peut-être devrais-je le convaincre de vous laisser diriger ses barons, qu'en pensez-vous ?

Hedegin adressa mentalement une énième prière à ses ancêtres.

— C'est un honneur, mon roi. Je ne vous décevrai pas.

— Bien, bien.

Et il reprit sa position initiale au grand soulagement de Hedegin : il préférait converser avec un dos muet et une voix sans visage plutôt qu'avec une face rusée et sournoise dans laquelle brillaient deux éclats malsains et glacés.

— Chierie d'ancêtre ! jura Hedegin.

Le groupe de cavaliers les avait aperçus et se dirigeait vers eux. Gorgass fit faire volte-face à sa monture et regarda rapidement autour de lui. Des traits de lumière avaient percé la voûte basse et épaisse, et éclaircissaient la grisaille ambiante. La riche campagne ondoyait doucement à perte de vue, nue et sans un seul recoin sauvage où s'abriter.

— Il nous faut les affronter, après tout, ils ne sont que six. Allez Hedegin, épée au clair, taillons cette vermine !

L'épée de Gorgass jaillit du fourreau telle une longue étincelle. Hedegin tira la sienne et ils éperonnèrent leurs chevaux, chargeant sans une parole de plus. Les sabots frappaient et soulevaient la terre meuble sans un bruit, les naseaux de leurs montures crachaient de la fumée, pas un oiseau dans le ciel, pas un brin de vent, ils étaient seuls à bouger dans ce paysage silencieux. Leurs poursuivants s'étaient arrêtés au sommet d'une pente longue et douce, et chargeaient leurs arbalètes. Hedegin n'avait toujours pas bougé quand il entendit les claquements secs briser le silence malgré la distance. Sous une impulsion de ses jambes, sa monture fit un brusque écart et il se coucha sur l'encolure. Le cheval royal, lui, se déroba sous son cavalier, frappé par deux carreaux. Le corps du Lion de Brann, emporté par l'élan, sembla hésiter un instant entre ciel et terre pour finir par bouler violemment sur le sol.

Hedegin n'attendit pas pour savoir s'il était vivant, il le dépassa et continua sa course. La corde d'une arbalète claqua et un carreau siffla son air mortel ; il n'était plus qu'à deux cents pas quand il se retrouva dans la terre fraîche et humide sans comprendre, une

jambe coincée sous la masse de son cheval. Allongé sur le flanc, l'animal essayait vainement de se remettre sur pattes, ses yeux affolés roulant désespérément dans leurs orbites. Hedegin profita d'une de ces tentatives infructueuses pour dégager son membre blessé. Il se traîna sur quelques mètres dans le champ avant que les vagues de douleur ne le fassent vomir. Un os devait être brisé mais il n'avait pas le courage de déchirer ses braies pour regarder. Il ne trouva nulle part leurs assaillants. Les cavaliers avaient disparu, escamotés par l'une des rares cuvettes que comptait le terrain ; ils ne tarderaient pas à réapparaître. Hedegin manqua de perdre connaissance quand il se releva en prenant maladroitement appui sur sa jambe blessée. Il fouilla la campagne derrière lui pour trouver le haut-roi. Gorgass courait dans l'autre sens, le laissant seul face à ses poursuivants. Un sentiment de rage l'envahit.

Au moins, mourrai-je l'épée à la main, pensa-t-il.

Il sautilla vers son arme quand les six cavaliers surgirent à une cinquantaine de pas, vêtus d'habits communs, sans aucune livrée, de fines et longues arbalètes au creux du bras. En le voyant, trois d'entre eux stoppèrent tandis que les autres le dépassaient à bonne distance. Le plus grand le visa calmement, Hedegin pouvait distinguer le ricanement de ses deux comparses. Il leva son bras qu'il avait eu le temps d'armer.

— Je vous défie un par un… ! cria-t-il.

Ses paroles moururent avec lui. Un carreau lui avait défoncé le plexus solaire et l'avait traversé de part en part. Il perdit la vie et la couronne promise.

Le chef des voleurs partit d'un long rire strident qui s'arrêta net, son visage retrouvant cette expression cruelle qui n'augurait rien de bon pour Gorgass. Les voleurs encerclaient l'imposant Lion de Brann au milieu d'un champ retourné, à plus de dix allonges de son épée. Ils avaient rechargé leurs arbalètes et tenaient en joue le monarque épuisé et acculé, tournant au petit trot autour de lui.

— Et combien m'offrez-vous ? Plus de cent mille or ? demanda ironiquement le voleur.

Les hommes d'Énoïr ricanèrent crânement. Gorgass suivait péniblement les mouvements de son interlocuteur en pivotant continuellement sur lui-même. Un carreau s'était fiché dans son omoplate et il saignait abondamment.

— Tout ce que vous voudrez plus une couronne pour chacun, proposa un Gorgass affable.

— Peut-être, y dit vrai, même si j'préfère pas que ce soit les vieux titres, prince m'aurait bien conv'nu aussi, dit un des jeunes voleurs en clignant de l'œil.

— Ouais, tu as raison, ta mère que tu connais pas s'rait fière d'un marmot couronné, se moqua un autre.

Tous se marrèrent. Le chef frotta son menton mal rasé.

— Ouais, baron ou prince, ça sonne bien. Dommage qu'on peut pas, dit-il avant de décharger son arme sur le haut-roi.

La force de l'impact fit virevolter Gorgass, comiquement, et il s'effondra en gémissant.

— V'voyez, les gars, faut toujours viser les os, l'coup est plus violent et l'carreau, y reste dedans, c'est mieux, dit le chef. À toi, P'tite Barrique, exerce-toi.

Le dénommé P'tite Barrique immobilisa son cheval pour viser. Gorgass, plié en deux, se tordait par terre, les mains sur la hanche gauche, le visage en attente du coup de grâce. Une

explosion assourdissante au-dessus de leur tête suspendit le geste du voleur. Une ombre recouvrit la moitié du champ et il se mit à pleuvoir des gouttes de sang. Les chevaux renâclèrent, grattèrent la terre de leurs sabots, un cheval rua. Instinctivement, tous levèrent les yeux et découvrirent l'énorme créature à la chair torturée, flottant à la verticale du haut-roi. Aucun son ne franchit leur bouche, leurs esprits figés par l'incompréhension, ils entendirent la gueule inhumaine et déchirée articuler des mots humains.

— Mon roi, j'espère que je n'arrive pas trop tard pour vous porter les salutations de mon maître Bachul. C'est qu'il m'en voudrait énormément.

Chapitre 13 : Seianne

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Mer des Sorciers. Sud de l'archipel de Gonoth.
Débarrassé de l'école d'Orth, l'archimage Bachul dirige à présent les quatre écoles restantes. Il a annoncé la guerre prochaine contre le haut-roi Caldric et leur retour sur les terres d'Angande d'où ils avaient été bannis plus d'un millénaire plus tôt.

Camerune s'était levé paresseusement sur une mer brossée par des bourrasques violentes et brûlait déjà le dos des hommes à la tâche sur le pont du navire. Cela faisait dix jours qu'ils avaient quitté les eaux de Gonoth et, selon le cuisinier qui avait ses entrées dans la cabine du second, ils n'étaient plus qu'à quelques jours d'Haderzath.

Le capitaine avait tiqué mais, sur l'insistance de Pel, s'était résigné à prendre Seianne à bord, laissant entendre au marin qu'il était responsable de sa nouvelle recrue. La vie sur *Le Pervas* était rude, bien plus qu'à l'époque où il était l'écuyer du prince de Moke, mais il n'avait pas failli et avait tout accepté sans rechigner, à commencer par les quolibets du Gros Lug et de son maigre compère édenté, Klaft. À présent, il était vêtu comme eux – d'une simple culotte s'arrêtant au-dessus du genou et d'un gilet de cuir maintes fois reprisé – était aussi sale et travaillait autant. Sa forte musculature, son air frondeur et surtout l'amitié de Pel lui avaient évité bien des ennuis mais pas les tâches les plus ingrates ; Seianne avait passé son temps à briquer le bateau du gaillard d'avant à la poupe, un travail aussi dur qu'inutile à ses yeux. Les bandes de tissus, enroulées autour de ses mains en charpie, le protégeaient mal des échardes pointues qui hérissaient le pont et le mouchoir noué sur son crâne, s'il le gardait des insolations, n'empêchait pas la chaleur de l'abrutir du matin jusqu'à tard dans la soirée.

Il frottait le plancher avec une brosse de paille de fer et un gros savon noir quand la vigie repéra le pavillon solzarade. Immédiatement, les marins coururent à tribord et, les mains en coupe sur le front pour se protéger du lumineux Camerune, cherchèrent le navire des yeux. Seianne rejoignit Pel qui s'était juché sur un tonneau à la proue et fouillait l'horizon avec sa précieuse lunette. Cet homme au regard clair et au caractère solide était fort apprécié sur *Le Pervas* et beaucoup s'étaient naturellement rassemblés autour de lui.

— Pel, des pirates ? s'inquiéta Gros Lug.

— Bah, on peut jamais savoir avec ces Solzarades, commenta un marin baraqué dont Seianne avait oublié le nom.

— Il vient vers nous, répondit calmement Pel. Et m'étonnerait qu'ils nous veuillent que du bien.

— Tous sur le pont et armez-vous, gueula le second depuis le château arrière.

— Va chercher ton arme, dit Pel en sautant du tonneau. Tu en auras bien besoin, ajouta-t-il et, d'un geste prompt, saisit son long coutelas à sa ceinture.

Seianne obéit et se précipita vers la cale. Il dévala les escaliers de bois, au coude à coude avec les membres d'équipage désarmés. Serss, son perce-mage, était le seul bien

qu'il avait emporté avec lui. Il l'avait roulé dans ses vieux vêtements et glissé derrière la caisse en bois qui était censée être son coffre. Dès que ses doigts s'enroulèrent autour de la garde en forme de conque, la lame souple frémit et émit l'espace d'une seconde une lueur blanc argent. Une énergie revigorante et fraîche coula de l'épée à son bras, bien plus que lors de sa dernière leçon avec Somir ; le maître d'armes lui avait confié ce matin-là qu'une seule et unique magie animait les perce-mages. Seianne n'avait alors pas compris, mais n'avait pas demandé d'explication tant il était occupé à repousser les assauts du maître d'armes. Ensuite, il avait oublié et Somir était mort, comme Zacra et peut-être d'autres qui étaient accordés à un perce-mage. Se pourrait-il que son épée, n'ayant plus à partager ce pouvoir unique, concentre toute la magie de ces armes enchantées ? Ragaillardi par cette idée et par le chant intérieur de sa rapière, il enchaîna quelques bottes rapides sous l'œil étonné de deux marins occupés à chercher un objet pouvant leur servir d'arme et, rassuré par les incroyables réactions de son épée, décida de remonter. Suant et haletant, il refit le chemin inverse au pas de course.

Le capitaine barrait plein sud pour profiter au maximum du vent et augmenter leur allure mais le petit boutre, toutes voiles dehors, filait sur eux comme poussé par le souffle de l'Immortel Aez et déjouait leurs manœuvres pour lui échapper. Tous, excepté les quelques marins nécessaires à la bonne marche de leur navire, étaient à présent massés à tribord et regardaient avec appréhension l'ennemi se rapprocher. Quelques-uns jetèrent un coup d'œil intrigué à la longue rapière de Seianne mais peu se souciaient en cet instant de savoir pourquoi il arborait une telle épée et où il l'avait trouvée. Pel jouait nerveusement avec son arme, la faisant sauter d'une main à l'autre ; le Gros Lug tapotait négligemment sa paume droite avec une barre de fer ; Klaft avait planté deux couteaux dans le plat bord. Les marins se taisaient et attendaient l'abordage, résolus. L'imposant silence seulement troublé par les gémissements du gréement leur nouait l'estomac et faisait monter la tension à mesure que, lentement mais inexorablement, la distance entre les deux navires se réduisait.

Ils entendirent d'abord les cris de guerre et les insultes en solzarade avant de pouvoir distinguer les silhouettes enveloppées dans des burnous sombres. Tenant de longs cimeterres ou de courtes lances, ils frappaient sauvagement avec la hampe ou le pommeau, le bordage ou leur bouclier. Le tapage des assaillants commençait à produire son effet et plusieurs hommes du *Pervas* avaient craqué. Un jeune moussaillon s'était recroquevillé près du grand mât et pleurait, certains vomissaient et d'autres tremblaient tellement qu'ils avaient dû s'asseoir et, malgré les encouragements de leurs compagnons, ne parvenaient pas à se relever. Le quartier-maître, venu mettre un peu d'ordre et de courage dans le cœur des marins, ne parvint pas à grand-chose. Sa voix de basse et sa charpente de forgeron ne réussirent pas à chasser la peur et il eut beau agiter son horrible fouet au-dessus de leur tête, ils restèrent prostrés, convaincus qu'ils allaient mourir.

Le boutre réduisit peu à peu les voiles et ajusta son allure sur celle de sa proie. Amassés sur le pont, les Solzarades paraissaient moins nombreux mais bien mieux équipés et entraînés que les simples marins de Parn. Leur visage tanné par le soleil exprimait une joyeuse et cruelle certitude : ils n'allaient faire qu'une bouchée des piètres combattants du *Pervas*. Ils n'étaient plus qu'à un jet de pierre quand un homme hurla sa mise en garde.

— Couchez-vous !

Des archers cachés derrière le premier rang des marins solzarades venaient de se relever

et bandaient leur arc. Le quartier-maître tomba le premier. Seianne fut tiré violemment en arrière par le Gros Lug qui s'était déjà accroupi. Les flèches sifflèrent au-dessus de lui. Son voisin de droite s'écroula, la gorge transpercée par un trait empenné de rouge et de noir. Son sang gicla sur Seianne qui avait rampé jusqu'au bastingage où était adossé le Gros Lug. Une dizaine d'hommes avaient été touchés et gisaient sur le pont, soit morts, soit blessés trop grièvement pour pouvoir bouger. Seianne vit la vigie, criblée de flèches, s'écraser avec fracas devant lui. Les appels au médecin fusaient de toute part.

— Par ici !

— Pitié vite !

— Je perds tout mon sang !

Mais il ne vit nulle part le vieux médecin, qui, selon Klaft, était tailleur à l'origine.

— Restez cachés et priez vos ancêtres, recommanda Pel, à trois mètres sur sa droite, sur un ton grave qui n'annonçait rien de bon.

Les suppliques des blessés, les râles des mourants et les hurlements des Solzarades ajoutés à l'absence de commandement dans leur camp – le capitaine et son second semblaient incapables d'organiser la moindre défense – avaient achevé de démoraliser les marins. Deux ou trois inconscients se levèrent pour se rendre et moururent avant d'avoir touché le sol.

— Pourquoi n'avons-nous pas d'archers ? demanda Seianne à Klaft qui arrivait plié en deux pour se protéger des tirs ennemis.

Le petit homme ouvrait sa bouche noire et édentée pour répondre quand le navire solzarade les heurta violemment. La coque du boutre racla celle du *Pervas* avec lenteur et leurs mâtures s'emmêlèrent.

— Ils vont devoir grimper, alors préparons-nous ! Nous avons l'avantage de la hauteur, avertit Klaft en criant pour se faire entendre de l'équipage et sans regarder personne en particulier. Mais avec leurs archers, ça va être difficile, murmura-t-il pour lui-même.

Non loin, Pel acquiesça et les harangua à son tour.

— Vous avez entendu, il va falloir les repousser, alors courage et, par l'Innomé, montrons-leur ce que valent les Parnéens ! Tranchez les cordes et les mains avec vos dents s'il le faut mais ils ne doivent pas poser un pied sur *Le Pervas* !

— Attention ! hurla Gros Lug.

Des grappins au bout de longues cordes de chanvre montèrent en chandelle au-dessus de leurs têtes, telles des fleurs d'acier mortelles, écloses dans le ciel azur, et retombèrent lourdement sur eux avant d'être halés d'un coup sec par les Solzarades. Plusieurs blessèrent ou assommèrent ceux qui n'avaient pas réagi assez vite. L'un d'entre eux s'accrocha à la jambe du Gros Lug et, celui-ci n'étant pas parvenu à se dégager à temps, lui déchira les chairs quand ils tirèrent sur les cordes afin d'accoupler les deux navires bord à bord. Seianne s'épongea le front et essuya ses mains glissantes de sueur contre sa culotte. La clameur ennemie enflait et il se demanda s'il aurait le courage de se relever.

— Ils grimpent ! prévint un jeune marin qui avait risqué un œil par l'une des petites ouvertures ajourant la muraille tribord.

— MAINTENANT ! rugit Pel. MAINTENANT !

Il se redressa de toute sa taille, brandissant son coutelas devant lui comme s'il s'était agi d'une épée et mourut, une flèche dans l'œil. Klaft, le Gros Lug ainsi que plus de la moitié de l'équipage – cinquante hommes dépenaillés, au mieux équipés d'un couteau ou

d'un hachoir – avaient eu le courage de suivre Pel et s'acharnaient sur les cordes au mépris des traits mortels tirés par les archers. Les guerriers solzarades remontaient difficilement le long des cordages que d'autres tenaient solidement en contrebas. Leurs épées courbes en travers du dos, les premiers étaient parvenus à enjamber le rebord.

Seianne s'apprêtait à trancher le filin le plus proche quand il vit un Solzarade se ruer sur lui, son cimeterre tenu à deux mains. Il se fendit d'une botte et visa sous le cœur tout en pliant le buste pour éviter le coup de taille maladroit que lui portait son adversaire. La pointe pénétra sans peine le cuir pourtant épais de son armure et lui traversa le corps de part en part. Ses forces l'abandonnèrent alors que la lame glissait hors de lui et il lâcha le cimeterre. Sans accorder plus qu'un regard au Solzarade, Seianne l'écarta d'un geste brusque et fondit sur le plus proche qu'il étendit d'un coup d'estoc au milieu de la bouche. Une fièvre dont il ignorait tout l'embrasa et, au cœur de la bataille, à la manière des loups, il poussa un long hurlement de plaisir. Serss lui répondit sur une note aiguë qui glaça les assaillants.

Seianne ne sentait plus la fatigue ni la peur et tuait les uns après les autres ceux qui osaient fouler le pont du *Pervas*. Ses sens lui paraissaient plus aiguisés et ses mouvements plus fluides et rapides que jamais. Plusieurs archers le visèrent mais à chaque fois, il esquivait ou coupait en deux la flèche avant qu'elle ne l'atteigne. Il était à présent monté sur le plat-bord et se déplaçait dessus en courant aussi aisément que sur la terre ferme, accueillant de son perce-mage tous les Solzarades qui osaient encore monter à l'assaut du *Pervas*.

Poussé par cette puissance nouvelle qui gonflait ses veines d'un sang aussi tumultueux qu'une crue de printemps, il ne s'était pas aperçu que plus aucun cri ne sortait des gorges solzarades, que plus personne à bord, à part lui, ne combattait, et que, petit à petit, les ennemis avaient reflué. Courant, tel un funambule, sur les cordes qui se tendaient et se détendaient entre les deux navires, il achevait les retardataires qui n'avaient pas eu le temps de regagner leur boutre et tranchait les dernières attaches qui emprisonnaient *Le Pervas*.

— Tu croyais m'échapper ?

La voix familière dans son dos électrisa sa peau et immobilisa son bras. En dessous de lui, les vagues longues et lentes jouaient à rapprocher et éloigner les deux coques, menaçant à tout moment de le jeter à l'eau.

— Il te sera plus difficile de t'échapper ici, sans Somir pour te protéger, ajouta la voix du sorcier qui lui avait vendu la fiole sur le marché, ce mage de malheur – Jalz ou quel que soit son nom – qui l'avait charmé pour entrer dans la demeure de Zacra et avait massacré les mages d'Orth.

Utilisant l'élasticité du cordage, Seianne donna une impulsion et effectua un saut périlleux qui l'amena sur le bastingage du *Pervas*. Le petit mage n'était visible nulle part.

— Libérez le bateau, cria Seianne.

Rassérénés par la présence du mage, les Solzarades s'étaient rassemblés et, attendant un ordre qui ne venait pas, préparaient de nouveaux grappins.

— On tranche ces maudites cordes ! hurla à son tour le Gros Lug qui, à l'aide d'un cimeterre pris sur un cadavre, s'apprêtait à en couper une.

Un dard violacé lui emporta la moitié de la figure tandis qu'un autre se plantait dans sa gorge, formant un cratère fumant et grésillant. Il boita quelques pas sur sa jambe encore valide et s'effondra.

— Encore un volontaire ? demanda Jalz.

L'équipage des Mille Couronnes ne broncha pas, se contentant de chercher d'où pouvait provenir la voix. Bien qu'invisible, Seianne estima à l'oreille que le mage devait être en hauteur.

— Tu as peur de te montrer, de faire voir à tous comme tu es laid et défiguré ? le provoqua Seianne en tentant de le localiser.

— Idiot !

Cette fois-ci, il vit la seconde volée de dards déchirer l'air depuis un point situé entre les mâts des deux navires et filer droit sur lui. Encore plus rapidement, il se mit en garde et fendit en deux les projectiles incandescents, puis, d'un bond, se retrouva dans les haubans, et s'élança vers la hune du *Pervas*. Une bourrasque aussi violente que soudaine faillit l'emporter mais il réussit à se cramponner aux cordages.

— Tu crois qu'un simple mortel pourra me vaincre ?

Serss entre ses dents, Seianne ne répondit pas et continua à grimper vers le poste de la vigie, toute la mâture secouée par les coups de vent successifs. Une flèche s'empêtra dans une corde, puis une autre siffla non loin ; les Solzarades l'avaient pris pour cible.

— Seianne ! l'avertit Klaft alors qu'il atteignait la petite plateforme qui faisait le tour du mât et s'y hissait.

Juste à temps. Une autre série de dards s'était déployée dans le ciel et, après avoir effectué un virage serré, filait vers lui en sifflant. Ses réflexes aiguisés par la magie de Serss, il para et esquiva sans mal les traits d'énergie qui explosèrent en silence autour de lui, petits nuages de poudre mauve qui se dissipèrent dans le vent.

— Montre-toi ! le défia Seianne.

Un rire proche lui répondit, suivi d'un mot qui tonna assez fort pour l'étourdir. Il se retint de justesse à un filin et secoua la tête pour chasser le vertige, les secondes s'égrenant sans qu'il soit capable de la moindre action. L'incantation continuait, assourdissante, tandis que le bateau gîtait de plus en plus ; en se penchant, il crut distinguer une ombre monter des profondeurs sombres de la mer. Plus bas, sur le pont des deux navires, les marins parnéens et solzarades, alertés par l'un des leurs, criaient et paniquaient.

L'esprit encore confus, Seianne essaya de situer le mage au milieu du chaos sonore. Une goutte de sang. Il aurait juré avoir vu une goutte de sang tomber et s'écraser plus bas dans la mer bouillonnante. Il repéra d'autres gouttelettes, plus nombreuses, qui s'égrenaient en un long chapelet rouge avant de se mêler aux embruns. D'après le saignement, Jalz devait être près d'une vergue du boutre ennemi.

— Lui, tu ne pourras pas l'arrêter, personne ne le peut.

La voix était si faible que Seianne ne sut pas s'il avait bien compris. De nouveau, il regarda en bas ; la masse qui nageait vers eux depuis les profondeurs grossissait à vue d'œil et déplaçait une telle quantité d'eau devant elle, avec tant de vélocité, que le niveau de la mer était monté de plus d'un mètre sous les coques.

L'incantation avait repris avec moins de force, assez néanmoins pour accentuer sa nausée. Agir, il lui fallait agir. Obéissant à une suggestion de l'épée, il la lança avec force là où il espérait que se tenait le mage, visant sans y croire le nœud arcan situé près du cœur. La rapière tournoya une fois dans l'air avant de se planter, pointe en avant, dans un corps invisible et un cri de douleur remplaça le tonnerre carnéen.

Une petite silhouette tremblota en miroitant sous les rayons de Camerune, puis Jalz

apparut, Serss profondément enfoncé dans sa poitrine, oscillant sous la brise. Le visage fardé de rouge, le mage le fixait, sa bouche, ouverte sur une dentition frémissante et comme vivante, formant un « o » de surprise.

— Tu ne peux… pas encore… je ne lui ai pas donné ton nom…

Sa phrase mourut quand la créature qu'il avait invoquée jaillit dans une éruption d'écume. Les navires furent d'abord soulevés par la monstrueuse colline d'eau que poussait devant lui le monstre puis commencèrent à glisser sur ses flancs, se brisant l'un après l'autre sur les appendices du titanesque démon.

Au premier choc, Seianne fut éjecté hors de la hune et tomba en hurlant vers le front ruisselant de la bête qui, propulsée par des centaines de nageoires séculaires, ne cessait de grimper vers le ciel comme si elle avait voulu s'envoler.

Il rebondit sur une excroissance d'apparence caoutchouteuse, à moitié assommé par une antenne qui lui entailla la tempe, glissa de plus en plus vite sur ce qui devait être le nez ou la trompe de la bête, et se retrouva en chute libre le long des flancs blanchâtres de la créature en pleine ascension. Un mugissement faisait vibrer le démon tandis que son corps interminable et celui de Seianne, ridiculement petit en comparaison, se croisaient : lui tombant vers cette mer écumante où flottaient les débris épars des navires, elle s'élevant toujours plus haut.

Avec la vitesse, les flots qu'il percuta lui parurent aussi solides que la pierre ; ses jambes se dérobèrent sous lui et il s'enfonça douloureusement dans l'eau froide. Ses genoux étaient devenus deux nœuds de souffrance et c'est à l'aide de ses bras uniquement qu'il remonta vers la surface.

Sa tête hors de l'eau, il aspira une longue goulée d'air, toussa, et, surnageant maladroitement, regarda vers le ciel. La créature grimpait toujours vers l'astre d'or, sa silhouette éclaboussée de lumière se tortillant dans l'azur. Une vague porta Seianne à son sommet et lui révéla ce qui restait des navires et des hommes : du bois brisé et des cadavres.

— Hé ! appela une voix.

Un marin agrippé à une planche lui faisait signe.

— C'est moi ! Klaft ! cria-t-il avant d'être escamoté par une lame pour réapparaître juste après.

Seianne allait lui répondre quand il observa à nouveau la silhouette serpentine ; un instant suspendue entre ciel et mer, silencieuse, à plus d'une centaine de mètres de hauteur, un long frémissement parcourut son échine lisse, de cette queue sans fin à cette tête en pelote d'épingle, et elle bascula vers le bas, droit vers eux, ses multiples nageoires repliées le long de ses flancs.

— Plonge ! cria Klaft qui tentait de s'éloigner.

Claquant des dents et les membres gourds, incapable de quitter des yeux le monstre qui grossissait rapidement, il tarda à obéir à son compagnon. La dernière image qu'il eut de la bête fut cette tête en pointe hérissée d'antennes qui fondait sur lui en mugissant.

Pas de gueule, pensa-t-il en se laissant couler.

Repoussant l'eau de ses mains ouvertes, il commença à descendre, les yeux grands ouverts, et levés vers la surface transparente et lumineuse. Entre deux eaux, il vit avec angoisse la voûte aqueuse s'obscurcir et, l'instant d'après, exploser sans bruit sur sa gauche, livrant le passage à une ombre gigantesque qui l'aspira dans son sillage.

Malmené par les remous causés par la créature, tourné et retourné en tous sens comme

cette fois où, enfant, il était tombé dans un torrent, il sentit plus qu'il ne vit la masse défiler tout contre lui dans un grondement sourd et puissant ; il avait survécu.

Les muscles gourds et les tympans prêts à éclater, il laissa le monstre marin qui n'était même plus une ombre, juste l'écho d'un chant plaintif, et leva la tête. Un grognement indistinct suivi de précieuses bulles s'échappèrent de sa bouche ; la surface, frontière sombre et lointaine, était à peine visible. Ses poumons étaient vides et le torturaient déjà. Courageusement et sans céder à la panique, il se mit à nager sans ses jambes qui refusaient de lui obéir. La température de l'eau cessa peu à peu de l'incommoder et, même, lui devint étrangement agréable. Il était comme dans un cocon liquide.

Puis il ferma les yeux et cessa tout mouvement avec ses bras. Engourdi, et ses pensées flottant comme sous l'emprise de l'herbe de Zacra, alors qu'il avait cessé de bouger et qu'il coulait vers l'insondable abysse, un aiguillon chauffé à blanc lui traversa la plante du pied, étincelle de survie qui arc-bouta sa conscience et l'éveilla à la mortelle réalité : il se noyait. Les yeux écarquillés par la peur, il se mit à remuer en tous sens, puis, suivant les dernières bulles qui s'échappaient de sa bouche grande ouverte, il nagea vers le haut, bientôt dépassé par ce qu'il prit d'abord pour une anguille, mais qu'il reconnut comme étant Serss quand elle vint flirter avec sa main. S'en saisissant comme de la dernière chance, il se mit, plein d'une vigueur nouvelle, à battre furieusement des jambes et des bras, buvant de longues gorgées de cette mer – qui voulait le noyer – pour calmer le feu dans ses poumons. À plusieurs reprises, il manqua d'abandonner mais, à chaque fois qu'il faiblissait, une décharge aiguë vrillait ses nerfs et le relançait.

Quand il creva la surface et que Camerune vint effleurer son visage dégoulinant de sa douce et réconfortante chaleur, il pleura, de longs sanglots entrecoupés de rires nerveux qui le secouèrent quelques minutes. Il était seul au milieu d'un océan de dunes liquides et déferlantes. À part une portion de mât, quelques planches et un tonneau éventré, il ne trouva rien qui puisse prouver qu'il y avait eu deux navires quelques minutes auparavant.

Il nagea longtemps, s'orientant d'après la position de l'astre d'or qui observait avec un intérêt brûlant cet homme à demi nu se déplaçant si lentement dans l'immensité liquide. Nourris par cette volonté de fer qui elle-même s'abreuvait au pouvoir de Serss, ses jeunes et puissants muscles tinrent bon, bien au-delà de ce qui était possible pour un être humain.

Lorsque ses doigts rencontrèrent le sable, il ne tenta même pas de voir où il était, il rampa sur le ventre, savourant le contact râpeux de la grève sur sa joue, et, une fois totalement au sec, sombra dans un profond sommeil.

Ses rêves le ramenèrent dans ce passé joyeux où il s'entraînait au maniement des armes avec son jeune maître, le prince de Moke, puis il remonta le courant du temps jusqu'au jour du massacre de la famille qu'il servait, jusqu'à ce château incendié par les sbires du prince Parnemain qu'il découvrit à son retour du pavillon de chasse. Un nouveau bond dans ce futur qui était aussi son passé, et il se retrouva face à Tantrelou, dans la tente où il avait combattu le champion d'un prince au nom incertain. Le vieil homme lui jetait à la figure qu'il n'était pas le véritable prince de Moke, qu'il avait endossé ses armes pour pouvoir venger son maître et reconquérir ses terres. Tantrelou, dont le visage en croissant de lune était à présent enfoncé sur le côté et croûté de sang séché, leva sa main et lui parla directement.

— Ceci n'intéresse plus grand monde, ce qui est important, mon jeune ami, c'est le prêtre Inuhid du temple d'Ibnuz, il va t'envoyer vers nous et nous t'expliquerons ce que

tu dois accomplir pour nous aider. Maintenant, repose-toi, tu en as bien besoin.

— Est-ce que je rêve ? demanda-t-il à ce Tantrelou.

— Oui et non, répondit la silhouette de Tantrelou qui devenait de plus en plus floue. Prends garde aux ombres, je ne puis rester, trop épuisant, ajouta-t-il avant de disparaître.

À son tour, le décor de la tente s'évanouit et il se retrouva face au monstre marin, mais cette fois-ci, il y avait une gueule qui ne fit de lui qu'une bouchée.

C'est un coup de botte dans les côtes qui le réveilla. Le grognement qu'il poussa entraîna une série de cris désagréables, excepté ce rire aussi rafraîchissant que le cours d'un ruisseau. Des mains fortes le retournèrent avec délicatesse et il découvrit un charmant minois auréolé d'or blanc qui, l'instant d'après, quitta son champ de vision, laissant à la place une lumière éblouissante ; il ferma les yeux en gémissant. Un homme parla dans un langage chantant qu'il ne comprenait pas ; une voix féminine lui répondit et, très vite, les mêmes mains fortes le saisirent sous les épaules. En vain, il essaya d'articuler un merci, sa bouche sèche refusant de s'ouvrir puis il se laissa aller, une paume douce posée sur son front bouillant de fièvre.

Chapitre 14 : Sable

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Osgur Mochur. Les halls de Godondsor.
Le fragment de l'Ankerit fut dérobé par Oboss alors que sa trahison n'avait pas encore été révélée. Il perdit la Pierre Orpheline et elle fut confiée aux enfants de l'Immortel Modredor qui en avait accepté la garde. Des siècles plus tard, Nudrymia, la jylfg des Glaces, deuxième incarnation d'Oboss, parvint à la leur dérober mais les Sadouraks, les Moens et les Nördes la vainquirent. Les Moens reprirent discrètement le Fragment et cessèrent toute relation avec les humains. Les Sadouraks continuèrent d'ignorer l'existence de la Pierre Orpheline.

La chaleur était difficilement supportable, même hors du rêve, mais depuis quelque temps, Sable avait pris l'habitude de venir à la forge tous les cycles – il ne disait plus « jours » – pour voir où en étaient les Moens dans leur tentative de forger le marteau que Pandrol nommait Agyamar.

Il s'était juché dans la partie supérieure du dôme, assis sur l'un des derniers arceaux d'acier bleuté qui cerclaient la grande salle, et, malgré la hauteur, il transpirait à grosses gouttes. En bas, l'ombre de ceux qui avaient été des Moens battait lentement un objet plus coloré que mille arcs-en-ciel. Hobriom et quatre autres forgerons, dépourvus de la moindre protection, travaillaient près d'un bassin ardent sans jamais s'arrêter. Sous l'effet du rêve, leur peau si rouge normalement, avait viré au gris, leur regard avait perdu tout éclat et leurs cheveux de fer ne se dressaient plus fièrement sur leur tête ; le peu de vie que maintenait Sakrajka en eux suffisait à les animer dans la réalité mais pas à raviver leur cœur brûlant. Malgré la faible cadence et l'état pitoyable de leur corps, les chocs de leur marteau sur la Pierre Orpheline produisaient un son dur et mat que couvrait à peine l'intense ronflement des flammes.

Le spectacle de ce feu liquide, vomi par six terribles gueules d'acier, ne cessait d'impressionner Sable. Il aimait le dessin en étoile de ces rivières enflammées qui serpentaient à travers la forge selon un circuit compliqué, alimentant toutes sortes de creusets, et qui finissaient par se jeter au centre dans un puits sans fond. Mais ce qu'il appréciait le plus, c'était quand les forgerons moens plongeaient le fragment de l'Ankerit dans le bain de feu vivant pour l'attendrir. Alors, la salle s'emplissait de mille couleurs et pour un instant, les Nains semblaient reprendre vie, un instant seulement.

— *Triste réalité,* pensa Sable.

Sa bouche était sèche ; il porta la gourde d'eau à ses lèvres et soupira d'aise quand le liquide courut dans sa gorge. Pandrol l'envoyait régulièrement observer l'avancement du travail d'Hobriom, le chef des forgerons de Godondsor, et attendait à chaque fois son retour avec impatience. Quand Sable revenait lui faire son rapport, il passait une bonne heure à grommeler inlassablement en tortillant sa barbe de fer.

— Agyamar ne doit pas être forgé, ça non, foi de Buzin, mais que puis-je faire ? Et il

soupirait à la manière d'un vieux soufflet avant de jeter un regard furieux à Sable et de reprendre sa litanie.

Se pourrait-il qu'un Moen puisse devenir sénile ? Sable espérait que non. Le Nain était encore fâché de son refus de ramener le corps de l'étranger imberbe dans le temple de Modredor. Ne pouvait-il comprendre son amour pour Sambraze ? Que s'il n'obéissait pas à Sakrajka, l'Immortel ne rendrait jamais sa liberté à sa fille comme il l'avait fait pour lui. On ne pouvait lui demander de renoncer à ça !

Des voix se firent entendre à travers les voiles du rêve. Il se leva prudemment et gagna la bouche d'aération par laquelle il était arrivé. La reine Sambraze venait aussi s'assurer des progrès faits par son maître forgeron. Sable s'allongea à l'intérieur du conduit et, son corps à l'abri, il rejoignit l'autre Godondsor, celle du songe sans ombres de l'Immortel Sakrajka. La chaleur augmenta soudainement, sans que cela soit insupportable, et les forges prirent une teinte flamboyante.

Sachant son véritable corps à l'abri, il rampa jusqu'au rebord en métal et découvrit les visiteurs en contrebas. Sambraze, entourée de Gambir et de deux des humains, interrogeait les forgerons. Malgré le contraste entre la taille imposante des Moens et celle des humains – l'échelle ne semblait pas être la même pour les deux races – Sambraze resplendissait. Une robe droite de fils d'or, au col et aux manches richement ornés de rubis, épousait son corps de jeune femme et en rehaussait la fragile stature, un simple filet d'un métal inconnu retenait sa chevelure de nuit et tombait devant ses yeux noirs, de minuscules opales de feu dessinaient une toile complexe sur le bas de son visage, ses longs doigts blancs étaient bagués et chaînés entre eux ; depuis qu'elle était à Godondsor, elle ne se vêtait que de métal précieux et de pierres rares pour séduire son peuple nouvellement conquis. Sable se prit à être jaloux des Nains et des égards qu'elle leur portait même si, de plus en plus fréquemment, la véritable Sambraze était éclipsée par l'esprit de l'Immortel Sakrajka.

Les deux hommes restaient prudemment en retrait ; l'Immortel les avait gardés tels que dans la réalité, deux visages trop vite vieillis avec la même lueur malsaine dans les yeux, preuve que Sakrajka ne les portait pas dans son cœur. Dans le rêve, Hobriom répondait d'une voix forte, son énorme marteau de forgeron tenu fermement par deux mains rougeoyantes.

— Reine Sambraze, la tâche est ardue, il faudra encore bien des cycles avant que nous réussissions à forger Agyamar. Je ne comprends pas, nous frappons de tout notre cœur et pourtant rien n'y fait, la pierre résiste, une force terrible retient nos coups, une force que nous ne nous expliquons pas. Le Nain était partagé entre la colère et l'incompréhension. Pardonne-nous, belle reine, dit-il en baissant sa grosse tête. Nous sommes indignes d'être tes sujets.

Si l'irascible Pandrol avait été présent, il se serait étouffé en mangeant sa barbe de fer, pensa Sable.

Gambir se porta au côté de sa reine. Vêtu de la robe de cuivre estampillée de la montagne de Modredor qu'arboraient traditionnellement les guides de Godondsor, il était sûr de son pouvoir et de son autorité auprès de celle qu'il révérait comme une déesse.

— Ma reine, la charge de grand forgeron est peut-être trop lourde pour les épaules d'Hobriom, peut-être faudrait-il en nommer un autre.

Les yeux d'Hobriom se ternirent, le fer sur son crâne se hérissa, les autres forgerons grognèrent leur désapprobation. Sambraze leva une main et parla avec la douceur qui la

caractérisait, et même les flammes de la forge semblèrent s'apaiser.

— Hobriom a encore toute ma confiance et je suis sûre que lui et ses compagnons arriveront à forger le marteau Agyamar. Insufflez dans la pierre toute la force destructrice des Moens, toute la puissance de Modredor car ce qu'Agyamar devra détruire est plus dur que cent de vos montagnes. Et maintenant retournez travailler.

Ils s'inclinèrent et retournèrent à leur tâche, Hobriom jurant bruyamment entre ses dents de pierre.

Alors que Sambraze n'était pas encore arrivée aux portes des forges, le plus petit des deux humains, le dénommé Volz, la devança et lui bloqua le passage. Le rugissement des flammes et le chant qu'avaient repris les forgerons couvraient en partie ses paroles. Sable se rapprocha d'eux en rampant le long du rebord de métal.

— Ma reine, …profitons… moment où nous…

Sable se hâta, glissant avec dextérité sur l'étroit renflement métallique qui surplombait la sortie.

— … une faveur …de celle que vous savez…

Sable s'arrêta à la verticale des deux humains ; s'il prenait l'envie à Gambir ou à Sambraze de lever la tête, ils le découvriraient à coup sûr.

— …faire autrement, conclut l'humain d'un ton que n'apprécia pas le guide des Moens.

— Suffit, humain ! Tu t'adresseras à la reine des reines quand elle te le demandera, et ôte ce vilain rictus de ton visage, il est une insulte à sa beauté.

Gambir s'avança, saisit vivement l'humain Volz par le col et le souleva à bout de bras. Celui-ci n'esquissa pas le moindre mouvement pour éviter l'imposant Moen, il se contenta de ricaner comme il savait si bien le faire. Sable ne voyait pas son visage mais il était sûr qu'il n'avait pas peur. L'autre humain s'était mis à rire de la même façon que son comparse.

— Ma reine, ma reine, ce n'est pas raisonnable, vous avez promis de nous aider, continua Volz d'une voix étouffée.

— Posez-le, Gambir, ordonna doucement Sambraze.

Le Moen obéit à contrecœur, et le fit si brutalement, que Volz tomba à la renverse. Il se releva en se massant l'arrière du crâne qui avait heurté violemment le sol. Un peu de sang tachait le bout de ses doigts quand il ramena sa main devant son visage.

— Humains, je ne vous ferai aucun mal parce que vous êtes ses jouets et non les miens, annonça Sambraze.

Sable se demanda depuis son inconfortable poste d'observation si elle parlait de cette mystérieuse sœur à laquelle elle avait fait allusion plusieurs fois auparavant, et si Sambraze et lui étaient les jouets de Sakrajka ; il préférait de toute façon cette idée à celle de Pandrol. Les paroles du vieux Moen revenaient sans cesse le hanter : « Elle n'existe pas, petit Sable, l'humaine Sambraze est un artifice du rêve de Sakrajka, un leurre pour ton cœur imbécile ».

Il remarqua soudain que Gambir semblait plongé dans un état d'hébétude ; la fureur avait quitté son visage et il oscillait lentement sur ses jambes, comme bercé par une musique que lui seul entendait. Le vacarme de la forge s'était lui aussi atténué au point qu'il était difficile d'entendre le choc des marteaux des forgerons sur la pierre. Maskarij devait s'être aperçu du changement car il alla donner une série de forts coups de pied dans les tibias de Gambir en rigolant méchamment. Volz s'approcha de Sambraze.

— Laissez-nous regagner la réalité, nous ne pouvons rester dans le rêve. Nos corps se détériorent et qui sait si votre petit étalon, qui a la fâcheuse manie d'apparaître et de disparaître, ne nous les abîmera pas.

Sable tressaillit.

— Une fois le marteau forgé, nous devrons partir immédiatement, continua le voleur, il ne peut y avoir de contretemps. C'est pour ces raisons que vous devez nous relâcher maintenant, c'est pour ces raisons que nous devons éliminer le Sadourak Deïal et son compagnon nörde, et ne pas attendre qu'il trouve le moyen d'utiliser son pouvoir.

Maskarij avait sorti un couteau et l'agitait sous le menton de Gambir, toujours impassible.

Cet homme est fou, jugea Sable tandis que le voleur continuait de parler à Sambraze.

— Et quant à votre protégé, il est hors de question qu'il nous accompagne. Volz s'approcha tout près de Sambraze. Votre majesté a-t-elle saisi ou bien dois-je répéter, dit-il en martelant chaque mot d'un coup de son index sur la poitrine de Sambraze.

Sable regarda avec effroi ce doigt vulgaire qui osait la toucher, puis il se rappela qu'il était dans le rêve et que de toute façon, c'était Sakrajka qui parlait à présent par la bouche de sa bien-aimée.

— Comment ma sœur peut-elle accepter d'être servie par d'aussi pitoyables représentants de la race humaine ? questionna tristement l'Immortel.

Volz et Maskarij échangèrent un regard complice et éclatèrent du même rire grinçant et moqueur.

— Alors, nous laisserez-vous sortir de ce maudit rêve pour que nous nous occupions du Sadourak ? demanda Volz toujours aussi arrogant.

— Non, fut sa seule réponse. Et vous devriez savoir que je peux changer les règles de mon royaume à tout moment, que ma sœur ne sera jamais en mesure de vous protéger, aussi grands soient ses pouvoirs.

— Vous ne pouvez rien contre nous, ma reine, vous êtes un Immortel et votre nom se trouve sur la Table, c'est d'ailleurs pour cela que nous sommes tous là, dit-il en collant son front plat contre le sien, un geste qui hérissa Sable.

— C'est en partie vrai, ce que tu dis, humain. Mais ici, tout n'est qu'illusion. Elle laissa passer un silence, le temps qu'ils comprennent. Je ne vous ferai pas vraiment mal… pas dans la réalité, pas physiquement. Vous savez, votre esprit n'est pas au même endroit que votre corps. C'est une loi que beaucoup ignorent.

Le sourire de Sambraze se fit plus cruel, les opales sur ses joues d'ivoire prirent feu et ses yeux s'assombrirent. Maskarij vit son ventre gonfler d'un coup et éclater comme un fruit mûr, dégueulant l'ensemble de ses intestins ; il essaya en vain de les retenir avec ses mains en coupe mais les viscères glissèrent entre ses doigts et finirent en un gros paquet sanglant sur la pierre chaude du sol, juste à côté de Gambir. Il tomba sur les genoux en pleurant et commença à essayer de les rassembler. Instinctivement, Volz, les traits crispés par l'horreur, esquissa un pas vers les grandes portes de la forge.

— Observe bien, humain, il ne ressent aucune douleur et pourtant il souffre. Elle parlait d'un ton doux et apaisant. Il souffre parce qu'il ne comprend pas. Regarde-le bien, après, je m'occuperai de toi pour que plus jamais tu n'oublies qui je suis. Je ne te tuerai pas, pourtant tu le souhaiteras ardemment.

Des bandelettes de peau se détachaient de la chair de Maskarij et s'amoncelaient autour de lui en petits tas ; il saignait abondamment. Volz se jeta aux pieds de Sambraze

et saisit dans ses mains calleuses les délicates chevilles.

— Pitié, épargnez-moi !

Pour seule réponse, son œil droit jaillit de son orbite et roula sous la robe d'or. Sable retenait son souffle. Il détesta Sakrajka de se servir ainsi de Sambraze pour accomplir de telles atrocités. Elle leva les yeux vers lui, une brise fraîche lui ébouriffa les cheveux, porteuse de son parfum, mais c'est lui qui parla.

— Ne reste pas là, mon enfant et ne t'inquiète pas, je vous rendrai à tous deux votre liberté une fois le marteau délivré à mon frère. Allez va, il est inutile que tu assistes à ce qui va suivre.

Sable bascula dans l'autre réalité. Il retrouva son corps dans le conduit d'aération où il l'avait laissé. De nouveau, il rampa vers la forge ; Hobriom et ses assistants tapaient sans relâche sur la Pierre Orpheline, cinq ombres muettes qui travaillaient lentement au milieu des rivières de flammes. Nulle trace de Sambraze, de Gambir ni des deux humains. Pourtant, en se concentrant, il pouvait encore entendre leurs cris à travers les voiles du rêve. Il décida d'aller avertir l'étranger du danger que représentaient les deux humains ou plutôt, il céda à sa curiosité, il voulait parler à cet homme que craignait l'Immortelle Sanne.

ooOoo

Gundrild mâchait un bout de viande séchée tout en jetant de fréquents coups d'œil au Sadourak. Celui-ci ne parlait plus, ne s'alimentait plus, ne buvait plus, ne bougeait plus ; assis sur ses talons, les yeux clos et les mains ouvertes sur ses cuisses, il semblait prier. Au début, le Nörde avait essayé de le tirer de son mutisme plusieurs fois, sans aucun succès ; il craignait qu'il meure de soif ou de faim. À présent, il se contentait d'empêcher Volz, le voleur de Pragrald, et Maskarij, le marchand de Gonoth, de l'approcher et, plusieurs fois par jour, enfin ce qu'il croyait être une journée, de lui verser des gouttes d'eau sur les lèvres. Ses derniers mots avaient été : « Je sais où je suis ». Gundrild ne comprenait pas bien ce qu'ils signifiaient et les ruminait depuis, sans pouvoir les digérer.

Le Nörde supportait difficilement les quartiers où ils avaient été enfermés ; une succession de pièces froides et nues sans aucun mobilier qui donnaient sur une vaste salle occupée en son centre par un énorme bloc d'aorn bleuté, peut-être une table, il n'en était pas sûr. Deux Nains puissamment armés gardaient la porte. Il y avait aussi un long escalier par lequel ils accédaient à un endroit glacial et privé de l'habituelle lumière des becs à feu, une réserve de nourriture, exclusivement de la viande de chamois gelée et dure comme du bois.

Gundrild se leva et se dirigea vers l'étroite ouverture percée dans le sol, il n'en avait compris l'utilité que quand le besoin était devenu urgent ; il y en avait dans chacune des « chambres » donnant sur la pièce centrale mais il n'utilisait que la leur. Son régime alimentaire lui imposait de se soulager fréquemment et il préférait ne pas quitter des yeux le Sadourak.

Il s'était déjà accroupi et avait baissé ses braies quand il vit un jeune garçon apparaître en face de lui, juste à côté de Deïal. Tout d'abord surpris par la brusque manifestation, il ne le reconnut pas immédiatement. Maigre et élancé comme un chat sauvage, des yeux comme des billes foncées, la peau brunie malgré l'absence de soleil, ses longs cheveux noirs peignés en arrière, il était habillé comme un riche prince des Mille Couronnes. Il

n'avait plus rien du jeune sauvage trouvé sur un knarr à la dérive par Nigrumndr, la fille du jehald, ce gamin transi de froid, agrippé à un sarcophage de bronze, qui disait vouloir aller à Godondsor. Ils s'observèrent un instant, tous les deux gênés par le ridicule de la situation.

— Je suis désolé, dit le jeune garçon en nörde.

Gundrild déploya lentement sa lourde carcasse tout en se rhabillant à la va-vite.

— N'approche pas de lui, démon ! dit-il méchamment en désignant Deïal toujours prostré.

Sable sourcilla.

— Je ne suis pas un démon, homme du Nord.

Le géant blond s'était mis en position de lutteur, bien campé sur ses jambes musclées, le buste en avant et les bras écartés.

— Alors explique-moi comment tu surgis de nulle part, comme tu viens de le faire, et n'oublie pas que j'ai entendu l'ancêtre-pierre Besrald parler par la bouche de la jylfg.

Sable se souvint de la mystérieuse femme sans âge annonçant qu'un homme viendrait pour défaire le mal amené par lui.

Le Nörde se détendit d'un coup et lui sauta dessus. Les grands bras se refermèrent brutalement autour de sa taille et serrèrent, expulsant tout l'air hors de ses poumons. Gundrild l'écrasait contre sa poitrine, l'asphyxiait ; il avait l'impression que tout son sang lui était monté à la tête et s'était mis à bouillir.

— Tu ne nuiras plus, démon, je vais t'en empêcher, furent les dernières paroles que Sable entendit avant de se retrouver hors du rêve.

Par réflexe, il aspira une bonne goulée d'air et ne put se retenir de tousser plusieurs fois. La pièce était la même ; seuls changeait la disposition des corps du Nörde et de ce Sadourak, Deïal, censé posséder un pouvoir capable de vaincre le souffle de Sakrajka. Dès leur arrivée, ils avaient été traînés dans le quartier des étrangers par des Moens sortis de la léthargie pour la circonstance, afin de leur éviter les dégradations trop importantes causées par l'effroyable température qui régnait à l'extérieur des halls de Godondsor. Les deux étrangers n'étaient déjà plus que des ombres flasques et grises, et une fine pellicule de givre les recouvrait comme un linceul. Les humains Maskarij et Volz, placés dans une pièce attenante, étaient dans le même état. Une odeur froide embaumait l'air. Sable se leva et sautilla pour se dégourdir et se réchauffer. Il laissa passer un peu de temps, s'amusant à former d'évanescents nuages d'haleine glacée, et regagna le rêve.

Une fois de plus, l'apparition de Sable surprit la brute nörde qui semblait le chercher. Sable sourit tristement ; le guerrier se donnait bien du mal pour rien. Gundrild chargea à nouveau quand il le découvrit.

— Attends ! essaya de l'arrêter Sable.

L'énorme paquet de muscles ne le percuta pas, il était de nouveau passé de l'autre côté.

— Merde ! Sable avait lancé le juron à l'une des deux silhouettes effondrées au centre de la pièce. Imbécile ! continua-t-il en se relevant, tu ne peux pas écouter, non ? Il se retint de frapper la masse inerte. Oh, tu m'entends guerrier stupide, je suis là pour vous parler. P.A.R.L.E.R. Ses paroles résonnèrent sans provoquer d'autre réponse qu'un léger écho. Encore un essai tête de mule, et adieu, tant pis pour vous.

Sur ses gardes, il écarta une fois de plus les voiles qui séparaient la réalité de l'illusion. Le Nörde était derrière lui, il le sut au moment où son poing l'atteignit derrière la nuque.

Il s'écroula foudroyé et à peine conscient. Il se sentit soulevé et projeté contre un mur. Le choc ne fut pas douloureux, comme une longue vibration qui se répercuta de ses pieds à sa tête. Sable crut s'entendre lui dire d'arrêter. Comment pouvait-il encore produire le moindre son dans son état ? pensa-t-il avant de sombrer.

— Doucement, chtt, doucement, lui intima une voix douce. Ne bouge pas, je vérifie que tu n'as rien de cassé.

— Méfie-toi, ami Deïal, tonna la voix plus forte du Nörde.

Sable ouvrit les yeux et vit les traits glabres et couturés de cicatrices rosâtres de l'homme chauve. Ses yeux de la couleur du fer le fixaient intensément comme s'il cherchait quelque chose ; ce regard troubla Sable.

— Tu n'as rien, même pas un bleu, dit, intrigué, celui qui se nommait Deïal.

— Je te l'avais dit, c'est un démon, il ne craint pas nos coups.

L'imposant Gundrild se tenait derrière Deïal, les poings serrés.

— Non, je ne le pense pas, et je crois savoir pourquoi il disparaît comme tu me l'as décrit et même où il va, dit-il en clignant de l'œil à l'adresse de Sable.

Le Nörde alla s'asseoir dans le coin opposé sans rien ajouter, tandis que Deïal s'adossait au mur juste à côté du jeune garçon. Sans le regarder, il lui demanda :

— Tu voulais nous parler ?

— O…ui, hésita Sable.

— Nous t'écoutons.

Il ne savait pas par quoi commencer.

— Tu es venu nous dire que cet endroit n'existe pas vraiment, que nos esprits sont prisonniers des pouvoirs de l'Immortel Sakrajka ou de l'une de ses créatures, que le fragment de l'Ankerit est entre leurs mains. Ai-je tort ? demanda finalement le Sadourak, en se tournant vers lui.

— Non, bredouilla Sable.

— Et toi dans tout ça, comment fais-tu pour aller d'ici à là-bas ? Pourrais-tu nous l'expliquer ?

— C'est un… don que je possède.

Il hésitait, mais n'était-ce pas ainsi depuis le jour où il avait grimpé au sommet de la tour de l'Immortel ? Il était né à Meleter et aurait dû y mourir, prisonnier du songe de Sakrajka, mais le seigneur inhumain en avait décidé autrement et l'avait délivré de son emprise. Un pacte avait été scellé entre eux. Il rendrait sa liberté à sa fille une fois Agyamar forgé et entre les mains de son frère Oboss. Il voulait croire que c'était possible, que tout n'était pas qu'une illusion de plus, comme le prétendait Pandrol.

— Peux-tu nous faire partager ce don ? le questionna Deïal.

— Non, enfin, je ne crois pas. Non, dit-il les yeux baissés.

— Il nous ment, l'interrompit Gundrild sur un ton menaçant.

Deïal lui intima l'ordre de se taire par un geste apaisant des deux mains.

— Non, il ne nous ment pas, j'en suis sûr, et, s'adressant à Sable : Je me nomme Deïal et voici Gundrild que tu connais déjà. Ne voyant aucune réponse venir, il demanda : Et toi comment t'appelles-tu ?

— Sable.

— D'où viens-tu ?

Deïal sentant qu'au premier mot de trop, le garçon s'évaporerait, il prenait bien garde

de ne pas le brusquer et posait des questions innocentes dont il connaissait les réponses. Il s'agissait avant tout de l'apprivoiser.

— De Meleter.

— C'était bien la reine Sambraze qui reposait dans le sarcophage de bronze ?

— Oui, dit-il dans un souffle.

— Qui est-elle ?

Gundrild dut tendre l'oreille car Sable murmurait à présent.

— La fille de Sakrajka et…, il n'acheva pas sa phrase.

Les deux hommes restèrent interdits devant cette déclaration.

— La fille de Sakrajka…, insista Deïal.

— C'est son corps qui est dans le sarcophage. Elle porte le souffle de son père en son sein et il parle par sa bouche.

Le jeune garçon se releva et se mit à crier. Des larmes coulaient sur ses joues.

— Je n'aime pas ce qu'il fait avec elle, je sais que ce n'est pas elle, elle est incapable de causer le moindre mal. Il nous tient. Si nous n'obéissons pas, il ne la libérera jamais. Pandrol prétend qu'elle n'est pas… vraie, mais comment pourrait-il le savoir ? Il ne l'a pas vue comme je l'ai vue dans la véritable Meleter, il ne l'a pas aimée comme je l'ai aimée.

Deïal et Gundrild suivaient ses déplacements d'un mur à l'autre sans bouger, essayant de donner un sens à ce flot de paroles.

Une ombre atroce et abandonnée comme les autres, comme tous les habitants de Meleter, comme vous, comme les Moens, comme moi je l'ai été avant de la voir. J'ai vu Sakrajka, son pouvoir est au-delà de tout, personne ne peut l'affronter. Il renifla et s'arrêta face à Deïal. Je ne peux pas vous aider, vous comprenez, s'il l'apprend, et il l'apprendra, il ne la laissera jamais sortir et toutes ces semaines passées à l'attendre et à espérer n'auront servi à rien. Et même si Pandrol ne se trompait pas, je ne le saurais qu'en allant jusqu'au bout. Il s'arrêta face à Deïal, son corps mince et habillé de riches soieries secoué par de violents sanglots.

— Calme-toi, peut-être pouvons-nous nous aider mutuellement. Tu dois nous faire confiance, tu as besoin de nous.

Obéissant à une impulsion soudaine, Deïal, debout, ouvrit ses bras, et Sable s'y jeta en pleurant de plus belle.

Gundrild grommela un vague : « C'est quoi cette femelle effarouchée », avant de se renfrogner devant l'air courroucé du Sadourak.

— Pleure, pleure, mon enfant, dit Deïal en caressant doucement la tête brune. Pleure, tu en as besoin.

Bientôt on n'entendit plus que les flammes des becs de métal siffler. À bout de nerfs, Sable s'était endormi. Deïal le laissa glisser sur le sol et fit signe au Nörde de le suivre dans la salle centrale.

— Gundrild, nous avons besoin de lui, ménage-le, il est à bout. Un sarcasme de plus et nous ne le reverrons plus. Il s'était assis sur le bord de la grande table bleutée. Ce garçon a traversé maints périls pour arriver jusqu'ici et il est peut-être tout autant prisonnier que nous le sommes. Il a besoin d'aide.

— C'est un pleutre, rétorqua le Nörde. Et il est fou. Il nous plantera une dague dans le dos quand nous nous y attendrons le moins.

— Alors soyons sur nos gardes. Mais je pense qu'il est venu ici de son plein gré et

pour nous aider. Il a enfreint un interdit de Sakrajka en venant nous parler, il a pris des risques.

Gundrild sembla réfléchir un instant.

— Ami Deïal, que voulais-tu dire avant de te mettre à prier ton dieu ?

— Nous ne sommes pas vraiment ici. Le guerrier nörde fronça ses épais sourcils blonds. C'est difficile à expliquer ; notre esprit a été capturé par ce fameux souffle dont parlait le garçon, nous ne sommes pas dans la vraie Godondsor mais dans celle imaginée par Sakrajka ou Sambraze. Nos corps reposent quelque part dans la véritable cité des Nains. J'ai essayé d'atteindre le mien mais je n'ai rencontré qu'un mur infranchissable. Je ne suis pas de taille à lutter contre les pouvoirs d'un Immortel.

Gundrild passa la main dans sa barbe et pointa Sable du doigt.

— Et lui peut rejoindre la vraie Godondsor quand il le veut ?

— Oui.

— Et qui est ce Pandrol ?

— Je ne sais pas. C'est une des nombreuses questions auxquelles il répondra, je l'espère. De toute façon, nous sommes impuissants, il est peut-être notre seule chance de nous en sortir.

Et de comprendre ce qu'Oboss et les autres Immortels comptent faire avec le fragment de la Pierre Orpheline, pensa-t-il.

ooOoo

Le vieux Moen tournait en rond depuis des heures. Son organisme se refroidissait rapidement, le jeune humain aurait dû lui apporter sa part d'odrôn il y a plus de quatre cycles. Sa belle teinte cramoisie avait fait place à une rougeur inquiétante. Il s'arrêta devant la statue de Modredor.

— Père des Montagnes, aide ton serviteur, il ne sait plus quoi faire.

La fière représentation de l'Immortel conserva son immobilité séculaire ; les épaules de Pandrol s'affaissèrent, il alla s'asseoir dans un des sièges de pierre et ne bougea plus.

Chapitre 15 : Baldir

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Petite Angande. Arabesque.

Gorgass Fragor a échappé au piège du bâtard et a réussi à rallier une partie de son armée à l'ouest. Rapidement, les troupes du Lion de Brann se dirigent vers Arabesque. La capitale est assiégée et, dans le nord, des villages sont pillés et dévastés par des bandes de Logranns. La forteresse de Bogrd tient toujours et verrouille l'accès au sud où la famille Percesang engrange les victoires.

Des sorciers ont été signalés dans le camp de l'usurpateur. L'ordre Sadourak n'a jamais été aussi silencieux. Désormais, le peuple sait qu'il n'y aura pas de gagnant dans cette guerre.

Seuls quelques nuages plats et d'un blanc immaculé jouaient les trouble-fêtes dans le ciel d'été qui, insouciant de la guerre, offrait son bleu le plus riche et le plus profond. Asurbias regarda les tranchées que creusait l'ennemi ; elles progressaient vite. La ville d'Arabesque était assiégée depuis la veille, simplement parce que leur plan avait échoué ; oh, certes, Brangue lui assurait que ce n'était qu'un contretemps, que la victoire était sûre, mais cet optimisme, le premier conseiller ne le partageait plus.

Et que dire de Baldir qui avait réquisitionné tous les otages et s'était enfermé avec eux quelque part sous le palais-forteresse ? Après, comment espérer que les Sadouraks soutiennent Caldric ? Asurbias trouvait étrange qu'avec toutes ces rumeurs de sorcellerie dans les Mille Couronnes et les Logranns qui avaient franchi le mur, l'ordre Gris ne soit toujours pas intervenu.

Il avait, pour la sortie du haut-roi, choisi la tour de Bruk pour deux raisons, sa hauteur et son absence de toit. Ainsi, les soldats sur les chemins de ronde en contrebas seraient assez éloignés pour ne pas voir toute l'étendue de la folie de leur souverain, et assez proches pour pouvoir répéter dans les tavernes qu'ils l'avaient aperçu. Il s'était assuré que seuls les gardes du haut-roi occuperaient la tour, que nul n'approcherait de trop près ce fou de Caldric. Pour l'occasion, les artilleurs avaient déménagé l'énorme baliste, et seuls subsistaient la réserve de projectiles et de longues barres de fer. L'opération avait pris plusieurs heures et mobilisé une vingtaine d'hommes. Il avait fallu démonter entièrement l'engin de guerre qui attendait maintenant dans une rue attenante. Les hommes de Brangue avaient eu presque autant de difficulté à faire monter le monstrueux bâtard jusqu'au sommet de la tour. Le demi-frère du haut-roi n'avait pas aimé être ainsi malmené et jetait encore des regards noirs au conseiller. Brangue jugeait cette comédie grotesque et dangereuse. Son frère fou à lier, il ne fallait pas, selon lui, prendre le risque d'exposer sa maladie aux soldats. Plus vraisemblablement, c'était de l'avoir forcé à grimper là-haut qui le mettait de si méchante humeur, jugea Asurbias. Cette petite escapade lui servirait de leçon. Le bâtard avait trop tendance à oublier que le premier conseiller était au-dessus de lui.

Asurbias se concentra sur Caldric : son corps malingre dangereusement penché entre les créneaux, et sa couronne d'or et de diamants vacillante sur sa tête amaigrie, à peine vêtu d'une longue chemise brodée et collée à sa peau brûlante, le haut-roi regardait bêtement le fossé de la largeur d'une rivière dans lequel baignaient les pieds des remparts d'Arabesque.

— Oh ! Que j'aurais aimé que mon bouffon puisse voir tout ça, dit le vieillard d'une voix enfantine.

Personne ne réagit à la remarque du haut-roi. Monge, figé dans son haubert, balayait l'assistance de son regard inexpressif, à l'affût du moindre mouvement hostile à l'encontre de son maître. Brangue, encadré d'Hurn et de Virn, attendait avec hâte que cette représentation soit terminée. Protégé par un manteau en fourrure de martre en dépit de la chaleur, on aurait dit un énorme animal au pelage roux avec un visage vaguement humain. Il ne supportait pas la présence de son demi-frère et suzerain qui l'empêchait de jouer au maître d'Arabesque avec le conseiller Asurbias. Vanblin, le nouveau commandant des gardes du roi, triturait l'agrafe qui retenait fermé son manteau de toile écrue aux armes d'Angande. Son visage avenant et son corps bien fait exprimaient parfaitement la gentille et loyale bêtise qui le caractérisait. Il attendait sagement de pouvoir escorter son haut-roi à l'abri du palais-forteresse. En ces temps troublés, la loyauté comptait malheureusement bien plus que l'intelligence, et cela valait pour les deux camps. La trahison était devenue une arme décisive dans ce conflit chaotique, comme en témoignait la présence du fade représentant de Pragrald : Guldirion, engoncé dans un manteau de cuir usé, semblait insensible à l'humeur générale et souriait, les yeux absents. Édorn fulminait à ses côtés, son unique main crispée sur le pommeau de son épée longue, ses quatre cicatrices froncées sur son visage rude et furieux. La présence du haut-roi l'empêchait d'exploser comme il ne manquait jamais de le faire en présence du bâtard. Asurbias savait que seul l'attachement des gardiens à leur légendaire commandant empêchait Brangue de le faire éliminer. En retrait, deux gardes du roi surveillaient la bouche de granit qui menait à l'escalier conduisant aux étages inférieurs.

— Mon bon conseiller, rappelez-moi à qui sont tous ces hommes d'armes et ces grandes machines de guerre massés à moins de trois cents pas de mes murailles ? demanda innocemment Caldric en se retournant.

Le visage du haut-roi était parcouru de tics affreux et la folie écarquillait ses yeux rougis par la fatigue. Asurbias soupira.

— Ce sont les hommes de l'usurpateur qui nous assiègent, votre majesté. *Et ils ont été plus rapides que prévu,* pensa Asurbias.

— Mon frère aurait-il oublié Gorgass de Brann, l'homme qui veut sa tête et la couronne qu'il y a dessus ? ironisa méchamment Brangue en pointant du menton la forêt de tentes qui suivait les contours d'Arabesque.

Les coups de marteau des charpentiers, le passage des messagers et autres estafettes, le bruit des arbres qui tombent et le grincement des scies dans les bois alentour, les cris et ordres incessants : le camp adverse vivait et respirait bruyamment, contrairement à eux, silencieux et attentifs derrière les murs de granit vert. Venant de l'ouest, une armée, estimée à plus de cent mille hommes, faisait route vers Arabesque, et ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle n'arrive.

Asurbias fouilla l'horizon sans résultat, la campagne au-delà des assiégeants paraissait insouciante, une succession de longues et plates collines de terre découpées en parcelles

brunes ou vertes. Nulle rivière pour protéger et nourrir la ville, Arabesque avait été construite sur les ruines de la tour de l'Alchimiste contre toute logique ; Angandir avait voulu que cette ville soit le symbole de l'unité des Mille Couronnes et il avait réussi car, si à présent ce symbole tombait, alors son rêve s'écroulerait. Mais pour l'instant, seules quelques fumées émanant des hameaux mis à sac par l'ennemi témoignaient de cette guerre. Ils n'étaient pas encore en danger. L'ennemi n'était pas en nombre suffisant pour attaquer.

— Mais rassurez-vous, mon frère, ils ne prendront jamais Arabesque, ajouta Brangue comme pour confirmer les pensées du conseiller. Je crois même qu'avec un peu de chance, nous serons bien plus à l'abri derrière nos bons vieux murs, poursuivit Brangue devant la mine apeurée de Caldric.

Asurbias avait dû reconnaître à contrecœur qu'une fois de plus, Brangue avait fait preuve d'un génie stratégique incroyable. Les gardiens ayant dégarni les murs de Mogranne et d'Anworden, les Logranns n'avaient pas tardé à s'apercevoir que la maigre garnison qui leur interdisait les Mille Couronnes n'était guère suffisante pour les retenir dans leur forêt. Déjà, des bandes s'étaient infiltrées dans la Petite Angande. Les tribus ne s'étaient pas encore réunies mais elles le feraient. Cela obligerait Gorgass à affronter la horde ou à se laisser prendre à revers par elle.

Ce n'était pas leur seul atout. Le fils Percesang remportait victoire sur victoire dans le sud et les troupes qu'il avait laissées en garnison dans la forteresse de Bogrd leur garantissaient un point d'appui à moins de cent lieues d'Arabesque. La défaite de Gorgass et sa fuite honteuse renforçaient encore la popularité improbable de Brangue.

— Il le faut, mon frère, il le faut ; mon bon bouffon a besoin de temps, de beaucoup de temps, dit Caldric.

— Mais que fait donc ce bouffon, dites-le-nous, mon frère, que cherche-t-il ? Nous pourrions peut-être vous aider, l'amadoua Brangue, plus pour le taquiner que dans l'espoir d'obtenir une réponse sensée.

Curieusement, Caldric ouvrit la bouche pour répondre. Son regard consumé par la maladie rivé à celui de son frère, il essaya de parler. Sa mâchoire, échappant à son contrôle, se mit à trembler. Ses mains s'agrippaient déjà à ses avant-bras squelettiques et les griffaient du poignet au coude, lentement, ses longs ongles ébréchés déchirant la soie délicate de sa fine chemise. L'intensité de son effort et du terrible secret qui transparaissait jusque dans ses yeux concentra toute l'attention au sommet de la tour, jusqu'à Guldirion qui tourna la tête. L'organisme tout entier de Caldric, convulsé par des spasmes de plus en plus violents, participait à cette lutte libératoire, de petites veinules éclatèrent en points rouges sur son cou tendu. Mais seule une plainte ténue franchit ses lèvres exsangues, une plainte qui monta rapidement dans les aigus, une longue plainte déchirante et paralysante, une plainte audible sur les chemins de ronde voisins et peut-être même par l'ennemi, pensa Asurbias.

— Une crise, ce n'est rien. Monge ! Ramenez le haut-roi dans ses appartements, ordonna Asurbias.

Monge, hésitant, quêta l'approbation de Brangue. Celui-ci approuva d'un geste autoritaire de la main.

— Vite, Monge ! siffla Asurbias. Vite, au nom de l'Innommé et de tous tes ancêtres, amène-le dans le carrosse et rentrez au palais.

La brute enleva le frêle haut-roi dans ses bras épais comme s'il s'agissait d'un enfant et

l'emporta vers l'escalier. Le vieillard cessa subitement de pousser son cri lugubre qui avait déjà fait tourner plus d'une tête sur les chemins de ronde conduisant à la tour. Asurbias le suivit. Ils n'entendirent bientôt plus que les sanglots de Caldric. Personne ne parla pendant un long moment, tous fixaient la bouche d'escalier par laquelle ils avaient disparu. Brangue brisa le silence.

— Bien, nos soldats n'en seront qu'un peu plus démoralisés. Ce n'est pas comme si je n'avais pas prévenu notre bon conseiller.

Personne ne répondit. Une pierre de plus de cent kilos heurta la partie inférieure de la tour, ébranlant à peine l'édifice.

— Je crois qu'il est temps pour nous de rentrer, je n'ai pas envie de vérifier par moi-même la compétence des artilleurs d'en face, plaisanta Brangue.

ooOoo

Pyrenne se réveilla en sursaut. Un des princes lui secouait le bras.

— Ma reine, vous devez LES éloigner, ILS reviennent !

Elle inspecta le visage penché sur elle, la quarantaine tout au plus et l'apparence d'un vieillard. Le prince Jub avait perdu la plus grande partie de ses cheveux et ceux qui restaient avaient pris une teinte grisâtre et crasseuse. Ses joues pendaient sans force et ses yeux viraient du bleu vers le blanc. Sa main tremblante se cramponnait à l'épaule de Pyrenne.

— Ma reine, vite ILS ont faim !

Elle le repoussa violemment et s'assit sur sa couche, un lit de paille défraîchie. Toute la cour encore vivante était rassemblée autour d'elle, demi-cercle de corps ratatinés et courbés, des humains sans plus aucune once de dignité, des esprits cherchant juste à survivre à la cruauté de Baldir et au labyrinthe. Ils avaient survécu à la prison et à la folie du haut-roi pour tomber dans un autre cauchemar. Elle devait s'avouer qu'ils la dégoûtaient autant que LES autres. Elle imagina un moment le choc qu'éprouverait une personne de la surface face à ce spectacle, ces résidus d'humanité hésitant entre la vie et la mort, cette odeur putride et chaude qui collait à leur peau, cette maléfique et inhumaine mascarade. Elle soupira. Aucun de ceux qui restaient en vie ne verrait plus la lumière, ils vivraient leurs derniers jours dans cette tombe.

— Écartez-vous, demanda-t-elle.

Ce qui restait du chambellan Linss se tordit la bouche pour sourire.

— Oh, ma reine, que vous êtes en beauté ce matin.

— ÉCARTEZ-VOUS ! cria-t-elle.

Ils reculèrent hâtivement comme si une force invisible les avait frappés de plein fouet. Elle se leva et regarda son « royaume ». La faible lumière procurée par les pierres d'énergie qu'avait disposées Baldir aux quatre coins de la vaste pièce n'arrivait pas à dissiper toutes les ombres. Une large ligne tracée avec du sang divisait la salle en deux parties, avec d'un côté Pyrenne et les nobles qui étaient encore en vie et de l'autre les morts-vivants qui erraient comme ils pouvaient, rampant ou claudiquant selon ce qui subsistait encore de leurs corps. Le trône de la haute-reine défunte avait été placé sur la macabre ligne médiane afin de bien faire comprendre que Pyrenne gouvernait les vivants autant que les morts, disait Baldir. Lui siégeait habituellement à ses côtés sur un vieux tabouret de bois. Ils n'avaient aucun meuble et couchaient sur des couvertures et des

draps sales et puants. Ils ne se lavaient plus et se nourrissaient dans la réserve, un amoncellement peu ragoûtant et pourrissant, à l'opposé de la pièce, loin de la faim surnaturelle des morts-vivants.

Elle repoussa d'un geste de la main les nobles attroupés autour d'elle et observa les ombres. Elles s'étaient dangereusement approchées de la frontière de sang. La magie s'affaiblissait. Baldir avait conçu le sortilège qui empêchait les morts de rejoindre les vivants de la façon la plus sadique qui soit : c'était elle qui était chargée de se saigner pour nourrir la ligne de protection. Elle soupira et, sans trop y penser, elle dégaina son poignard et s'approcha de la limite. Les morts-vivants ne lui inspiraient plus aucune crainte ni même de la pitié. Elle passa entre le prince Jub, le chambellan Linss et la princesse Imalka en les repoussant sans ménagement.

Pyrenne s'arrêta à deux pas du premier mort.

— Ijuald, veuillez reculer, retournez d'où vous venez, ordonna-t-elle.

L'ombre s'arrêta et la regarda de ses yeux aveugles, sa face déchirée, une épaule pour moitié dévorée, la peau cadavérique. C'était un des seuls dont elle reconnaissait encore les traits, aucun des autres morts-vivants n'avaient encore eu l'idée de lui dévorer le visage mais cela ne tarderait pas. Un autre buta sur le dos d'Ijuald, ce pouvait être Huyenne, une femme en tout cas, un de ses seins pendait, intact. Elle mâchouillait un bout de chair morte. Une vingtaine d'ombres les suivaient tant bien que mal.

Elle découvrit son avant-bras strié par le fer acéré de sa lame et une fois encore, elle entailla sa chair puis observa les gouttes de sang s'écraser sur la frontière tracée par Baldir. Elles explosaient en gouttelettes plus fines et brillantes. Elle répéta l'opération plusieurs fois, jusqu'à ce que le tracé sanglant se remettre à luire doucement.

Les morts-vivants gémirent de concert et s'arrêtèrent. Le sinistre raclement de leur chair putride sur la pierre froide cessa. Leurs esprits morts, même les plus délabrés, obéissait à cette magie. Pyrenne repéra Nanss, désormais incapable de se mouvoir, qui finissait de grignoter son bras gauche. Elle le surveillait. En quelque sorte, il était devenu son protégé. Baldir n'avait ranimé que les morts tombés face à un piège du labyrinthe. Les deux ou trois – elle ne se souvenait plus – qui avaient été emportés par la maladie avaient servi de nourriture aux morts-vivants. Curieusement, les survivants se portaient toujours volontaire pour une mission dans le labyrinthe. Ils préféraient être transformés que dévorés. Elle ne valait pas mieux.

Dans les premiers temps, le cauchemar avait plongé Pyrenne dans une léthargie profonde, puis Baldir avait fait venir les nobles de la cour, entasser des réserves et fermer le labyrinthe. Il l'appelait « sa reine » et s'était même procuré la couronne d'or et de diamants des reines d'Angande. Un semblant de couronnement avait été organisé, une farce ridicule qui l'avait vidée de ce qui lui restait de larmes. Ils étaient désormais les souverains du labyrinthe. L'humour sadique de Baldir avait ranimé et détourné les forces qui alimentaient sa haine. Pyrenne régnait désormais aux côtés du nabot, il n'y avait pas d'autre réalité que celle-là.

« Imaginez que ce n'est rien de plus qu'un mariage arrangé par votre famille et la mienne, dans des conditions différant légèrement de la normale », lui avait-il dit en souriant.

Le chambellan Linss accourut à sa gauche.

— Majesté, oh majesté, je voulais vous dire pour les repas du soir, je…

Pyrenne leva un doigt menaçant pour le faire taire.

Les ombres s'étaient retranchées dans leur coin et se battaient lentement pour un bout de bras décomposé. Une faim terrible les obsédait, une force néfaste les poussait à s'entre-dévorer, il ne se passait pas une minute sans qu'elles veuillent manger.

— Prince Jub, apportez-moi du vin et vous Imalka, ma couronne, dit Pyrenne d'une voix froide.

Elle se languissait malgré elle de Baldir, seul être qui pouvait la tirer de cette solitude morbide dans laquelle il l'avait enfermée. Il se confiait à elle, partageait ses difficultés à percer les secrets du labyrinthe. Elle avait épluché les archives de la guilde des bâtisseurs qu'il avait fait amener. Les cartes établies par Baldir de la partie du labyrinthe qu'ils avaient explorée épousaient parfaitement le tracé de la ville basse. Il était maintenant évident que Guéneros, l'architecte sorcier, avait calqué les plans du labyrinthe sur ceux d'Arabesque. Partant de cette constatation, ils avaient établi tous deux que le palais-forteresse devait être à l'aplomb de ce que le labyrinthe protégeait. Il leur avait fallu beaucoup de temps et beaucoup de morts-vivants et de volontaires pour franchir les nombreux pièges mortels inventés par l'architecte sorcier. Ce n'était que depuis quelques jours qu'ils pensaient avoir réussi. Un seul obstacle s'opposait encore à eux : le labyrinthe se terminait par un couloir qui menait à une porte de chair percée en son centre d'une serrure ou de ce qui y ressemblait fort.

La jeune Imalka posa sur sa tête le royal ornement tandis que Jub lui versait une généreuse rasade de vin dans un gobelet en argent.

Oui, qu'il revienne vite, pensa-t-elle.

ooOoo

Baldir tournait les pages jaunies par le temps avec précaution.

— Hmpf, pourquoi tout écrire en carnéen, mon cher Guéneros ? Il soupira.

Le squelette avachi en face de lui sur la table ne lui répondit pas. Seuls les Grolshs s'agitèrent dans un recoin de la petite pièce, occupés à torturer un lézard jaune de Fahrud. Les démons, de la couleur du granit dont ils étaient issus, s'ennuyaient, leur corps-gueule et leurs membres-griffes mouchetés de vert voulaient goûter à la chair et, de préférence, à la chair humaine. Deux chaises, une table au vernis encore luisant une fois débarrassée de sa couche de poussière, un journal écrit en carnéen, un anneau d'or ressemblant fort à celui de Tantrelou et un squelette affreusement déformé, voilà tout ce que contenait ce qui avait servi de tombe à l'architecte sorcier. Vu les dommages causés aux os de Guéneros, il avait dû nourrir sa magie avec son sang. Il donnait l'impression de s'être endormi là pour toujours, dernier gardien de ce qu'il avait voulu protéger. Mais quoi ? Et de qui ?

Le journal était rédigé comme un avertissement à ceux qui réussiraient à percer le secret du labyrinthe et apportait bien des éclaircissements. Il avait pu combler les lacunes dans l'histoire de la création d'Arabesque. Le haut-roi Angandir avait voulu bâtir une ville sur le lieu même où l'Alchimiste avait invoqué le vent lunaire, une cité symbole qui fonderait l'unité du jeune royaume des Mille Couronnes. Il avait retenu les plans d'un architecte du nom de Guéneros, un jeune inconnu plein de talent. Les travaux avaient depuis longtemps commencé quand les Sadouraks prévinrent le haut-roi que Guéneros était un sorcier de Gonoth. Angandir refusa de renvoyer l'architecte sorcier pour des raisons que Baldir pouvait très bien imaginer : le haut-roi et les quelques Sadouraks qui l'avaient suivi avaient rejeté la Forteresse Grise, au prix de leur vie quand ils avaient dû

se débarrasser du fer-prié, et nul rapprochement à l'époque n'était plus envisageable entre les deux pouvoirs. Il ne fallait pas non plus oublier les talents forts développés de Guéneros et l'emprise qu'il avait pu exercer sur le haut-roi, à son insu. De toute façon, le sorcier avait disparu un beau matin, ne laissant aucune trace, aucune explication, mettant du même coup fin à la querelle. Baldir savait à présent où il avait fini.

Il leva la tête et regarda le squelette qui lui faisait face puis se replongea dans les écrits. À partir de certains passages, il avait déduit que la chose qu'ils cherchaient, Caldric et lui, se trouvait déjà à cet emplacement à l'époque de l'Alchimiste. Ce dernier devait même s'y être installé pour cette raison. Y avait-il un lien avec la poudre lunaire, ou le rituel n'était-il qu'un moyen pour invoquer l'Immortel Oboss ? En tout cas, Guéneros, certainement envoyé par les mages de l'Anneau d'or, était déjà sur les lieux quand il avait appris que le haut-roi allait élever une ville. Il avait alors eu peur que d'autres que lui ne découvrent ce qui se cachait à l'époque sous la tour de l'Alchimiste. C'est à ce moment-là qu'il s'était proposé comme architecte pour contrôler les travaux et bâtir son labyrinthe afin de mieux protéger ce secret « essentiel pour la survie de l'humanité », comme il l'avait écrit.

Les derniers mots de son journal semblaient précéder de peu sa mort. Il en ressortait un sentiment d'échec, de découragement. L'architecte sorcier se disait corrompu par la magie du sang, incapable de mener à terme son œuvre sans risquer de devenir la quatrième incarnation, il suppliait celui qui trouverait son journal de ne pas continuer, de mettre un terme à ses recherches. Ces mises en garde déplaisaient à Baldir, elles le perturbaient. La même force qui l'avait amené à tuer son vieil ami Tantrelou resurgissait dans ces moments de doute et le mettait à tous les coups en rogne. Même à présent, le seul fait d'y penser l'éprouvait et il détestait ça. Il ne pouvait être faible, si près du but. Sa conscience se devait d'être ignorée sinon, il n'arriverait jamais à percer l'ultime secret du labyrinthe.

Baldir bâilla, le sommeil tirait ses paupières vers le bas, il lui faudrait bientôt rejoindre Pyrenne et se reposer un peu. Mais avant… Il y avait d'autres moyens d'obtenir ce qu'il voulait. Ses yeux se posèrent sur les orbites vides du squelette de Guéneros.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas, dit-il en glissant la main tordue du sorcier dans la sienne.

Il commença à réciter les mots inhumains appris des années auparavant dans un grimoire de Krinith, l'école des morts. L'effet ne tarda pas, les os de Guéneros renvoyèrent un écho exact de la formule et un son grinçant relaya Baldir dont la voix faiblissait. Les Grolshs suspendirent leurs jeux et s'agrippèrent les uns aux autres. L'air gela. Les yeux de leur maître étaient révulsés, des plis de peau se formaient à la surface de son visage telles des vagues brossées par le vent, et la vapeur qui sortait de sa bouche formait d'étranges symboles. En crépitant, une décharge d'énergie noire traversa Baldir puis le squelette de Guéneros. Les deux corps s'arquèrent et leurs bras, retenus l'un à l'autre, se tendirent au-dessus de la table, les empêchant de tomber à la renverse. Leurs mains jointes formaient un pont entre la vie et la mort qu'empruntait une énergie sombre et poisseuse fournie par Baldir. Le squelette avait perdu peu à peu de sa rigidité et un sourire surnaturel se dessinait lentement sur sa face macabre.

L'esprit de Baldir passa la frontière du présent et du passé pour plonger dans la mémoire encore enfouie dans les os de l'architecte sorcier. Une autre réalité prit place autour de lui, une réalité qui l'absorba complètement.

ooOoo

Guéneros s'inclina devant le haut-roi d'Angande.

— C'est trop d'honneur, Messire, dit-il en observant Angandir.

Des gazes, brunies par les onguents étalés sur sa chair torturée, habillaient le tout jeune monarque. Sa peau de fer-prié avait été arrachée quatre jours auparavant. Des trois Sadouraks qui l'avaient suivi dans sa rébellion contre la Forteresse Grise, qui l'avaient aidé à unir les royaumes et qui avaient combattu et repoussé les mi-bêtes jusqu'en Anworden, il n'en restait plus qu'un. Les autres n'avaient pas survécu à l'opération, le métal sadourak avait pénétré trop profondément leur corps ; le dernier n'avait toujours pas repris conscience.

Les yeux d'Angandir, d'un gris caractéristique contre lequel les instruments des chirurgiens avaient été impuissants, fixaient Guéneros avec intensité. L'audience privée que lui avait accordée le haut-roi avait été un long monologue durant lequel il avait exposé son idée. Le recours à des sortilèges afin de charmer le monarque ne serait pas nécessaire, le haut-roi aimait sa vision.

— Architecte, au sommet de chacune des tours qui représenteront les grandes familles de mon royaume, tu enchâsseras la couronne qu'ils ont déposée à mes pieds lors de mon couronnement, ajouta Angandir. Sa voix n'était qu'un filet sortant avec difficulté de dessous ses pansements. Élève les remparts et épaissis-les encore, Arabesque ne devra jamais être prise, elle constituera les fondations d'Angande. Après tout, c'est ici que ce royaume est né. Il reprit après une courte pause : Le palais-forteresse sera bâti ici.

Angandir avait désigné le sol de pierre. Ils se trouvaient dans la salle principale du donjon de l'Alchimiste. Menolphus avait préparé la poudre lunaire dans une des misérables chambres à l'étage. Angandir se leva de son trône en grimaçant et se dirigea vers l'étroite fenêtre pour contempler un instant le paysage encore étreint par l'hiver. Sa haute et puissante silhouette se découpa dans la lumière de cette fin de jour. Les serviteurs ne tarderaient pas à venir allumer le feu dans la cheminée.

— Je veux vivre assez longtemps pour contempler les mille tours d'Arabesque et les montrer à mon fils. Il y eut un silence que le sorcier ne rompit pas ; il savait que le haut-roi ne pouvait engendrer naturellement un enfant et qu'il souffrait d'avoir dû recourir à la magie pour engrosser la reine. C'est important. Il se retourna et fit face à Guéneros. Hâte-toi architecte, mon règne sera court.

Le sorcier acquiesça d'un hochement de tête. Lui aussi voulait que ce soit rapide. Ce qu'il avait découvert dans les souterrains devait rester caché. Arabesque masquerait et protégerait à jamais la Table des Immortels. La vision se troubla, Baldir remontait le temps, il voulait savoir, être sûr…

ooOoo

Les rats détalèrent devant lui. Guéneros avait facilement trouvé le passage. Menolphus n'avait pas protégé l'accès. Une boule de lumière suivait l'architecte sorcier à hauteur de ses yeux, éclairant efficacement le boyau qui s'enfonçait sous la terre. Il marcha peu de temps, la galerie se terminait rapidement. Une tenture découpée grossièrement dans la peau d'un animal qu'il était incapable d'identifier barrait la fin du tunnel. Ses sorts de

garde ne l'avertissant d'aucun danger, il l'écarta. Son geste révéla une vaste grotte naturelle, avec en son centre une longue table taillée dans un matériau aux couleurs délirantes. Il était impossible d'identifier la matière qui semblait en mouvement. Des dizaines de noms avaient été gravés à la surface de la table et il n'était pas nécessaire de déchiffrer les runes carnéennes pour comprendre de quoi il s'agissait : il contemplait la Table des Immortels. L'Innommé, le créateur de toute chose, y avait lui-même inscrit le nom des premiers-nés, liant à jamais leurs pouvoirs à ceux de la Table afin de répondre aux suppliques de Sadourak et de protéger les humains, les seconds-nés, de la toute-puissance des Immortels.

Guéneros resta interdit devant l'énormité de ce qu'il venait de découvrir.

ooOoo

Tout autant que Baldir qui fut arraché à la vision. Tremblant, il essuya la cendre sur ses mains, les yeux fixés sur l'endroit où s'était trouvé le squelette ; il s'était effrité et il n'en restait plus rien. Il desserra les dents et massa sa mâchoire douloureuse, essayant de se calmer, de reprendre ses esprits. La Table des Immortels ; voilà ce que cachait le labyrinthe. Comment avait-il pu être aussi aveugle ? C'était tellement évident. Et ce n'était pas tout, il le devinait à présent.

Quelques Grolshs s'étaient amassés sur sa bosse et semblaient excités.

— Le maître a enfin trouvé, le maître a fini par comprendre, le maître va bientôt revenir.

Il les chassa distraitement comme il aurait chassé des mouches, essayant de faire le point. Trop de coïncidences, il y avait bien trop de coïncidences pour qu'il n'y ait pas un lien entre elles ; et le seul lien possible, c'était lui.

D'abord, les aveux de Tantrelou, il se souvenait de ses paroles : « Baldir, je t'observe depuis bien longtemps, bien avant que nous nous rencontrions en haut de cette tour. Et avant toi, j'en ai surveillé d'autres. Moi-même, j'ai fait l'objet d'un tel intérêt. Tu as changé, Baldir. »

Il n'était plus lui-même, bien entendu.

Ensuite, la folie du haut-roi qui en avait fait son bouffon et l'avait poussé à fouiner sous le palais.

Et maintenant la Table, cette relique d'un autre âge qui était la garante de la survie des humains. Elle détruite, les Immortels et Oboss à leur tête pourraient assouvir leur désir de vengeance. Oboss. Le Dissimulateur. Sans visage ou mille visages. Il s'était à chaque fois réincarné dans le corps d'un sorcier. Était-ce son tour ?

Les Grolshs l'encerclaient à présent et tendaient leurs bras-griffes vers lui, ouvrant et refermant leur gueule pleine d'aiguillons. Mais pourquoi, s'il était Oboss, ne ressentait-il rien de différent ? Il était toujours Baldir, le bouffon difforme d'un roi malade mais pas l'un des seigneurs inhumains, un magicien doué mais pas le Père des Magiciens !

— Le maître y arrivera, oui, patience, patience, le maître est tout proche, intervinrent les Grolshs qui s'étaient encore rapprochés.

Curieusement, leurs croassements hideux le rassurèrent. Il aurait dû paniquer à l'idée qu'un Immortel puisse vouloir prendre possession de son corps afin de détruire l'humanité, se rebeller, trouver un moyen d'empêcher sa venue, fuir cet endroit. Mais non. L'idée lui plaisait, l'excitait même.

— Allez, venez stupides démons, allons annoncer à notre chère et tendre la bonne nouvelle. Finalement, c'est elle qui fait la bonne affaire, elle pensait épouser un bouffon, et la voilà mariée à un Immortel. La vie est formidable, vraiment formidable.

Il éclata de rire et s'éloigna en sautant par-ci par-là, claquant une ou deux fois des talons.

Les petits démons, ravis et étonnés par les facéties et la bonne humeur de leur maître chuchotèrent entre eux, une succession de : « *Oui, oui, l'Immortelle Sanne serait contente ; non, non, le Sadourak ne poserait pas de problème, les stupides humains ne le laisseraient pas rentrer dans le labyrinthe et de toute façon, la Forteresse Grise ne serait bientôt plus un problème* » ; et « *Oui, oui, le marteau serait bientôt là, oui, oui, ce balourd de Sakrajka avait respecté sa part du marché* » ; et encore « *Non, non, aucun d'entre eux ne savait où était le jeune homme de l'Anneau d'or, oui, oui les Nüldrath étaient sur ses traces, oui, oui, c'était rageant* » ; et « *Oui, oui, bien sûr que tous étaient désormais au courant, non, non, l'humain Bachul ne devait rien savoir* » ; ou « *Oui, oui, la décision avait été prise, oui, oui, l'étrange Sadourak qui n'en était plus un serait éliminé, oui, oui, rapidement, par les deux humains pervertis* »…

Un babil grinçant et méchant qui dura jusqu'à ce que la voix de Baldir les rappelle. Ils rejoignirent leur maître adoré qui sifflait, eux aussi étaient contents, *oui, oui très contents même*.

Chapitre 16 : Deïal

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Au-delà de la mer de Glace. Terres nördes.
Au cœur des montagnes d'Osgur Mochur, la mâchoire du Monde, la cité de Godondsor et les Moens – vulgairement appelés Nains par les humains – sont toujours sous l'influence du songe de Sambraze, la fille de l'Immortel Sakrajka. Au sud, les tribus nördes évoquent le passage d'une créature de métal qui aurait fait trembler la forêt. Les jylfgs ont été prises de folie et la plupart de ces messagères des morts se cachent désormais afin d'éviter les hommes et leurs questions.

Malgré l'air très froid, Sable était en sueur. Le corps du géant blond Gundrild avait été difficile à nettoyer. Il essuya son front avec le linge qu'il utilisait pour laver les deux hommes et alla s'asseoir sur un banc de pierre. Seul le bruit de sa respiration troublait le silence intemporel qui régnait dans les halls de Godondsor.

Depuis que les Moens les avaient transportés dans le quartier des étrangers, près d'un mois auparavant, les nouveaux arrivants étaient restés immobiles. Les dénommés Maskarij et Volz reposaient à quelques mètres de là, dans la salle centrale, près d'un gros bloc d'aorn, le métal bleuté des Moens. Quant à Deïal et au nörde Gundrild, Sable les avait placés à l'écart, sur un lit de fortune qu'il avait lui-même constitué, et leur avait cousu une couverture grossière à partir de draps et de fourrures. L'assemblage était loin d'être esthétique mais, il l'espérait, assez chaud pour empêcher une détérioration trop rapide de leurs organismes : le songe maintenait un minimum de vie chez ses proies, très insuffisant en cas de réveil.

Encore une fois, la douceur du visage de Deïal raviva chez lui un maigre sourire. Le regarder l'apaisait pour une raison qu'il ignorait. Peut-être parce qu'il était le seul à afficher encore une certaine sérénité malgré l'emprise de la magie de l'Immortel. Ni les multiples cicatrices sillonnant son épiderme glabre ni l'empreinte noire du rêve n'étaient parvenues à altérer cette force qui vibrait à l'intérieur de lui. En comparaison, Gundrild, avec ses traits fripés et sa bouche aussi béante que celle d'un mort, donnait l'impression d'avoir toujours été prisonnier du rêve.

Mais les efforts de Sable avaient une limite. La bouillie liquide qu'il leur faisait ingurgiter avec difficulté n'avait pas empêché la perte de poids. Les muscles avaient horriblement fondu.

Il alla s'allonger tout contre Deïal et tira la couverture pour se protéger du froid.

Depuis qu'il avait quitté Meleter, la peur s'était installée en lui et ne l'avait plus jamais quitté. La paranoïa de l'Immortel était une tumeur maligne. L'arrivée de cet homme lui avait permis de reprendre confiance en lui et, à présent, il le sentait, le voleur agile et téméraire qu'il était à Meleter reprenait le dessus.

Par pure forme, il ferma les yeux avant de rejoindre le rêve.

La transition était douce et sans heurt, comme de se réveiller après une bonne nuit de

sommeil. Sauf que l'accueil l'était moins…

Effondré contre le mur, Gundrild était pieds et poings liés, les mains dans le dos, et avait le visage tuméfié. Un filet de bave rougie goûtait de ses lèvres fendues. Plongé dans sa méditation, Deïal affichait un sourire détendu, inconscient de la dague de Volz qui passait et repassait devant ses paupières closes. Le voleur mâchonnait un os minuscule du bout des dents et ricanait à chaque passage de son arme. Violemment secoué par des soubresauts nerveux, il semblait parfois hésiter. À ses côtés, Maskarij dansait une gigue désarticulée. Le rire aigu du comparse de Volz n'était que haine et démence. Depuis leur confrontation avec Sambraze, leurs raisons s'étaient complètement émiettées et ils en portaient les stigmates. La petite tête carrée de Volz était devenue un terrain vague bosselé où poussaient de rares cheveux et celle de Maskarij, un amas de gélatine piqué de deux yeux à l'éclat vicieux.

La soudaine apparition de Sable sur leur flanc ne les prit pas par surprise.

— Ah tiens, voilà le protégé de son altesse la greluche Sambraze, se moqua Volz. Juste à temps pour assister à la mort de son ami.

Le marchand s'approcha de lui en bougeant rapidement la tête, à la façon des boxeurs. Sable se demanda comment ces deux fous avaient pu venir à bout de Gundrild. Volz était petit et sec, et Maskarij n'avait plus que sa folie pour soutenir ses chairs ballotantes. Sable n'eut aucun mal à esquiver un coup de poing.

— Alors, petite sauterelle, je lui coupe le nez ou les oreilles ? Je lui déchausse les dents ? insista Volz.

— Oui, les dents, gloussa Maskarij qui asséna un faible uppercut à Sable.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda ce dernier en reculant.

— On rigole.

— Laisse-les, gamin ! Les mots sortirent comme mâchés de la bouche pleine de sang de Gundrild. De toute façon, tu nous as dit que tout ça n'existait pas.

— Silence, maudit Nörde, cracha Volz qui ponctua sa colère d'un coup de dague brutal contre la pommette du Nörde. La peau éclata et l'os craqua sous le pommeau.

— Tu crois que tes coups de pucelle vont… (le fer fractura une seconde fois le visage du guerrier) me faire taire ?

— Silence, j'ai dit ! brailla le voleur qui frappa encore et encore jusqu'à ce que le Nörde perde conscience. Un dernier « Silence ! », hurlé à pleins poumons couvrit le bruit spongieux du fer brutalisant les chairs du visage dévasté de Gundrild. La face mouchetée de sang, Volz se tourna vers Sable dont les yeux étaient incapables de se détacher du cratère immonde qui s'était formé sous l'œil du Nörde. C'est ta reine qui nous a appris que si nous ne pouvions mourir ici, dans le rêve, nous pouvions toujours y souffrir, reprit-il sur un ton radouci. Je transmets ses leçons, c'est tout. Alors ? Dents ? Nez ? Oreilles ?

Il s'était replacé devant Deïal.

— Les dents, les dents, les dents, chantonna Maskarij en avançant sur Sable qui recula une fois de plus.

Il devait les aider. Il devait sauver les étrangers. Car Volz, dans sa folie, n'avait pas compris les ordres de Sambraze. Les supplices que leur avait infligés la fille de Sakrajka avaient égaré leurs esprits. Une claque rapide lui fouetta le bout du nez.

— Bon, puisque tu ne réponds pas…

La pointe de la lame se posa sur l'arête du nez de Deïal.

— Vous vous trompez, déclara subitement Sable. Mourir dans le rêve entraîne une fin inévitable dans la réalité.

Volz et Maskarij s'arrêtèrent et leur expression changea simultanément.

— Tu veux dire, petite chose insignifiante, que si je tue ce crâne pelé, il va vraiment mourir ? Il jubilait à présent. Suis-je bête, je le savais.

— Alors on peut les tuer ? pétilla Maskarij.

— Si vous vous approchez d'eux, je vous…

— Tu, tu, tu, tu, le coupa Maskarij en bégayant. Tu quoi ?

— Oui, dis-nous un peu ce que tu vas faire ? Volz fit un pas vers Gundrild et embrocha les joues du guerrier avec sa lame. Celui-ci revint à lui dans un gémissement horrible. Alors ?

Quand Sable voulut s'interposer, Maskarij le bloqua.

— Où tu vas ?

Sable essaya de forcer le passage mais le marchand le repoussa violemment et dégaina une dague de son fourreau.

— Il veut jouer avec moi, pouffa Maskarij. Volz, regarde, il veut jouer avec moi.

Sable se jeta en arrière pour éviter la lame. Maskarij n'était pas très adroit mais Volz avait dégagé son arme et le contournait dangereusement. Ramassé sur lui-même, sa dague roulant d'une main à l'autre, il donnait l'impression de savoir s'en servir. Il guettait une ouverture.

Disparaître et rejoindre la réalité, voilà ce que je devrais faire, pensa Sable. *Je les tuerais dans leur sommeil. Comme un lâche. Non.*

— Vas-y, gamin, te laisse pas faire, articula péniblement Gundrild dont la bouche était devenue une fontaine de sang.

La souffrance du guerrier électrisa Sable. Il plongea sur le côté pour éviter une attaque du marchand et se releva juste à temps pour bloquer la dague de Volz. Le tranchant, vif comme la morsure d'un serpent, entailla son avant-bras. Il roula encore entre les deux hommes, se contorsionnant pour éviter les assauts, et récolta une estafilade de plus à la jambe. À côté de lui, Gundrild se débattait mollement pour se libérer. Enfermé dans un coin, cherchant son souffle, Sable ne trouvait pas d'issue. Volz arma son bras.

— On va voir si tu es si rapide que ça, petit.

— Tue-le, Volz, tue-le, et après on tue les deux autres.

Le bras se détendit, Sable bondit mais l'œil exercé de Volz avait prévu son mouvement et la lame fila droit au cœur. Il y eut un « clong » métallique suivi d'un second bruit plus étouffé quand la dague retomba, inoffensive, sur la pierre. D'une impulsion au niveau du bassin, Sable se remit sur ses deux pieds au milieu de la pièce. Éberlué, il caressa le plastron en métal bleuté qui venait d'apparaître sur lui. C'est quand une fine lance poussa entre ses doigts et qu'un bouclier de cristal se matérialisa à son bras, qu'il comprit. Sakrajka. Ou Sambraze.

— Hé, qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Maskarij.

— Petite saloperie. Tue-le, marchand ! Vite ! vociféra Volz.

Son sourire devenu triste grimace, Maskarij avança, pas sautillant après pas sautillant, sa dague pointée en avant. Il frappa mollement. Sable bloqua facilement l'attaque avec son bouclier, tournoya et lui planta la lance en pleine poitrine. La pointe s'y enfonça comme dans du beurre et le transperça de part en part. Maskarij émit un petit cri de surprise, lâcha sa lame, bredouilla : « Les ombres viennent » et s'écroula. Sable dégagea rapidement son arme et, la rage au corps, se rua sur Volz.

Bénéficiant d'une allonge plus grande, le combat tournait à son avantage et c'était le

voleur de Pragrald, à présent désarmé, qui devait esquiver. Ils tournèrent en s'observant, la lance aiguillonnant cruellement les réflexes de Volz. Un croc-en-jambe de Gundrild mit fin à la ronde et le précipita sur le dos. Sable leva son arme pour le coup de grâce.

— Arrête ! L'ordre glacé tétanisa toute volonté dans la pièce. Les traits de Volz se fissurèrent et libérèrent des ombres informes. Ça suffit, mon frère, ne touche plus à mes serviteurs ! ordonna Sanne par la bouche du voleur de Pragrald.

— Alors, ne t'attaque pas à lui, répondit Sakrajka qui avait pris le contrôle de Sable. Un cocon d'une douce chaleur s'était refermé sur son esprit et le berçait en le rassurant. *Tu ne crains rien, mon enfant, je suis là. Je t'aime.*

— Ce n'est qu'un mortel ! firent les ombres en venant tournoyer autour du jeune homme.

— Non, c'est mon fils à présent. Les mains de Sable flattèrent son propre cou, doucement. Et mon amant. L'amour de l'Immortel coula en lui comme de la lave et incendia ses pensées. Et personne n'y touchera sans encourir mon courroux.

— Ton courroux ? Les ombres sifflèrent et couinèrent. C'est celui de notre frère Oboss que tu devrais craindre.

Sable n'entendit pas la suite. Sa conscience fut engloutie dans une pensée de pure extase.

Quand il reprit le contrôle de son corps, il était allongé sur la pierre froide. Dans le rêve.

— Aide-moi, mon garçon, je ne suis pas au mieux et ces liens sont serrés. Les blessures de Gundrild s'étaient refermées mais, si l'Immortel avait accéléré leur cicatrisation, il ne les avait pas fait disparaître. Une boursouflure rouge brillait sous son œil gauche et, à la façon dont il parlait, il devait lui manquer un bon nombre de dents.

Sable se leva et, à l'aide de la dague de Maskarij, alla trancher les cordes autour des poignets du guerrier. Deïal n'avait pas bougé. Les deux autres étrangers avaient disparu.

— Tu as de drôles d'amis, railla Gundrild dans un chuintement.

— Ce n'est pas mon… Il hésita. Les mots de Sakrajka lui revinrent : « Mon fils, mon amant ».

— Ne te donne pas de peine, petit. Nous ne sommes rien entre leurs mains. Mais au moins, toi, tu n'as pas perdu ton allure de petit prince à la peau dorée par le soleil. C'est lui qui t'a fait cadeau de ce rubis ?

La main de Sable se referma prestement sur la pierre qui pendait à son cou hors de sa tunique.

— Je ne vais pas te voler ton bijou, se vexa Gundrild.

— C'est que je l'avais oublié.

— Il est réel ?

— Oui.

Il ne lui révéla pas qu'il s'agissait, selon les dires de Sakrajka, de l'un des nombreux yeux de l'Immortel. Le souvenir de Meleter, de Puce, de sa bande, de sa mère le tira vers ce passé qui n'était pas si lointain.

— Ce n'est pas ce que tu penses.

— Je ne pense pas, je suis un guerrier, un vulgaire fil dans la trame du destin, comme toi. Nous ne sommes rien. Seulement des pions, conclut-il sans aucune aménité.

— Non, intervint Deïal qui ouvrit les yeux. Nous sommes les enfants de l'Innomé et les Immortels qui veulent notre perte nous envient et nous craignent. Il déplia ses jambes avec précaution et allongea les bras. Que s'est-il passé ici ? demanda-t-il en découvrant

les blessures de Gundrild.

Sable le lui raconta tandis que le guerrier nörde essayait de trouver une surface assez réfléchissante pour savoir ce que ses doigts lui disaient déjà.

— J'aimerais voir Pandrol, déclara Deïal en souriant. Je crois que c'est de plus en plus nécessaire.

— Je ne peux pas. Sakrajka et… Sambraze me l'ont interdit. « Mon fils, mon amant », avait dit l'Immortel. C'est plus fort que moi, je l'aime, dit-il avec fermeté.

— Tu es sous l'emprise de sa magie.

— Peut-être, mais son sentiment est sincère.

— Le marteau sera bientôt achevé et tu sais comme moi qu'il s'en servira pour briser la Table des Immortels. Alors, les premiers enfants de l'Innomé seront libres de nous anéantir ou de nous asservir ; et ils le feront.

— Je vais réfléchir.

Et avant que Deïal ait pu ajouter quelque chose, Sable sortit du rêve.

— Sacré tête de mule, grogna Gundrild depuis la pièce d'à côté. Accroupi face au bloc d'aorn bleuté, il auscultait toujours son visage. Il ne nous aidera pas et nous pourrirons ici.

— Non, il nous aidera, son cœur est bon. Et je suis peut-être proche de trouver une issue, ajouta-t-il en s'asseyant en tailleur. Je peux presque sentir mon corps de l'autre côté du voile du rêve.

Deïal exagérait, il n'avait guère de certitude hormis cette impression diffuse qui le laissait penser qu'un lien existait entre le rêve et la réalité.

Lorsque Gundrild se retourna, Deïal avait déjà fermé les yeux. Le guerrier nörde souffla sa désapprobation et alla tranquillement s'asseoir contre le mur de pierre.

ooOoo

Il y avait une petite heure de marche entre le quartier des étrangers et le temple secret de Modredor, mais Sable avait dû faire un détour par la réserve des Moens pour rassembler des provisions d'odrôn.

L'humeur sombre, il avait remonté l'un des couloirs les plus longs de Godondsor jusqu'à une paire de statues de bâtisseurs à l'abri desquelles il s'était octroyé une courte pause. L'entrée secrète du temple était toute proche mais il lui fallait réfléchir. Les choses avaient bien changé depuis qu'il avait clairement refusé d'amener le corps de Deïal dans le temple de Modredor. En réponse à son entêtement, le vieux moen ne lui adressait plus la parole et affectait de l'ignorer. C'est à peine s'il se nourrissait et Sable le soupçonnait de se laisser dépérir. Pandrol lui faisait l'effet d'être une conscience tatillonne avec laquelle, lui, n'était pas en paix.

— Comment pourrais-je lui expliquer ? demanda-t-il aux deux énormes visages de pierre penchés sur lui.

Mais les colosses restèrent impassibles. Pandrol lui avait raconté que c'est eux qui avaient bâti Godondsor. Bien sûr, il n'en avait pas dit plus. C'était comme pour ces forces invisibles qui couraient à l'intérieur des murs et attisaient les flammes bleues des becs d'éclairage. Le Moen s'était moqué de lui quand il avait compris que Sable pensait que des créatures vivaient à l'intérieur de la pierre, mais il n'avait donné aucune explication. Résigné, il décida qu'il n'y avait pas de solution et se leva. Il était coupable. Coupable

d'aimer mais il l'assumait, ou voulait le croire.

Une centaine de mètres plus loin, il s'arrêta et frappa deux coups sourds contre la pierre. Une portion du mur tourna sur des gonds invisibles et révéla l'entrée du temple. Pandrol ne se donnait même plus la peine de l'interroger sur son identité, tout laissait croire qu'il avait abandonné. Après une rapide prière à Modredor dans sa langue, Sable pénétra dans le lieu saint. Au fond, la statue de l'Immortel semblait le toiser avec circonspection. À ses pieds, Pandrol s'était remis à psalmodier et offrait à Sable son large dos. Il portait son habituelle et inaltérable robe en fer.

— Je t'ai amené une grande quantité de pâte d'odrôn, l'informa Sable en empilant les pains de pâte noire sur l'un des rustiques sièges de pierre.

Le Moen l'ignora. Il nota alors la disparition des picots de fer qui hérissaient habituellement le crâne volcanique du prêtre.

— Tu t'es coupé les cheveux ? demanda Sable sur un ton qu'il voulait enjoué mais qui sonna à ses oreilles comme une plainte geignarde.

Le mutisme de Pandrol était pesant. Il fit une nouvelle tentative, plus pour lutter contre le silence insoutenable que pour obtenir une réponse.

— Dommage qu'il n'y ait pas de femmes dans ton peuple. Elles auraient sûrement apprécié. L'humour n'était pas son fort ni celui des Moens. Il s'approcha et changea de sujet. Le marteau sera achevé sous peu et je crois que je vais devoir l'escorter loin d'ici. Les gros poings rouges de Pandrol se serrèrent et fumèrent, mais il continua à psalmodier. Je ne reviendrai pas avant longtemps. Assez près pour sentir la chaleur du corps du Moen, il s'arrêta. Bientôt, vous serez libres. Sakrajka, Sambraze et moi retournerons à Meleter. Il me l'a promis. Un léger tressaillement. Bien Pandrol, je m'en vais, je reviendrai une dernière fois avant de quitter Godondsor.

Il patienta dans l'espoir d'une réaction mais le Moen ne broncha pas. Déçu, Sable fit demi-tour. Après tout, une fois parti, il n'aurait plus de compte à rendre à ces deux pères la morale qu'étaient Deïal et Pandrol.

ooOoo

— Ceci est un grand jour pour le peuple moen et pour Modredor.

Les chaudes paroles de Sambraze tranchaient avec l'air glacé du vallon encaissé où ils étaient tous rassemblés. Derrière elle, les portes monumentales de Godondsor béaient sur un couloir de métal étincelant. Dans le ciel pur et inaccessible, le même aigle qu'avait vu Deïal à son arrivée planait de façon irréelle. Si tout avait été vrai, il se serait réjoui du manteau de fourrure qui le protégeait du froid, mais dans la réalité, son corps gisait quelque part dans Godondsor. Ici, tout n'était qu'illusion.

Il avait une place d'honneur à la droite de la chaise à porteurs sur laquelle trônait Sambraze, en compagnie de Volz et de Sable. Gundrild se tenait à ses côtés, les yeux fermés, seul et piètre moyen qu'il avait trouvé pour lutter contre le rêve. Devant eux, le peuple moen au grand complet, hormis Pandrol, s'était massé dans le vallon encaissé et buvait le discours de Sambraze comme s'il s'était agi de celui de Modredor lui-même. Le guide moen et le forgeron Hobriom s'étaient positionnés à gauche de la reine, un solide et franc sourire les unissant pour la première fois. Debout, sa fragile féminité enserrée dans son fourreau tissé de mille couleurs minérales, Sambraze éclipsait l'astre Camerune par sa beauté.

— Agyamar a été forgé dans la Pierre Orpheline. D'un geste théâtral, elle étendit un bras alourdi par les pierreries et désigna le coffre en aorn qui contenait le marteau. Sanglé au dos d'une créature métallique ressemblant vaguement à un ours, il était fermé par deux serrures de cristal. Sa voix se fit plus forte : Notre peuple peut être fier car il aura participé à la libération des Immortels et de notre père Modredor.

À ces mots, une forte secousse ébranla la montagne tout entière. Se trompant sur la signification de ce signe, les Moens acclamèrent leur reine et les souffleurs de cors embouchèrent les instruments de cuivre et vidèrent leurs poumons à plusieurs reprises. Le vacarme des cris et des armes cessa sur un signe de Sambraze.

— Les humains Volz et Sable l'emporteront au-delà de la mer des glaces, au frère de notre père.

— Pourquoi pas l'un d'entre nous ? protesta un guerrier au premier rang.

— Parce que je vous veux à mes côtés, mes enfants. Le charme de Sambraze opéra une fois de plus et les Moens opinèrent de leurs lourdes têtes brûlantes. Volz et Sable, il est temps.

Deïal se concentra sur eux quand ils vinrent s'agenouiller devant la reine. Ce n'étaient que des images mais leurs véritables corps, qui accompagneraient le coffre, devaient être proches de cet endroit. Il essaya de trouver une faille dans le rêve, mais en vain.

La bonne santé apparente de Sable, son teint bruni, ses cheveux huilés et peignés, sa tunique de soie blanche, ses yeux noirs et lumineux, et sa silhouette souple et élancée contrastaient drastiquement avec l'allure loqueteuse de Volz que les ombres ne quittaient plus. À la manière des serpents, les créatures de Sanne sifflaient, crachaient et avaient laissé de nombreux sillages de givre sur sa tunique crasseuse. Les muscles de son visage tressautaient et il émettait en permanence de petits cris de douleur. À l'évidence, il n'avait pas prêté allégeance au bon Immortel.

— À présent, partez mes enfants et faites vite, déclara Sambraze.

Deïal fit à nouveau le vide dans son esprit alors que les deux gardiens du marteau obéissaient et allaient flanquer l'ours mécanique qui ronronna curieusement avant de se mettre en route. Les Moens s'écartèrent sur leur passage tandis qu'ils s'éloignaient. Les mots d'encouragement de Sambraze se perdirent dans le blanc de sa méditation.

— C'est inutile, Deïal.

La voix suave de Sambraze fit éclater la bulle dans laquelle il tentait de se réfugier, et il se retrouva forcé d'assister au départ du maigre équipage. Ce ne fut pas long : à peine eurent-ils franchi quelques mètres que l'air se troublait autour d'eux et que leurs silhouettes devenaient évanescentes, pour disparaître totalement avant même d'avoir atteint la fin du défilé. Ils étaient sortis du rêve. Aucun des Moens ne trouva cela étrange, ni ne fut choqué par le rire torturé de Volz qui persistait malgré son absence.

— Allons, rentrons.

Sur un ordre muet de la reine, quatre porteurs vinrent soulever la lourde chaise.

— Pourquoi ne quittez-vous pas Godondsor, Immortel ? demanda Deïal qui la suivit.

Gundrild lui emboîta le pas.

Bousculés par les enfants de Modredor qui avaient tous une tête de plus qu'eux et surtout une carrure invraisemblable, il leur était difficile de rester à hauteur de Sambraze.

— Remercie-moi de rester, cela veut dire que tu vivras, répondit-elle en souriant.

— Éloigne-toi de la reine, traître de Sadourak ! gronda le guide des Moens en lui saisissant rudement l'épaule. La main bouillante le propulsa au milieu d'une forêt de jambes

et d'une tempête d'insultes.

— Pourquoi ne me tuez-vous pas ? cria-t-il en rampant vers une paroi.

Gundrild faisait écran entre lui et la foule indifférente des Moens qui regagnaient leur cité. Comme les portes se refermaient sur les retardataires et que le son des trompes séculaires accompagnait les craquements arthritiques de la montagne, la réponse vint sous la forme d'une pensée.

— *Je ne te tue pas parce que tu me rappelles quelqu'un que j'ai aimé*.

Ils eurent juste le temps de se faufiler entre les battants monumentaux.

L'aigle dans les cieux disparut.

Chapitre 17 : Guillss

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Ancien royaume de Parn.
Les armées du roi Horianss Parnemain essuient défaite sur défaite contre le jeune prince Yrann qui est en passe de contrôler le sud du royaume des Mille Couronnes. Sa popularité et celle du géant Jandrin augmentant à chaque victoire, de nombreux princes déposent les armes sans même combattre et rallient la bannière des Percesang.

La nuit n'avait été d'aucun secours, la chaleur poissait l'air et imposait un lourd silence à l'auberge. Même les retardataires restés dans la cour ne parlaient pas. Installés sous l'auvent de bambou, la lippe pendante et l'œil fixe, ils buvaient à petits traits leurs bières tièdes en attendant la fraîcheur. Vision pittoresque, l'aubergiste baignait dans la citerne destinée à recueillir l'eau de pluie et avait laissé à son énorme femme le soin de les servir. Allongée sur un banc à côté de l'entrée de la cour, Guillss savourait ce moment où tout semblait figé pour l'éternité. Accoudé au tonneau qui servait de table, son oncle Galok persistait à sourire. Bien que coiffé d'une toque de velours épaisse et noire, vêtu d'un surcot à manches longues, et serré à étouffer dans un pourpoint richement brodé, pas une goutte de sueur ne coulait sur son visage fissuré par le temps. En nage, Guillss maudit une fois de plus l'habit étriqué qu'il la forçait à porter. Ils voyageaient ainsi, lui en marchand aveugle et elle en serviteur dévoué, depuis qu'ils avaient traversé le massif de Hugr. Leur proie n'était plus très loin s'il fallait en croire les rumeurs. Le prince Yrann Percesang et son armée bataillaient près de la cité d'Husk. Ils le tueraient le lendemain et le haut-roi Gorgass serait satisfait.

Elle reporta son attention sur son oncle. Sa famille se méfiait. Quand elle avait cru mourir sur les toits du palais-forteresse, elle avait senti les mains crochues et incestueuses de l'arbre-ancêtre Irssal se planter dans son esprit et l'attirer en lui. Mais elle s'était refusée et l'avait rejeté. C'est pour ça que Galok était là. Il était venu vérifier s'il ne devait pas la soumettre pour la seconde fois à l'éducation qui avait fait d'elle une Lorss. Elle savait qu'à la moindre faille, il l'amènerait devant la vieille dame douleur. Dans sa famille, seule importait la survivance de l'esprit à travers l'arbre-ancêtre. Le passage dans un corps humain n'était rien de plus qu'une épreuve rituelle et les Lorss devaient apprendre, au cours de leur éducation, à ne pas céder à ce que Galok appelait « la dictature des sens ». Mais l'échec était là, tapi au fond de son cœur, car elle avait découvert qu'elle aimait la vie. Elle en payait le prix chaque nuit quand les anciennes souffrances ressurgissaient sous la forme de cauchemars à la réalité crue et brutale. Elle revivait alors les tortures de son enfance, comme ce cachot humide où tous les mâles de sa famille étaient venus la violer le jour de ses douze ans pour fêter le passage à l'âge adulte. Ce qui la tourmentait était cette absence de cris et de larmes chez cette petite fille qu'elle avait été, ce silence hideux comme seule réponse aux tortures qu'elle avait subies.

Jusqu'à présent, elle avait réussi à lui cacher les changements qui s'étaient opéré en elle, mais l'aveugle ne tarderait pas à les découvrir. Il la reprendrait alors en main.

Et Galok était un bon maître.

Elle frissonna.

« Tu n'es pas prisonnière de ton sang, tu peux t'affranchir de ta famille », lui avait dit le mystérieux Tantrelou avant de la laisser aux paysans qui l'avaient soignée. L'idée de trahir sa famille l'effleurait parfois. Partir. Mais pour aller où ? Elle n'avait qu'eux.

— Tu réfléchis trop, ma petite, dit Galok qui semblait avoir le don de lire dans ses pensées. C'est du bruit inutile.

Il avait employé le langage du Sobsogre que nul hormis les Lorss ne parlait. Des têtes se tournèrent et des oreilles se tendirent.

— Ils nous entendent, fit remarquer Guillss.

— Mais ils ne nous comprennent pas, et à l'aube, quand nous partirons, tu les auras tous tués.

— Pourquoi, ils…

— Dès que nous aurons fait s'abattre les ténèbres sur les Sadouraks, sache que je m'occuperai de toi.

Les coins de son sourire remontèrent un peu plus et elle revit le visage hideux qui s'était penché sur son enfance. Encore une fois, elle songea à fuir mais personne n'échappait à l'aveugle.

ooOoo

Yrann se rafraîchissait la figure avec un tissu imbibé d'eau que lui avait apporté son écuyer. D'un geste machinal, il mouilla sa tignasse châtain et plaqua les épis rebelles.

— Nous avons triomphé, Jandrin, dit-il simplement en contemplant la plaine de Chari où les silhouettes des soldats se découpaient dans la lumière déclinante et comme éclaboussée du sang versé au cours de la journée.

Des ombres hagardes, surprises d'être encore en vie, erraient au hasard entre les cadavres et parmi ceux qui achevaient les mourants ou récupéraient l'équipement des chevaliers morts. Au-dessus d'eux, les charognards tournoyaient dans le ciel, attendant de festoyer des restes que les humains leur laisseraient.

Le géant au visage brûlé acquiesça d'un hochement de tête. La monture d'Yrann, un superbe marteleur de Garderanne au poitrail puissant et caparaçonné, piaffa sous lui.

— Chhtt, mon beau, chht, dit-il pour l'apaiser.

Il lui flatta l'encolure de sa main gantée de fer. Yrann avait revêtu l'armure de bataille de son père, un harnois complet et si lourd qu'il avait fallu deux hommes pour l'aider à enfourcher sa monture. Les armes des Percesang – deux tours d'or reliées par un pont d'argent – avaient été gravées sur le plastron par un orfèvre habile.

Le prince de Husk, Nintherian, un homme au caractère fougueux, se tenait en retrait, tête juvénile et souriante. C'est lui qui, profitant de la mort de son père, avait rejoint le camp du prince de Sangue et livré sa ville et ses terres. D'autres seigneurs et chevaliers de haut rang entouraient Yrann, hardis défenseurs de l'unité de Sangue et involontairement du haut-roi fou.

— Sera-t-il fier de moi quand il saura ? demanda Yrann en parlant de son père.

Tous savaient que le prince Senyard Percesang avait offert la forteresse de Bogrd et sa

propre personne en échange de la libération de son fils, tous connaissaient les rumeurs sur le bouffon sorcier et peu avaient foi en la parole de Caldric. Bref, tous pensaient que le vieux prince était, au mieux, mort dans les geôles d'Arabesque. Il y eut quelques toux embarrassées, et certains guettèrent une réponse du fidèle Jandrin.

Finalement, c'est le prince Biarn qui rompit le silence.

— Qui ne le serait pas, seigneur ? affirma le chevalier dont l'extraordinaire faconde n'avait de rivale que sa criante coiffure. Messire a remporté aujourd'hui une grande victoire, une de plus. Et par quel moyen ! s'exclama-t-il en se dressant sur ses étriers, la main en visière. Le vieux et fat Parnemain doit être encore en train de compter les bourrelets qu'il a perdus à fuir nos épées et nos lances. Rappelez-vous prince, leurs mines triomphantes quand ils paradaient ce matin, les rayons de Camerune ruisselant sur leurs armures éclatantes, leurs chevaux frappant de leurs sabots de fer la terre sèche de la vaste plaine de Chari.

Poursuivant sa tirade, il dégaina son épée et la brandit devant lui.

— Ah quel spectacle ! Il y avait bien trois mille chevaliers, de Brann, de Parn et d'ailleurs, et de la piétaille comme s'il en pleuvait. Toutes les armées du Sud s'étaient réunies pour nous pulvériser, le cœur affamé de gloire et de combats.

Ayant capté un sourire fugitif sur le visage de son prince, il fit cabrer sa monture et mima une charge à force de sifflets et de cris de guerre. Les hommes autour rirent.

— Ce vacarme quand ils éperonnèrent leurs destriers et les lancèrent au galop contre nos misérables troupes, reprit-il en élevant le ton. La terre trembla ici comme jamais elle ne le fit par le passé.

Il abaissa son épée, les yeux fixés sur le champ de bataille et afficha un air désolé

— Mais comment pouvaient-ils savoir, ces brutes sans cervelle, que le sol devant nos lignes était détrempé et qu'ils allaient y briser les pattes de leurs chevaux, et démonter, telles des pucelles effarouchées ? Comment auraient-ils pu prévoir que vous aviez donné l'ordre de dévier le cours d'une rivière pendant la nuit afin d'inonder une partie de la plaine ? Comment pouvaient-ils imaginer en se levant le matin qu'ils prendraient un bain de boue qui allait se muer en bain de sang, quand nos piquiers viendraient les achever alors qu'empêtrés et rampant dans leurs pesantes armures, ils tenteraient de fuir ? Comment pouvaient-ils savoir que nos chevaliers mettraient en déroute leurs archers et fantassins venus stupidement risquer leur vie pour leurs maîtres idiots ?

La mine triomphante, il se tourna vers Yrann, droit sur ses étriers, et salua l'épée haute.

— Et votre père était là, mon prince, ses pensées chevauchaient à nos côtés et nous guidaient vers la victoire, sa fierté en étendard ! Nous irons à Arabesque, mon prince, nous briserons l'usurpateur, et c'est le haut-roi fou qui posera genou devant vous et vous rendra votre père !

Les vivats explosèrent autour de lui et les princes vinrent saluer Biarn d'une accolade pour son envolée. Comme pour leur rappeler que la guerre n'était pas un jeu, le vent tourna et chassa vers eux l'odeur de la chair brûlée et tous, sauf Jandrin, détournèrent la tête. Un des princes proposa alors de regagner la ville afin de discuter de la suite de la campagne. Yrann approuva d'un signe de tête, mais Jandrin et lui restèrent encore un moment au sommet du talus.

— Avons-nous vaincu Parnemain ?

— Non, répondit simplement Jandrin de sa voix retentissante.

Yrann se tourna à demi sur sa selle pour regarder cet homme à la taille et à la volonté hors du commun. Le feu avait possédé son corps et lui avait façonné une tête de cauchemar. Grossièrement modelé par les flammes, son visage faisait penser à un masque inachevé de glaise rouge. Quelques cheveux épars poussaient entre les replis de peau, il avait perdu ses oreilles et une plaque de tissu cicatriciel obturait son œil gauche. Par miracle, il voyait et entendait encore. Les brûlures étaient si profondes qu'il était devenu en partie insensible et portait pour tout vêtement un haubert de mailles à même la peau. À la question que lui avait posée Yrann quant à la douleur qu'il éprouvait ou non, Jandrin avait répondu que la morsure du fer n'était rien en comparaison avec le feu qui continuait de le dévorer de l'intérieur. Peu de chevaliers avaient osé l'affronter de face pendant la bataille et beaucoup avaient eu la tête tranchée alors qu'ils essayaient de le fuir.

Son imposant cheval renâcla quand il rengaina la longue et lourde épée à deux mains dans son fourreau.

— Allons, il est temps de rejoindre vos princes. Ils vous attendent pour fêter votre victoire.

— Quand est-ce que tout cela finira ? demanda Yrann en reportant son attention sur la plaine en contrebas. Il ne pouvait soutenir longtemps l'intensité froide et bleue du regard borgne de Jandrin.

— Jamais. Il sera fier de vous, conclut-il avant de tourner bride et de dévaler la pente pour rejoindre la route qui menait à Husk.

— Oui, mais quel massacre pour si faible gloire.

— La guerre n'est pas affaire glorieuse mais nécessitée de roi, lança Jandrin par-dessus son épaule. Et vous serez le roi de Sangue.

Yrann avait décidé d'étudier les cartes de la région une dernière fois avant d'aller prendre un peu de repos. Étalées sur une table qu'il avait fait monter dans la plus grande chambre du château de Husk, les grandes feuilles de parchemin huilées montraient à quel point la situation était complexe. Ils contrôlaient à présent l'ancien royaume de Sangue et tous les princes s'étaient soit ralliés à sa cause et à celle du haut-roi légitime, soit étaient morts ou avaient fui chez l'ennemi.

D'après Jandrin, le rêve d'Angandir avait fait long feu et le royaume d'Angande allait devoir restituer les Mille Couronnes offertes par leurs ancêtres. De nouveau, il y aurait des rois, des barons, des chevaliers et des frontières.

Il déplia une carte de l'ancien royaume de Parn. Les troupes de Parnemain avaient subi une défaite cuisante et au moins la moitié de ses chevaliers gisaient sans vie sur le champ de bataille ou avaient été faits prisonniers. Son infanterie était décimée. Encore quelques dizaines de lieues vers l'ouest et ils seraient au cœur des terres de Parn, puis ils marcheraient sur Brann. Au nord-est, l'usurpateur assiégeait la lointaine Arabesque et n'avait laissé que de faibles forces pour défendre son royaume.

Gorgass Fragor devrait aussi affronter les hordes des mi-bêtes qui s'étaient emparées de tout le nord de la Petite Angande, s'il fallait en croire les derniers rapports que lui avait remis un des émissaires de Pragrald. Pour toutes ces raisons, l'audacieux Jandrin le pressait de déposer le roi Parnemain et de remonter à marche forcée sur Fulandre, capitale du royaume de Brann. Ainsi, l'usurpateur verrait son armée isolée et son autorité s'effondrer. La conspiration volerait en éclats avant même d'avoir réellement existé.

Son doigt caressa le dessin d'un petit château stylisé sur du vélin : Fulandre était leur

objectif. Certes, la capitale du royaume de Brann était peu défendue, mais il y avait cette rumeur d'un archimage qui aurait élu domicile dans la ville. Bien qu'il y ait peu de chance que la réponse soit favorable, un messager était parti deux jours plus tôt pour la Forteresse Grise afin de quémander son aide. La simple présence d'un chevalier Sadourak suffirait à faire fuir n'importe quel sorcier.

Restaient les redoutables Lorss du Sobsogre, ces dégénérés aux mœurs cruelles qui vénéraient un arbre démoniaque. Mis à part l'assassinat de la fille de Caldric et la tentative manquée sur ce dernier, ils ne s'étaient pas dévoilés, ce qui n'était pas pour le rassurer.

Yrann étira ses bras puissants en bâillant longuement. Malgré les massages de son valet Gill et sa résistance naturelle, son corps courbaturé lui rappelait qu'il avait passé une bonne partie de la journée à combattre. Il sentait encore sur sa peau le sang chaud des hommes qu'il avait blessés ou tués, et aucune huile aussi parfumée soit-elle n'aurait pu le débarrasser de cette odeur de massacre. Pour remettre un peu d'ordre dans le tumulte de ses sens, il huma profondément l'air et se concentra sur les bruits de l'extérieur. Par la meurtrière lui parvinrent des effluves épicés de viande grillée et le rire d'un soldat ivre vint rider la surface tranquille de la nuit.

Il faillit appeler Jandrin mais se retint. Souvent dans son enfance, au beau milieu de la nuit, Yrann avait découvert le champion de son père au bord de son lit, le regardant paisiblement dormir ; il le faisait encore parfois, mais plus discrètement.

Un souvenir depuis longtemps enfoui remonta brusquement, celui de sa mère se faisant accuser d'adultère à un repas de chasse par un prince grossier et envieux de son père. Le seigneur avait été condamné par son père sans qu'il ne prononce un mot ; il s'était simplement levé, avait dégainé sa grande épée et l'avait décapité. Sa tête avait roulé au milieu des plats et son sang avait éclaboussé tous les convives autour de la table de pierre.

« Votre putain de femme préfère partager la couche de ce fils de rien de Jandrin », avait été la phrase exacte qui avait scellé le destin du prince ivre dont il ne pouvait se rappeler le nom. Ce que n'avait pas compris l'enfant qu'il était à l'époque, c'était l'attitude de sa mère et des autres invités : aucun d'entre eux n'avait protesté.

Il roula les cartes en tremblant. Pourquoi avait-il fallu qu'il se remémore cet épisode de sa vie maintenant ? À présent, il était sûr de ne pas réussir à s'endormir.

ooOoo

Guillss et l'aveugle s'étaient introduits dans la cité au crépuscule. Ils s'étaient laissé glisser dans l'eau tiède et vaseuse des douves, avaient nagé sous la surface jusqu'à la muraille et l'avait escaladée rapidement sans qu'aucun garde ne les repère. Les Lorss avaient ensuite abandonné leurs vêtements mouillés et, aussi évanescent qu'un souffle, s'étaient faufilés entre les sentinelles pour gagner le château par le chemin de ronde. Après un dernier regard à Sri, ils avaient pénétré dans le donjon et avaient cherché la chambre du prince de Sangue. Ils l'avaient trouvée sans mal au dernier étage et étaient entrés.

Éveillé, le prince leur tournait le dos et contemplait la ville par une meurtrière. Il avait mouché les chandelles et seule la lueur argentée de Sri éclairait sa silhouette épaisse. Protégé par une simple et longue chemise de lin, il paraissait vulnérable bien que

mesurant près de deux mètres. À part la table de chêne encombrée de cartes et un vieux coffre ouvert près du lit, il n'y avait aucun meuble. Une seconde porte perçait le mur ouest et devait sûrement communiquer avec une autre chambre. Guillss s'avança, la dague levée, sans faire plus de bruit qu'un chat. Elle allait frapper au cœur quand elle aperçut le reflet de sa victime dans le vitrail ouvert de la meurtrière. Fragmenté en autant de parties que la petite fenêtre comptait de carreaux et assombri par le manque de lumière, le visage aurait pu être celui de n'importe qui mais Guillss le reconnut ; il s'agissait de ce jeune homme qui avait été conduit au bouffon dans le palais-forteresse alors que Yabsse et elle se faisaient passer pour cuisinier et commis. Juste avant la tentative d'assassinat de Caldric. Son cœur s'était emballé comme il le faisait encore à présent.

L'alliance entre rudesse et douceur qui émanait de ce visage empreint de force l'attirait. Elle imagina un instant qu'il se retournait et l'enlaçait entre ses bras forts. Elle se blottirait alors contre son torse. Mais l'amour était un sentiment, et les sentiments n'étaient pas tolérés par sa famille. Il n'y avait qu'une seule sentence.

Alors qu'elle abaissait son arme, leurs regards se suspendirent l'un à l'autre et leurs images se confondirent dans les carreaux colorés du vitrail. Ils restèrent ainsi un court instant jusqu'à ce que l'ordre criard de l'aveugle brise le silence qui les unissait.

— Tue-le, Guillss !

Sans se soucier de la voix inconnue et toujours sous le charme de cette vision, Yrann se retourna lentement et découvrit une jeune fille nue et fragile. Ses cheveux courts étaient tout aussi clairs que sa peau et contrastaient avec la noirceur de ses yeux. Il remarqua ensuite la longue dague qu'elle tenait dans sa main droite.

— Par Irssal, tue-le ou tu le regretteras, petite sotte, chuchota violemment l'aveugle.

Sans geste brusque, Yrann attrapa son poignet et de son autre main, saisit l'arme par la lame. La jeune apparition paraissait bouleversée et sa petite poitrine se soulevait rapidement comme si elle avait eu des difficultés à respirer.

Guillss fut la seule à entendre la lame destinée au jeune prince fendre l'air derrière elle, et aussi la seule à réagir. Tandis que d'un coup de pied dans le plexus d'Yrann elle l'envoyait buter contre la table derrière lui, son bras gracile décrivit un arc de cercle élégant et vint intercepter la dague meurtrière. La lame entailla en profondeur son avant-bras sans qu'elle émette le moindre cri. Le prince s'écroulait encore au milieu des cartes qu'un second et un troisième sifflement forcèrent Guillss à s'exposer davantage.

Toujours de dos, elle fit un saut périlleux arrière et, se servant de son corps comme bouclier, para les deux traits mortels, l'un avec son pied tendu et l'autre avec son ventre. Gravement blessée, elle atterrit face à son oncle qui se tenait de l'autre côté du lit. Un rictus horrible qu'elle lui connaissait bien lui tirait la bouche ; il allait la faire souffrir. Derrière elle, renversant table et cartes dans un vacarme capable d'alerter un sourd, Yrann, un peu groggy, essayait en vain de se remettre debout.

Galok contournait le lit lorsque la porte communicante s'ouvrit à la volée et un monstre nu et furieux entra, une grande épée soudée à ses énormes mains. L'aveugle renifla comme un chien le nouveau venu qui chargeait, hésita une demi-seconde pour finalement décider de battre en retraite. Guillss put lire la promesse d'une horrible vengeance sur les lèvres de son oncle avant qu'il n'abandonnât le combat.

Sa seule volonté n'étant plus capable de la soutenir, elle vacilla puis tomba sur les

genoux, avant de s'étaler de tout son long sur le plancher. Le visage couché sur le côté, elle voyait encore une partie de la scène mais, étrangement, ne percevait plus aucun son.

Son espadon tenu comme un javelot, le géant au corps brûlé courait droit sur le vieil assassin qui s'était rué vers la porte, et, marquant à peine l'arrêt, propulsait l'arme avec violence.

Qu'il crève, pensa-t-elle confusément.

Mais averti par son oreille infaillible, l'aveugle avait fait volte-face et, avec une adresse foudroyante, bloqua l'épée entre ses mains jointes. La lame glissa de quelques centimètres entre ses paumes et s'immobilisa, pointe contre sa gorge. Alors que le géant grimpait sur le lit et accentuait la pression sur l'arme, Galok, d'un mouvement des poignets, dévia la longue lame et se déroba.

Emporté par son élan, le guerrier nu chuta lourdement sur le lit. Sous sa masse, le cadre en chêne se brisa net.

Guillss poussa un petit cri plaintif quand elle sentit des bras la soulever et l'attirer à eux, puis elle ferma les yeux après avoir noté l'absence du pouce à la main qui se refermait sur son épaule.

Il lui manque aussi un doigt, fut sa dernière pensée.

Impuissant, Yrann vit s'éteindre la lueur sombre dans le regard de la Lorss. L'expression de souffrance disparue, le visage se décrispa, et sa beauté fragile et garçonne lui apparut fugitivement. Puis la mort déposa sa première et pâle caresse sur la peau marquetée de taches de son, tandis que la bouche bâillait légèrement.

De rage, Yrann poussa un bref hurlement avant de noter la présence de l'aveugle à moins de deux pas de lui.

Le sourire indécent creusé dans le masque de momie sonnait comme une autre promesse de mort. Une aura de silence angoissant enveloppait le vieillard et semblait absorber les beuglements sourds de Jandrin qui, empêtré dans les draps et les débris, essayait de se redresser.

Yrann aperçut les dizaines de cicatrices qui zébraient le corps décharné de l'assassin.

— Pour qui le sang, pour qui la mort ? le défia Jandrin en s'élançant à nouveau vers le Lorss.

— Pour toi, pour toi, répondit celui-ci en riant sans quitter Yrann des yeux.

Cette fois-ci, l'assassin ne put ou ne voulut pas éviter la charge et les deux bras rougis du colosse l'arrachèrent au sol dans un souffle et le pressèrent contre sa poitrine monumentale. Les yeux blancs roulèrent dans leurs orbites et un long hululement de plaisir monta quand les os craquèrent et rompirent sous l'étreinte. Mais le sourire ne disparut pas.

— Tu ris, assassin, tu ris mais est-ce que tu pourras encore rire quand je t'aurai brisé l'échine ? exulta Jandrin en affermissant sa prise.

Effrayé par la mare de sang qui s'élargissait sous lui, Yrann était incapable d'abandonner l'inconnue pour aider Jandrin. Il appela de nouveau la garde tout en arrachant des pans de sa tunique pour stopper l'hémorragie de la jeune femme.

En face de lui, deux styles complètement différents s'affrontaient : la force et le courage, personnifiés par cent cinquante kilos et plus de deux mètres de muscles

grimaçant sous l'effort, contre l'agilité et la ruse, toutes deux contenues dans un corps âgé et chétif ; le contraste de ces deux hommes nus pris dans un corps à corps mortel était saisissant et irréel. Aucun homme n'aurait dû survivre aussi longtemps à une telle pression mais les Lorss n'étaient plus vraiment humains s'il fallait en croire les légendes, et celui-là semblait ne jamais devoir mourir. Une dernière côte claqua hideusement et déclencha un signal invisible. Montée au bout d'une colonne vertébrale aussi souple que celle d'un serpent, la tête du vieillard se mit à se balancer plusieurs fois d'avant en arrière sur un rythme hypnotique avant de plonger, bouche grande ouverte, vers le cou de Jandrin. Les dents jaunies se plantèrent avec férocité dans la chair brûlée et délivrèrent leurs doses mortelles de poison.

Yrann vit le géant chanceler et l'étau se relâcher autour de l'assassin qui en profita pour se dégager et s'enfuir dans le couloir en riant à gorge déployée.

Un garde qui arrivait cria, un autre hurla à la mort et ce fut tout. Le Lorss s'était échappé. Pris de vertiges, Jandrin luttait pour rester debout et se passait la main sur le visage comme pour se débarrasser des visions qui l'assaillaient.

— Elle se meurt… il faut la sauver ! le supplia Yrann.

Hébété, le guerrier qui était son père naturel regarda celui qui lui avait parlé, secoua la tête, ferma et rouvrit les yeux puis s'écroula lourdement.

Le prince de Husk fut le premier à entrer dans la chambre, suivi de près par deux sentinelles. En chemise de nuit, l'épée à la main, il s'arrêta sur le seuil, effaré de découvrir au sol celui qu'il croyait invincible. Un garde au visage d'enfant formula à haute voix une prière à son ancêtre en voyant les ravages du feu sur le corps nu.

— Prince, faites venir le chirurgien, il faut la sauver, ordonna Yrann.

— Mais le chevalier Jandrin, il est… ?

— Un chirurgien, prince ! Vite !

Il acquiesça d'un mouvement de tête et transmit à la sentinelle derrière lui.

— Soldat, courez chercher Matiosk.

— Qu'y a-t-il ? le prince Biarn surgissait à son tour dans l'entrebâillement, suivi par d'autres hommes en armes.

— Des assassins Lorss, les informa Yrann en allongeant la jeune fille. Ils sont en fuite, précisa-t-il sans relever la tête. Occupez-vous du chevalier Jandrin. Il a été empoisonné.

Avec précaution, il pressa le tissu imbibé de sang sur la blessure.

— Il est vivant mais sa respiration est irrégulière, annonça le prince de Husk qui s'était agenouillé près de la masse nue et avait pris son pouls.

— Qui est la fille, mon prince ? demanda Biarn en s'approchant.

Yrann ne répondit pas. Les mâchoires contractées, il épongeait inlassablement le sang sur le ventre plat et musclé de la jeune assassin qui l'avait épargné. Par des gestes tendres et mesurés, il prenait garde de ne pas toucher le pommeau de la dague qui s'était enfoncée jusqu'à la garde dans le nombril. La vue de cette fontaine de sang provoqua chez lui une émotion brutale et inexplicable. Il était persuadé que si l'inconnue mourait, il ne s'en relèverait pas.

Le château était à présent en ébullition, cris et pas résonnaient dans tous les couloirs. Quand le chirurgien fit enfin son entrée, les princes et chevaliers de haut rang entouraient en silence les deux blessés et Yrann, le visage fermé, qui épongeait sans relâche.

— Sauvez-la, dit simplement Yrann au chirurgien en lui abandonnant la jeune fille. Le ton dur imposait la réussite.

— Bien, mon prince, je m'y emploierai, répondit avec prudence le petit homme.

Avant de sortir, Yrann vint aux côtés de Jandrin et saisit la main gondolée par les brûlures.

— Lui aussi, je veux qu'il vive. C'est mon père, murmura-t-il entre ses dents.

Les princes s'entreregardèrent mais ne bronchèrent pas.

Un peu avant l'aube, Yrann dut se résoudre à rebrousser chemin. La patrouille qu'il menait avait battu la campagne toute la nuit. En vain. Le Lorss n'avait été vu nulle part et, n'était la piste sanglante qu'il avait tracée de ses mains pour s'échapper du château, on ne le trouva nulle part. Furieux et fatigué, Yrann s'était néanmoins précipité au chevet de la jeune fille. Elle avait été installée dans une des grandes chambres seigneuriales. Reposant sur un vaste lit à baldaquin, la main droite pansée, elle semblait dormir paisiblement. Mais deux taches rouges souillaient le blanc immaculé des draps aux endroits où elle avait été blessée.

Avec précipitation, il se débarrassa de ses gants qu'il jeta négligemment sur le tapis, et s'agenouilla auprès d'elle. Sans se soucier du garde en faction à l'entrée, il écarta avec douceur une mèche blonde collée au front brûlant de fièvre et y déposa un baiser. La pâleur de son visage s'était encore accentuée.

— Tu vas vivre, lui chuchota-t-il.

Quelqu'un toussa derrière lui.

— Prince, nous voulions savoir quels étaient les ordres ?

C'était la voix grave de Husk et au ton irrévérencieux, Yrann sut qu'il désapprouvait ce qu'il voyait. Et ce qu'il voyait, c'était un seigneur de haut rang prodiguant des caresses déplacées à une jeune fille sortie de nulle part et sur laquelle il avait de forts soupçons.

— Qu'a dit le chirurgien ? s'enquit-il s'en tenir compte de l'humeur du prince.

— Le chevalier Jandrin s'en remettra.

Yrann se retourna et lui décocha un regard meurtrier. Husk le défiait.

— Bien. Et pour elle ?

— Je ne peux rien vous promettre, seigneur, déclara le chirurgien depuis le seuil de la chambre. Il était arrivé sans bruit. Maigrichon et petit, il avait revêtu un gilet de cuir par-dessus sa chemise de nuit couverte de sang. Les traits bouffis par la fatigue donnaient un peu plus d'épaisseur à son visage étroit. Sa vie repose désormais entre les mains de ses ancêtres.

Il hésitait à poursuivre.

— Quoi ? demanda sèchement Yrann.

— Le seigneur Jandrin vous a demandé.

— J'arrive.

Mais une main le retint par le poignet. Le simple contact de ces doigts sur sa peau le cloua sur place. Elle l'appelait doucement. Il se pencha en avant pour comprendre ce qu'elle disait.

— La nuit des Sadouraks, bientôt.

— La nuit des Sadouraks, répéta-t-il lentement. Qu'est-ce ?

Mais elle ne répondit pas.

Chapitre 18 : Baldir

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Petite Angande. Arabesque, capitale du royaume des Mille Couronnes.
Les troupes de la conspiration, menées par l'usurpateur Gorgass Fragor en personne, assiègent la ville réputée imprenable. Malgré la folie du haut-roi Caldric, son demi-frère Brangue et le jeune premier conseiller Asurbias tentent d'organiser la défense de la cité. De sinistres rumeurs courent à propos du bouffon et de ses macabres expériences dans les profondeurs du palais-forteresse.

Comme souvent, un cri réveilla Baldir et la plupart de ceux qui étaient parvenus à trouver le sommeil : encore une fois, poussé par une faim surnaturelle, les morts avaient transgressé ses ordres et boulotté un des quatre derniers humains encore vivants.

— Suffit, grommela-t-il à moitié réveillé, et toujours imprégné de ce rêve qui ressemblait fort à une entrevue avec les Immortels Sanne et Sakrajka.

Dans le rêve, Baldir tenait le rôle d'Oboss et se tenait avec son frère et sa sœur au sommet de la tour de Meleter, comme au temps où ils gouvernaient la Création avec Carn, leur frère regretté, et démêlaient la trame du futur à la recherche d'une faille dans leur plan.

— Roi des hommes ! appela pour la énième fois le prince Jub qui avait grimpé sur le bord du lit, et, à demi vautré sur lui, agitait sous son nez une main sanguinolente. La princesse Huyenne veut me manger, sanglota la pauvre victime, ses yeux presque aveugles posés sur ses doigts mutilés. Je vais mourir.

— Ne dites pas de bêtises, ici personne ne meurt vraiment, plaisanta Baldir en repoussant brusquement le fou sur le côté.

Assis sur son séant, il bâilla longuement, mâchouilla dans le vide pour humidifier son palais et enfin, posa son regard sur la silhouette de Pyrenne, endormie à côté de lui.

Un drap de soie poisseux recouvrait son corps depuis ses pieds jusqu'au tendre sommet de son ventre grassouillet. La vue de la poitrine dénudée, souillée de gouttes de sang, qui montait et descendait lentement au rythme de sa difficile respiration, l'excita. Baldir humecta un de ses doigts, ajouta du sang du prince Jub et dessina un cercle autour du sein droit qu'il relia au bas-ventre par un trait. La salive laissa un sillage dans la crasse. Dérangée dans son sommeil, Pyrenne bougea et fronça son front où perlait la sueur. Ses cernes avaient pris une teinte violette. Quelques mots incompréhensibles franchirent les lèvres entrouvertes. Jadis rouges et gourmandes, elles étaient désormais sèches et craquelées. La fièvre folle, comme l'appelaient ses sujets, et le laisser-aller général dévoraient sa beauté chaque jour davantage, mais, curieusement, il ne la désirait que plus. Son obéissance et mieux, son amour, étaient peut-être feints mais il s'en contrefichait. Il était – ou serait – Oboss, et Pyrenne régnerait avec lui. Elle se tourna sur le côté, dénudant une hanche sur laquelle Baldir ajouta un symbole en forme d'étoile. Dans un chuchotement, il formula un mot carnéen et les lignes s'embrasèrent. Toujours

endormie, Pyrenne répondit par un gémissement retentissant et se cambra.

— Je me vide de mon sang ! geignit une fois de plus le prince Jub.

Les survivants s'étaient pressés autour du lit royal, cadeau du haut-roi Caldric, comme le reste du mobilier. Le chambellan Linss au comble de la folie couinait comme à son habitude, la princesse Imalka se tortillait en chantonnant, et le prince Senyard Percesang, dont le vieux corps malade ne tiendrait guère longtemps, s'était réfugié derrière un mur de prières, toutes adressées à ses ancêtres. Ils avaient en commun cette saleté tiède qui collait à leur peau et cette fatigue brûlante qui alourdissait leurs regards. Non loin, deux morts – à ce stade de la décomposition, Baldir était incapable de les reconnaître – se rapprochaient avec la lenteur déterminée et si effrayante qui les caractérisait.

— La reine prend son pied et aurait aimé qu'on ne la dérange pas, dit-il mi-amusé, mi-agacé. Allez, prince Jub, appliquez un linge sur votre blessure et mettez-la en sourdine. Songez pour vous calmer que vous êtes un tant soit peu à l'origine de l'orgasme de votre reine.

— Mais ils arrivent, faites quelque chose, larmoya le prince Jub insensible à la vision de Pyrenne qui se tordait de plaisir sur le lit. Ses gémissements étaient de plus en plus courts et intenses.

— Encore un mot et je fais venir les Grolshs ! Et vous savez comme ils sont gourmands, leur rappela Baldir.

Encore plus effrayés par les démons, l'infortuné prince Jub et les courtisans refluèrent vers leur quartier. Énervé, Baldir relâcha son sortilège et, après une dernière convulsion et un cri perçant, Pyrenne retomba dans un sommeil paisible.

Pour se calmer, il inspecta ce « royaume » sur lequel il régnait en maître absolu. La grande salle était divisée en quatre parties que délimitaient trois rangs de bougies de cérémonie. Se faisant face, la salle du trône et la chambre royale séparaient le territoire des morts et celui des vivants. Des caisses de nourriture, la plupart ouvertes ou même éventrées, avaient été empilées au milieu et, en témoignaient les reliefs putrides, tenaient lieu de tables et de chaises. Parfois, pour contenter Pyrenne, il ordonnait aux morts d'aller tout jeter dans une partie du labyrinthe. On apercevait en dessous la ligne de sang qui retenait les morts de leur côté. Caprice de sa reine auquel il avait cédé, une bassine de bois offrait aux regards une eau brune et stagnante. Des coffres, alignés contre les murs de granit mouchetés de vert, débordaient de vêtements et de bijoux, autres présents du haut-roi Caldric à son fidèle bouffon. Des squelettes – les morts ne dévoraient que la chair et les organes – reposaient dans des positions peu naturelles autour des deux trônes. C'était l'œuvre du chambellan Linss qui dans sa folie pensait qu'ils étaient encore en vie et les entretenait régulièrement des nouvelles de la cour. Parce que Baldir avait voulu qu'aucun détail de ce décor cauchemardesque ne puisse échapper à la vue tourmentée de ses sujets, des pierres de lumières avaient été rajoutées et, telle une nuée d'étoiles, constellaient le plafond et les murs. Aucune ombre n'avait été invitée à la farce qui se jouait ici.

— Roi des hommes, pitié, ils viennent, supplia le prince Jub.

Les vivants fixaient les morts qui traversaient la « salle du trône ».

— D'accord, d'accord, céda Baldir.

Il se laissa glisser sur le sol de pierre et, comme on fait fuir de la volaille, claqua dans ses mains pour renvoyer les cadavres animés de l'autre côté de la frontière de cire fondue.

— Allez, ouste ! clama-t-il en avançant vers eux. On retourne sagement dans son coin et

on arrête d'emmerder son souverain bien aimé.

Trébuchant et renâclant, les morts-vivants refluèrent vers leur territoire.

— Qu'y a-t-il ? grogna Pyrenne en s'étirant.

— Et voilà, vous avez réussi à réveiller la reine. Je vous avais prévenu, menaça Baldir.

Obéissant à sa volonté, son sang nourrit la magie qu'il invoqua et des traits de foudre jaillirent de ses doigts et frappèrent trois des morts-vivants. La chair en putréfaction s'enflamma d'un coup et ils s'effondrèrent mollement sur les dalles. Habitué à l'odeur permanente de charnier qui imprégnait la pièce, c'est à peine si Baldir fit la grimace.

— Bien, que ça serve de leçon aux autres, ajouta-t-il en revenant vers le lit de son pas claudiquant. Il pouvait déjà entendre les bruits de mastication derrière lui. C'est ça, régalez-vous ! D'un bond alerte, il fut près de Pyrenne. Il va falloir donner de ton sang, ma belle. Mon sortilège a perdu de sa force.

— Mon petit roi, pourquoi ne nous débarrassez-vous pas des derniers morts ? demanda-t-elle en se couvrant le corps. Elle se pliait avec mauvaise grâce à son désir de la voir exposer en permanence son intimité. Un seul suffirait pour éloigner les Phrages, conclut-elle en souriant.

— Que cela ne vous vexe pas, ma tendre, mais je n'ai pas totalement confiance en vous, ni en nos sujets dont le cœur bat encore, dit-il en la plaquant sur le dos.

Sa main se débarrassa du drap, et il lui écarta les jambes. Il s'était habitué à leur différence de taille, et la vision ridicule de son corps de nain bossu faisant l'amour à celui bien plus grand de Pyrenne ne venait plus le troubler.

— Pas devant eux, cracha-t-elle menaçante.

Il s'était aussi habitué à son humeur changeante.

Tournez-vous tous ! grogna Baldir à l'adresse de ses sujets. Le roi et la reine veulent s'ébattre en paix. Il éclata de rire et, pour se venger, la pénétra sans aucune tendresse.

Plus tard, nus et assis sur leurs trônes respectifs, les survivants réfugiés à leurs pieds, ils discutaient, tel un couple ordinaire, du dernier obstacle du labyrinthe.

— Résumons, mon cher mari : l'architecte sorcier Guéneros a caché la Table des Immortels dans une pièce au centre d'un labyrinthe truffé de pièges.

— Pas au centre, ma douce, pas au centre, dit-il distrait par la nudité blanche de Pyrenne. Il aimait le contraste de cette peau lumineuse avec la rugosité du trône.

— Vous avez raison, mon nabot adoré, pas au centre, mais il n'en reste pas moins que l'objet le plus convoité d'Ern est placé dans un labyrinthe, derrière une porte avec une serrure. Il ne manque plus que la clef, conclut-elle narquoisement.

— Et alors ? demanda vaguement Baldir en se penchant sur l'épais accoudoir.

Il aurait voulu qu'elle se taise et qu'elle le laisse savourer, comme une mesquine revanche sur le monde, la comparaison brutale de leurs deux corps. La ligne de ses jambes repliées sous ses fesses était le seul chemin labyrinthique qu'il voulait suivre, et la toison brune, la seule porte qu'il voulait voir s'ouvrir. Sentir à nouveau ses mains sur sa bosse cousue de cicatrices, et la brûlure qu'elles laissaient quand la caresse cessait, voilà ce qu'il espérait.

— Vous ne m'écoutez pas, mon cher époux ? N'ai-je point assez satisfait votre désir de primate ?

— Pas vraiment, ma belle, répondit-il à présent absorbé par ses tétons d'un brun presque rouge qu'il avait souvent mordillé, quelque fois pendant des heures.

— Voulez-vous, mon cher époux, que je détaille de la même façon cet assemblage torve qui vous tient lieu de corps ?

Le ton soudain empoisonné sortit Baldir de sa rêverie et lui fit relever la tête. La tempête rageuse qu'il surprit dans les yeux de Pyrenne lui rappela la première fois qu'il avait voulu abuser d'elle. Pendant quelques instants, il n'y eut plus que les raclements de gorge des morts à la lisière du rideau de cire et de flammes, et les incessants ricanements du chambellan.

— Non, merci. Il toussa une fois. Parfois je me demande si vous m'aimez, ma femme ?

La réponse cingla.

— Les fous n'aiment pas.

— Fous ?

— Ne le sommes-nous pas tous, mon cher époux ? demanda-t-elle plus doucement. Son bras se tendit et elle effleura la chair sensible des lèvres de Baldir. Il tressaillit. Je ne sais depuis combien de temps vous nous retenez là en compagnie des morts, dans cet état de putréfaction permanent, sales et puants, la peau malade.

— Mais…

— Chut, je sais à quoi je ressemble malgré votre concupiscence et cette idéalisation que vous faites de mon corps, je vois les marques des tortures capricieuses auxquelles vous m'avez soumise, et c'est largement assez pour emporter toute la raison du monde, constata-t-elle sans animosité.

Tout en parlant, elle continuait de dresser la carte du visage de Baldir : son index tourna autour du nez à l'extrémité légèrement arrondie, s'attarda sur les joues rebondies, presque enfantines, remonta vers les sourcils sombres, arcs fins et soyeux, pour finalement redescendre vers son menton et sa mâchoire, solides charpentes qui soutenaient toute cette douceur. Pyrenne poursuivit :

— Alors oui, je t'aime, dans ma folie je t'aime. Elle souffla pour écarter une boucle brune et planta ses deux yeux verts pailletés d'or dans les siens. Et je te hais, conclut-elle dans un murmure souriant, sa main glissant sur le torse curieusement bombé de son roi.

Elle pleurait calmement.

De son doigt épais, Baldir arrêta la course d'une larme juste au bord de la lèvre de Pyrenne et la lança au-dessus de leur tête. La perle d'eau scintilla violemment une seconde puis explosa en une gerbe d'étoiles minuscules et colorées. La princesse Imalka gloussa joyeusement. Il soupira.

— J'apprécie que vous ne me répondiez pas, non, même si j'eus préféré que vous me disiez : « je vois dans les traits dorés de ton visage le reflet de mon amour pour toi, et ton corps immonde est source de plaisir et d'exotisme ». Mais il ne faut pas rêver.

Pyrenne détourna le regard et sa tristesse creusa quelques sillons de plus sur ses joues sales. Maussade, Baldir se renfonça dans son trône.

— Excusez-moi pour cette incartade dramatique. C'est vous qui avez raison, concentrons-nous sur cette foutue porte qui nous barre le chemin vers la Table. Avec l'ongle de son pouce, il gratta du sang séché sur l'accoudoir. Donc, vous sous-entendiez que Guéneros eût été moins stupide de couler la Table dans un bloc de pierre aussi gros qu'une montagne, sans ouverture aucune, s'il voulait vraiment que personne ne la trouve ?

Pyrenne acquiesça silencieusement. Ses yeux étaient secs et, à nouveau, il émanait

d'elle cette fierté dans laquelle elle puisait toute sa force. Il poursuivit :

— Mais ne pouvons-nous pas supposer que, à l'instar de tous les magiciens, il ait été soumis en partie à la volonté d'Oboss – ou à ma propre volonté devrais-je dire – et que par conséquent, il ait agi inconsciemment pour le… pour mon compte ? Il cala sa tête contre sa bosse et savoura l'idée, puis reprit : Ce sagouin de Tantrelou m'avait averti qu'il était dangereux d'user de la magie du sang. Tout dépend du sens que l'on donne à la notion de danger, mais il avait raison, cela a des conséquences.

— Guéneros le savait, il appartenait lui aussi à l'école de l'Anneau. Il aurait donc dû se méfier, contra Pyrenne.

— Un point pour vous, ma tendre reine. Mais finalement, le labyrinthe n'est-il pas le combat de Guéneros contre lui-même, le compromis entre la part qui m'est soumise et l'autre dévouée à l'humanité ?

— Cela expliquerait le labyrinthe, en effet. Elle fit une pause. Mais la serrure dans la dernière porte, c'est grossier. Il aurait pu entièrement murer la Table… (elle hésita) à l'intérieur de cette chose de chair à demi-morte.

Baldir se renfrogna à l'idée de la « chose » en question. Comme la relique empêchait tout Immortel de s'attaquer directement à l'humanité, l'architecte-sorcier l'avait judicieusement enfermée au sein d'un organisme mi-humain mi-rocheux de sa création. Le serpent qui se mord la queue. Décidemment, il n'aimait pas ce que Guéneros lui avait concocté.

— C'est vrai, très vrai, ma poupée d'amour. Ce Guéneros était un salopard de nécromancien génial. En plus cette chose régénère plus vite qu'un sorcier dans sa cuve. Il faudrait pouvoir la briser ou la détruire d'un coup, et je n'en ai pas la puissance. Il renifla bruyamment et cracha par terre. Quand je serai devenu Oboss, je l'aurai, mais je serai moi aussi contraint par la Table. Alors, piège ou pas piège, il va falloir trouver la clef avant qu'il ne soit trop tard. À moins que tu n'aies une brillante idée.

Se levant, il bouscula par mégarde le prince Senyard qui, instinctivement, se blottit encore plus près du trône de la reine. Contrarié, Baldir lui administra un furieux coup de pied dans les côtes.

— Baldir ! s'offusqua Pyrenne.

— Excusez-moi, ma bonne, ça m'a échappé. Il se rapprocha du vieil homme et s'accroupit pour se mettre à son niveau. J'ai connu votre fils, vous savez. Yrann. Mais je l'appelais Petit furet. Il était aussi courageux que borné. Il désigna un mort-vivant auquel il ne restait pour tout membre qu'un bras rogné jusqu'à l'os. C'est le commandant Nanss qui l'a sauvé et qui l'a payé de sa vie. Voyez où ça mène de vouloir s'occuper de ce qui ne vous concerne pas. Ça ne vous a pas échappé, hein ? Il lui fit un clin d'œil complice. Vous avez pris la place du prince Yrann votre fils, et maintenant, vous en payez le prix. Je parierais le sein gauche de la reine que vous le regrettez.

— Il me vengera, répondit le prince, une lueur sauvage assombrissant son regard.

Baldir se releva, souriant chaleureusement.

— Alors donnons-lui quelques raisons de se hâter ! dit-il avant de lui asséner une violente gifle avec le plat de la main. Il n'est toujours pas là, essayons encore. Cette fois-ci, il frappa avec le dos. Les bagues marquèrent la peau et le vieux Senyard tomba en arrière, heurtant brutalement le trône de la tête.

— Baldir, ça suffit !

— Baldir, ça suffit, répéta-t-il en contrefaisant la voix chaude et claire.

— Vous n'en avez pas assez de…

Il coupa Pyrenne d'un geste impératif de la main.

— Cette situation est contrariante et comme je ne veux pas vous faire de mal, je pense qu'il est grand temps que j'aille me dégourdir les jambes. Un petit tour du côté de la porte et ensuite, j'irai voir mon ami Asurbias. Il boita jusqu'au lit, attrapa ses vieilles braies et une longue chemise noire. Vous pouvez vous vêtir, dit-il en bataillant contre une manche. Elle ne bougea pas.

— Je suppose que je ne viens pas. Elle trébucha sur le dernier mot.

— Vous supposez bien, dit-il en enfilant une paire de hautes bottes en cuir. Vous en crevez d'envie, pourtant ça vous tuerait de me supplier ? Elle ne broncha pas, mais Baldir nota le tremblement de ses mains. Dites-moi, ma mie, avant que je ne parte, vous n'auriez pas une piste à me proposer ? Hier, vous avez fait allusion à la salle des couronnes, pourquoi ?

Les narines de Pyrenne se pincèrent mais elle réussit à garder le contrôle d'elle-même.

— La guilde des architectes. Il y a quelques années, mon père nous a amenés, mon frère et moi, dans la salle des couronnes. Il voulait nous montrer le livre où est inscrit le nom de chacun des princes qui déposèrent leur couronne aux pieds du premier haut-roi Angandir. On raconte qu'il y en a mille. Mon père était fier de notre ancêtre dont le nom apparaît à la première page.

— Belle lignée.

Elle ne releva pas le sarcasme et continua.

— Dans cette pièce, il y a deux bas-reliefs, l'un représentant le royaume des Mille Couronnes, l'autre Arabesque, et tous deux sont l'œuvre de Guéneros. Comme le tracé du labyrinthe reproduit celui de la ville, j'ai imaginé qu'il fallait peut-être creuser, dit-elle froidement.

— Creuser ?

— Au figuré, ma chère larve, dit-elle en forçant un sourire sur son visage de glace.

Baldir rit de bon cœur.

— J'aime votre courage, mon amour, je reviendrai vite, et je vous récompenserai si vous avez vu juste, promit-il en sortant de son « royaume ».

Baldir mit quelques minutes pour rejoindre l'ancien laboratoire de l'architecte-sorcier. Il ne s'attarda pas dans la pièce presque vide et prit le dernier couloir qui menait à la Table des Immortels. Un détour inutile dont il ne pouvait pourtant pas se passer.

Avant même de voir les Grolshs, il entendit le bruit de leurs gueules déchirant la chair et la pierre.

Incapable de venir à bout de la porte à l'aide de la seule magie brute, Baldir avait invoqué des Grotesques cornus pour qu'ils détruisent tout. Il se souvenait encore de la débauche de cornes et de griffes, de l'ichor épais et noir, des éclats de roche volant en tous sens, des bramements des démons dont la masse avait disparu dans une brume de sang. L'odeur avait été si écœurante que même Baldir avait dû rebrousser chemin. Au bout de deux jours, il avait renvoyé les Grotesques se refaire une santé dans leur coin paumé, de l'autre côté de l'océan de l'Exode. La force physique avait échoué : les démons avaient simplement réussi à mettre à jour un bloc de matière vivante qui reposait à présent au centre de leur excavation. De forme oblongue, la créature, ultime défi de

Guéneros, avait pour visage une porte, pour gueule une serrure, pour peau des murs et dans son estomac, la Table des Immortels. Son épiderme était d'un gris tirant sur le noir et pulsait au rythme du sang froid qui irriguait son système. Baldir ne pouvait qu'admirer le génie de l'architecte-sorcier.

— *Le maître est revenu,* chantèrent en chœur les têtes-gueules quand elles prirent conscience de sa présence.

Agglutinées en grappe autour de la porte, leurs pattes-griffes enfoncées telles des aiguilles venimeuses dans la chair mort-vivante de l'organisme qui emprisonnait la Table, les petites boules nées du granit vert festoyaient gaiement. Leurs dents pelletaient et leurs bouches barbelées engouffraient des portions sanguinolentes et, presque instantanément, les tissus de la matière semi-organique se régénéraient pour leur plus grand plaisir. Elles n'avaient pas d'estomac et pouvaient faire ça durant des heures et des jours entiers mais, hélas, sans jamais entamer la construction vivante de Guéneros.

— Arrêtez, ordonna Baldir que la scène démoralisait. C'est inutile, mes enfants.

— *Le maître ne doit pas abandonner, l'objet honnis est proche,* babillèrent les Grolshs en se décrochant. Ils rebondirent bruyamment sur le sol et roulèrent vers lui. *Le maître va trouver une solution.*

— *Laquelle ?* demanda-t-il en carnéen. Il souffla sa désapprobation. *Trouver la clef. Quelle idiotie ! Je suis de plus en plus sûr que c'est un piège. Un piège inévitable.* Il s'emporta. *Cette serrure est comme le trou du cul d'un Sadourak, impénétrable et vivant !*

— *Les humains perturbent le maître et mettent des mauvaises idées dans sa tête.* Les Grolshs grimpèrent sur lui, le griffant de leurs pattes, et s'amassèrent sur et autour de sa bosse. *Le maître devrait nous les confier.*

Malgré lui, Baldir esquissa un sourire.

— *Je garde les humains,* dit-il. *Continuez à vous gaver, qui sait ? Peut-être que la magie de Guéneros s'épuisera avant votre appétit.*

— *Le maître repart déjà ?*

— *Oui, le maître va prendre l'air, discuter avec un ami et vérifier si l'intuition de sa reine nous mène quelque part,* dit-il en rebroussant chemin.

— *Le maître ne nous emmène pas ?*

— *Non, le maître pense que vous allez encore faire des conneries.*

Les Grolshs se détachèrent de lui à contrecœur et il s'en alla après un dernier coup d'œil à la serrure veinée de noir.

Protégé des Phrages par un des morts qu'il avait lié à une porte-reflet, il traversa le labyrinthe et émergea au niveau des caves. La trappe était toujours ouverte à présent, les celliers royaux et les cuisines avaient été abandonnés, plus personne ne voulant travailler à proximité de l'antre du bouffon. L'impression d'abandon, renforcée par le silence, était encore plus forte dans cette partie du palais-forteresse. Baldir sortit dans la petite cour attenante et fut ébloui par la lumière estivale. Bien que suffocant, l'air chaud n'était pas, ici, confiné et corrompu par la pourriture. Au loin, il percevait le choc des projectiles sur les murailles. Le siège d'Arabesque se poursuivait.

La nuit ne tombant pas avant quelques heures, il résolut d'aller se décrasser et se sustenter. Craignant de rencontrer Caldric et ses questions insupportables, il prit par les passages secrets.

Fidèle à cette habitude prise au début du siège, le premier conseiller Asurbias rêvassait au sommet de la tour de Bruk. Il avait fait installer un fauteuil confortable sous le museau de la baliste et fixait le camp ennemi en sirotant un vin sucré de Brann. Deux gardes discutaient à voix basse à côté de la bouche d'escalier. L'atmosphère lourde du début de soirée avait fait place à un petit vent frais et le ciel sans lune crépitait d'étoiles. Dans le camp adverse, des milliers de feux perçaient les ténèbres de la campagne. Bien avancée, la nuit bruissait à peine.

Vêtu d'un manteau d'illusions, Baldir se posa sans bruit à côté d'Asurbias. Un instant, il étudia celui qui l'avait capturé et livré à la folie du haut-roi Caldric. Des rides précoces étiraient le coin de ses yeux et le poids de ses soucis avait balafré son jeune front de plis profonds. Même sa mise, un élégant habit noir rehaussé d'or, ne parvenait pas à gommer son allure défraîchie.

— Bonsoir, conseiller, chuchota-t-il en piquant une cerise dans un saladier.

— Qui est là ? sursauta Asurbias qui manqua de renverser sa coupe.

— Monseigneur ? Qu'y a-t-il ? s'enquirent tour à tour les gardes.

— Ce n'est que moi, murmura Baldir à son oreille. Dites-leur de partir.

Asurbias cligna plusieurs fois des yeux, incapable de voir qui lui parlait, avant de se ressaisir et de se retourner vers les sentinelles qui approchaient.

— Quittez les lieux, j'aimerais être tranquille.

Étonnés, les deux hommes obéirent néanmoins.

— Bien, monseigneur.

Quand ils virent un noyau apparaître et rebondir à leurs pieds, ils filèrent sans demander leur reste.

Une fois les gardes partis, les illusions tissées autour de Baldir s'effilochèrent et, peu à peu, il redevint visible.

— Alors les nouvelles, conseiller ? demanda Baldir en se juchant d'un bond entre deux merlons, dos à l'ennemi. Vous m'avez l'air épuisé.

— Oui, quelquefois je regrette cette charge, dit-il en jouant avec le lourd symbole qui pendait à son cou. Encore que nous bénéficiions d'une période de calme. Il se leva et vint s'accouder au créneau. Comme l'avait promis Brangue, nous voilà dans une position qu'envie sûrement l'usurpateur Gorgass. Surtout que d'après nos informateurs, il se remet difficilement des blessures reçues lors de sa fuite. Je me demande encore comment il a pu échapper au piège de Brangue. Il se tourna vers Baldir. Selon la rumeur, ce serait un démon de Gonoth qui l'aurait sauvé. Bref, le Lion de Brann enrage et pour l'instant, il a de quoi : notre allié dans le sud – enfin, si nous pouvons considérer que détenir son père en otage fait de lui un allié sincère – donc, notre allié le prince Yrann remporte victoire sur victoire ; les voleurs de Pragrald harcèlent les convois de ravitaillement de nos ennemis et nos éclaireurs nous rapportent que la horde des Logranns descend vers Arabesque et prendra les assiégeants à revers.

— Alors pourquoi restent-ils là, sans donner l'assaut ? Ils espèrent nous faire crever de faim ?

— Non, nos réserves sont conséquentes. Ils seront affamés bien avant nous, et leur faible supériorité numérique ne leur permet pas de lancer des attaques, tout au plus de maintenir le siège.

— Alors pourquoi cette mine de chien vérolé ?

Asurbias fit la moue.

— Alors ? Alors, les voleurs de Pragrald…

— Ils sont partout ! s'exclama Baldir sur un ton faussement étonné. Il saisit la coupe de vin sur le guéridon et la porta à ses lèvres.

— Oui, heureusement qu'ils sont passés de notre côté, même si je ne me l'explique pas vraiment. Tous m'attribuent ce succès mais je n'ai été qu'un pion. Quoi qu'il en soit, leurs rapports sont plus que troublants. Le Solzar a armé une flotte de guerre d'une taille sans précédent. Cette armada se préparerait à faire route vers le nord. Vers nous. Ce n'est pas tout : l'archimage Bachul contrôle les cinq écoles de magie et l'archipel de Gonoth.

Cette fois-ci, Baldir fut réellement surpris.

— Et l'école de l'Anneau ?

— Nous ne savons pas très bien, Gonoth est un endroit dangereux et les voleurs de Pragrald ne semblent pas y avoir une très grande influence. Il s'arrêta pour réfléchir. Alors, oui, dans l'immédiat, nous ne sommes pas en danger, mais quand le Solzar et Gonoth interviendront… Une autre moue accompagna un haussement d'épaule désabusé.

— Et les Sadouraks ?

Asurbias se tourna vers lui et l'observa, comme pour le sonder, mais Baldir ne laissa rien transparaître de plus qu'un sourire amical.

— Ils complotent. Leur Bachar serait mort et c'est pourquoi le Sadourak en poste ici a été rappelé à la Forteresse Grise. Il va être nommé Far. C'est la version officielle. D'autres rumeurs évoquent un navire modifié pour accueillir une très lourde charge qui aurait fait voile vers le pays des Nördes. L'ancien Bachar Hyass serait monté à bord. Il ne serait pas mort. Si les Sadouraks se mettent aussi à comploter et à mentir… Un nœud de plus à défaire, ajouta-t-il démoralisé. Je t'avoue que je m'y perds.

— Vont-ils vous aider ?

Asurbias tiqua sur le « vous » mais n'en montra rien.

— Ce serait plutôt le contraire. Les Sadouraks sont très remontés à propos d'un sorcier qui œuvrerait sous le palais-forteresse. Attends-toi à un entretien. Un Sadourak va venir tout spécialement pour toi. Baldir pâlit. Qu'y a-t-il ? s'inquiéta sincèrement le conseiller devant les traits livides.

Baldir ne pouvait pas répondre. Il était paralysé. Paralysé par un souvenir : celui de ce jeune Sadourak au regard de pucelle qui l'avait épargné sur les quais de Lianss, celui de ce moment hors du temps au cœur de l'orage et des trombes d'eau qui tombaient sans bruit autour d'eux, celui de cette sensation qu'ils étaient intimement liés et observés. Des bribes de ses récents rêves lui revinrent : Sanne avait mentionné l'existence d'un Sadourak qu'il fallait éliminer. Était-il son ennemi ou, cela revenait au même, celui d'Oboss ?

— Baldir, l'appela Asurbias en lui secouant l'épaule.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il en se ressaisissant.

— Assieds-toi.

— Non, répondit Baldir dans un souffle, encore sous le choc. Je vais bien. Il se servit du vin et but cul sec. À la troisième coupe expédiée de la même façon, ses joues s'étaient parées des couleurs chaudes de l'ivresse. Sa langue claqua nerveusement. C'était juste un vertige. La moindre hauteur est un précipice pour les gens de petite taille. La plaisanterie était forcée et ne trompa pas Asurbias.

— Les Sadouraks t'élimineront sans aucun remords s'ils croient que tu es un magicien.

Non, le corrigea mentalement Baldir. *Ils n'ont que faire des vulgaires sorciers ; ils ne me tueront que s'ils sont persuadés que je suis la prochaine incarnation d'Oboss.*

— Et je ne pourrai rien leur refuser, continuait le jeune conseiller. Personne ne tient tête à la Forteresse Grise.

— Sauf cet homme à Pragrald qui a affronté un Sadourak et l'a vaincu après avoir dévasté la moitié de la ville. Baldir se demanda s'il pouvait-il s'agir du chevalier rencontré dans le port de Lianss ? Son instinct lui soufflait que oui. Seul hic : l'homme de Pragrald ne portait pas d'armure de fer-prié.

— C'est peut-être vrai mais est-ce que tu crois que tu pourras réitérer l'exploit de cet inconnu ? Tous les sorciers de Gonoth se plient à la volonté sadourak.

— Je ne m'inquiète pas, nous avons le temps, ces enclumes à deux pattes ne sont pas douées pour la course. En revanche, mon ami, j'aimerais votre aide cette nuit. J'aimerais que vous m'accompagniez à la guilde des architectes.

La demande éveilla l'intérêt d'Asurbias.

— Pourquoi ?

— Une intuition. Vous ne m'avez pas dit que vous vous étiez passionné pour l'héraldique ?

— C'est lié à la chose que Caldric t'a demandé de rechercher ?

— De quoi parlez-vous, mon ami ?

— J'étais là quand il t'a raconté son cauchemar la première fois, caché au-dessus, dans un conduit secret, avoua Asurbias. J'ai tout entendu.

Baldir hésita et finalement descendit de son perchoir sans répondre.

— Vous venez, conseiller ?

Il y eut un long blanc pendant lequel les deux hommes s'entre-regardèrent. Asurbias sentait que le destin lui demandait de prendre parti. Il saisit une des bouteilles.

— Je prends le vin ?

— Oui, je pressens que nous en aurons sûrement pour toute la nuit.

Le bâtiment octroyé à la guilde des architectes, alors que la ville d'Arabesque n'était pas encore achevée, ressemblait à un simple cube sans aucune fioriture dont la seule qualité était de vouloir résister au temps. C'était un assemblage de pierres de taille de plus d'une tonne chacune, percé de fenêtres étroites et dont le toit était plat. À l'intérieur étaient conservées les archives de la ville et c'était là aussi que se gérait l'entretien de la capitale.

Hommage aux seigneurs qui avaient prêté allégeance à Angandir, la salle des couronnes occupait tout le sous-sol. On y accédait par un portail en bronze qui béait respectueusement, piliers et frises préparant les visiteurs au grandiose. En bas du large escalier, Baldir siffla son étonnement en découvrant le royaume des Mille Couronnes somptueusement taillé dans les dalles de granit du sol. Captivé par toutes ces forêts, ces montagnes, ces villes, ces rivages qui s'étalaient sur plus de cent pas, c'est Asurbias qui lui fit lever la tête et lui montra le bas-relief représentant la ville d'Arabesque. La vision de toutes ces rues, de toutes ces maisons, ces remparts qui semblaient n'être retenu que par un drap de pierre, le fit reculer d'un pas.

— Le livre est au fond.

— Je vois.

Sur un lutrin de chêne verni de noir, le livre des couronnes attendait, presque

religieusement, que des mains curieuses viennent feuilleter ses pages brillantes et colorées où dormaient les noms de mille seigneurs.

— Impressionnant ? s'enorgueillit Asurbias, content de son effet.

— Très, répondit simplement Baldir en notant les pilastres ornés de blasons riches en détail qui saillaient à intervalle régulier des murs en habit d'or.

— Tu auras remarqué qu'à chacun des châteaux de la carte du royaume correspond une tour. Celle offerte par le haut-roi à tous les nobles qui ont sacrifié leur titre et leur couronne. Il emprunta une des routes de campagne miniature, enjamba un massif de collines et s'agenouilla près d'une petite place forte au bord d'un fleuve. C'est chez moi. C'est là que je suis né, confia-t-il avec une certaine émotion. Et là-haut. Il se redressa et pointa une tour trapue. Celle-là, au milieu du square, c'est celle de ma famille. Comme beaucoup, elle avait été abandonnée par les miens. Seuls les plus riches des princes peuvent les entretenir. Mais je l'ai fait rénover. Il fit face à Baldir qui était toujours sur le seuil. Que cherchons-nous ici ?

— Un détail qui cloche.

— Je ne vois pas très bien.

— Moi non plus. C'est une idée de la reine.

— La reine ? s'étonna Asurbias qui revenait vers lui.

Mais Baldir changea de sujet.

— Bon, cherchons, il faut trouver une sorte de clef, ou d'indice, un message, n'importe quoi qui n'ait pas sa place ici.

— C'est tout ce que je dois savoir ?

— Oui. Allez, au boulot, conseiller. Imaginez qu'en travaillant pour moi, vous œuvrez pour le roi et les Mille Couronnes.

— Bien sûr.

— Et cette correspondance que vous venez d'évoquer me donne une idée.

— Laquelle ?

— Une tour pour un château.

— Oui ?

— Il faudrait vérifier que toutes soient réellement associées à un nom.

— Il y en a théoriquement mille, s'exclama Asurbias que la perspective d'une nuit blanche rebutait.

À l'aube, des tas de grimoires encombraient l'entrée, Baldir dormait un bras enroulé autour de la Forteresse Grise, un pied perdu en terre de Garderanne, et Asurbias consultait le livre des couronnes. Des étendards de papier ornaient la plupart des tours et des donjons.

— Ça y est, j'ai trouvé, chuchota le conseiller pour lui-même. Juste un détail à vérifier.

Sans un bruit, il se leva et sortit.

Il revint presque deux heures plus tard et trouva le bouffon encore endormi. Dans son sommeil, il avait roulé sur la mer de l'Exode tout contre le mur.

— Réveille-toi, réveille-toi, le secoua Asurbias.

— Comment ? Qui ? marmonna Baldir encore à moitié dans ce rêve où des géants à gueule de pestiférés s'amusaient à aplanir des chaînes de montagnes pour en faire leurs lits.

— Je sais où est ce que tu cherches.

— Hein ? Vous avez trouvé la clef ?

— La clef ? interrogea Asurbias en l'aidant à se mettre sur pied. C'est une clef que tu cherches ?

— Oui, une clef, maugréa Baldir. Pour ouvrir une porte. Bon, vous me dites ce que vous avez trouvé ?

Le conseiller l'entraîna vers l'est de la carte.

— Cette tour et ce château n'appartiennent à aucun des princes dont le nom est couché dans le livre des couronnes.

Baldir s'approcha du château miniature, esseulé au milieu d'une forêt qui escaladait les contreforts du collier de Shiriann, la chaîne de montagnes qui protégeait le flanc est des Mille Couronnes. Il donna des petits coups secs avec ses phalanges.

— J'ai déjà vérifié, il n'y a aucun compartiment secret.

— Permettez que je me fasse mon opinion.

Asurbias le regarda quelques secondes tâter les remparts extérieurs.

— Pendant que tu dormais, je me suis rendu à la tour. D'après le bas-relief, elle est située près du marché. Bien triste marché d'ailleurs…

— Oui, bon, alors, le pressa Baldir qui s'était hissé sur le château pour atteindre la tour au plafond.

— Elle n'existe pas.

— Comment ça ?

— Et bien, il n'y a rien qu'une maison. Ancienne. Il n'y a jamais eu de tour à cet endroit.

— Et le château ?

— Sous tes pieds.

— Sans rire.

— Je n'en sais pas plus que toi. Si on se fie à cette carte, il est censé se situer dans la forêt de Gladss, à l'est de l'ancien royaume de Sangue. Chez nos alliés. À vue de nez… (il se recula pour avoir une vision globale) …je dirais une semaine de voyage par le massif de Hugr.

— Il me faut un carrosse, un attelage rapide et des victuailles.

— Mais le siège, objecta Asurbias. Les troupes de l'usurpateur ne te laisseront pas passer.

— Non, mais ils vont amèrement regretter de se mettre en travers de notre chemin.

— Notre ?

— Non, ne vous inquiétez pas, conseiller, ce n'est pas vous que j'emmène. C'est ma femme et c'est en quelque sorte notre voyage de noces.

Chapitre 19 : Seianne

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Région est du Solzar.
Le Shahadir Akenzat a armé une gigantesque flotte qui s'apprête à faire voile vers le nord. Certains parlent d'une invasion possible des Mille Couronnes. D'autres avancent une alliance contre nature avec leurs ennemis, les sorciers de Gonoth dont le but serait plus obscur. Un certain nombre de prêtres du Solzar se sont élevés contre le Shahadir et appellent la population à se soulever contre lui.

Le chemin rocailleux sinuait parmi les basses collines pelées de l'arrière-pays solzar, indifférent à la fournaise ambiante et à ce voyageur inconscient qui le foulait de son pied fatigué.

Seianne n'avait pas récupéré toutes ses forces malgré l'attention des pêcheurs qui l'avaient recueilli et soigné et, pour une raison qui lui échappait, le perce-mage et sa magie revigorante le boudait depuis son naufrage sur les rivages du Solzar.

Protégé de l'astre Camerune par un burnous en laine, il avançait péniblement au milieu du paysage vide, avec pour seul témoin un grand lézard à tête jaune.

Sur le point de mourir, le maître d'armes Somir lui avait dit de contacter le prêtre Inuhid du temple d'Ibnuz.

Seianne ne parlait pas la langue du pays mais avait réussi à se faire indiquer le chemin par un colporteur facétieux qui baragouinait à peine l'angandais. Suivant ses indications dessinées à même la terre, il avait longé le bord de mer pendant plus de six jours avant de bifurquer vers ces collines inhospitalières. Selon la carte grossière telle qu'il l'avait mémorisée, cette partie de la côte formait un cap étroit et son itinéraire était censé couper à travers.

Épuisé et assoiffé, il se résolut à faire une halte dans une caverne peu profonde. Une fois à l'ombre, il s'assit en râlant et attrapa la gourde en peau de chèvre au fond de sa besace.

Plus d'une vingtaine de jours étaient passés depuis que la bête des profondeurs avait coulé *Le Pervas*. Il mit la main à la garde de son épée et apprécia la douce vibration qui remonta le long de son bras. Elle l'avait sauvé de la noyade et lui avait donné la force d'atteindre le rivage. Et dire que Somir la lui avait offerte le jour où sa bêtise crasse les avait tous perdus, lui y compris. Le maître d'armes en avalerait sa pipe, s'il était vivant. Las, Seianne trouva encore la force de taper du talon sur une pauvre pierre friable et de se maudire. Comment avait-il pu croire que cet excrément de marchand ne désirait rien de plus que satisfaire ses fantasmes ? Comment avait-il pu ouvrir ce flacon au sein même de la demeure de Zacra ? Comment avait-il pu oublier les recommandations de prudence de Somir ? Il n'y avait qu'une seule réponse : son cerveau de poule.

En y réfléchissant, sa vie était une succession de gouffres sans fond et de sommets vertigineux. Parti simple écuyer d'un château en ruine dans les Mille Couronnes pour

venger son maître mort, il s'était retrouvé couronné baron de pacotille par l'usurpateur, puis avait été propulsé messager du sorcier Tantrelou qui l'avait envoyé, escorté par un démon, jusqu'à l'envoûtante cité d'Osseroth. Et là, alors qu'il pensait avoir déniché un foyer où passer du bon temps, le destin l'avait poussé au premier plan d'un complot sanglant visant à éliminer les mages de l'école de l'Anneau. Et que dire de sa fuite de l'archipel de Gonoth, de cette bataille contre des pirates solzarades et contre cette monstruosité invoquée par le sorcier Tyrss ?

Il mordit avec appétit dans un morceau de truite fumée et but une rasade d'eau. Oui, la malchance s'acharnait à le poursuivre et à tuer tous ceux à qui il s'attachait. Mais il était bien décidé à se racheter et à mener à bien la mission de Somir. Il reboucha la gourde, remballa le reste du poisson et rangea le tout dans sa besace avant de se remettre en marche.

En fin d'après-midi, le paysage changea et l'air se chargea d'iode. Entre les rochers, les herbes longues et vertes frémissaient au contact du vent marin comme pour exciter l'appétit de quelques chèvres méfiantes.

Après une pente ardue, il tomba sur une côte sauvage et chaotique dont les falaises rugueuses semblaient vouloir plier face aux assauts de la mer. Respectant les recommandations du colporteur, il prit la direction de l'ouest. Tout en longeant l'à-pic dentelé, il priait pour que son sens de l'orientation ne lui ait pas fait défaut et qu'il n'ait pas dépassé le temple d'Ibnuz.

À la nuit tombée, il songeait à rebrousser chemin quand ce qui ressemblait à un cri de nourrisson perça l'obscurité silencieuse et lui sauva la vie. Abruti de fatigue et bercé par le bruit des vagues venant frapper le rivage rocheux quelque cent mètres plus bas, il n'avait pas vu la faille étroite qui tailladait la côte et s'enfonçait à l'intérieur des terres. En équilibre au bord du vide, il écouta encore, persuadé qu'il avait rêvé. Mais hormis la brise qui sifflait un air d'embrun salé, la charge des vagues contre les rochers loin en contrebas et les rares hurlements d'une meute de chiens des collines, il n'y avait rien d'inhabituel. Il haussa les épaules et se promit une pause dès qu'il aurait déniché un abri.

Le bord opposé était à quelques mètres et aisément franchissable en un saut. Alors qu'il prenait son élan, un rire généreux et lointain résonna dans les profondeurs.

— Il y a quelqu'un ? appela Seianne en se penchant prudemment en avant.

Il s'apprêtait à réitérer son appel quand le rire se mua soudain en un vagissement hystérique et, prenant de la force, se répercuta sur les parois de la faille, donnant l'illusion qu'une créature grimpait vers lui. Surpris, Seianne hésita, se demandant s'il était le jouet de l'écho, et s'apprêtait à dégainer Serss lorsqu'une ombre glacée le frôla dans un délire de sons suraigus et disparut vers le ciel en criant et piaillant de plus belle. Le silence retomba presque aussitôt et, de nouveau, il n'y eut plus que la nuit, les étoiles et le vent.

Seianne resta prostré un long moment. Cette fois-ci, il n'avait pas rêvé mais il ne distinguait toujours aucune lumière en contrebas.

— Le prêtre Inuhid vous verra au matin, déclara une voix menue et toute proche.

Seianne sursauta une seconde fois et aurait sûrement tué l'homme s'il n'y avait eu ce parfum de fleur. Il arrêta son bras alors que la pointe de fer frémissait à deux centimètres du visage ovale de celui qui avait parlé. Il aspira une grande goulée d'air pour calmer le flot d'adrénaline qui montait en lui et, à la lueur enchantée de l'acier, observa le jeune adolescent qui n'avait pas esquissé un geste pour éviter le coup mortel.

— Qui, qui êtes-vous ? demanda Seianne.

— Yelhid.

Les lèvres peintes en noir avaient à peine remué. Seianne se sentit mal à l'aise face à ce jeune homme dont les traits étaient un désagréable mélange de finesse et d'ascétisme. Il devinait une certaine folie dans ce corps asséché par les privations qui flottait dans une robe claire.

— Comment sait-il que je suis là ? demanda Seianne méfiant.

Le jeune homme ignora la question.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

— Non, mentit-il en songeant à tout ce qui lui faisait envie en cet instant : un lit moelleux, un festin de sauce et de viande, l'herbe et les servantes de Zacra.

— Alors à demain. Longez la faille vers le sud et vous trouverez l'escalier.

Maintenant, Seianne décelait une seconde odeur obsédante qui éclipsait la première, un effluve de pourriture obsédant et désagréable. Mal à l'aise, il approuva d'un hochement de tête peu convaincu.

— Au revoir, ajouta l'adolescent et il tourna les talons.

Seianne résista à la curiosité qui le poussait à le suivre et finit par s'asseoir. L'odeur gâcha son repas et le poursuivit jusque dans son sommeil, empuantissant ses rêves.

La chaleur le réveilla en sueur quelques heures après l'aube. Le corps endolori par le sol irrégulier sur lequel il avait dormi, il se remit debout et fit quelques exercices d'assouplissement avant d'ingurgiter un bout de galette. La journée allait être chaude, le vent était tombé et la mer était aussi lisse et luisante qu'un galet humide. Nulle chèvre, nul humain en vue du côté des collines blanches et arides. Seianne était seul.

Il s'approcha de la faille d'où avait jailli l'ombre et se pencha. En dessous, les parois incurvées vers l'intérieur interdisaient de voir plus qu'un bout du large bras de mer qui s'enfonçait dans les terres, près de cinquante mètres plus bas. Il se redressa et porta son sac à l'épaule.

L'adolescent savait qu'il venait voir le prêtre Inuhid et avait réussi à le trouver en pleine nuit alors qu'il ne s'était pas annoncé. On l'attendait. Tantrelou avec cette ironie si agaçante, si irritante qui le caractérisait, l'aurait sûrement félicité pour sa perspicacité. Il fallait l'admettre, il n'était pas doué pour ce genre de situation.

Après tout, pensa-t-il, *je n'ai pas le choix et je n'ai de toute façon nul endroit sur cette terre où aller. Autant se rendre à l'invitation et aviser quand il sera trop tard.*

Sa capuche rabattue pour protéger sa peau fragile des coups de soleil, il tourna le dos à la mer et commença à suivre la fissure tortueuse à la recherche de ce fameux escalier. Au bout de quelques minutes, il était en nage et pestait de façon ordurière. Décidemment, il ne se ferait jamais à la chaleur. Son humeur ne s'améliora pas quand il trouva peu de temps après l'échelle en corde attachée à un piquet.

— Escalier de mon cul ! jura-t-il en rampant vers le bord.

L'échelle descendait jusqu'à une passerelle de fer suspendue entre les deux parois. Celles-ci s'évasaient vers le bas. De son poste d'observation, il apercevait plusieurs dizaines de mètres en dessous la surface calme d'une eau noire. Il mit son pied sur le premier barreau et commença la descente. Il y avait encore d'autres échelles de corde et d'autres passerelles de fer, le tout constituant un drôle d'escalier inversé accroché au dévers. Le fer était rouillé et l'ensemble gîtait dangereusement sous son poids. Au bout d'une heure et après avoir manqué chuter plusieurs fois tant l'édifice était brinqueballant,

il mit le pied sur un ponton de bois.

Deux barques de pêcheur y étaient arrimées. Il n'y avait nulle trace de vie, aucun bruit, juste le léger clapotis de l'eau contre la roche. Il jeta un œil plus haut, vers l'ouverture étroite et lumineuse de la faille qui bloquait les rayons de Camerune. Au moins, il appréciait la fraîcheur de l'endroit.

Quatre bories avaient été bâties en amont du long bras de mer souterrain. Leurs cheminées fumaient.

— Oh ! Je suis là, appela-t-il.

Comme il n'y avait aucune réponse, il s'avança vers la première construction de pierre sèche. Les volets en bois étaient fermés et une portière de peaux de chèvre tendues fermait l'entrée. Il ouvrit et pénétra dans la petite bâtisse. La différence de luminosité entre l'extérieur déjà sombre et l'intérieur calfeutré lui fit plisser les yeux. Au centre, deux vieillards fumaient le narguilé sur un tapis épais de couleur carmin. Dans le coin, une grand-mère et une petite fille vidaient les poissons pêchés avant l'aube. Il y avait un escalier qui menait à une mezzanine où avaient été entreposés quelques coffres en mauvais état, des filets suspendus aux poutres et des tabourets d'un vert écaillé. Le parfum de tabac que véhiculaient les lourdes volutes de fumée lui rappela l'adolescent.

— Je suis venu voir le prêtre Inuhid.

Un des vieillards retourna le bloc de charbon rougeoyant et, paupières closes, tira sur sa pipe, sous l'œil rêveur du second. Même l'enfant l'ignorait et continuait tristement de nettoyer les poissons avec la grand-mère au visage rude. Seianne était comme invisible.

— Inuhid, je dois le voir. Le jeune homme m'a demandé de venir. Vous me comprenez ?

Mais ils ne lui prêtèrent pas plus d'attention.

— Suivez-moi, celui que vous êtes venu voir vous attend, déclara derrière lui une voix qu'il connaissait.

Il se retourna sur le qui-vive, furieux de ne pas avoir entendu l'adolescent approcher. Seule consolation, cette fois-ci, Seianne n'avait pas essayé de le tuer et son épée était restée dans son fourreau. Immédiatement, l'odeur obsédante vint chatouiller ses narines et empoisonner l'atmosphère. Sûrement habitués, les habitants de la maison ne réagirent toujours pas plus.

— Ça me fait vraiment plaisir, répondit narquoisement Seianne que le comportement de l'adolescent irritait. J'aime sincèrement cet endroit.

Mais le ton railleur n'eut aucun effet. Son guide sortit et il fut bien forcé de le suivre. Seianne continua à l'asticoter.

— Il y a comme une puanteur qui vous suit partout et qui a transformé mes rêves en cauchemars.

Cette fois-ci, le comportement de l'adolescent changea. Seianne faillit buter sur son guide quand celui-ci s'arrêta brusquement.

— C'est l'olzir, la pierre de Sri, dit-il sans se retourner. De quoi vous avez rêvé ?

— Je ne me souviens pas vraiment, hésita Seianne. C'est important ?

Il y eut un silence pendant lequel l'adolescent sembla réfléchir, puis il repartit sans répondre. Exaspéré, Seianne le suivit jusque devant la troisième maison qui ne possédait aucune fenêtre et pour toute entrée un énorme trou de souris arrondi opacifié par un rideau d'une consistance presque liquide et d'une noirceur glissante. Un long panache de fumée blanche s'échappait du conduit de la cheminée.

— Quand vous serez entré, ne bougez pas tant que le prêtre n'aura pas parlé. Vous avez compris ?

— Oui, tant qu'il n'a pas ouvert sa sainte bouche, je ne fais pas un mouvement. J'ai l'habitude des trucs bizarres. Si je vous racontais ce qui m'est arrivé.

Mais son histoire n'intéressait pas l'adolescent ; celui-ci murmura une prière incompréhensible, se mit à quatre pattes et écarta le rideau de ténèbres qui coula comme de l'eau entre ses doigts. Une autre prière et il pénétra à l'intérieur, ou plutôt s'enfonça dans la matière épaisse et liquide.

— Oui bien sûr, pourquoi pas ! Et à son tour, Seianne s'agenouilla et entra.

C'était comme de s'enfoncer dans une matière molle et chaude pour ressortir dans une étuve sans lumière. L'air lui brûla les poumons et il manqua d'être déséquilibré quand une nuée d'ombres minuscules et chuchotantes vinrent tourner autour de lui. Les frôlements glacés de leurs griffes contrastaient avec la chaleur étouffante et plusieurs fois, il crut que l'une d'entre elles s'était insinuée sous son burnous. Leur langage était incompréhensible mais Seianne sentait bien qu'il ne s'agissait pas d'un message d'accueil.

— Ne bougez pas, elles vont se calmer quand la flamme brûlera. La voix de l'adolescent était anormalement forte et couvrait aisément les chuchotements.

— Où sommes-nous ?

Des centaines d'ombres répétèrent sa question.

— Là où vous pensez être, répondit une voix douce. Dans le temple d'Ibnuz.

Il y eut un petit rire haché d'enfant et une bougie s'alluma. La minuscule flamme tremblotait timidement mais ce fut suffisant pour dissiper une partie des ténèbres. Chassées par la lumière, les ombres s'éparpillèrent et allèrent se coller sur les murs couverts de colliers de pierres noires. La température ne baissa pas pour autant et Seianne éprouvait toujours des difficultés pour respirer.

La pièce n'était pas grande et le plafond à quelques centimètres de sa tête. Depuis les poutres apparentes, pendaient des branches mortes dans lesquelles on avait sculpté des visages souriants. Alors qu'il n'y avait aucun souffle d'air, elles se balançaient de manière erratique et s'entrechoquaient sans faire le moindre bruit. Seianne n'y prêta pas longtemps attention. La bouche sèche et ouverte à la manière d'un poisson asphyxié, il fixait avec étonnement l'aberration nue à côté de laquelle s'était placé l'adolescent. Jamais il n'avait vu pareil obèse.

Assis sur un fessier monumental et gras, les membres petits et atrophiés pointant ridiculement dans quatre directions différentes, l'homme ressemblait à une statue de chair molle pourvue d'une tête énorme et broussailleuse. Son regard clair injecté de sang planait au-dessus d'un sourire joyeux, et manifestait un appétit inquiétant. Avec une vivacité surprenante, il attrapa une petite pierre noire que lui tendait l'adolescent et l'enfourna en gloussant. Le concert des chuchotements reprit de plus belle, et un courant d'air froid glaça la sueur sur la peau de Seianne. L'odeur de pourriture était ici presque tangible.

— Ils t'attendent, éructa l'obèse tout en croquant et mastiquant bruyamment la pierre. Ses lèvres charnues étaient maculées de noir.

— Vous êtes le prêtre Inuhid ? Nous sommes dans le temple d'Ibnuz ?

Peut-être que l'obèse acquiesça ou peut-être que son quadruple menton tressauta naturellement, Seianne n'arrivait pas à se décider.

— Assieds-toi et endurcis ton cœur. Où tu vas, il n'y a que la mort, l'avertit sentencieusement l'adolescent en lui offrant une pierre noire. Et ne recrache rien.

— Je dois manger cette pierre ? demanda Seianne avec dégoût en tendant la main pour prendre l'espèce de caillou cassant. Il était froid. Non, glacial.

Sa question déclencha un rire bref et enfantin chez l'obèse.

— Mange. Vite. Et obéis-moi en tout, dit-il d'une voix somnolente.

Il prononça encore quelques mots que ne comprit pas Seianne et sa tête s'affaissa verticalement sur son écrin de chair grasse. Un rire monta qui semblait provenir de très loin, vraisemblablement celui de l'obèse.

Toute sa graisse tremblotait et il s'était mis à suer à grande eau. À son tour, Seianne goba la pierre. C'était si infect que sans l'avertissement de l'adolescent, il l'aurait immédiatement recrachée. Enfant, il avait mangé par défi un morceau de viande avariée qui avait le même goût. Il allait en faire la remarque quand il éprouva les premiers vertiges. La pièce commença à tourner désagréablement et les murs fondirent sous ses yeux. Derrière, il y avait les ténèbres. L'odeur de pourriture s'amplifia encore et une nuée de griffes le saisirent et l'emportèrent dans un enfer de chuchotements vers un éther sombre et gelé. Manquant d'oxygène, il perdit rapidement connaissance et rêva d'un silence dur qui lui comprimait la tête et étouffait ses cris.

C'est l'odeur qui le réveilla. Il était allongé au milieu d'une plaine de poussières, et là où il aurait dû y avoir un plafond ou au moins un ciel, il n'y avait que les ténèbres. Agenouillé à côté de lui, l'obèse, vêtu de sa seule nudité, lui caressait le front en chantonnant. Seianne claquait des dents.

— Je les ai appelés, ils vont arriver, ne bouge pas, le rassura Inuhid.

L'expression sur son visage était ici complètement différente de celle, hallucinée et énigmatique, qu'il affichait dans le petit temple de la faille.

— Où sommes-nous ? demanda faiblement Seianne.

Robuste et rarement malade, il n'avait jamais été à ce point amoindri physiquement et mentalement. Il ne comprenait pas cet abattement mais ne désirait qu'une chose : que la main potelée de l'obèse passe et repasse dans ses longs cheveux.

— Sur Sri. Ferme les yeux. Je te dirai quand tu pourras les rouvrir.

Il y avait dans la voix du prêtre Inuhid – à présent, il était persuadé que c'était lui – un peu de cette pitié et de cette tendresse que l'on réserve aux enfants effrayés, et comme un enfant, Seianne se laissa bercer et rassurer, ses doigts refermés sur les énormes avant-bras protecteurs. Cela dura jusqu'à ce que des craquements viennent secouer la terre et perturber l'environnement paisible qu'avait réussi à instaurer l'obèse. Son esprit fut comme pulvérisé par la soudaine réalité de Sri et un sentiment proche de la peur le propulsa sur ses deux pieds.

Il n'était plus sur Ern. Autour d'eux, dans un geyser de poussières, le sol s'ouvrait comme un fruit trop mûr et dégueulait un flot de corps, mélange de cadavres dans des états de décomposition plus ou moins avancée. Il n'était plus sur Ern. L'odeur de pourriture devint insoutenable. Il n'était plus sur Ern et il n'aimait pas ça.

— Rallonge-toi, tu n'as pas besoin de les voir, le sermonna Inuhid qui n'avait pas bougé.

Mais Seianne n'entendait que les corps parcheminés qui rampaient vers eux et ne voyait que cet éclat de mort dans leurs yeux gélatineux. Vivant, il était ici une aberration, il les dérangeait. Il repoussa le bras tendu de l'obèse et, Serss en main, s'apprêta à les

affronter.

— N'aie pas peur. Ils ne te feront rien tant que je suis là, ils savent qui je suis et qui me protège.

— Donne-le-nous, râla un des morts sans que sa mâchoire décharnée ne bouge.

— Oui, donne-le-nous, il nous faut un peu de vie, siffla un squelette en pointant vers lui un index tremblant.

La vingtaine de morts les encerclaient mais restaient à bonne distance. L'épée à bout de bras, Seianne pivotait rapidement sur lui-même pour ne pas se faire surprendre. Petit à petit, il découvrait son environnement, il goûtait à cet air impur qui lui démangeait le palais et lui laissait un goût infâme dans la bouche, ses oreilles se faisaient au bruit de scie du vent, et ses yeux enregistraient pour toujours l'image de la demeure de l'Immortelle Sanne, cette muraille abrupte de glace noire qui fermait une partie de l'horizon et à proximité de laquelle s'affrontaient de gigantesques ombres. Ces combats rapides et pleins de grâce captivèrent un instant Seianne. Zacra lui avait parlé de la lutte entre les morts acquis à l'Immortelle Sanne, les Koropts, et les gardiens, ces ancêtres dévoués à la cause des humains. Il savait aussi que la glace avançait inexorablement et que les gardiens avaient perdu de leur force. D'après le défunt sorcier, la Reine de la Folie triomphait jour après jour.

— Repartez, il n'est pas pour vous, dit l'obèse d'une voix lasse.

— Vous nous avez réveillés, vous devez nous aider, il doit partager son essence de vie avec nous, menaça un mort qui était parvenu à se remettre sur pied.

— Ancêtres, il vous faut retourner à votre sommeil. Des gardiens viennent et ils vous puniront. Ne cédez pas à la faim.

— Il a raison, ils arrivent, je le sens, couina le cadavre frais d'un jeune femme.

— Nous avons peut-être le temps, avança un crâne que tenait un cadavre sans tête.

Frissonnant, Seianne chercha sur la plaine ces fameux gardiens qui arrivaient.

— Qui suis-je censé rencontrer ?

— Des amis à toi, répondit l'obèse Inuhid en se relevant à son tour. Les voilà.

— Tu n'avais pas le droit de les appeler, prêtre.

— Ce sont eux qui m'ont appelé, et vous le savez. Fuyez maintenant.

Seianne repéra d'abord leur sillage de poussière puis il les vit lui aussi, deux silhouettes qui filaient tout droit vers eux. La première était courtaude et ramassée, tout le contraire de la seconde qui s'apparentait plus à une vieille branche tordue. Il les reconnut toutes deux alors qu'elles ralentissaient leur course et que les morts autour d'eux creusaient le sol et s'y enfonçaient en criant et se plaignant. Interloqué, il baissa sa garde. Serss émit une plainte déchirante à la manière d'un chien qui a perdu son maître.

— Tantrelou et Somir. C'est donc eux.

— Oui, confirma simplement Inuhid. Ils attendent ta venue depuis longtemps.

Seianne ne put réprimer un mouvement de répulsion quand les deux cadavres, flottant à quelques pas du sol, s'arrêtèrent devant lui. Le corps ravagé par le temps et les conditions extrêmes de Sri, peau et vêtements se confondaient et laissaient entrevoir organes et chair putrescente. En plus des stigmates de la mort, leur fin violente les avait défigurés : le profil lunaire de Tantrelou était défoncé et sa cervelle pendait hors de son crâne tandis que le visage et le large torse de Somir étaient creusés d'une dizaine de cratères. Mais le plus choquant étaient ces éclairs avides dans leurs regards laiteux. Eux aussi enviaient la vitalité qui coulait dans ses veines. Curieusement, l'obèse n'excitait pas leur « faim ».

Assis sur ses talons, il fermait les yeux et paraissait loin de Sri. Pourtant, ici, son épiderme, plutôt pâle sur Ern, paraissait plus coloré que le sien et respirait la chaleur de la vie.

— Tu es venu, constata simplement Somir. C'est bien. Comme les morts qui avaient jailli de la terre de poussière, il n'articulait pas et le timbre de sa voix n'était pas celui, chaud et grave, dont se souvenait Seianne. Il aurait aimé le voir à nouveau tirer sur sa pipe et l'engueuler pour son retard, mais les mots coulaient, pâles et atones, hors de cette carcasse pourrissante qui aurait dû reposer au fond d'un trou.

— Oui, mais j'ai eu quelques difficultés pour trouver. C'est mal indiqué.

Il s'attendait presque à une répartie corrosive de Tantrelou mais son humour était parti avec sa vie.

— Nous savions que nous pouvions compter sur toi, répondit platement le sorcier.

— Que dois-je faire ? demanda Seianne transi par le froid.

Finalement, il regrettait d'avoir obéi à Somir et tenait à retourner au plus vite dans le Solzar. La perspective de sa propre mort le hanterait maintenant jusqu'à la fin de ses jours.

— Tu vas escorter le disciple d'Inuhid jusqu'à la tour de Shapn à l'est de l'ancien royaume de Sangue, et veiller sur lui le plus longtemps possible.

— L'ancien royaume de Sangue ?

Voilà que ça recommençait ! Encore à être baladé d'un endroit à l'autre sans la moindre explication. Il en avait passablement marre de ne jamais être au courant. Après tout, il était vivant et eux morts !

Tantrelou, ignorant sa question, continuait à parler.

— Ne t'inquiète pas, tu bénéficieras des ressources d'Orth. Tu ne dois pas échouer ou Ern tel que nous le connaissons disparaîtra, conclut le vieux sorcier, tandis que son regard vide se posait sur une boule bleue et blanche qui flottait dans le ciel obscur.

— Ern ? ânonna Seianne en prenant conscience de la présence de l'astre. Ern. C'était pire que ce qu'il croyait et il faillit crier quand ses tripes firent un nœud de plus. Il était sur Sri, donc, il était logique de voir Ern dans le ciel. Simple déduction. Et le ciel était noir. Et les morts lui parlaient. *Je ne suis pas fou,* se dit-il pour se rassurer. *Je ne suis pas fou. Tout cela est normal.*

— Dépêchez-vous, il n'a plus beaucoup de temps, les interrompit le prêtre Inuhid, les yeux toujours clos. L'olzir faiblit.

— Plus beaucoup de temps ? Je vais mourir ? s'angoissa un peu plus Seianne.

— Non, tu ne vas pas mourir mais tu ne peux rester ici longtemps si tu ne consommes pas à nouveau de la pierre noire, lui expliqua posément Inuhid. Mais si tu fais cela, tu risques de perdre à jamais la raison. Il n'est pas naturel pour ton esprit d'avoir deux corps.

— Deux corps ? Non, je ne veux pas savoir. Il les regarda tour à tour. Zacra, et toi Somir, êtes morts par ma faute et je ferai tout pour réparer mes erreurs mais j'aimerais que vous m'expliquiez ce qui se passe. J'ai peur de devenir fou. Ou pire.

— Que veux-tu que nous t'apprenions, demanda Tantrelou après un échange de regard avec Somir qui avait fini par hocher la tête.

— Et bien, je sais pas, tout, pourquoi je me retrouve ici parmi les morts. Je suis pas loin de paniquer et de faire n'importe quoi. Il s'esclaffa et se frappa le visage comme l'aurait fait un singe. Vrai, je me suis jamais senti aussi mal. Je crois que je suis pas loin d'être à bout, là. J'ai l'impression que mon corps ne m'appartient plus, que mon cœur va

s'arrêter de battre, que… c'est dingue, non ? Je dois rêver ? je ne peux pas être sur Sri ? Si ? Vous êtes morts, non ? Je ne crois pas que tout ça soit vrai…

Sans s'en rendre compte, il avait commencé à reculer et son flot de parole semblait lui échapper. Quand il buta sur le ventre du prêtre obèse, il cria. Les mains potelées lui saisirent les poignets par-derrière et l'immobilisèrent. Le simple contact de la peau chaude le calma.

— Je suis désolé. C'est vrai, je ne sais pas ce qui m'arrive. Je suis terriblement nerveux.

— Écoute-nous, le coupa Somir.

— Zacra t'a enseigné l'histoire d'Ern ?

— Oui, répondit Seianne en prenant soudain conscience que le vieux et sympathique sorcier devait être aussi sur Sri. Où est-il ?

— Il… Tantrelou se tut.

— Il a rejoint la Reine de Folie, compléta Somir. Il a cédé.

Seianne perçut comme une note de tristesse chez les deux sorciers d'Orth.

— Zacra est votre ennemi ? demanda-t-il sans y croire.

— *Notre* ennemi, rectifia Tantrelou. Le tien également, souviens-t'en.

Une déflagration lumineuse attira l'attention de Somir. Le sorcier s'éleva lentement, son regard tourné vers la lointaine prison de glace noire de l'Immortelle Sanne.

— Et la tour de machin chose, ça a un lien avec lui ? Je dois le venger ? Le jeune débile va m'aider ? questionna Seianne en désignant de la pointe de son épée l'astre Ern. Et c'est quoi ces lumières là-bas ? ils vont attaquer ?

— Laisse les morts parler, jeune homme, l'admonesta gentiment l'obèse. C'est une torture pour eux que d'être là et de répondre à tes questions. Et il ne te reste plus beaucoup de temps, ajouta-t-il en le forçant à s'asseoir.

Seianne déglutit et s'agenouilla à contrecœur sur le lit de poussière. Le prêtre accompagna son mouvement et ne le relâcha pas immédiatement.

— Comme Zacra te l'a sûrement enseigné, il existe des Immortels qui veulent notre fin, poursuivit Tantrelou. Et ce depuis la création de la Table sur laquelle l'Innomé a lié les noms de seigneurs inhumains, les réduisant à une quasi-impuissance face à l'humanité, et nous rendant la liberté qu'ils nous avaient volée. Parmi eux, il en est un qui nous trompe depuis très longtemps, et dont la ruse n'a d'égal que son âge immémorial. Oboss, le Père des Magiciens.

— Les Koropts attaquent. Je dois vous laisser, l'interrompit simplement Somir.

Près des murailles qui s'élevaient à l'horizon, les explosions silencieuses avaient pris de l'ampleur et le cristal noir de la prison de Sanne était devenu translucide.

— Qu'est-ce qui se passe, là-bas ? demanda Seianne. Que le maître d'armes l'abandonne une fois de plus, ne lui plaisait pas. Cela n'augurait jamais rien de bon, et en dépit de son apparence cadavérique, sa présence le rassurait. Somir ? appela Seianne.

L'interpellé s'arrêta et posa son regard mort sur lui.

— L'affrontement entre les Koropts et les gardiens que tu vois se dérouler là-bas est un signe que Sanne a détecté ta présence. Elle essaie de savoir pourquoi tu es là et a envoyé ses Koropts sur nous. Je suis fier de toi, Seianne, ne l'oublie jamais.

Avant que Seianne ait pu répondre quoique ce soit, il grimpa en altitude et s'envola en direction des hautes murailles de glace noire ; Seianne se souvenait que Zacra les avait appelées « les falaises de la haine ».

— Somir ne craint pas les Koropts, le rassura Tantrelou qui avait légèrement tourné la tête vers la demeure de Sanne. Maintenant, écoute et tais-toi.

Complètement désorienté, Seianne acquiesça tout en priant ses ancêtres que Tantrelou lui fit face à nouveau, qu'il puisse échapper à la vision du profil défoncé du sorcier mort.

— Je te disais qu'Oboss planifie la destruction de la Table des Immortels depuis le jour où nous avons débuté sa construction, et avant même que l'Innomé ne la consacre. Bien qu'il ne possède plus d'enveloppe corporelle, il est capable de s'emparer du corps de certains humains. Et nous connaissons à présent le nom de son prochain hôte : Baldir, le bouffon du haut-roi Caldric.

— Baldir, souffla Seianne.

Il avait déjà entendu ce nom – peut-être dans une taverne d'Osseroth – à propos d'un nécromant terrorisant Arabesque.

— C'était à moi de le neutraliser d'une façon ou d'une autre. J'ai essayé de le tuer quelques jours après notre rencontre à Fulandre. C'est lui qui a triomphé. De plus, sache qu'Oboss a déjà trouvé la Table et qu'il a fait forger le marteau qui doit la briser. Heureusement, il ne possède encore ni l'un ni l'autre. Agyamar, le marteau, est entre les mains d'humains que contrôlent sa sœur Sanne, et la Table a été cachée il y a plusieurs siècles dans un labyrinthe par Guéneros, le sorcier d'Orth. Le dernier piège du labyrinthe devrait mener Baldir dans une tour – celle où tu dois aller – construite pour le tuer. Des préparatifs, et peut-être même des réparations sont nécessaires.

— Mais je n'y connais rien en magie ? objecta Seianne qui le regretta aussitôt quand l'obèse le pinça sévèrement au coude.

— C'est le disciple d'Inuhid qui s'en chargera, répondit patiemment Tantrelou. Ton rôle consiste simplement à le protéger pendant le voyage et à lui procurer un moyen de transport rapide. Seianne ne put s'empêcher de faire la grimace : ce type puait Sri. Ce n'était pas à toi de le faire mais, hélas, nous n'avons pas le choix : les séides de l'archimage Bachul ont décimé tous les membres de l'école d'Orth.

— Quel moyen de transport ? Je vais le porter sur mon dos ?

— Tu vas devoir utiliser toutes les ressources d'Orth. C'est aussi pourquoi tu es ici.

Une source lumineuse plus importante que les autres attira leur attention. Quatre ombres ressemblant vaguement à de grands lézards ailés avaient réussi à percer les rangs des gardiens et fonçaient droit sur eux. Des dizaines d'autres plus petites étaient à leurs trousses.

— Les premiers Koropts, constata Inuhid en hennissant de rire. Dépêchons-nous, gardien.

Tantrelou reprit.

— Va sur le rocher de Traz, au nord des côtes solzarades. Là, porte ton anneau à tes lèvres, baise-le et prononce ton nom. Nous y avons caché les trésors d'Orth. Ils t'appartiendront dès que j'aurai fait de toi notre héritier.

Sur les mains rongées de Tantrelou, des filaments visqueux et blancs germèrent et s'amassèrent pour former un cercle.

— Voici notre testament. Ne bouge pas.

Le cercle diminua jusqu'à avoir la taille d'un anneau et se dirigea vers son jumeau que Tantrelou lui avait donné à Fulandre et qu'il portait toujours. Peut-être à cause de la mise en garde du sorcier mort, Seianne s'attendit à être mordu, mais l'anneau de chair blanchâtre s'enroula sans dommage autour de son doigt et vint parfaitement épouser

l'anneau d'or. Le cadavre de Tantrelou s'éleva alors dans l'air empoisonné, et pivota maladroitement sur lui-même.

— Va, Seianne, et garde confiance. Tu es le dernier représentant de l'école d'Orth. Quant à toi, Inuhid, je te remercie. Merci à toi et aux tiens.

Il s'écarta lentement d'eux puis, gagnant en vitesse, se dirigea vers les quatre formes reptiliennes qui ne cessaient de grandir. Somir – si c'était lui – avait dévié sa course comme pour les prendre à revers ou les attirer à lui.

Seianne lâcha un « au revoir » qui lui parut déplacé et qui le démoralisa un peu plus.

Près de la prison de Sanne, les combats avaient pris un tour plus féroce et, dans les deux camps, de nombreuses ombres chutaient. Seianne suivit un moment les panaches de poussière que laissaient derrière eux les deux sorciers morts. Il les vit converger ensemble vers les quatre formes monstrueuses, mais il n'assista jamais à leur confrontation. Sans raison, il se retrouva à nouveau dans les bras de l'obèse.

— C'est presque fini, lui murmura ce dernier à l'oreille.

Alors les griffes minuscules et glacées l'agrippèrent à nouveau et l'arrachèrent à l'attraction de Sri. L'entrée dans l'éther inhospitalier lui donna un coup au cœur et lui fit perdre encore une fois conscience.

Il se réveilla brutalement dans le petit temple du prêtre Inuhid avec une envie de vomir qui le faisait frissonner. L'atmosphère de la pièce était toujours aussi oppressante et sombre, et l'obèse et l'adolescent lui offraient le plus sadique de leur sourire. Sans même une parole, il se pencha en avant et vomit violemment.

Chapitre 20 : Deïal

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Au-delà de la mer de Glace. Terres nördes.
Alors que le golem sadourak aborde les contreforts d'Osgur Mochur, la mâchoire du Monde, les ombres des Koropts se font de plus en plus présentes dans les tribus nördes. La guerre éclate entre les clans tandis que les jylfgs qui ont survécues à la première attaque de la Reine de la Folie sortent des bois pour lutter contre les séides envoyés par la reine Sanne.

Assis sur la plus haute des marches menant au trône, Deïal endurait patiemment les tribulations orales de l'Immortel. Il se savait proche de briser les barreaux du rêve et de trouver le lien ténu qui unissait son esprit prisonnier à son corps endormi dans la réalité. Mais depuis le départ du marteau, de Sable et de Volz, Sakrajka exigeait sa compagnie en permanence et l'empêchait d'emprunter le seul chemin vers la liberté : la méditation. L'Immortel avait complètement occulté la personnalité de Sambraze et occupait pleinement le corps de celle qu'il considérait comme sa fille. Intarissable, il lui parlait de sa ville, Meleter, et de son état de délabrement, du conflit entre son frère Carn et les hommes menés par Sadourak, de sa relation délicate avec ses frères et sœurs ; il n'y avait pas de limite au ressac ennuyeux. Deïal avait fini par se demander si son geôlier ne l'avait pas senti proche d'échapper à son influence et n'entretenait pas ces conversations uniquement pour l'empêcher de « s'évader ».

— Ma mémoire n'est pas, comme la tienne, si précisément ciselée de frontières. Le passé, le présent et le futur sont des notions qui nous viennent de vous.

Comme on caresse un chien, Sakrajka voulut passer sa main sur la tête glabre de Deïal qui se refusa. Indifférent, l'Immortel continua de cette voix sensuelle qui ne lui appartenait pas et qu'il travestissait sans cesse.

— Mais si elles existent, alors, je peux dire que nous avons aussi été des enfants, le sais-tu ?

Deïal ne réagit pas. En plus d'être ennuyeux, les propos de Sakrajka étaient difficilement compréhensibles, comme s'ils étaient plusieurs à vouloir parler en même temps. La question restant en suspens, l'Immortel poursuivit.

— Nous aussi, nous avons connu l'extase de la naissance, l'émerveillement de l'être créé qui s'éveille à l'existence sous le regard du père.

Deïal chercha sans grand espoir une quelconque distraction dans la salle du trône. Plongés dans un état de somnolence, les courtisans moens restaient prostrés entre les colonnes de feu rugissantes qui transperçaient plafond et sol à intervalle régulier. Leurs esprits étaient toujours à la merci du rêve, mais Sakrajka, ne se donnait plus autant de peine pour leur insuffler de l'énergie. Il ne restait guère que les Nains en armure d'apparat pour être vraiment éveillés, et eux se contentaient de le surveiller en grommelant par moments d'un air mécontent. Lentement, le vernis du rêve se craquelait

et s'effritait, révélant en dessous les zones grises et glacées de la réalité. Deïal en arrivait à envier la béate léthargie qui s'était emparée de Gundrild. Immobile, à l'écart de la masse des courtisans qui se pressaient contre la haie des gardes, le guerrier nörde avait tout du bienheureux.

— Tu n'es pas très loquace, l'interpella l'Immortel qui ne laissait jamais longtemps l'esprit de son invité errer. Ne lutte pas. Carn, le plus grand d'entre nous, ne pouvait rivaliser avec moi en matière d'illusion. Il pouffa. Ou toussa, c'était difficile à dire. Et je connais ton point faible, mon beau sage.

Soudain provocant, Sakrajka remonta le bas de sa robe lamée d'argent et écarta impudiquement ses longues jambes. Il commença à se masturber en gémissant grossièrement. L'Immortel essayait de le choquer et il y parvenait. Malgré la vulgarité des gestes, le cœur de Deïal s'emballa.

— Sambraze est à toi, si tu veux. Elle accédera à tous tes fantasmes. Qu'en dis-tu ?

L'expression figée de Deïal et son air d'enfant surpris à rêver devant l'objet tant convoité étaient assez éloquents. Sakrajka ramena sa main en coupe sous ses lèvres et lui souffla un baiser humide, comme pour lui dire au revoir.

Il n'y eut pas de signes visibles, mais quand les yeux noirs en amande se firent plus ardents et que le feu empourpra les joues rondes de Sambraze, Deïal sut que l'Immortel n'était plus vraiment là. La jeune femme avait repris ses caresses mais cette fois-ci, elle livrait réellement son plaisir en spectacle.

Tétanisé par le désir impossible et fulgurant qui lui enflammait le bas-ventre, Deïal n'eut que la force de détourner le regard. Les mâchoires serrées, il se focalisa sur les motifs en pierreries qui criblaient les écailles miroitantes des murs.

— *Comme tu es touchant,* se moqua l'Immortel qui s'était faufilé dans son esprit.

L'air scintilla et les murs se transformèrent en miroirs réfléchissants, et dans tous, le défiait l'image provocante de Sambraze.

— Viens à moi, j'ai besoin de ton étreinte, murmuraient les dizaines de reflets tandis que l'atmosphère affolait ses sens d'une infinité de détails, de sons, de couleurs et de parfums.

Cerné, Deïal, avec tout le sang-froid dont il était encore capable, s'assit en tremblant, adopta la posture d'ascension des mystiques, jambes croisées, dos des mains sur les genoux, et ferma les yeux. Mais derrière ses paupières closes, le guettait une autre illusion : Deïal, déshabillé et installé sur le trône froid, regardait Sambraze qui telle une fleur sombre et troublante, ondulait lascivement entre deux rangées de Moens apathiques. Il ferma les yeux une fois, deux fois, trois fois mais dès que ses paupières s'abaissaient, une nouvelle illusion naissait dans laquelle il était parfaitement éveillé. Il paniqua.

— *Idiot,* l'admonestèrent gentiment les voix. *Nous sommes déjà dans tes pensées. Tu ne peux t'y réfugier.*

— Viens, répéta Sambraze. Elle glissait vers lui, un pas après l'autre, sa nudité ronde et gourmande et son regard bordé de longs cils le suppliaient d'accéder à son désir.

Il se leva du trône et descendit les marches, ému comme cette première fois, quand, à seize ans, la disciple Nyldin et lui avaient fauté. Ils s'arrêtèrent à un pas l'un de l'autre, et restèrent ainsi immobiles dans le ronflement assourdissant des flammes, indifférents à la curiosité envahissante des enfants de Modredor. C'est elle qui, doucement, l'attira contre ses seins et embrassa cette peau meurtrie que la lame du Logrann blanc avait rendu plus sensible, chercha sa langue, chaque baiser, électrique et foudroyant, le torturant

davantage. Puis, ce furent les doigts de Deïal qui se posèrent sur les fines épaules et coulèrent jusqu'à ses reins. Il l'enlaça brutalement. Le contact chaud et humide de son sexe contre le sien l'excita.

— Non. Tu n'existes pas ! hurla-t-il soudain en la repoussant violemment.

Déséquilibrée et surprise, elle bascula en arrière, entre les bras solides et rougeoyants d'un de ses sujets.

Il y eut un fourmillement de gestes brutaux et les tranchants des hallebardes esquissèrent sur la chair de l'impudent leur sentence de mort. Les Moens l'auraient mis en pièce si Sakrajka – c'était lui à nouveau – n'avait levé le bras pour les calmer. Les lames longues comme des faux qui avaient déjà sévèrement entaillé sa gorge, son ventre et ses jambes, se relevèrent. Un sang chaud coulait abondamment de ses blessures. Deïal n'osait plus bouger ; les gueules volcaniques des Moens penchés sur lui ne décoléraient pas, et s'il y avait eu quelque chose à lire dans leur regard lunaire, il y aurait vu sa mort immédiate.

— Ce n'est rien, mes enfants. C'est un humain, les tempéra l'Immortel.

— Ma reine, laissez-le-nous, gronda le plus proche.

D'une main gantée de fer, un second saisit le sacrilège par la cheville et le souleva comme s'il exhibait une prise de chasse. La tête en bas à un mètre du sol, et se vidant de son sang, Deïal parvint tout de même à rire.

Tout est illusion, pensa-t-il. *Il me suffit de ne pas y croire*.

— J'ai été stupide. Rien n'est vrai. Il y a une limite à ton pouvoir, Immortel.

— Relâchez-le, mes enfants, il délire.

Pour une fois, le Moen obéit sans rechigner. Instinctivement, Deïal mit les mains en avant pour se protéger mais se ravisa. C'était une illusion. Il devait l'accepter. Son front heurta de plein fouet le sol en métal. Brisé par la douleur, il se replia en positon fœtale.

— Tu peux abuser mes sens. C'est tout, souffla-t-il. À moi de ne pas me laisser manipuler.

— Mes illusions pourraient te tuer. Si je ne te soigne pas, tu périras dans quelques minutes.

La botte en fer d'un Moen lui fractura la clavicule droite. Deïal roula sur le côté. Pleurant et riant à la fois, il réussit malgré les vagues successives de douleur à se mettre à quatre pattes dans une mare poisseuse et tiède. Son sang.

— Non, la Table sur laquelle ton nom est gravé t'en empêche. Tu ne peux que me mentir.

— Mais je mens si bien qu'on en meurt.

— C'est parce qu'ils t'écoutent.

Deïal essaya de se relever mais les forces lui manquaient. Il glissa dans son sang et retomba lourdement sur son épaule blessée. Un éclair blanc traversa son champ de vision, et il perdit connaissance une seconde. Beauté nue et mate, Sambraze se précipita à ses côtés, et s'agenouilla. Deïal repoussa maladroitement la main qui se posait sur sa tempe. Le visage de la jeune femme s'était affadi et arborait les fêlures psychotiques de l'Immortel. Il regretta la personnalité humaine de Sambraze.

— Et moi, je ne t'écoute pas, parvint-il à dire avec difficulté.

— Mais si, toi comme tous les autres. Tu ne peux m'échapper. Et si tu t'obstines, tu vas mourir, annonça Sakrajka à regret.

— Mensonge, cracha Deïal entre deux quintes de toux sanglantes. Il réussit à se

remettre à quatre pattes. Je suis capable… (un Moen s'avança et lui planta le fer de sa hallebarde entre les omoplates…) de te… de te… de…

La créature appuya sur la hampe d'un coup sec. Deïal s'immobilisa au milieu de sa phrase et, les yeux fixés sur la pointe qui lui transperçait la poitrine, laissa échapper une plainte aigue…

— Je…, bredouilla-t-il. La douleur l'empêchait de réfléchir et il se sentait de plus en plus impuissant à repousser cette mort illusoire par sa seule volonté. Je… je ne te… crois pas…

La dernière syllabe s'échappa de sa bouche en même temps que ses poumons se vidaient dans un long râle et macabre. D'un coup, toute la tension dans ses muscles se relâcha, et son corps se déplia comiquement avant de s'affaler complètement. Les traits imberbes et couturés de cicatrices de Deïal se détendirent. Les battements de son cœur ralentirent. S'espacèrent.

— Oui. Un triste mensonge que ta mort, répondit Sakrajka en lui refermant délicatement les paupières. Un intolérable mensonge.

La sensation de mort était douce et presque chaleureuse. Deïal tombait dans un gouffre infini et rassurant. Il ne s'était pas attendu à ce sentiment de paix, ce soulagement plein et entier. Les maîtres de la Forteresse Grise enseignaient que les mystiques et les chevaliers Sadouraks ne trouvaient pas refuge sur Sri au moment de leur mort. L'attirance du vide était la plus forte et leurs esprits allaient s'y perdre. Peut-être était-il en train d'effectuer le dernier voyage.

— Non, tu n'es pas mort, le contredirent les voix de Sakrajka.

Bien que dépourvu de corps, Deïal eut le sentiment de sursauter.

— Je ne suis pas mort ?

— Non.

— Où suis-je ? demanda-t-il en fouillant les ténèbres du regard. S'il entendait, il devait être capable de voir.

— Nulle part. C'est une illusion, répondirent sincèrement les voix. Je l'ai créée pour toi. Et contrairement à ce que tu imagines, elle me coûte.

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissé mourir ?

— Je ne pouvais m'y résoudre.

— Pourquoi ?

— Tu portes son odeur, geignirent à contrecœur les voix.

L'échange paraissait irréel. Il ne chutait plus mais flottait. Sans aucune sensation de froid ou de chaud, comme s'il n'était qu'un esprit égaré dans le néant.

— L'odeur de qui ?

— Du Père. Comme Sadourak avant toi.

Sadourak. Deïal n'osait comprendre.

— À son retour du vide et de sa rencontre avec l'Innommé, il était enveloppé de ce parfum qui nous est si familier, à nous, les premiers-nés, celui de notre père à tous. Comprends-tu ? demandèrent gentiment les voix.

— Non.

Deïal aurait voulu fuir mais il était prisonnier de cette obscurité immatérielle. Grond aussi avait parlé de son odeur. Dans d'autres circonstances, il en aurait peut-être plaisanté, mais il pressentait que les révélations de l'Immortel le marqueraient à jamais.

— T'avoir près de moi ravive d'anciennes sensations. C'est troublant. Oui. Troublant.

Il n'y a pas d'autre mot. C'est pour ça que je ne peux pas te tuer. Ni laisser les sbires de ma sœur t'occire comme un vulgaire humain.

Les paroles de Sakrajka étaient teintées d'une profonde nostalgie.

— Je suis un descendant de Sadourak ?

Le rire sincère de Sakrajka étoila un instant les ténèbres.

— Non. Votre seul lien est cette odeur. Lui a été touché par la présence du Père, le créateur de toute chose, or toi, tu n'as jamais été à son contact. Non, il y a une autre explication.

— Laquelle ? le pressa Deïal.

— L'embryon de pouvoir dont tu as hérité de façon inexplicable.

Deïal entendit quelqu'un humer profondément.

— Si tu savais à quel point mon frère et ma sœur détestent cette odeur du passé, tu serais terrifié. Ces effluves de trahison, ce subtil fumet d'injustice, qu'ils soient devenus ton parfum te condamne à être leur ennemi. Et crois-moi, tous les Immortels l'ont décelé et t'observent d'une façon ou d'une autre. Bien sûr, la plupart ont juré de ne plus intervenir sur Ern et ne cherchent pas ta perte. Certains même, comme ma sœur Shadrya Fêl, t'accorderont leur aide.

— Et les Sadouraks ? Ils ont voulu me tuer.

— Je ne sais pas. Peut-être représentes-tu une contradiction dans leur stupide croyance héritée de Sadourak ? Ton pouvoir les terrifie sûrement.

— Et toi, tu en as peur ?

— Non, tu me fascines, mon enfant et j'aime t'avoir à mes côtés.

— Alors romps ton alliance avec Sanne.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je les crains, confessa-t-il comme s'il lui confiait un secret.

Deïal sentit une faiblesse dans les voix.

— Tu dois me relâcher.

— Ne me demande pas l'impossible, supplièrent les voix.

— Alors, je serai ton ennemi ! déclara durement Deïal.

— Tu l'es déjà et j'en souffre. Crois-moi.

— Le marteau est forgé et tu l'as laissé partir. Bientôt, Oboss brisera la Table et vous libérera. Que crois-tu qu'il arrivera alors ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Tu es encore là ? demanda Deïal en s'imaginant chercher une quelconque preuve de la présence de l'Immortel autour de lui. Mais « autour de lui » n'était qu'un concept tiré de ses souvenirs. Sakrajka l'avait bel et bien privé de corps. Répond-moi ! Ce n'est pas un jeu, s'emporta Deïal.

— Mais si, tout ceci n'est qu'un jeu. Les voix paraissaient fatiguées. Malheureusement, toi, le peuple humain et même mes frères et sœurs ne le comprennent pas. Pourtant, toutes les règles sont déjà écrites, pour le passé comme pour le futur. Tu n'y peux rien, alors, amuse-toi, profite, je te protégerai de leur vindicte et t'offrirai tout ce que tu désires si tu consens à rester auprès… Les voix s'interrompirent et Deïal fut de nouveau seul dans le néant.

— Immortel, appela-t-il.

— Nous ne sommes plus seuls. Les voix semblaient surprises. Il y eut un long silence

avant qu'elles ne reviennent. C'est étrange.

Le noir se dissipa et Deïal se retrouva dans la salle du trône, entouré des Moens qui s'agitaient inexplicablement. Le changement fut si radical qu'il l'étourdit quelques instants. Bousculé par les petites montagnes brûlantes qu'étaient les Moens, assailli par la lumière aveuglante des piliers de feu et la température élevée, Deïal s'était plaqué contre un des murs de métal. La silhouette dorée de Sambraze se balançait au rythme des pensées de l'Immortel, insensible à la confusion générale.

ooOoo

L'orage qu'ils laissaient derrière eux avait transformé le sol en bourbier neigeux et ralentissait leur marche. Sable leva les yeux vers le ciel lointain et écharpé de sombres nuages. Le défilé dans lequel ils progressaient était profond, glacé et obscur, et après ces mois passés dans les halls de Godondsor, il lui aurait paru doux d'apercevoir Camerune. Mais le soleil immortel ne courtisait que les sommets.

Il trotta pour rattraper le cortège formé par Volz et la créature de métal aux allures d'ursidé. Le coffre en acier bleuté sanglé sur le large dos de la bête mécanique contenait le marteau Agyamar qui, selon Sambraze, était censé détruire un objet plus dur que cent montagnes. Seul Volz possédait les clefs ouvrant les serrures de cristal du coffre mais c'est à eux deux que l'Immortel avait enseigné les runes qui commandaient l'automate.

— Je devrais te tuer. Tu me ralentis, le menaça Volz qui l'attendait à côté de l'ours de métal.

Des ombres sifflèrent leur approbation en tourbillonnant autour de lui.

— Tu ne le peux pas. Sakrajka libérerait Deïal, lui répondit Sable sans baisser les yeux. Il avait cru apercevoir une silhouette démesurée au bord d'une des falaises qui les surplombaient. Et vous semblez suffisamment le redouter pour prendre cette menace au sérieux.

— Profites-en alors, car ce Deïal ne survivra pas longtemps. Ni même celle que tu appelles Sambraze.

La remarque éveilla un peu plus d'intérêt chez Sable qui reporta son attention sur Volz. Il n'était plus qu'un pantin dont les fils étaient les nerfs tendus à se rompre de son organisme et qui s'agitait désespérément pour échapper à la douleur des griffes des Koropts. L'Immortelle Sanne en avait fait son jouet et ses serviteurs le torturaient jour et nuit. La brûlure glacée des ombres avait crevassé la peau de son visage et mis ses mains à vif. Amaigri par les privations dues au rêve, seule sa folie lui donnait encore la force d'avancer. Mais Sable, bien qu'il soit relativement en meilleure forme physique, ne sortirait pas vainqueur de cet affrontement qui paraissait plus inévitable que jamais. Depuis leur départ, quatre jours plus tôt, le voleur n'avait cessé de le provoquer et, chaque nuit, les Koropts étaient venus harceler Sable. Il était épuisé.

— Personne ne survivra si les Immortels parviennent à briser la Table, lui répondit Sable en essayant de durcir son attitude. Sans prendre conscience de son geste, il avait caressé l'œil de Sakrajka qui pendait à son cou.

Volz à qui rien n'échappait ricana méchamment.

— Toi aussi, tu es un jouet entre leurs mains. Nos maîtres nous manipulent et nous n'y pouvons rien. Accepte leur domination et prouve-moi que je peux te faire confiance.

Il bondit sans prévenir et frappa du tranchant de sa dague vers le cou de Sable qui

esquiva de justesse. Un objet tomba. Le joyau.

Sable ouvrait la bouche pour répondre quand le sol explosa sourdement derrière lui, et la seconde d'après, une pluie boueuse et glacée lui retomba dessus.

Abasourdi et éclaboussé de la tête aux pieds, il se retourna pour découvrir une impressionnante statue de fer gris fichée dans le sol à quelques mètres de lui. Bêtement, Sable fit des yeux le trajet inverse de la chute pour en évaluer la vertigineuse hauteur.

Moins courageuses, les ombres de Sanne s'étaient réfugiées dans les fissures des parois verticales, abandonnant Volz à un rictus douloureux. Les Koropts craignaient cette créature.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en découvrant l'expression meurtrière et métallique figée sur le visage de fer.

Incapable de bouger, Sable sentit une volonté brutale arrimer des crochets de haine à son crâne et commencer à le sonder. La pensée froide et meurtrière tournait les pages de ses souvenirs comme s'il s'était agi d'un livre.

Cela dura quelques secondes pendant lesquelles Sable n'osa faire le moindre mouvement. Il entendait Volz couiner derrière lui.

Des images étrangères aux siennes infiltrèrent sa mémoire. À l'instant où Sable reconnut parmi elles Deïal, à ce détail près que celui-ci portait une armure de plaques du même métal gris, le golem se redressa légèrement. La créature cherchait l'étranger au regard gris et Sable venait de lui livrer l'endroit où il se trouvait.

Les jambes cylindriques s'arrachèrent à la gangue boueuse dans un bruit de succion qui résonna contre les parois, et il prit la direction de Godondsor en courant. Sable resta prostré jusqu'à ce qu'il ait disparu dans un virage du défilé et que le sol ait cessé de trembler.

Il se retourna, le visage blanc. Volz éclata d'un rire nerveux et les ombres jouèrent un concert de sifflements acérés. Sable nota que le joyau avait disparu, recouvert par la pluie de boue ou ramassé par le voleur. Il penchait pour la seconde solution.

— On dirait bien que notre ami de métal va se charger de cet excrément qui a dévasté ma ville de Pragrald, persifla Volz en se détournant de Sable.

Il commença à courir pour rattraper leur formidable animal de bât qui faute d'ordres ne s'était pas arrêté.

— Dès que je serai sûr qu'il est mort, je m'occuperai de toi, lança le voleur par-dessus son épaule.

Sans bouger, Sable observa le coffre qui ballottait de gauche à droite, au rythme lent du pas de la bête fantastique.

Ce fut son hésitation ou le chuchotement des ombres à l'oreille de Volz qui arrêtèrent celui-ci. Après une quinte de ricanements secs et méchants, il prononça un des mots secrets qui commandaient l'automate. Obéissante, la machine ronronna doucement et s'arrêta.

— Que fais-tu, l'avorton ? demanda alors le voleur en se retournant pour faire face à Sable. Tu n'auras pas la mauvaise idée de courir avertir ce pauvre Deïal ? Tu sais que je ne peux pas te laisser faire, le menaça le voleur en extirpant une dague longue et bien affilée.

Sa volonté prise dans l'étau de sa conscience, Sable luttait pour s'en dépêtrer. Il se souvint de Nyzt le cafard et de Puce, de sa jeunesse à Meleter. Elle lui paraissait si éloignée et pourtant, il ne s'était pas écoulé une année depuis qu'il avait quitté la cité de Sakrajka, depuis qu'il avait goûté au sel de la réalité. Ses poumons se gonflèrent de l'air

vivifiant et il renversa sa tête en arrière, les yeux ouverts. Affolé, son cœur rebondissait sur les parois gelées du défilé et sa bouche avalait le ciel tout entier. Au bout de ses mains, il y avait le monde en grand, et sous ses pieds bouillonnait l'âme de la terre. Il était dans la réalité, il fallait qu'il s'en souvienne. Il ne la quitterait jamais plus pour une illusion, aussi belle soit-elle. Il souriait à présent.

— Tu es devenu fou, petit ? demanda Volz qui trouvait de plus en plus curieuses les réactions de Sable.

Non, il ne voulait plus vivre enfermé dans un rêve égoïste et cruel qui ne lui appartenait pas. Sakrajka l'avait appâté avec une illusion aux bras doux et dorés et il avait avalé goulûment le séduisant hameçon. Pandrol avait raison. Une larme coula sur sa joue rougie par le froid. Sambraze ne pouvait pas mourir, elle n'existait pas. Il le comprenait à présent. Il l'acceptait. Son regard s'arrêta sur l'ours mécanique.

— Volz ! l'apostropha Sable. Un sourire franc et vivant illuminait et rafraîchissait son jeune visage. Tu n'as pas pris en compte un élément. Et comme moi, tu vas devoir choisir.

Le dernier mot à peine prononcé, Sable détala dans l'autre sens à la poursuite du golem.

Surpris par la rapidité de la réaction et par la joie de Sable, Volz ne réagit pas immédiatement.

— Sale gamin ! grinça-t-il et il se mit à courir à son tour. Je suis plus endurant que toi, morveux ! le défia-t-il avant d'étouffer un cri de souffrance quand les ombres flottant à ses côtés commencèrent à l'encourager de leurs baisers glacés.

Sable puisa alors dans les ressources de ses espoirs retrouvés et accéléra, prenant garde de ne pas glisser sur les plaques de neige fondue. Une fois passé le virage, il chercha des yeux le golem et le vit à plus d'une centaine de mètres devant lui. Arriver avant lui à Godondsor allait être difficile ; l'allure de la créature de métal était impressionnante, et vu ses facultés à chuter de hauteurs inconcevables, il était aisé de deviner qu'il allait inventer de nombreux raccourcis. Mais le problème se poserait en son temps, il fallait avant tout se débarrasser du voleur. Il regarda rapidement derrière lui et, par nervosité ou par habitude, se prit à jurer contre Sakrajka. Volz le rattrapait déjà et il allait bientôt être à portée de sa dague. C'était le moment. Il souffla deux fois rapidement, inspira un peu plus longuement et hurla à pleins poumons le mot de commande moen. L'écho attrapa l'ordre au vol et l'envoya dinguer de paroi en paroi jusqu'à la conscience mécanique de l'ours qui, masqué par la courbure du défilé, leur était désormais invisible. Obéissant à l'injonction de fuite, celui-ci ronronna et, le coffre toujours harnaché sur son dos, repartit vers le sud, adoptant rapidement une sorte de galop soutenu, ses rouages cliquetant furieusement.

Comprenant ce que venait de faire Sable, Volz jura, dérapa et tomba. Dans sa précipitation pour se relever, il chuta une seconde fois. Sable allongea encore sa foulée en dépit de la douleur qui comprimait sa poitrine.

— Reviens ! ordonna le voleur fou de rage. Reviens !

Sable entendit un objet lourd heurter la terre une bonne dizaine de pas derrière lui ; aussi excellent lanceur de dague qu'il puisse être, Volz ne pouvait plus l'atteindre. Il était hors de portée. Bientôt Sable ne perçut plus les hurlements de fou du voleur qui trépignait sur place, ne sachant pas s'il devait poursuivre le sale gamin ou rattraper l'automate avant qu'il ne tombe dans un précipice. Le contenu du coffre étant de loin le plus important, la décision de Volz ne faisait aucun doute. Sable était enfin libre ; le voleur ne perdrait pas

de temps à le traquer.

Soulagées d'un poids effroyable, ses jambes se firent aussi légères que le coton et ses pieds s'envolèrent. Il dépassa rapidement l'effrayant golem qui ne prêta pas attention à lui.

Seule la réalité comptait à présent : sauver Deïal.

ooOoo

Comme à l'écoute d'une voix intérieure, Sakrajka n'était plus là que par intermittence.

Devant Deïal, les courtisans moens s'interpellaient, se poussaient, tentaient de passer outre le mur des gardes en armure, et un brouhaha rauque et furieux, émanation du trouble de leur maître, emplissait la pièce. Soudain, Deïal perçut une odeur de pierre froide et, fugitivement, entrevit une pièce grise. Alors qu'il était dos au mur, il sentit des mains le tirer par les épaules.

— Qu'est-ce ? dit-il en se dégageant.

Mais il n'y avait personne. Sur le qui-vive, il appela Sakrajka.

— Immortel !

— Oui. Sambraze ouvrit les yeux, se redressa et regarda Deïal avec compassion. Sable est revenu pour te sauver, dit-il déçu. Il n'est pas seul à tenir à toi. Les Sadouraks ont envoyé une arme redoutable pour t'éliminer.

Le chef de sa garde, un Moen au visage cramoisi et à l'imposante crête de fer, s'avança.

— Ma reine, que se passe-t-il ?

— Rien. Rassure-toi, mon enfant, cette chose n'est pas venue pour nous. Elle est là pour l'humain. Puis s'adressant à Deïal d'une voix larmoyante : Je suis désolé. Je ne sais si tu survivras mais je veux que tu te souviennes… (un tremblement diffus et lointain secoua la salle de métal qui se brouilla) …je t'ai rendu ta liberté. N'oublie pas que je ne me suis allié à mon frère que contraint et forcé. Je… (les images d'un plafond métallique et, surgissant au premier plan, le visage de Sable contracté par l'effort ou la douleur court-circuitèrent brièvement le discours de l'Immortel.) Laisse-moi respirer ton odeur encore une fois avant de laisser la réalité te reprendre.

La supplique de Sakrajka, comme la salle du trône, perdirent de leur substance et il entendait à présent de plus en plus distinctement la voix à peine muée de Sable.

— Réveillez-vous, il arrive, disait celui-ci.

Il y eut encore quelques flashs déconcertants de Sambraze dansant nue devant Deïal au milieu des flammes et, après une dernière pensée de l'Immortel, « *au revoir mon enfant* », il se sentit transporté dans un corps sans force. Son corps. Libéré du rêve.

— Ah, vous ouvrez enfin les yeux ! s'exclama Sable au-dessus de lui entre deux ahanements. Aidez-moi, je me suis cassé deux doigts dans les montagnes et foulé un poignet. Je n'arrive plus à vous porter et il nous rattrape.

Deïal essaya de répondre qu'il ne comprenait rien mais sa bouche asséchée par les privations ne produisit aucun son. Nauséeux et ses sens abrutis par le rêve, il ne parvenait pas à reprendre ses esprits. Les reliquats de ses muscles n'obéissaient plus. Il avait la sensation de renaître dans un monde pénible et rugueux, où chaque fibre de son corps était connectée à une souffrance différente.

— Où sommes-nous ? parvint-il finalement à demander en articulant soigneusement.

— Non loin du temple où s'est réfugié Pandrol. Il nous aidera contre la créature de

métal qui veut votre mort.

— Le rêve. Sakrajka. Il est…

— Je sais, il vous a libéré, je lui ai demandé. Il m'a fait ses adieux, l'interrompit Sable. Mais il y a plus urgent. Regardez plutôt ! Sans cesser de le soutenir et de le tirer, il désigna de sa main mutilée une forme sombre qui remontait le long couloir faiblement éclairé.

Deïal vit une silhouette de grande taille aux contours flous venir vers eux, mais il n'arrivait pas à l'assimiler à un danger, et le pas cadencé et brutal du golem qui se répercutait sur les murs de métal se perdait dans la somme d'informations dont l'abreuvait la réalité. Agacé, Sable le secoua.

— Remuez-vous ou il va vous tuer !

— Jeune imprudent ! Que fais-tu ici ? Tu t'es enfin décidé à m'amener l'étranger ? tonna une voix râpeuse.

— Pandrol !

Le Moen arrivait dans l'autre sens en courant.

— Et bien, ça fait plaisir de voir que ma présence te procure quelque plaisir, plaisanta le Moen en attrapant Deïal et en le jetant sans ménagement sur une de ses larges épaules. Celui-ci, plus désorienté que jamais, grogna faiblement sa désapprobation. Allons, pressons-nous ! ordonna-t-il dans la langue nörde.

— C'est trop tard.

Sable n'avait pas bougé et suivait la progression du golem qui venait de passer sous les deux statues des bâtisseurs. Dans quelques secondes, il serait sur eux.

— Suis-moi et ne t'inquiète pas. Je vais le retarder et si Modredor le désire, le mettre en miette, affirma avec conviction le Moen.

Et disant cela, Pandrol (Deïal toujours calé en travers de son dos) zigzagua d'abord vers le mur de droite qu'il heurta de son poing incandescent, puis vers celui de gauche qu'il frappa de la même façon.

— Tackrik ! Nortnok ! appela-t-il respectueusement, un ennemi foule le sol sacré de Godondsor. Filons maintenant ! rajouta-t-il à l'attention de Sable.

Des craquements aigus tailladèrent les tympans de Deïal et ajoutèrent à sa confusion quand les statues des bâtisseurs s'arrachèrent l'une à l'autre et se désolidarisèrent des murs. La tête cognant contre le dos brûlant du Moen, il tentait tant bien que mal de comprendre qui était cette chose qu'ils fuyaient. L'image de ces deux statues aux allures simiesques dont les crânes ronds glissaient sous le plafond et qui s'étaient lancées à la poursuite de cet autre géant plus sombre et plus compact paraissait irréelle. Mais, quelques mètres de plus, et le faciès de fer-prié trouva une concordance dans la mémoire capricieuse de Deïal. C'était trait pour trait le portrait du Bachar Hyass exagérément grandi, excepté que le seigneur de la Forteresse Grise n'avait jamais exprimé autant de malveillance à son encontre. Ainsi, l'ordre Sadourak n'abandonnait pas. Il était devenu l'ennemi de la Forteresse Grise au même titre que l'Immortel Oboss.

— Ça y est, ils le rattrapent ! s'excita Sable qui avait ralenti et marchait à reculons pour pouvoir suivre le combat qui allait se dérouler.

Pandrol imita le jeune garçon et du coup, priva Deïal – le haut du corps toujours balloté dans le dos bouillant du Moen – de la vision des deux statues abattant leurs mains aussi larges que des pelles sur les épaules de fer-prié du golem.

— Admire, mon enfant, toute la puissance de ceux qui ont bâti Godondsor. Leur force

est au-delà de tout ce que tu as jamais vu. Tu vas assister à…

— Attention, hurla Sable.

La mise en garde semblait inutile car Pandrol avait déjà fait volte-face et avait repris sa course, tandis qu'un premier choc titanesque faisait trembler le couloir.

— Par Modredor !

Pris par surprise, Deïal, de nouveau aux premières loges, poussa un cri d'effroi quand il vit un des gigantesques bâtisseurs emplir tout son champ visuel et fendre les airs dans leur direction. Instinctivement, il ferma les yeux et ne les rouvrit que lorsque la masse de pierre rebondit une seconde fois sur le sol de métal dans un fracas assourdissant. Elle ne s'immobilisa pas immédiatement et glissa vers eux, bras, jambes, tête et corps cognant les parois de façon désordonnée. Une main avait éclaté en morceaux et une profonde lézarde scindait le visage en deux et descendait jusqu'au sternum. Des fragments divers volaient ou explosaient partout autour d'eux. Deïal avait l'impression d'être poursuivi par une avalanche de pierre. Il serra les dents en priant mentalement Pandrol d'aller plus vite, mais la masse s'immobilisa enfin.

Derrière, le golem avait saisi l'autre bâtisseur à la taille et, sans se soucier des larges mains qui s'acharnaient à pilonner sa tête, ni de son poids de plusieurs tonnes, le soulevait et le précipitait sur un mur. Comme le corps de la statue résistait, ce qui avait été le Bachar Hyass le percuta une nouvelle fois et l'écrasa contre la paroi.

Le combat entre ces ennemis dépourvus d'émotion et de chair se déroulait sans passion, et si ce n'était le chant apocalyptique du roc pris dans l'étau métallique, on aurait pu croire à une danse paisible et surréaliste entre deux statues. Dirigés par le golem, ils valsèrent ainsi d'un mur à l'autre, le bâtisseur se désagrégeant peu à peu sans broncher. À chacun des coups de boutoir fantastiques, Deïal redoutait de le voir se disloquer. Il lui sembla aussi que Sable ou Pandrol criait quelque chose mais il n'entendait plus que le son de ces secousses répétées.

Juste avant que le Moen ne se rue dans l'ouverture du passage secret, il aperçut la statue à terre qui se relevait lentement tandis que le golem la chargeait.

— Par Modredor ! Par Modredor ! Quelle est cette créature ? Pandrol remonta l'allée du temple au pas de charge, suivi de peu par Sable qui jetait des coups d'œil inquiets à la porte qu'ils venaient de refermer. Mais ils savaient tous trois que les coups sourds et répétés qui ébranlaient le couloir signifiaient que le combat n'était pas terminé.

— Je l'ai rencontré dans les montagnes, déclara Sable en fermant la porte secrète.

— On dirait la statue d'un de ces chevaliers Sadouraks qui vinrent il y a des siècles défaire la seconde incarnation d'Oboss, la jylfg des Glaces. Pandrol posa Deïal sans délicatesse sur l'autel au fond du temple. Nous avons peu de temps, humain sans poil, alors si tu as une quelconque information sur la chose qui se joue aussi facilement de mes bâtisseurs, parle !

Deïal commençait à s'accommoder de sa faiblesse et à s'habituer aux couleurs ternes et froides de la réalité. Même les odeurs paraissaient tristes par comparaison avec la luxuriance sensorielle du rêve. Il considéra plus attentivement son environnement et surtout la statue démesurée d'un Moen penché au-dessus de lui.

— Alors, insista Pandrol.

Au ton rageur du Moen – ses yeux d'argent ne révélaient rien de ses sentiments – Deïal sut qu'il le tenait pour responsable de la venue du golem.

— C'est l'ordre Sadourak qui l'envoie pour me tuer, dit-il posément.

— Et comment l'arrête-t-on ?

— Il approche, s'alarma Sable qui avait collé son oreille à la porte.

Ils perçurent tous le pas du golem, puis le combat reprit avec une violence accrue. Le temple tremblait à chaque fois qu'une des deux masses heurtait un des murs extérieurs. Pandrol se rua vers l'entrée et imita Sable. Leurs deux fronts se plissèrent quand les chocs sourds se firent plus réguliers, comme le bruit d'un pilon géant sur la roche. Il y eut un craquement différent et les coups s'arrêtèrent.

— Ce n'est pas possible, cria Pandrol.

— Chut, vieux Nain ! Le silence dura moins d'une minute puis, de nouveau, le golem se remit en marche. Il arrive. Tes bâtisseurs ont été vaincus, chuchota Sable.

— Reculez, leur demanda Deïal derrière eux. Je vais l'affronter.

Pandrol se retourna et allait faire remarquer à ce stupide humain que, dans son état, il ne pouvait espérer vaincre une machine capable de venir à bout de deux bâtisseurs, mais il se ravisa. Debout sous la statue de Modredor, Deïal tenait dans la main droite une épée de lumière blanche et ses yeux gris vibraient d'une colère contenue. L'air autour de lui sifflait dangereusement.

Chapitre 21 : Baldir

Été 1258 AE (Après l'Exode)
Siège d'Arabesque.
Les mi-bêtes menées par un Logrann blanc ont remporté les premières escarmouches contre l'arrière-garde de l'usurpateur. Dangereusement menacé au nord par la horde, et malgré des troupes insuffisantes en nombre pour donner l'assaut, le Lion de Brann ne se résout pourtant pas à abandonner le siège d'Arabesque. Des rapports font état de la présence de sorciers dans son camp.

La dernière porte-reflet annonça de son petit tintement caractéristique la fin du labyrinthe. Précédés d'une boule de lumière en lévitation, Baldir et Pyrenne enjambèrent l'un après l'autre le remblai laissé par les maçons deux saisons auparavant, et se retrouvèrent dans le tunnel sous la trappe. Les Grolshs trottaient devant eux, roulant l'un sur l'autre dès qu'ils le pouvaient. Baldir s'arrêta au pied de l'échelle qui menait aux caves et regarda sa reine approcher avec fierté. Le labyrinthe n'avait pas eu raison de sa beauté et de sa force. Bien sûr, sa peau avait pris un teint maladif, ses cernes semblaient avoir été tracés au charbon et sa silhouette d'épouvantail aurait fait fuir le jour, mais la fièvre émeraude qui embrasait son regard effaçait tous ces malencontreux stigmates. Ne pouvant se résoudre à l'abandonner dans le labyrinthe, il avait décidé de l'amener avec lui.

Le château sur la carte en relief de la guilde des bâtisseurs serait leur destination. Il était vraisemblable que ce fût un piège de plus imaginé par Guéneros et qu'ils ne trouveraient sûrement pas cette fameuse clef supposée ouvrir la dernière porte du labyrinthe, mais de toute manière, il n'y avait pas d'autre choix. C'était leur seule piste. Et, ce qui ne gâchait rien, une occasion de sortie, pour lui et sa reine. Il aimait la sensation procurée par la lourde couronne sur sa tête. Après tout, ils étaient les souverains du labyrinthe. Et bientôt de la Création.

— Nous y sommes, ma femme. Vous allez retrouver le monde extérieur. Mais souvenez-vous des règles que j'ai édictées.

Il marqua un temps pour vérifier qu'il avait toute son attention. Ses lèvres tremblaient et elle avait du mal à contenir son excitation. Elle lui fit penser à un condamné sur le point d'être libéré après avoir été enfermé toute sa vie. Il fallait en convenir, le labyrinthe avait causé quelques dommages sur sa raison. Il reprit :

— Vous ne devez parler que lorsque je vous y autorise, contrainte aisée puisque, en quelque sorte, je vais vous bâillonner. Il sourit. Vous ne devez pas essayer de communiquer, de quelque façon que ce soit, ni de vous enfuir, vous souffririez et finiriez par en mourir, je vous assure. Et n'oubliez pas qu'il y a pour vous une petite surprise très agréable.

Les dernières journées avaient été consacrées au renforcement de la défense du labyrinthe, à la sauvegarde des membres encore en vie de la cour pendant leur absence, à la protection de la dernière pièce constituée de chair mort-vivante qui contenait la Table,

mais aussi à l'élaboration de ce qu'il appelait « les sortilèges de confiance » qu'il avait lancés sur Pyrenne.

— Merci, ironisa-t-elle avant de s'engager sur l'échelle.

— *Le maître est trop bon avec l'humaine. Elle mérite une punition,* grincèrent les petits démons agglutinés au pied de Baldir.

— J'ai déjà cédé sur beaucoup de points, mes mignons, et si vous ne voulez pas que je me fâche et que je vous renvoie en bas, vous feriez mieux de bien vous tenir. Je serais beaucoup moins indulgent avec vous qu'avec la reine.

Obéissant, les Grolshs se hissèrent à la suite de Pyrenne sans rien ajouter.

Une fois en haut, ils traversèrent les celliers royaux et gagnèrent les cuisines dans la partie inférieure du palais-forteresse. Baldir ignorait où étaient préparés les repas des rares habitants de la demeure du haut-roi, mais sûrement pas dans cet endroit abandonné à la poussière, aux rats et à la moisissure.

— Je vous conduis dans les quartiers qui étaient réservés au prince Gorgass de Brann avant sa trahison envers notre bon souverain, précisa Baldir qui la devançait de quelques pas. Nous allons nous amuser, ajouta-t-il et, d'une courbette caricaturale, il pria Pyrenne d'avancer dans un couloir désert et silencieux.

Elle obéit sans broncher, incapable de deviner la nature de la surprise promise.

Quelques fenestrons de verre perçaient les murs de droite et livraient un faible passage aux rayons de Camerune. Pour pallier la frêle luminosité, des bougies auraient dû enflammer les branches argentées des candélabres et autres luminaires qui habillaient presque tous les couloirs du palais-forteresse, mais depuis la maladie du haut-roi, l'endroit dérivait au gré de sa déraison. Baldir aimait cette atmosphère recluse qui ne dévoilait rien de l'heure de la journée. Bien qu'il sache que dehors, l'astre divinité indiquait dans le ciel limpide le début de l'après-midi, il n'y avait ici que l'ombre fraîche et rassurante.

Réunis en une grappe compacte, les Grolshs cavalaient au plafond, dévastant de leurs pattes-griffes les ancestrales peintures des héros.

— « Notre souverain » ? ironisa Pyrenne après un temps de réflexion. N'êtes-vous pas le roi des hommes et moi votre reine ?

— J'aurais peut-être dû concocter un sortilège contre l'ironie, plaisanta Baldir à qui cette balade plaisait de plus en plus.

— *Des humains arrivent,* les avertirent avec appétit les Grolshs, *ils sont trois*. Comme Baldir ne répondait pas, ils babillèrent leurs reproches : *Le maître avait promis*.

— Allez-y, céda ce dernier dans un soupir de comédie. *Oui, décidemment, cette sortie avec la reine se présentait le mieux du monde*.

Dans un déchaînement de griffes et de dents, les petits démons de granit filèrent vers leurs proies encore invisibles. Il y eut quelques cris, certains de souffrance, d'autres de pure panique puis tout cessa.

— Ils sont mignons, n'est-ce pas ?

— Très, répondit Pyrenne laconiquement.

Ils découvrirent les restes des deux premiers cadavres au bout de la longue galerie. Ce fut d'abord une paire de jambes en charpie puis un pied nu, la moitié d'un bras dont la main exsangue serrait encore un chiffon gorgé de sang, et enfin un intestin qui s'était enroulé pour moitié autour d'un candélabre d'argent. Des serviteurs malchanceux. Ayant réussi à fuir jusqu'au bout du corridor de droite, le suivant était suspendu aux têtes-

gueules des Grolshs à quelques mètres du sol et se vidait sur l'épais tapis tandis qu'il se faisait dévorer.

— Je déteste cette odeur de merde et d'abats, déclara Baldir en passant en dessous.

Pyrenne évita le tas d'organes qui s'accumulait au milieu du couloir et ferma les yeux sur les éclaboussures de sang qui maculaient les murs. La gorge asséchée et la langue collée au palais, elle ne pouvait exprimer ce qu'elle ressentait : sa prison n'était pas le labyrinthe, mais bel et bien son néfaste mariage. Où qu'ils aillent désormais, cela ressemblerait à ce tas puant d'organes sur le tapis.

— Nous prenons par là, dit Baldir en s'arrêtant devant le portrait d'un homme au sourire cruel. Nos enfants sont par trop tumultueux et je ne voudrais pas qu'ils déciment toute la garde du haut-roi. Pas encore. En plus, Asurbias et ses gens nous attendent.

— Vous faites bien, mon mari, retournons donc à nos tunnels sombres et glauques, concéda-t-elle sur le même ton pompeux. Après tout, c'est bien de ce genre de trou humide que nous sommes les souverains. Ne prétendons pas à ce que nous ne pouvons obtenir.

— Vous cherchez à m'énerver, ma tendre, mais c'est inutile, voire dangereux. D'ailleurs… (il s'entailla le pouce avec l'ongle et Pyrenne sursauta) je vais activer votre bâillon. Il considéra avec amusement l'expression d'impuissance sur le visage de sa compagne et, sans la quitter des yeux, imprima au coin d'un cadre une rotation de trois quarts.

Il y eut quelques cliquetis discrets suivi d'un dernier plus retentissant et le tableau pivota sur ses gonds, révélant un passage.

Par petits groupes, les Grolshs se laissèrent tomber du plafond, et lézardèrent bruyamment le marbre en atterrissant.

— *Nous avons encore faim,* piaillèrent les démons. Dans les huit têtes-gueules luisaient les aiguillons translucides.

— Je vous adore, mes amours, vous êtes vraiment parfaits. Gourmands mais parfaits. Pas de tête, pas de corps, pas d'estomac, juste une bouche bien armée, quelques griffes redoutables et une méchanceté à toute épreuve. Il s'esclaffa. Mais hélas, vous devrez attendre. Allez, laissez passer la reine, dit-il sur un ton plus dur en s'effaçant devant Pyrenne. Continuez jusqu'à la première intersection, ma douce.

Baldir invoqua une boule de lumière alors que la porte secrète se refermait derrière eux et ils continuèrent leur chemin pendant une bonne moitié d'heure. Pyrenne essaya avec plus ou moins de succès de mémoriser l'itinéraire qu'ils empruntaient et les mécanismes qui révélaient les différents passages, mais les Grolshs la perturbaient.

— Voilà, nous sommes arrivés, annonça finalement Baldir en tirant sur un levier de bois.

Une dalle au-dessus du petit escalier au pied duquel ils se tenaient se souleva en craquant. Baldir grimpa le premier et émergea au milieu d'une vaste chambre, dans une envolée de pétales et de joncs odorants. Ici, la lumière abondait par les larges vitraux qui, à l'instar des quartiers du haut-roi, livraient une vue imprenable de la ville. La pièce était spacieuse et avait été récemment débarrassée de ses meubles et décorations comme en témoignaient les traces claires sur les murs et le parquet. En dépit de la chaleur, un feu ronronnait dans la cheminée et de l'eau bouillait dans un chaudron de fer. Autour d'un baquet fumant, trois servantes en robe blanche s'étaient figées et observaient avec effarement le nain bossu à la tête couronné qui avait surgi du sol. Les trois apprentis et le maître tailleur occupés à déballer des malles dégorgeant d'étoffes colorées et de robes

chamarrées eurent la même réaction de surprise. Seul le premier conseiller Asurbias ne fut pas étonné et se leva de son tabouret pour accueillir ses hôtes. Mais lui aussi s'immobilisa quand il vit les Grolshs se faufiler entre les jambes inégales de leur maître et s'égailler rapidement en piaillant dans la langue des démons.

— Doucement, les petits, un seul. Pas plus ! Les avertit Baldir en prenant pied sur le plancher.

— *Le maître est généreux*.

Le choix des Grolshs tomba sur une servante rousse et un peu forte qui avait laissé échapper un petit cri plaintif en les voyant. Baldir admira le dépeçage brutal et rapide, les visages saisis par la terreur, les robes en lins blancs éclaboussés de sang, et trouva de bon goût d'applaudir.

— Bravo, mes petits, c'était très bien.

Un des apprentis se plia en deux et vomit tout ce qu'il avait dans le ventre. Ce fut la seule réaction violente. Asurbias, comme tous ceux présents dans la pièce, était prisonnier de la vision de ces Grolshs dégoulinant de sang qui se vautraient dans le corps sans vie, et par celle contrastée du visage aux traits parfaits de Baldir qui leur souriait.

À son tour, Pyrenne apparut dans l'ouverture sombre, la main tendue comme un appel à la galanterie.

— Excusez-moi, ma dame, je ne vous avais pas entendue, dit Baldir en l'aidant à gravir la dernière marche de l'escalier raide qui menait dans le tunnel secret en dessous. Vous vous faites si discrète parfois. Il lui adressa un clin d'œil qui la fit pincer les lèvres un peu plus. Messieurs, la reine, inclinez-vous, je vous prie.

Se ressaisissant le premier, Asurbias fit sa révérence et se fendit d'une grimace, tandis que d'un geste hésitant, il les invitait à prendre place dans les hautes chaises en cerisier qu'il avait adossées à leur intention contre un mur nu. Prompt à survivre, le maître artisan ne fut pas long à tomber à quatre pattes et, les yeux baissés, servit à ces têtes couronnées inconnues un galimatias étranglé. Ses apprentis l'imitèrent. Pétrifiées par la proximité des Grolshs, les servantes se contentèrent de pâlir un peu plus.

D'un air fort satisfait, et avec toute la grâce nobiliaire que lui permettait son pas chaloupant, Baldir amena sa reine à son trône et s'assit à son tour sur le sien. Il apprécia au passage l'attention du conseiller qui avait fait déposer un coussin épais destiné à surélever son séant.

— Mes enfants, ça suffit, vous embarrassez tout le monde. Disparaissez ! ordonna-t-il aux Grolshs en désignant la trappe.

— *Le maître a vraiment besoin de tous ces humains ? Ne peut-il nous laisser le grand habillé tout en noir et en or ?* Quémandèrent les démons en s'extirpant hors de la carcasse de la servante.

— Le maître va se fâcher.

Les veines gonflées et la chevelure brune de Baldir qui s'imbibait déjà de sang firent comprendre aux Grolshs que ce n'était pas une menace mais une affirmation. Avant qu'ils aient pu fuir vers le passage secret, le plancher ondula brutalement sous leurs griffes-pattes, et une main de chêne jaillit devant eux dans un cauchemar de bois brisé. Piaillant et bondissant, les Grolshs se dispersèrent mais la main, plus rapide, se referma sur un démon et le pulvérisa aussi facilement que s'il avait été fait de terre sèche. Les survivants disparurent dans l'ouverture sans demander leur reste. Il y eut quelques bruits de chute dans l'escalier, une dernière vague qui fit rouler le plancher et la main se figea

dans un silence inquiétant que Baldir rompit d'un ton affecté.

— Bien. Il sortit un mouchoir de sa manche et s'en tamponna le cou et le visage, mouchetés du sang de la servante. Revenons à ce qui nous occupe : comme vous le constatez, nous venons d'un monde rude où les commodités ne sont pas adaptées à notre rang. N'est-ce pas, ma douce ?

Il se tourna légèrement vers Pyrenne.

Dans l'éclairage éclatant de l'après-midi, la décrépitude de sa reine paraissait déplacée. Il n'y avait pas un serviteur dans cette pièce qui n'eût plus saine allure qu'elle, sans parler de la tenue riche et impeccable du premier conseiller qui ne s'était toujours pas décidé à abandonner son goût pour l'or et le noir. Elle-même s'en rendait compte et en souffrait. Par jeu, Baldir afficha une moue de dégoût.

— Peut être faudrait-il envisager de nettoyer la reine avant de la vêtir ? proposa-t-il du bout des lèvres.

Humiliée, Pyrenne, qui ne pouvait répondre, se concentra sur le corps éclaté de la victime des Grolshs. Un tas puant d'organes. Dans sa jeunesse, heureuse et lointaine, sa mère avait fait allusion à son futur mari, et avait laissé entendre qu'il faudrait accepter le choix de son père, quel qu'il soit. Le soir, dans sa chambre, elle s'était jurée que son père ne désignerait jamais son mari. Le destin était joueur.

— Mettez en place le paravent, ordonna Asurbias de plus en plus mal à l'aise.

La plus âgée des servantes passa en sanglotant doucement à côté des restes de sa protégée, et commença à tirer un paravent de bois et de toile.

— Non, j'aimerais voir ces mains fortes frotter la délicate peau de ma reine.

La servante jeta un regard désespéré au premier conseiller mais celui-ci avait baissé la tête et regardait ses souliers à boucle.

— Allez, la vieille, ou je te donne à mes démons, ajouta négligemment Baldir. Des grattements et des claquements de gueule provenant de la trappe hâtèrent la décision de l'infortunée. Et vous, ma reine, déshabillez-vous et plongez dans le bain.

Il y eut comme un gargouillis du côté de Pyrenne quand elle essaya de parler, mais ses lèvres restèrent scellées par la magie.

— Ah oui, c'est vrai, la reine a fait vœu de silence pour le temps que durera le siège. Sa manière à elle de lutter aux côtés de nos soldats. Mais je serai magnanime. Que tous, hormis les servantes, se tournent. Le maître tailleur et ses apprentis s'exécutèrent avec empressement. Baldir pivota vers Asurbias qui regardait fixement la reine. Vous voulez vous rincer l'œil ?

— Non, excuse-moi, je… Il baissa à nouveau la tête, joua nerveusement avec sa barbichette et bredouilla encore puis se reprit : Excuse-moi, ce ne sont pas mes affaires, conclut-il en se retournant pour se concentrer sur la ville en contrebas que les vitraux coloraient de teintes chaudes.

— Cela ne vous empêche pas de parler, mon cher Asurbias. Ne vous inquiétez pas pour vos gens.

Il jeta un bref coup d'œil au petit maître tailleur et à ses trois apprentis qui faisaient face au mur près d'une des deux lourdes portes de la pièce. Il n'avait pas besoin de voir leurs expressions pour savoir qu'ils crevaient de trouille. Leurs poings serrés, leurs mains qui s'agitaient convulsivement ou encore leurs pieds qui battaient furieusement la semelle en témoignaient.

— Je suis assuré qu'ils tiendront leur langue, affirma-t-il à leur intention. *Et je suis sûr*

que les Grolshs se régaleront, pensa-t-il pour lui-même. Alors, vous nous avez fait préparer un carrosse ? Je vous rappelle que nous partons à la nuit.

— Oui, il t'attend dans les écuries royales.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda Baldir qui avait décelé une légère réticence chez le conseiller.

— Guère plus que lors de notre dernière entrevue. Comme prévu, la horde que plus rien ne retient s'est abattue sur l'arrière-garde de Gorgass. Les mi-bêtes sont maintenant à moins d'une semaine d'Arabesque selon les voleurs de Pragrald. Il y a aussi quelques rumeurs sur toi et tes expériences. Et sur un autre sorcier qui serait arrivé en secret de Gonoth pour épauler l'usurpateur.

— Rien d'autre ? insista Baldir tout en lorgnant les deux servantes qui aidaient Pyrenne à s'asseoir dans le bain. Il sourit quand elle s'abandonna au plaisir de l'eau propre et chaude, et laissa, malgré elle, échapper un soupir de contentement.

Le premier conseiller hésita puis répondit à contrecœur.

— Un émissaire des Sadouraks est venu adresser une demande officielle de la Forteresse Grise. Elle te concerne. Un chevalier de l'ordre arrivera d'ici peu pour t'emmener. Far Sadhroval, d'après ce que j'en sais. D'ici là, nous devons… (il toussa pour s'éclaircir la gorge) te retenir prisonnier. Je t'avais prévenu.

— C'est amusant ! Et qu'a répondu ce bon Caldric ?

— C'est Brangue qui l'a reçu.

— Le bâtard serait-il en train d'hériter du titre de son frère ?

— Le haut-roi n'était pas… présentable.

— Certes.

Baldir huma profondément les parfums libérés dans la pièce par les servantes. Il ne se lassait pas de ces brocs d'eau déversés sur le corps de sa reine. Il aimait la voir s'abandonner de cette façon, les yeux clos et la bouche à peine entrouverte.

— Brangue ne fera rien contre toi. Le haut-roi Caldric enverrait Monge le remettre au pas.

— Vous ne lui avez pas parlé de ma future escapade ?

— Non. La réponse était ferme. Peut-être trop mais Baldir s'en moquait. Il se sentait de taille à affronter l'archimage lui-même.

— Bien, alors me voilà rassuré. Quand ce Sadhroval arrivera, dites-lui que j'ai fui et surtout pas un mot sur les caves.

La recommandation était de trop. L'ordre Gris devait déjà avoir des doutes et le chevalier tenterait sûrement d'aller fouiner. Grand bien leur fasse. Il avait ajouté quelques subtilités dans le labyrinthe. Ce serait à son retour que le Sadourak poserait un réel problème, mais il serait toujours temps d'y réfléchir.

— Si vous m'êtes fidèle, je vous récompenserai, conseiller. Sinon…

— Je le serai, crois-moi, le coupa Asurbias d'une voix assurée.

— Très bien. Et j'aimerais assez que nous échangions un peu les rôles. Désormais, je te tutoierai et tu me vouvoieras. Ce sera plus adapté, et tes chances de survie en seront augmentées.

— Je m'y emploierai.

Baldir jeta un bref coup d'œil vers Asurbias qui lui tournait toujours le dos. Celui-ci restait bien droit, les mains jointes derrière lui, la tête respectueusement inclinée vers l'avant. Seule sa voix trahissait une certaine nervosité, voire de la crainte. Mais le tout

jeune premier conseiller était un homme qui savait vivre avec sa peur et préserver ses intérêts. Leur fragile relation ne supporterait peut-être pas que Baldir échange son habit de bouffon pour une couronne de sorcier. Il devrait se méfier.

Le bain se poursuivit dans un silence mortuaire, troublé seulement par les reniflements larmoyants des deux servantes et leurs gestes appliqués.

Elles lavèrent Pyrenne et la peignèrent avec douceur puis la revêtirent d'une robe de lin blanche très simple.

Quand elles la présentèrent à Baldir, celui-ci se leva et l'étudia. Une lèvre était fendue, quelques bleus assombrissaient le contour de sa fine mâchoire, et sa silhouette avait perdu de son opulence, mais son corps respirait à nouveau.

— Vous êtes belle, ma femme, la complimenta Baldir. Pyrenne le récompensa d'un sourire désarmant. Quel dommage que notre amour et notre haine aient besoin l'un de l'autre pour s'épanouir. Croyez-moi, j'aurais souhaité vous aimer simplement.

Muette malgré elle, elle se contenta de le regarder, puis elle baissa les yeux et son expression se durcit en voyant les restes de la servante.

— Allons, trêve de niaiserie, choisissons vos habits, vous ressemblez à une paysanne ! se moqua Baldir en claquant des mains.

Il se tourna vers les tailleurs qui n'avaient pas compris qu'il s'adressait à eux.

— Tailleurs, hurla gaiement Baldir.

Ils se retournèrent d'un bond, le plus jeune apprenti verdâtre et sur le point de se répandre une seconde fois sur le parquet. Un sourire de verre sur son visage crémeux, le maître tailleur fit un pas chancelant vers Pyrenne.

— Les robes de la défunte reine devraient vous aller après quelques retouches.

Il n'eut pas le loisir de prononcer une seconde phrase, la porte s'ouvrit à la volée et Caldric entra, suivi de Monge équipé comme pour aller à la guerre. Le corps creusé jusqu'à l'os par la folie, le crâne à vif, le haut-roi ressemblait à un squelette qui aurait revêtu une peau mitée pour l'occasion. Il se précipita aux pieds de son bouffon.

— Qu'est-ce que vous faites là ? s'emporta Baldir. Ce n'est pas un théâtre ici ! Il chercha de l'aide du côté de Monge, mais le garde du corps semblait dépassé. Lui aussi avait maigri et sa gueule de brute n'était plus aussi inquiétante.

— Mon bouffon, il fallait absolument que je te parle de mes rêves. Caldric marqua un arrêt le temps d'observer chaque occupant de la pièce – tous, excepté Baldir, s'étaient agenouillés et courbaient la tête en signe d'allégeance – puis reprit dans un murmure insistant : Ils m'envoient.

— Ne me faites pas perdre mon temps, Caldric.

— Non, non, il faut me croire, je dois te parler. Le monarque referma ses mains décharnées sur les chevilles de Baldir. Des tics violents déformaient en permanence son visage. Donne-moi ton oreille, je dois te confier un secret.

C'est la malice dans les yeux électriques de Caldric qui le persuada. Il se pencha en dépit de la puanteur rance qui émanait du haut-roi et écouta les mots hachés sortir de la bouche crevassée.

— Les Sadouraks ? Comment sais-tu ça ? demanda Baldir qui ne put cacher sa surprise.

— Chut, mon bouffon, ils écoutent, ils écoutent et me surveillent. Il faut être prudent. Caldric recula à croupetons, le nez en l'air à la recherche d'espions imaginaires.

Ils ne sont pas tous avec nous. On m'a prévenu. Je dois être fort, je dois résister. Il faut que nous réussissions, mon bouffon. Soudain, il s'arrêta et fixa Baldir.

— Tu l'as trouvée ? Dis-moi que tu l'as trouvée.

— J'y travaille, j'y travaille, mais j'aimerais un peu de tranquillité.

— Bien sûr, bien sûr, mon bouffon, je te laisse, je vais aller dans mon jardin, je dois parler à mon ancêtre Angandir. Il sautilla sur place et éclata d'un rire à scier les cordes vocales. Il ne va pas en revenir. Lui non plus ne les aimait pas. Il adressa un clin d'œil hideux à Baldir et saisit la main gantée de fer de Monge. Viens, amène-moi au jardin, je suis fatigué.

L'épais garde du corps resta une seconde sans bouger puis, tenant Caldric par la main, sortit.

— Nous avons de la chance d'être si bien gouverné, qu'en pensez-vous, premier conseiller ? ironisa Baldir.

— Oui, nous avons aussi cette chance-là.

Baldir nota l'insolence mais ne releva pas.

— En tout cas, je veux voyager de nuit. Alors pressons-nous !

Les huit chevaux de l'attelage piaffaient d'impatience, tandis que la porte s'ouvrait dans la muraille du palais-forteresse. Baldir, qui avait passé sa tête par la fenêtre, respirait l'air léger de cette soirée d'été et se réjouissait à l'avance de la réaction des assiégeants quand ils verraient sortir le carrosse d'Arabesque. Asurbias s'était chargé de donner les ordres nécessaires : quand les cloches de la ville sonneraient la mi-nuit, les sergents feraient descendre le pont-levis et remonter les herses.

Le cocher était un homme d'une quarantaine d'années, bâti comme la souche d'un arbre. Engoncé dans un manteau de laine bouillie, un chapeau à large bord vissé sur sa tête sans cou, il donnait l'impression de ne jamais devoir bouger. Pourtant, quand Baldir lui en donna l'ordre, son bras se leva et il fouetta le cheval de tête, un monstre aussi luisant que la nuit. Les sabots frappèrent la pierre et le carrosse démarra lentement en grinçant de toute part.

— C'est la première fois que je sors de cette ville, dit Baldir en rentrant la tête à l'intérieur de la voiture.

Pyrenne et lui étaient installés face à face dans la cabine, sur deux banquettes rembourrées. Il tira sur un cordon et le rideau écarlate masqua la petite fenêtre. Pour son plus grand plaisir, le rouge dominait à l'intérieur du carrosse. Au centre, sur un coffre qui servait de table, avait été posé un plateau de nourriture dans lequel piqua Baldir. Il goba l'olive fourrée et gloussa de bonheur en regardant sa reine. Pyrenne était vêtue d'une robe verte et blanche et d'un surcot noir filé d'argent que la haute-reine défunte avait coutume de mettre pour la chasse. Un collier de perles noires du Solzar serrait son cou blanc. À sa demande, elle avait ôté le hennin qui lui couvrait la tête et libéré les longues vagues brunes de sa chevelure. Son visage était reposé et elle semblait de bonne humeur. Heureux et affamé, Baldir se servit un pilon de poulet froid et, la bouche encore pleine, avala une rasade de vin.

— Comment allons-nous passer les lignes ennemies ? interrogea Pyrenne dont les lèvres avaient temporairement été libérées du sceau magique.

Elle n'était pas inquiète mais curieuse de savoir à quel usage étaient destinées les runes sanglantes tracées sur les flancs du carrosse et des chevaux. Baldir y avait passé

plus de deux heures. Le cocher lui-même avait « bénéficié » de multiples attentions et avait dû participer à hauteur d'une bonne pinte de son sang. Étrangement, il ne s'y était pas opposé et avait fait bonne figure. C'était Asurbias qui le leur avait trouvé : un simple d'esprit qui aimait les animaux.

— Ennemies ? Comment ça ennemies ? Cette guerre d'humains n'est pas la nôtre. Peu m'importe que ce soit l'usurpateur Gorgass ou bien l'archimage Bachul ou encore ce bâtard de Brangue qui arrache la couronne à ce fou de Caldric. Ils finiront tous par m'obéir.

Il s'empiffra de pommes de terre huileuses et de pain saucé copieusement.

— Les sortilèges nous rendent invincibles ?

Baldir faillit s'étrangler.

— Vous vous êtes bien vite habituée au luxe de la magie. Vous êtes une vraie gonothienne !

— N'êtes-vous pas le plus grand des magiciens ? demanda-t-elle en lui adressant un sourire aguicheur.

— Comme vous voilà transformée, ma femme. Il se resservit du vin et de la viande. Non. Les Grolshs ont salopé le travail et gâché presque tout le sang des apprentis et des servantes. Il désigna du menton les bocaux remplis de sang fixés au plafond. Il aurait dû y en avoir plus.

— *Le maître devrait nous libérer,* dirent les Grolshs enfermés dans le coffre.

— *Silence !* Baldir s'essuya le menton avec une serviette blanche. Le cocher est certes fort comme un bœuf mais, même avec sa contribution, ça ne suffirait pas encore pour tous nous faire voler ET nous rendre invincible. Peu s'en faut d'ailleurs.

— Voler ?

Il rattrapa de justesse un flacon de cristal que les cahots répétés du carrosse avaient fait glisser vers le bord du plateau.

— Nous sommes dans la partie basse de l'avenue des Hauts-Rois, dit Baldir en regardant défiler les façades des maisons par la fenêtre. Nous arriverons bientôt à la porte ouest. Il gloussa entre deux bouchées de pain aux noix. Oui, nous allons voler, répondit-il finalement.

— Longtemps ? demanda Pyrenne que cette idée effrayait.

— Ah, la curiosité des femmes ! Vous verrez, ma douce, vous verrez. L'attelage ralentit. Baldir glissa sur la banquette et écarta le rideau de la fenêtre gauche. Nous sommes sur le parvis ouest, les cloches ne devraient pas tarder à sonner.

Sous l'œil intrigué des sentinelles patrouillant sur le chemin de ronde, le carrosse s'immobilisa au centre de la place. On entendait seulement les sabots nerveux des chevaux frapper le pavé et les bruits de pas des soldats courant se mettre en place. Quand la première cloche résonna, les sergents aboyèrent et le cocher fouetta l'étalon noir. Ensemble, hommes et chevaux obéirent, les uns s'arc-boutant, grognant et poussant, les autres hennissant et tirant. Brisant à leur tour le silence, chaînes, lanières et cordes se déroulèrent, se tendirent ou coulissèrent dans un vacarme de grincements, cliquetis et claquements. Obéissantes, les herses se levèrent, les portes géantes s'ouvrirent, le pont-levis s'abaissa et le carrosse s'avança.

— Écoutez ce concert, ma douce, la corde frotte, le fer rue sur la pierre, le bois tire sur ses attaches, les cloches donnent le tempo et… (l'index suspendu en l'air et les yeux levés dans le vague, il fit un arrêt. Le carrosse ne s'était pas encore engagé sous la

muraille que dans le camp adverse, l'ennemi donnait l'alerte à cors et à cris) …et trompettent les soldats de l'usurpateur, termina-t-il. Ah, ma douce, comme ce voyage de noces commence bien !

— *Il serait plus prudent de nous libérer,* arguèrent encore une fois les Grolshs en grattant furieusement les parois de leur coffre-prison.

— *À moins qu'il ne vous pousse des ailes à la place des oreilles que vous n'avez pas, je ne considère pas ça comme une bonne idée,* se moqua Baldir.

— *Abondance de magie nuira au maître.*

— Peut-être, mais peut-être pas, reprit-il en angandais, tandis qu'ils s'engouffraient sous la muraille.

À la lueur des torches, ils virent défiler très vite à travers la fenêtre les visages d'hommes en armes, puis ils émergèrent à l'air libre. Le fracas des roues ferrées sur le pont-levis cessa dès qu'ils abordèrent la route de terre.

— Sentez ces odeurs de feux de camp, humez cet air sain et campagnard, gonflez vos poumons de cette nature à nous rendue. Nous voilà libérés du carcan étouffant de la ville, ma chère, exulta Baldir en inspirant bien fort. Le labyrinthe et ses remugles sont loin derrière ! Vous n'avez pas peur, j'espère ?

De la tête, Pyrenne fit signe que non. Mais, comme pour se contredire, elle sursauta lorsqu'une flèche brisa la vitre de la portière. Baldir l'arracha et s'en servit pour faire tomber le verre à l'extérieur. Bientôt, des dizaines de traits crépitèrent sur le toit et les flancs du carrosse, s'emmêlèrent dans les roues ou rebondirent sur les protections magiques du cocher. Un des chevaux de l'attelage hennit quand l'une d'entre elles lui perça l'épaule.

— Aïe ! C'est le moment d'intervenir, je crois, dit-il sérieusement. Il semblerait qu'il y ait quelques défauts dans la cuirasse que je nous ai constituée.

Baldir agita la main et prononça d'anciens mots carnéens appris dans l'archipel de Gonoth. Les bouchons des bocaux fixés au plafond sautèrent et libérèrent dans la cabine le sang récolté par les Grolshs. Contredisant la loi physique de l'apesanteur, les filets de sang, tels des serpents somnolents, se dandinèrent et s'emmêlèrent sous leurs yeux. À l'avant, le cocher cria. Baldir agita une langue obscène et aspira tout le liquide d'un seul coup. Plus de dix litres. Le goût était âcre et lui souleva le cœur. Ses mains plongèrent dans le coussin de la banquette et il fit mine de la soulever. Il y eut comme un choc et une force invisible arracha brutalement le carrosse au sol. La sensation était semblable à une chute, sauf que son estomac semblait vouloir descendre dans ses talons, et non monter. Pyrenne poussa un cri et ferma les yeux. Un vent frisquet s'introduisit bruyamment dans la cabine par la vitre brisée. Quelques rares carreaux ou flèches se plantèrent encore dans le plancher sous leurs pieds puis il n'y eut plus que le sifflement obsédant du vent.

— C'est fini, ma douce. Admirez la vue. Qui sait si vous aurez à nouveau cette chance.

Prudemment, elle rouvrit les yeux.

Aux prises avec les coups de vent répétés, les cheveux de Baldir voletaient et donnaient à son sourire une espièglerie aérienne. Il avait ouvert la portière sur le vide et, la maintenant bloquée avec sa jambe la plus courte, les mains fermement accrochées aux chambranles, s'apprêtait à sortir.

— Alors ? demanda-t-il hilare. Vous venez ? Je monte sur le toit.

Des gouttelettes de sang perlaient d'entailles sur ses joues, son front et son menton et s'envolaient nourrir le bois vernis du carrosse.

— Refermez cette portière. Je n'aime pas ça, mon époux.

— Allons ! Venez.

— Non, s'obstina-t-elle.

— Bien. Je vous laisse aux bons soins des Grolshs.

L'idée de rester seule avec les petits démons ne la fit pas changer d'avis.

Un haussement d'épaule, et il sortit. Le vent faillit lui faire lâcher prise et le précipiter une centaine de mètres plus bas. S'aidant de la portière, il rejoignit le siège vide du cocher.

— Je lui avais bien dit de s'attacher ! plaisanta-t-il en s'asseyant sur la banquette.

Heureusement, il avait été assez professionnel pour nouer les rênes à la barre d'acier. Baldir s'en saisit, excité à l'idée de conduire l'attelage à travers le ciel étoilé.

— Quel pied, cria-t-il au vent.

Les runes sanglantes brillaient et grésillaient sur la robe des six chevaux qui galopaient à toute allure, leurs sabots frappant un sol immatériel. Baldir tira sur les rênes et l'attelage, obéissant, effectua un virage à gauche. Le carrosse suivit le mouvement sans à-coup.

Il leva les yeux vers Sri dont la tache noire allait en s'élargissant. C'était bon signe que celle qu'il considérait déjà comme sa sœur ait engagé la bataille contre les ancêtres.

Les quantités de sang n'étaient pas suffisantes pour les faire voler indéfiniment mais il décida de savourer le moment et de puiser dans ses réserves personnelles s'il le fallait.

Mince ! Il était né bossu, d'une mère putain et d'un père voleur et alcoolique. Pendant des années, il avait lutté pour survivre et se forger une réputation de sorcier pour finalement se voir privé de sa magie par ce sympathique fou de Tantrelou. Et à présent, il dirigeait un attelage volant et avait été choisi pour être la prochaine incarnation d'Oboss. Ça valait le coup de fêter ça.

Un hurlement de joie monta de sa poitrine et perça la nuit.

Chapitre 22 : Seianne

Été 1258 AE (Après l'Exode)

Entre le Solzar et l'archipel de Gonoth. Sur la mer des Sorciers.

L'armada solzarade, forte de centaines de bateaux, a quitté la mer des Sorciers et longe les côtes d'Angande. Il semblerait que les navires fassent voile vers le nord pour faire la jonction avec les armées de l'usurpateur.

Les mages de Gonoth et leurs démons ont également décidé de prendre part à la guerre et sont de plus en plus nombreux dans les Mille Couronnes, en dépit de l'interdit sadourak.

Crépie par le vent, la mer arborait les couleurs d'un ciel noir et gonflé de pluie, et ne prêtait que peu d'attention à l'esquif balloté sur l'immensité de son dos. Seules les bourrasques, joyeuses et capricieuses compagnes de l'Immortel Aez, avaient remarqué la barque et s'amusaient à faire claquer sa voile. Assis à la proue, Seianne se gorgeait d'air marin en attendant de voir surgir à l'horizon l'îlot qu'ils recherchaient.

— Deux jours que nous sommes partis. Et il n'y a toujours rien. C'est déprimant.

Il regarda vers l'arrière. Le vieux pêcheur au visage grêlé de sel n'avait pas quitté la barre depuis leur départ. C'est à peine s'il bougeait quand il se servait dans le panier contenant la nourriture ou quand il donnait un tour à l'écoute pour serrer la voile orangée. Seianne ne l'avait toujours pas vu dormir. Ses yeux étaient si plissés qu'il le soupçonnait néanmoins de prendre quelquefois du repos. Natzahir, le disciple d'Inuhid, n'était pas non plus le meilleur des compagnons de voyage. Installé entre eux, sa chevelure emmêlée au vent, il récupérait d'une de ces crises de folie qui le prenaient régulièrement.

« La vengeance des ombres de Sri », avait-il simplement expliqué.

Seianne se souvenait de sa mère qui, enfant, lui disait toujours que sa petite gueule de mâle était née d'une montagne – elle – et d'un marteau – son père. Quand il regardait le frêle Natzahir et sa beauté presque féminine, il imaginait que ses parents devaient être une plume et une douce étoffe de soie.

— Tu as quel âge ?

— Seize ans, répondit le jeune prêtre du Solzar en lui offrant un de ses sourires biaisés.

S'il était beau, sa folie, elle, était laide à voir. Des tics déformaient régulièrement son visage et sa peau était marbrée de taches sombres.

— J'en ai vingt et un, avança Seianne avec une certaine vantardise. Mais Natzahir s'en contrefichait. Seianne grommela une vague insanité puis se reprit. Pour discuter, mieux valait encore un jeune fou qu'un vieux muet. Je voulais te demander : Inuhid sur… enfin, tu sais, là-haut…

— Sri.

— Oui, sur… (Seianne toussa) Sri. Évoquer la terre des ancêtres avait un parfum d'indécence désagréable, comme de déshabiller une morte et de la trouver désirable. Il

frissonna de dégoût. Mais il voulait savoir. Il prit sur lui et demanda : Inuhid a parlé de corps double, qu'est-ce qu'il voulait dire ?

Natzahir le regarda fixement, puis répondit.

— Plutôt que laisser les hommes retourner au vide et disparaître à jamais, Sanne a voulu partager avec nous son immortalité et nous a offert Sri comme terre d'accueil. Quand vient la mort, la magie de l'Immortelle nous façonne dans son royaume un second corps capable d'ancrer nos esprits.

L'adolescent s'arrêta et sourit.

— C'est tout ? s'étonna Seianne. Tu n'as rien d'autre à dire ?

— Que veux-tu savoir de plus ?

— Hein ? Tu te moques de moi ?

— Non.

Troublé, Seianne plongea son regard dans l'écume qui frangeait l'étrave de leur embarcation. Les paroles de l'adolescent étaient claires mais elles ne répondaient pas totalement à sa question. Il ne pouvait l'admettre à haute voix, de peur de passer pour un idiot. Certes, il ne savait pas lire, ni écrire, et n'avait pour toutes connaissances que celles que Zacra avait bien voulu lui inculquer, mais il n'était pas bête. Étourdi quelquefois, mais pas bête. Non. Il n'était après tout qu'un valet doué pour le maniement des armes. Est-ce qu'il demandait à l'adolescent s'il voulait se mesurer à lui ? C'était ridicule. Il se concentra. Deux corps. Un sur Ern, un sur Sri. Un détail l'embarrassait. Le sujet était désagréable mais il devait savoir. Et tant pis si l'autre le prenait pour une bourrique à la tête farcie de mou.

— Et le « moi » soi-disant créé sur Sri que j'ai abandonné, qu'est-il devenu ?

— Tu tiens vraiment à connaître la réponse ?

— Oui.

Ce manque de respect l'agaçait. Il était pourtant l'aîné.

— Il a sûrement été dévoré… (Seianne avait blêmi) mais de toute façon si de nouveau tu venais à visiter Sri de ton vivant, la lune t'en créerait un autre.

— C'est monstrueux ! Il sentit comme une pointe à l'estomac. Tu parles d'un cadeau. Empoisonné, oui. Quand je pense à Somir et à Tantrelou. Il secoua la tête. Ils auraient sûrement préféré ce vide dont tu parlais.

— Il fut un temps où Sanne aimait les humains et où il était bon de partager sa présence. Sri était pure lumière et non un amas de désolation. Maintenant, elle est notre ennemie et c'est plus difficile. Natzahir attrapa un des sacs en peau de requin qu'il avait emmenés – il y en avait deux dont un de belle taille – et y piocha une pierre noire. Le chemin vers le vide, seul Sadourak et les disciples de l'ordre qui porte son nom ont la force de l'emprunter. Les autres mortels ne peuvent lutter contre l'enchantement de Sri.

Il fit tourner entre ses doigts l'olzir qui s'effrita légèrement. Les quelques particules de poussière sombre furent emportées par le vent. Seianne connaissait à présent cette lueur de concupiscence qu'éveillait la pierre chez Natzahir. L'adolescent lui avait expliqué avec cette malice énervante dont il ne se départait jamais qu'il en était dépendant.

— Pourquoi as-tu choisi de devenir prêtre ?

— As-tu choisi d'être ici ?

— Oui, affirma Seianne sans en être certain. Je pourrais être ailleurs. Tiens, dans une taverne à rire et mater le cul des servantes.

— Tu as de la chance.

Le vieux ricana en secouant son crâne fripé. Seianne lui adressa un regard furieux.

— Je pourrais aussi décider de ne pas t'escorter. Comment ferais-tu alors ? À la merci de tous quand tu baves et chiales lorsque tu es sur Sri, sans compter que je suis l'héritier d'Orth et que moi seul vais pouvoir nous emmener à la tour de Shapn avant que n'arrive Baldir.

— Tu m'aideras. Tu n'y peux rien.

Et avant que Seianne ait pu trouver une répartie cinglante, Natzahir avait croqué dans le fragment d'olzir. En moins d'une minute, il avait mâché et avalé consciencieusement l'abjecte pierre. Seianne s'était détourné. Il ne désirait pas assister à cette extase contre nature qui allait s'emparer du jeune prêtre. Bientôt, il entendit le corps glisser et s'affaisser derrière lui.

— Bon voyage, dit-il narquoisement.

Il récolta un ricanement du vieux débris qui menait l'embarcation. Oui, il aurait préféré être dans une taverne, ivre et heureux.

Ils atteignirent l'îlot le lendemain. C'était une longue estafilade rocheuse battue par la mer et les vents salés. Rien n'y poussait. Sur ordre de Seianne, ils en avaient fait le tour mais les récifs étaient nombreux et interdisaient d'accoster. Et aucune aide à attendre de Natzahir en pleine crise de démence.

— Là peut-être, dit-il en indiquant ce qui ressemblait vaguement à une anse.

— Flousch ! chanta une fois de plus le marin sénile avant de se mettre à ricaner.

Les yeux perdus dans le bleu intense du ciel redevenu clément, Seianne inspira profondément et essaya de se détendre. Mais comment échapper aux rires brisés de sanglots de Natzahir ? Comment oublier le jeune prêtre qui se convulsait à ses pieds depuis le matin ? Il n'était pas loin de devenir le troisième fou de l'embarcation.

— FLOUSCH ! répéta le vieux.

— Tu veux que j'y aille à la nage, hein ? Ça t'amuse ? demanda Seianne qui savait que l'autre ne parlait pas sa langue et ne répondrait pas ou alors par un autre de ses horripilants « Flousch ! ».

Résigné, il commença à ôter son gilet, sa large ceinture, son baudrier puis ses chausses rapiécées. Enfin, nu sous le brûlant Camerune, il s'approcha du rebord, jeta un dernier coup d'œil au jeune prêtre qui étreignait le mât, les yeux écarquillés et mouillés de larmes, et, son perce-mage en main, plongea. Le froid de l'eau le saisit brusquement et chassa d'un coup la déprime. Il émergea en poussant un hurlement de joie, heureux d'être vivant. Le courant était fort et il put défouler ses muscles et libérer tout ce qu'il avait de frustration contenue. Quand sa main agrippa une saillie rocheuse de l'îlot, il sourit et poussa un nouveau cri de triomphe en se hissant hors de l'eau. Les quelques mètres escarpés furent vite grimpés et il mit pied sur le rocher. Nu comme lui, et sans aucun relief, il eut vite fait de le traverser et de voir qu'il n'y avait aucune entrée d'aucune sorte.

— Et merde, jura-t-il. Bon, Tantrelou a dit d'embrasser l'anneau et de prononcer mon nom à haute voix. Et bien, allons-y ! Il amena l'anneau à ses lèvres, le baisa avec l'air de celui qui n'y croit pas et s'annonça : Seianne, je suis…

Une grande claque dans le dos lui fut assénée par surprise et il manqua de tomber en avant. Furieux, il se retourna et se prépara à estourbir l'impertinent… qui s'avéra être une porte vermoulue. Elle s'ouvrait sur un escalier aux marches humides qui s'enfonçait sous l'îlot. Curieux, il se pencha sur le côté pour découvrir qu'il n'y avait rien derrière la porte.

— Merde encore.

La pointe de son épée devant lui, il s'approcha de l'entrée sombre, mais une

bourrasque lui claqua la porte au nez et la fit disparaître. Il jeta un coup d'œil nerveux à la barque qui suivait le lent mouvement des vagues, mais il n'y avait aucune aide à attendre de ce côté-là. Le vieux pêcheur ne bougeait pas. La voile était affalée. Et nulle trace de Natzahir.

De nouveau, Seianne suivit les instructions de Tantrelou et quand il prononça son nom pour la seconde fois, la porte se rouvrit. Cette fois-ci, il se précipita dans l'escalier et dévala les premières marches. La différence de température avec l'extérieur baigné des chauds rayons de Camerune lui donna la chair de poule. La porte ne tarda pas à se refermer violemment et il se retrouva dans une semi-obscurité que dissipait bien mal l'étincelante Serss.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-il en descendant prudemment.

Les marches étaient usées et glissantes, mais peu nombreuses. Après quelques circonvolutions dans la roche, l'escalier débouchait sur une caverne au plafond bas où s'entassaient une bonne dizaine de coffres et de vases de toutes tailles dégorgeant d'objets hétéroclites. Au silence ambiant répondait parfois la chute d'une goutte. Sur une étroite corniche qui faisait le tour de la salle, s'étalait une colonie de grosses bougies ratatinées dans lesquelles on avait sculpté des visages grotesques. Bien que minuscules et tremblotantes, leurs flammes fournissaient une lumière vive et agréable. Tendu, Seianne s'avança dans le seul passage praticable, guettant le moindre mouvement dans ce capharnaüm propice à n'importe quelle embuscade. Il venait de passer entre deux malles qui lui arrivaient aux épaules, quand il manqua d'embrocher l'image tronquée que lui renvoyait un haut miroir sur pied assez vétuste.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en se détaillant.

Car au lieu d'être nu, il y apparaissait vêtu d'une longue tunique d'un rouge mat par-dessus des chausses bouffantes assorties. Et que dire de cette paire de bottes au cuir neuf et impeccablement cirées sinon qu'elles étaient faites pour lui ? La méfiance céda peu à peu la place à un sourire ravi. C'est que son allure générale, mise en valeur par ce baudrier qui soulignait agréablement son torse musclé, lui plaisait, d'autant plus que par cette même magie, il était rasé de près. Il caressa d'une main sa rude mâchoire et ne trouva aucun des poils qui auraient dû y être. D'un geste hésitant, il continua son exploration et palpa ses cheveux. Conforme à son reflet, sa coupe avait bel et bien été rafraîchie. N'y tenant plus, il s'inspecta de la tête aux pieds, touchant et tirant sur les étoffes précieuses, bouclant et débouclant le ceinturon. Le miroir ne mentait pas. Tout était bien réel. Il fit glisser Serss dans un fourreau parfaitement adapté et richement orné, et prit quelques poses pour mieux apprécier les changements. La peur du ridicule écartée par la certitude d'être seul, il continua à jouer devant la glace. Tour à tour, il se donna un air méchant, paternel, songeur, gonfla ses muscles épais, mit les poings sur les hanches, bomba la poitrine.

— Y a pas à dire, j'ai une belle gueule. Peut-être un rien trop pâle. Et mon nez est trop voyant.

— Je n'étais pas sûr pour la boucle d'oreille.

La remarque lui fit le même effet qu'un coup de pied au cul. Furieux, il chercha l'intrus, les dents serrées, de plus en plus agacé par ces multiples apparitions et surprises en tout genre.

— Pour une fois, est-ce que quelqu'un pourrait s'annoncer, parce que…, commença Seianne.

Il s'arrêta car ce qu'il avait en face de lui n'était pas humain. Vaguement humanoïde et de la taille d'un enfant, le personnage qui venait de surgir entre deux coffres était un assemblage articulé de ce qui ressemblait fort à des pelotes de laine. Il était muni de deux bras et se déplaçait sur quatre jambes arquées ; des rideaux de fils colorés pendaient au bout de ses moignons et décoraient le pourtour de la tête informe que son créateur n'avait pas jugé bon de pourvoir en oreilles, yeux, bouche et nez.

— Je suis désolé si je vous ai fait peur, s'excusa son fantasque interlocuteur. La politesse aurait voulu que je me présente plus tôt, mais vous étiez nu. Vous conviendrez qu'il eût été inconvenant de vous surprendre aussi démuni. Bien évidemment, tout ceci n'est qu'une proposition, et comme je disais précédemment : je ne suis pas certain pour la boucle d'oreille.

Quelques fils se défirent au niveau du visage de la créature et ondulèrent vers celui de son visiteur.

— La boucle d'oreille ? Seianne chercha le bijou dans la glace : une réplique miniature de son perce-mage lui traversait le lobe droit.

— Ça vous plaît ? demanda le personnage de sa petite voix chantante.

— Je ne sais pas. Il hésita, manquant même de tourner sur lui-même pour vérifier s'il n'y avait pas un quelconque défaut. Il n'osait pas avouer à cette chose qu'il ne s'était jamais senti aussi séduisant, au point de se troubler. Qui êtes-vous ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Un serviteur de l'Anneau. Le mage Zacra m'a donné le nom de Lolipoz. Ordonnez et dans la mesure de mes moyens, je vous obéirai.

Le petit personnage effectua ce qui ressemblait fort à une révérence.

— Ah ! Je ne sais pas exactement ce que je suis venu chercher.

— Pour commencer, et, permettez-moi d'insister : votre mise vous satisfait-elle ?

— Oui, s'enthousiasma Seianne, merci, je suis… Ce n'est pas une illusion au moins ?

— Non, mais ne me remerciez pas, j'ai juste utilisé les pouvoirs du miroir. De sa démarche de crabe, Lolipoz fit le tour de Seianne. Vous noterez l'harmonie des couleurs : une dominante rouge, pas trop clinquant, qui s'ajuste parfaitement au grain de votre peau. Du noir pour vos cheveux corbeau. De l'or parce que tous les guerriers aiment ça. Bien entendu, je précise, les boucles du ceinturon et du baudrier sont en fer et seulement dorées. Je privilégie bien sûr le côté pratique. Enfin, touche finale, la conque de la boucle d'oreille : j'ai opté pour un œil de tigre qui rappelle le marron orange de vos yeux. Je suis assez fier de moi.

Comme Seianne ne trouvait rien à répondre et souriait bêtement, Lolipoz alla ouvrir un coffre près de l'entrée. Ses « bras » n'étant pas pourvus de mains, ce furent les fils aux extrémités qui s'enroulèrent autour des poignées et relevèrent le pesant couvercle.

— Il y a quelques armures ici si jamais vous êtes tenté par la guerre. Et là-bas, j'ai classé divers objets dont l'utilité n'est plus à prouver. Mais le mieux serait de m'exposer votre problème.

— Je… nous, corrigea Seianne, devons nous rendre rapidement à la tour de Shapn.

— Tour de Shapn ? Où est-ce ?

— Je ne sais pas.

— Ah ! fit le petit bonhomme dont les fils de la tête s'emmêlèrent. C'est un peu compliqué.

— Oui.

— Aucun d'entre vous n'est sorcier ?

— Non.

— Cela limite le champ des possibilités.

Pour le plus grand plaisir de Seianne, des fils se dénouèrent et tissèrent des excroissances au niveau des épaules qui auraient pu passer pour des têtes supplémentaires. Il retrouvait l'atmosphère magique de l'île d'Osseroth.

— Attendez ! j'ai par ici… (Lolipoz escalada une série de vases décorés d'oiseaux à bec courbe et pattes interminables) la boussole de Masseloth.

À cheval sur un mât de cocagne et une pile d'étoffes, il farfouilla dans un tas de bricoles, ses fils écartant et maintenant en l'air les objets dont il ne voulait pas. En quelques secondes, il y en avait une cinquantaine de toutes tailles, allant du simple bougeoir au chapeau à plume, qui se dandinaient autour de lui.

— La voilà ! exulta-t-il en extirpant enfin un simple cube en bois. Tandis qu'il crapahutait vers Seianne, dans son dos, ses excroissances filaires se déroulaient, rangeaient et classaient consciencieusement les trésors exhibés. Tenez, prenez-la. Il suffit de se concentrer sur l'endroit souhaité et elle vous indiquera la direction à prendre.

Seianne récupéra la boussole. Le verni était craquelé et la plupart des inscriptions illisibles. Une fragile aiguille en verre palpitait sur une de ses faces.

— Je dois faire quoi exactement ?

— Pensez à votre destination.

— Mais je n'y suis jamais allé, objecta Seianne.

— La boussole se chargera de ces détails. Comment pouvez-vous encore douter de la magie alors qu'elle est là tout autour de vous ? Ayez confiance en moi.

Dubitatif, Seianne haussa les sourcils mais ferma les yeux. Il se concentra. Alors qu'il allait ronchonner une fois de plus, des couleurs verdoyantes s'immiscèrent sous ses paupières, et un vent frais enveloppa son imagination et l'emporta dans une forêt profonde. Les feuillages des grands arbres bruissèrent sous la brise et il la vit, au centre d'une clairière envahie par des bancs de fougères et cerclée d'un parterre de myosotis. La tour abandonnée n'avait aucune fenêtre mais possédait une entrée en partie condamnée par une souche. L'odeur du bois humide était très forte. Il rouvrit les yeux.

— Je l'ai vue !

Lolipoz ne pouvait pas sourire, mais au frémissement des fils sur ce qui lui tenait lieu de visage, Seianne devina que la créature n'était pas mécontente. C'est alors qu'il sentit la boussole vibrer ; l'aiguille de verre tourna follement dans un sens puis dans un autre, avant de s'immobiliser et de pointer fébrilement vers la gauche.

— Ça marche !

— Oui. Êtes-vous satisfait ? s'enquit Lolipoz en démêlant plusieurs de ses « doigts ».

— Tantrelou m'a dit que je trouverais ici un moyen de transport qui m'amènera rapidement à la tour. Nous sommes pressés.

— Combien de personnes représente ce « nous » et quelle est leur masse approximative ? s'informa Lolipoz que la perspective d'une nouvelle recherche semblait réjouir.

— Il n'y a que Natzahir et moi-même. Le prêtre est maigre. Et moi…

— Monter un serpent ailé ne vous fait pas peur ?

— Un serpent ailé ? Et bien, je sais me tenir à cheval ; ça ne doit pas être trop différent. Si ?

— Je n'en sais rien. Je ne suis jamais sorti d'ici. Mais, plus important, votre caractère est compatible avec le sien. Silemith va vous adorer.

— Ah.

— Oui, mais avant de vous la présenter, nous allons réfléchir à ce dont vous avez besoin, car j'ai cru comprendre que le temps comptait pour vous.

Seianne acquiesça sans conviction.

— C'est l'histoire de ma vie.

— Que faut-il pour qu'un voyage soit réussi ? Nourriture, repos et protection : voilà les hypothèses de travail. Tout en parlant, le corps de Lolipoz s'éparpillait et des milliers de fils volaient, furetaient, remuaient, rejetaient les articles qui ne le satisfaisaient pas. Pour ce qui est de manger, Masseloth nous a laissé ses poudres-repas.

— Des poudres-repas ? répéta Seianne en essayant de suivre le mouvement des dizaines de « bras » de Lolipoz.

Dans un recoin de la salle basse, des fils soulevèrent une énorme amphore et versèrent une poudre brune dans des bourses que d'autres fils vinrent entasser sur un guéridon à proximité.

— Très pratique pour ceux qui voyagent. Je vous confierai aussi un flotte-sommeil. Un peu désagréable à force, mais efficace.

Seianne baissa la tête pour éviter de justesse un ectoplasme flasque et translucide que les fils déposèrent à ses pieds.

— C'est vivant ? demanda Seianne en reculant prudemment.

— Oui. Vous êtes pressés ce qui veut dire peu de pauses, beaucoup de mouvement et pas le temps pour la bagatelle. Je vous confie tout de même une bourse d'or pour les dépenses courantes.

— C'est bien aimable.

— Ce n'est rien. Des dangers se dresseront sur votre route et vous pourrez les esquiver si vous et votre ami endossez des capes de Londik.

Deux capes en laine grise se déroulèrent devant lui. Un fermoir grenat pinçait les extrémités du col.

— Leur effet retardant est efficace, reprit Lolipoz. Attention tout de même à ne pas vous éloigner l'un de l'autre et à rester toujours en contact quand vous les portez, ce serait ennuyeux si vous vous perdiez. Je crois que tout est réglé, non ? conclut-il.

Les dizaines de fils en suspension à travers la caverne donnaient à Lolipoz l'allure d'une araignée tricotée dans sa propre toile.

— Si vous le dites.

— Alors, au travail. Je vais maintenant vous fournir quelques explications.

Avant même qu'il ne prononce le mot suivant, les fils inutiles réintégrèrent leur logement dans un enfer de sifflements affûtés. Instinctivement, Seianne rentra la tête dans les épaules.

— Silemith, continua Lolipoz, est en quelque sorte une statuette enchantée. Des fils présentèrent à Seianne un serpent ailé sculpté dans une dent trop grande pour appartenir à un sanglier. Il suffit de l'appeler par son nom et de l'abreuver d'une goutte de sang. Attention, pas plus. Elle peut être gourmande mais il ne faut pas céder, et ne pas lui faire une confiance aveugle.

— C'est un démon ? demanda Seianne en redoutant la réponse.

— Par Jielkin, non, s'horrifia Lolipoz. C'est un Sabi, un enfant de l'Immortel Aez.

Elle a été capturée par Jaspar au temps de l'Exode. Silemith a aidé les humains à fuir le vieux continent.

— J'essaie maintenant ? questionna Seianne qui s'était emparé de la dent.

— Surtout pas, monseigneur ! Silemith casserait tout, protesta Lolipoz dont les fils s'agitèrent en tous sens. Non, écoutez plutôt la suite. Ce n'est pas compliqué, mais en magie, comme en tout, il est préférable de ne pas faire d'erreurs. Essentiellement quand on n'est pas sorcier. Les fils présentèrent à Seianne dix bourses qu'il noua à sa ceinture tandis que Lolipoz s'expliquait. Voilà les poudres-repas. Une inhalation équivaut à un repas. N'en abusez pas. Vous pourriez en mourir. L'avertissement ne rassura pas Seianne qui se promit intérieurement de manger de la nourriture bien solide dès qu'il le pourrait. Le flotte-sommeil, enchaîna Lolipoz, est un ectoplasme qui se nourrit des rêves de son hôte, et qui en échange le maintient éveillé. Attention, vous devrez le tuer avant vingt jours. Au-delà, il percerait vos défenses et vous ne contrôleriez plus son appétit.

Réagissant à une soudaine impulsion, le flotte-sommeil gagna de la hauteur et alla se placer en lévitation au-dessus de Seianne. Il était aussi flasque et gris qu'une méduse.

— Je dois en faire quoi ? demanda ce dernier en grimaçant de dégoût.

— Il vous suivra. J'oublie quelque chose, non ?

— Les capes, dit Seianne en désignant les deux habits étendus comme du vulgaire linge mouillé sur plusieurs des fils de Lolipoz.

— Exact ! Comme je le signalais, les capes de Londik, par un jeu d'illusions, ont la propriété de décaler le porteur dans l'espace et le temps de sorte qu'il semblera aux éventuels observateurs qu'il n'est pas là. Attention, si vous voulez être coordonnés, votre ami et vous, restez en contact quand vous les portez sinon vous serez victimes vous aussi de l'illusion ! Voilà, c'est tout, ajouta-t-il quelque peu déçu. C'est le moment de nous dire au revoir.

— Déjà ?

— Vous êtes pressés, non ? demanda Lolipoz avec une pointe de regret dans la voix. Sinon, nous pouvons peut-être prendre le thé ensemble ?

— Assez pressés, oui. Et c'est important, ajouta Seianne pris de remords à l'idée d'abandonner cet être fabuleux. Je reviendrai vous raconter, lui promit-il en ramassant les deux capes roulées.

— C'est fort gentil, monseigneur.

— Au revoir.

— Au revoir, répondit tristement Lolipoz.

— Je déteste ça mais ça m'arrive constamment. Je finis toujours par quitter les gens que j'aime.

— Vous êtes un héros, monseigneur, et les héros sont seuls. Allez maintenant et ne vous retournez pas.

— Adieu et merci.

Ne sachant quoi ajouter, Seianne se détourna de Lolipoz et monta quatre à quatre les degrés de l'escalier. Il ouvrit la porte après un dernier regard pour le petit personnage qui l'avait suivi, et sortit au milieu du vent, des embruns et de la lumière de Camerune. La porte claqua et disparut.

À ses côtés, l'ectoplasme flottait tranquillement, son corps irisé par les rayons de l'immortel soleil. La barque n'avait pratiquement pas bougé, mais le jeune prêtre était visible. Il lui fit un signe.

— Bon, je n'ai pas le choix, je dois faire connaissance avec Silemith, dit-il à haute voix en extirpant de sa ceinture la dent sculptée.

Il déposa les capes, et dégaina Serss. Avec appréhension, il laissa courir son index gauche sur le fil de la rapière. La morsure de l'acier aiguisé était indolore, à peine un picotement. Une goutte de sang perla.

— Silemith, appela-t-il en pressant les lèvres de la blessure au-dessus de la statuette enchantée.

L'effet fut immédiat. Dès que le sang toucha l'ivoire, la dent s'arracha violemment à sa main et, sans même retomber sur le sol rocailleux, se tordit, s'allongea, enfla, s'allongea encore, changea de forme, de texture, se contracta une dernière fois et explosa en un feu d'artifice de plumes arc-en-ciel et d'odeurs épicées. Pris dans ce maelström de couleurs et d'odeurs, Seianne n'osait plus bouger. Les parfums lui irritaient le nez et la gorge et éveillaient en lui une multitude de souvenirs. Ce fut un vaste déplacement d'air qui dispersa le nuage chamarré. Revoir l'œil jaune de Camerune dans le bleu limpide du ciel, frémir au contact du vent tiède, sentir la roche ferme sous ses bottes et entendre le ressac violent calma la tempête dans son crâne.

— *Que me veux-tu, humain ?* siffla une voix dans son esprit.

Seianne n'était pas encore capable de parler, et ses membres tremblaient trop pour qu'il puisse faire autre chose que se maintenir debout. À moitié titubant, il chercha autour de lui mais, à part le flotte-sommeil qui lévitait tranquillement à hauteur de son épaule, l'îlot était désert et l'horizon vide.

— *J'avais soif et tu m'as nourri. Je te suis donc redevable.*

Seianne regarda dans la direction de la barque mais là-bas non plus, rien n'avait changé. Enfin, il le vit, point noir grossissant rapidement au ras des flots. Silemith se rapprochait comme portée par le plus rapide des vents. Il distingua d'abord une vague silhouette dont le corps long et souple claquait comme un coup de fouet à chaque impulsion de ses ailes, puis, la distance se raccourcissant à une vitesse prodigieuse, il vit l'énorme tête reptilienne qui pointait en avant. La parure d'écailles et de plumes de Silemith éclatait de mille feux dans la lumière du jour et empêchait d'apercevoir clairement les détails de la créature.

— *Tu n'es pas bavard, toi qui m'as appelée,* remarqua Silemith qui s'était encore une fois introduite dans son esprit.

Seianne chercha nerveusement une échappatoire ; le serpent ailé arrivait trop rapidement.

— *Tu devrais ralentir,* formula-t-il silencieusement.

— *Enfin, tu communiques. Mais rassure-toi, je vole comme tu marches. Regarde, petit maître.*

À moins de dix mètres de l'îlot, les ailes de Silemith se déployèrent majestueusement et stoppèrent net sa course. Elles se remirent à battre pesamment dans la seconde qui suivit, sa queue pointue se tortillant furieusement dans l'écume des vagues. Son cou donna l'impression de s'allonger et poussa l'énorme tête au niveau de Seianne. Deux crêtes de cornes alambiquées naissaient au sommet de son large front et venaient mourir sur les épaules de ses pattes antérieures. Son corps, excepté les ailes, était couvert d'écailles triangulaires qui étincelaient à la lumière du jour.

— *Me diras-tu pourquoi tu m'as invoquée ?*

Seianne avait eu affaire à des démons aussi grands et bien plus redoutables en

apparence, mais il convint que ce n'était pas encore assez pour s'habituer, et il douta qu'un jour il puisse s'y faire. Résolu à ne pas flancher, il planta son regard dans celui de Silemith, cherchant en vain des pupilles auxquelles s'accrocher. Les yeux en dévoilaient moins qu'un étang dont ils avaient la couleur et la texture, un mélange de vert sombre cerné d'une mousse verte inégale.

— Je dois aller à la tour de Shapn le plus rapidement possible. Tu dois m'y conduire.

— *Me nourriras-tu ?* questionna Silemith en dardant une langue bifide de plus d'un mètre de long.

Surpris par la longueur de l'organe, Seianne recula d'un pas.

— Oui, une goutte de mon sang que tu as déjà eue.

— *Non, c'est une à chaque fois que me yeux sans paupière verront l'Immortel Camerune se lever.*

Seianne avait en tête les recommandations de Lolipoz : « Une. Pas plus. » Mais il n'avait pas précisé si c'était par jour.

— *Je ne te porterai nulle part si je meurs de faim.*

— Entendu, concéda Seianne de mauvaise grâce. Il se doutait confusément que le Sabi avait gagné son marchandage. Il faut aussi aller chercher le prêtre qui est là-bas, dans la barque de pêcheur.

— *Vous êtes deux ?*

— Oui.

— *Alors, ce sera deux gouttes de ton sang.*

— D'accord. Au point où j'en suis…

— *Alors, partons.*

D'un battement d'ailes, il se rapprocha et vint poser sa tête triangulaire à côté de Seianne. Aussi haute qu'un gros chien, le serpent aurait pu l'avaler en une seule bouchée.

— *Enfourche mon cou et tiens-toi à mes cornes.*

Seianne obéit, et se hissa sur le serpent ailé. Il choisit les cornes les plus proches et s'y agrippa, ses jambes refermées sur le cou. Les écailles étaient lisses et curieusement chaudes. Les ailes étant placées à l'arrière du tronc, cela lui interdisait d'en caresser le duvet, ce qu'il regretta sur le moment. Il faillit tomber quand la tête s'éleva d'un coup, et encore une autre fois quand Silemith s'envola. En un coup d'ailes supplémentaire ils étaient à côté de la barque. Les brusques ondulations du serpent étaient déroutantes, et tenaient de la ruade.

— Natzahir, réveille-toi ! Je suis revenu et regarde, j'ai trouvé une monture et un tas d'objets enchantés qui vont nous aider, fanfaronna joyeusement Seianne.

Sans s'étonner de rien, ni prononcer un seul mot, le prêtre se leva péniblement et ramassa un des sacs qu'il avait amenés avec lui. Il le lui tendit.

— Je ne sais pas où nous allons ranger ça ? râla Seianne qui pensait mériter quelques compliments. *Ainsi plus personne ne s'étonnait de rien en ce monde.* Zacra lui avait dit un jour que sa naïveté n'avait d'égale que son habileté aux armes. Ce ne devait pas être un compliment.

— Je dois les emmener. C'est important.

— Bon, passe-les-moi, je vais les attacher à ma ceinture.

Le prêtre obtempéra et bientôt, Seianne croulait sous le poids des sacs grossièrement ficelés à sa taille. Faire monter le prêtre fut plus difficile, car le vol stationnaire n'était pas le fort de Silemith. De plus, curieux de savoir ce qui se tramait derrière lui, le serpent

bougeait sans cesse la tête. Finalement, Natzahir s'installa à califourchon devant Seianne et, pour plus de précaution, s'attacha aux cornes.

— En route Silemith, brailla Seianne, après avoir jeté un œil au cube en bois qui lui servait de boussole. Droit vers le nord-est.

— *Bien, petit maître. Tenez-vous bien tous les deux.*

L'accélération tenait du prodige et propulsa l'estomac de Seianne vers sa bouche. Le corps brisé par les à-coups de la reptation aérienne, il hurla avec le vent à chaque fois que le ciel, la mer, ou l'horizon se précipitaient vers eux.

— *Tu ne risques rien,* le rassura Silemith.

Les mots se détachèrent avec une insolite netteté dans son esprit et eurent pour effet de le tranquilliser un peu. Il ne répondit rien, arrangea les sacs de façon à s'en lester et se cramponna. Natzahir s'était couché tant bien que mal entre les deux crêtes cornues et avait fermé les yeux. Il avait l'air malade. Le seul passager à ne pas se soucier de ces désagréments était le flotte-sommeil qui s'était simplement amarré au serpent ailé à l'aide d'un long pédoncule. Il flottait telle une bulle d'air derrière eux. La désillusion était grande pour Seianne qui s'était vu chevaucher héroïquement Silemith et n'avait jamais envisagé que le moyen de transport puisse s'avérer aussi pénible. Et aussi long.

Leur galop à travers le ciel dépassait certes de loin la vitesse d'un bateau ou d'un cheval, mais ne diminuait en rien la distance à parcourir ; ils avaient à traverser une mer et la moitié d'un continent.

La nuit fut interminable et ponctuée des crises de larmes et de fou rire du prêtre hystérique. Le corps rompu par les secousses et l'inconfort, Seianne nota à peine la beauté transparente de cette mer dans laquelle venaient se mirer toutes les constellations de la Création. Il grogna juste une grossièreté à l'adresse de Sri quand elle fit son apparition quelques heures avant le matin. Quand Camerune daigna enfin venir réchauffer sa carcasse transie et endolorie, il s'aperçut que le prêtre était inconscient et avait les lèvres maculées d'olzir. Lui au moins avait trouvé une échappatoire.

— J'ai besoin de me dégourdir les jambes, râla-t-il.

— *En fin de journée, nous devrions voir la terre ferme,* lui répondit Silemith. *Patience, petit maître, et courage.*

Seianne ravala une insulte et se contenta de sortir d'une des bourses la poudre de Masseloth. S'aidant du dos du prêtre pour s'abriter du vent, il réussit, après plusieurs essais coûteux et tout un chapelet d'injures, à inhaler un trait de poudre. Et manqua de vomir quand la substance lui foudroya le crâne. Il hurla si fort que Silemith effectua un brusque virage et manqua de les faire verser.

— *Qu'est-ce qui se passe ?*

— Rien, rien qu'une chiasserie de plus, s'exclama Seianne. Une main plaquée sur son front et repoussant le corps inerte du prêtre entre les cornes, il rechercha une posture plus ou moins satisfaisante pour ses courbatures. Il avait l'impression qu'un marteau s'en donnait à cœur joie dans sa tête.

— *J'ai faim.*

— *Faim ?* questionna Seianne qui avait oublié leur pacte.

— *Ton sang.*

— *Maintenant ?*

— *Le soleil immortel se lève.*

— D'accord, d'accord, s'énerva Seianne. *Foutue magie ! Mais qu'est-ce qui m'a pris d'accepter !*

— J'ai ta parole.

— J'ai dit : d'accord ! Comment procède-t-on ?

— Deux gouttes de ton sang. Où tu veux. Et ne crie pas, le vent n'a que faire de nos conversations et j'entends clairement tes pensées.

Grâce à la magie du flotte-sommeil, Seianne ne ressentait pas les effets de la fatigue, mais il était à bout de nerfs. Il tira Serss hors du fourreau et s'entailla le doigt. Les premières gouttes de sang s'envolèrent. Pestant contre le sort qui s'acharnait sur lui, il frotta plusieurs fois sa blessure contre la membrane tiède. En réaction, celle-ci s'enflamma et aurait peut-être mis le feu aux sacs en toile si Seianne n'avait pas réagi assez vite et étouffé les flammes avec sa main. Lolipoz l'avait averti de ne pas trop nourrir le serpent. Il comprenait pourquoi.

— Merci. La pensée était chaleureuse.

— De rien, répondit Seianne, écœuré par toutes ces petites déconvenues.

Quand il vit les côtes de l'ancien royaume de Sangue se profiler sur l'horizon affadi par la lumière crépusculaire, il respira enfin. Depuis qu'il était revenu dans l'après-midi de son ascension sur Sri, Natzahir souffrait sans dire un mot.

— Pose-toi dès que tu pourras.

— Le petit maître a une préférence ? Sauvage ? Peuplé ? Forêt ? Colline ?

— Une plage déserte.

Silemith effectua un virage ample et bifurqua vers l'est.

Moins d'une heure plus tard, Seianne, dont les jambes engourdies ne répondaient plus, s'effondra dans le sable. Brisé par les longues heures de voyage, il n'essaya pas de se relever tout de suite et resta allongé sur le dos à regarder le ciel pâlir à l'approche du soir. Il appréciait cette mer calme qui venait doucement lécher le rivage et cette brise incomparablement légère et silencieuse.

Le prêtre s'était péniblement détaché et avait lui aussi rejoint la terre ferme. En traînant les pieds, il alla s'asseoir un peu à l'écart, près des rochers escarpés qui flanquaient la grève.

Libéré de ses cavaliers, Silemith s'éloigna en deux coups d'ailes et se percha dans un des pins bordant le rivage. Pour des raisons différentes, aucun des trois ne voulait bavarder et la pause commença et se termina dans le silence.

À la nuit tombée et après avoir inhalé l'atroce poudre, ils remontèrent sur le dos du grand reptile. La torture recommença et pas moyen de dormir, le flotte-sommeil s'en chargeait pour lui. Et fort bien s'il en croyait les images qui prenaient forme à travers l'ectoplasme. Lolipoz avait dit qu'il devrait le tuer avant vingt jours. Il s'en occuperait bien avant. Mais pour l'instant, il n'en avait pas le temps, Silemith exigeait de lui qu'il utilise fréquemment la boussole pour s'orienter.

Au matin, après le rituel du sang, Seianne demanda une seconde pause. Cette fois-ci, ils atterrirent au sommet de hautes falaises de calcaire. C'est à ce moment que Seianne se rendit vraiment compte qu'il était de retour dans les Mille Couronnes. Du haut de son promontoire, il pouvait admirer les collines boisées que découpaient de rares chemins. Plus loin encore, les champs dorés de blé parcellaient la campagne. Il était de retour.

Ils repartirent après un court repos sous le soleil. À la monotonie de la mer avait

succédé la richesse de la terre. Mais à cette altitude, seul Silemith pouvait apprécier la diversité des tons et la chance unique de voir l'été depuis le ciel. Sanglé et ficelé, le prêtre ne bougeait pas. Depuis des heures, telle une bulle légère et insouciante des lois physiques, le flotte-sommeil se laissait bercer par les rêves colorés de Seianne tandis que ce dernier puisait dans ses dernières ressources physiques pour tenir.

Il ne quittait plus des yeux l'aiguille de verre de la boussole et se nourrissait de l'image de la tour que l'objet enchanté faisait naître dans son imagination. À chaque frémissement, il corrigeait Silemith qui ajustait son vol en conséquence. Ils survolèrent Sangue toute la matinée, évitant au mieux les villes et les villages. La guerre semblait avoir épargné cette partie-là d'Ern et la campagne paraissait paisible à l'altitude où ils évoluaient.

Quelques gros cumulus se donnaient des allures de château et les défiaient de leur masse immaculée, mais Silemith ne les craignait pas et elle s'amusait à les prendre d'assaut. Ce furent les seuls moments agréables pour Seianne. Il aimait quand, après avoir traversé de part en part cette espèce de brouillard humide et opaque, ils émergeaient en pleine lumière. L'éblouissement était grisant.

Et quand, après avoir rasé pendant plus d'une heure une forêt de chênes verts, ils découvrirent la tour, Seianne n'eut aucun transport de joie. Il ne désirait qu'une chose : retrouver la terre ferme.

— Comment ça ? Je dois partir ? demanda une seconde fois Seianne qui ne comprenait pas.

Dès qu'ils avaient mis pied à terre, le prêtre s'était endormi sous l'œil inexpressif de Silemith qui avait enroulé ses anneaux autour du toit conique de la tour. Le nez dans l'herbe odorante et le corps abandonné à la souplesse de la terre meuble, Seianne avait décidé de ne plus jamais se relever. Il avait voulu lui aussi s'enfoncer dans un sommeil bienheureux, mais ses yeux avaient refusé de se fermer. L'ingérence de l'ectoplasme dans son esprit était de plus en plus envahissante, comme si des bouches s'étaient posées sur ses tempes et aspiraient tranquillement une partie de ses pensées. C'était désagréable, et plusieurs fois, Seianne avait failli se lever et tuer la créature. Mais l'idée de bouger ne fut-ce que d'un centimètre un de ses membres brisés par l'inconfort du voyage lui avait été insupportable. Malheureusement, le prêtre n'avait pas tardé à venir le sortir de cette béate léthargie éveillée. Avec peine, il s'était remis debout et avait essayé de donner un sens aux mots qui tombaient dans l'abîme de son oreille. « Partir » ? « Il sera trop tard » ? « Tu dois te dépêcher » ? À force d'être secoué, il avait fini par saisir que le prêtre désirait qu'il quitte les lieux.

— Mais Baldir ? Il va arriver !

— Ton rôle s'achève ici.

— Mais je dois t'aider. Regarde-toi, tu es à deux doigts de t'évanouir, lui fit remarquer Seianne.

— Pars.

Natzahir était las et chaque mot lui coûtait. Même la folie s'était retranchée au fond de ses yeux noirs et la mort se devinait dans chacun de ses mouvements. Il titubait sur place comme une jeune pousse prise dans la tourmente. Lorsqu'il était encore valet du baron de Moke, Seianne avait vu un cheval dans cet état, poussé à bout par le neveu du seigneur. Le garçon d'écurie lui avait tranché la gorge pour abréger ses souffrances.

— Je pars si tu me dis ce que tu vas faire, proposa-t-il sur le ton de celui qui ne cédera pas.

Le prêtre se tourna péniblement vers la tour. La construction avait pris la patine du temps mais pas l'usure. Bancale comme à son origine, elle penchait élégamment du côté de son entrée comme pour saluer les chênes trapus à l'écorce séculaire et noueuse qui entouraient la clairière. Son pied bleu de myosotis, son habit de lierre grimpant, la souche insolite et noircie par la foudre qui condamnait en partie son entrée, et la pierre grisonnante dont elle était née étaient autant d'indices de son abandon mais un sentiment de solidité prédominait quand on la regardait attentivement.

En haut, Silemith n'avait pas quitté son poste et attendait, ses ailes repliées et ses anneaux sagement enroulés autour du petit toit en pointe. Plus surprenants étaient ces moineaux qui pépiaient autour de sa tête ou qui venaient picorer ses yeux moussus.

— Je vais entrer là, fabriquer de l'olzir… (il souleva avec peine un des deux sacs qu'il traînait) et m'asseoir. C'est tout.

— C'est tout ?

— Tu as dit que tu regrettais de ne pas être dans une taverne à jouer avec des filles. Maintenant, tu es libre.

Le sarcasme manquait lui aussi de force et le sourire fugace et exsangue qui l'accompagna était pathétique.

— C'est amusant. Tu veux dire que ma fuite de l'archipel de Gonoth pour trouver ton maître, mon ascension sur Sri, ma rencontre avec les morts, Tantrelou, Somir, mon voyage depuis le Solzar jusqu'ici, c'était juste pour… pour ça ?

— Ce ne devait pas être toi. Mais tu étais plus ou moins le seul survivant d'Orth. Nous, les Ishinits, n'aurions jamais pu porter l'anneau que tu as au doigt. Tu es l'héritier des mages de l'Anneau et en tant que tel, c'était à toi d'accomplir cette part du contrat. Les choses sont ainsi. Chaque phrase avait été laborieuse et semblait vider Natzahir du peu d'énergie qui lui restait encore. Maintenant, je vais entrer dans cette tour et faire ma part. Quelque soit ta décision. Nous avons beaucoup de retard. Et surtout ne t'approche pas, quoiqu'il arrive.

— Ce n'est pas possible. Je ne sais pas où aller !

Mais Natzahir lui tournait déjà le dos et avançait péniblement vers l'entrée sombre de la tour, ses sacs en bandoulière alourdissant chacun de ses pas.

— Je ne partirai pas, le défia Seianne.

La menace ne provoqua aucune réaction : le prêtre franchit le seuil de la tour et entra.

— Je ne partirai pas, répéta Seianne pour lui seul.

Il tendit l'oreille, mais rien ne se passait. Qu'avait bien voulu signifier le prêtre par « fabriquer de l'olzir » ? Pourquoi cette ahurissante volonté de secret ? Vexé, il décida qu'il resterait là tant qu'il n'aurait pas découvert ce que tramait Natzahir. Il n'eut pas long à attendre. Il perçut d'abord une lente mélopée puis il y eut un interminable craquement qui fit tressaillir la tour de bas en haut. Affolés, les moineaux s'égaillèrent tandis que Silemith dressait son long cou.

Comme devenue vivante, la tour vibra encore plusieurs fois et s'immobilisa dans un dernier sursaut après avoir éructé un nuage noir par tous ses orifices. Seianne avait prudemment reculé de quelques pas, et attendait. Mais, hormis la poudre noircissant en douceur l'herbe verte, et la forêt alentour qui respirait à nouveau, rien ne bougea.

— Natzahir, appela Seianne. Tout va bien ?

— *Nous devrions peut-être partir,* recommanda Silemith qui avait pris son essor et tournait au-dessus de la clairière.

Seianne leva les yeux, cherchant une répartie cinglante mais se ravisa. Il venait de penser aux capes de Lolipoz.

— Redescends, nous partons, mentit-il.

– Fin du deuxième volume de la trilogie –

L’illustrateur

Pierre Droal a débuté sa carrière dans le cinéma d’animation, avant de s’orienter vers la BD (« De Chair et d’écume » Dargaud, « Hanté » Soleil), le roman jeunesse et les livres d’Art (Spectrum…).

Son site Internet : http://www.pierredroal.com/

Sa page DeviantArt : http://pierredroal.deviantart.com/

L’auteur

Rôliste, fan de littérature, quand **Sébastien Thréhout** a commencé à écrire, c’est tout simplement dans son domaine de prédilection qu’il l’a fait : la fantasy.

Sa fantasy lui est très personnelle : elle est à la fois puissante, riche en évocations et il ne se prive jamais de rendre la réalité crue et violente, ce qui le classe dans la branche très prisée des auteurs de « dark fantasy ».

Il vit aujourd’hui dans la région de Nice.

Le Seigneur des Songes

en librairie

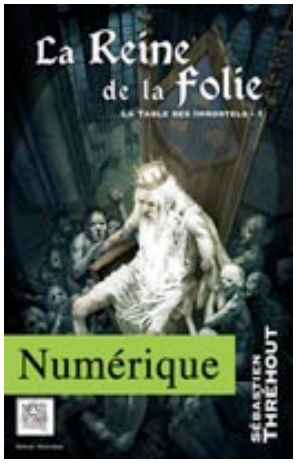
Le papier, c'est bien aussi…

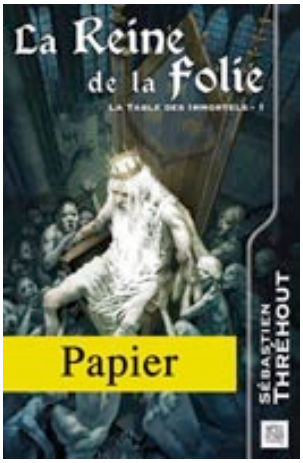
Retrouvez le deuxième tome de la trilogie de Sébastien Thréhout en **livre papier**, paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 384 pages – ISBN : 978-2-915653-57-1 – Moyen Format (13 x 20)

La Reine de la Folie

La Table des Immortels – Tome 1

de **Sébastien Thréhout**





La Table des Immortels Tome 1 – « La Reine de la Folie »

L'Immortel Oboss, père de la magie et du mensonge, œuvre en secret depuis des siècles afin de détruire la Table des Immortels, cette relique honnie sur laquelle est gravé le nom de chaque Immortel et qui les prive d'une partie de leurs pouvoirs et protège les humains.

Tandis qu'il avance ses pions, son ennemi, l'ordre Sadourak et ses chevaliers dont l'armure a fusionné avec leur chair, perd chaque année de son influence et de son pouvoir.

Mais d'autres forces s'éveillent et alors que le monde d'Ern retient son souffle, la Reine de la Folie, l'Immortelle Sanne, envoie les ancêtres corrompus hanter la terre des hommes en vue de préparer le retour de son frère Oboss.

• *La reine de la folie* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• *La reine de la folie,* le premier tome de la trilogie de Sébastien Thréhout, est disponible en **livre papier**, paru en 2014 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 372 pages – ISBN : 978-2-915653-47-2– Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Maître du Mensonge

La Table des Immortels – Tome 3

de **Sébastien Thréhout**

La Table des Immortels Tome 3 – « Le Maître du Mensonge » :

Le sorcier Baldir a découvert au plus profond du labyrinthe une prison de chair, dernier obstacle entre lui et la Table des Immortel, la relique à laquelle sont enchaînés les noms des Immortels.

Le marteau Agyamar destiné à briser la Table a été forgé, et les séides de la Reine de la Folie chargés de l'escorter sont en route vers le royaume des Mille Couronnes.

Les seuls qui pourraient s'y opposer sont bien peu nombreux : les mages de l'Anneau d'Or ont été massacrés et Déial est retenu prisonnier dans le rêve de l'Immortel Sakrajka, le Seigneur des Songes…

À présent que tout est en place, Oboss, le Maître du Mensonge, se prépare à entrer en scène.

• *Le maître du mensonge* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• *Le maître du mensonge,* le dernier tome de la trilogie de Sébastien Thréhout ,est disponible en **livre papier**, paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 408 pages – ISBN : 978-2-915653-58-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)